N° 820 43e Année T. CCXXXVIII 15 Août 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE CRAPOUILLOT

SES LIVRAISONS SPÉCIALES

Les abonnés du Crapouillot et les acheteurs de collections reçoivent t les numéros spéciaux dont la renommée est mondiale. Le Crapoui détaille d'autre part les livraisons suivantes :

HISTOIRE DE LA GUERRE par J. Galtier-Boissi (tome I : Les origines et les causes secrètes du conflit 1914-1918. **12** (Etranger) 16

HISTOIRE DE LA GUERRE (tome II : de Charlero Verdun). . . . . **12** fr. (Étranger 16

« L'Histoire de la Guerre » de Galtier-Boissière sera complète en trois to représentés par trois numéros spéciaux du Crapouillot dont deux sont parus dernier paraîtra avant la fin de l'année. Il est tiré une édition de luxe, numéroté 495 exemplaires, sur très beau papier couché, couverture japon nacré, au prix de 9 les trois tomes ensemble. Les souscriptions ne sont acceptées que pour l'ensemb l'ouvrage mais nous acceptons le réglement : **60** fr. pour les deux tomes paru **30** fr. à réception du troisième.

LA GUERRE INCONNUE (avec la célèbre Anthologie bourrage de crânes, par Charles Daudet). . . . . **12** (Étranger, 16 fr.), édition de luxe : *épuisée.*

LES MYSTÈRES DE LA GUERRE (pourquoi la gu dura cinq ans). . . . **12** fr. (Étr., 16 fr.), édition de luxe : 3

LES MAITRES DU MONDE (Zaharof, Les Rothsch Kreuger, Bata, Ford, Morgan, Deterding etc). . . . . . . **12** (Étranger, 16 fr.); édition de luxe : 30 fr.

LES ANGLAIS (Le numéro saisi), **12** fr. (Étranger 16 fr.), édi de luxe : 30 fr.

LES AMÉRICAINS. **12** fr., (Étr. 16 fr.), édition de luxe : 3

NUMÉROS SPÉCIAUX DIVERS

LA GASTRONOMIE : **12** fr. (Étr., 16 fr.); édition de luxe : 3
LES VINS DE FRANCE : **12** fr. (Étr., 16 fr.); édition de luxe : 3
L'AUTOMOBILE (numéro rétrospectif) : **12** fr. (Étr., 16 fr.); éditio luxe : 30 fr. — LES PARISIENS : **12** fr. (Étr., 16 fr.)

LE CRAPOUILLOT

Tarif général des abonnements et collections.

bonnement 1932 (12 numéros, dont huit sont parus au 1er août 1932 parmi lesquels « **L'HISTOIRE DE LA GUERRE** », tomes I et II (le tome III et dernier paraîtra à la in de l'année), les numéros spéciaux : « **LES MAITRES DU MONDE** », « **LA GASTRONOMIE** » etc. (prix des 12 livraisons) :

ınce et colonies : **75 fr.** Étranger, **115** fr. (et pays à demi tarif postal : **95** fr.)

ollection 1931 (12 numéros, parmi lesquels les fameuses ivraisons spéciales : « **LES ANGLAIS** » (numéro saisi par ordre du Ministère de l'Intérieur et dont la vente fut autorisé à la suite d'une nterpellation), « **LES MYSTÈRES DE LA GUERRE** » (pourquoi la guerre dura cinq ans). « **LES PARISIENS** » (un « voyage à Paris » de Galtier Boissière et Claude Blanchard), « **LES VINS DE FRANCE** », « **LES ALLEMANDS** », un grand reportage sur la vie à Berlin et les principales villes d'Allemagne (ce numéro épuisé pour la vente courante n'est vendu qu'en collection), « **L'EXPOSITION COLONIALE** », etc.

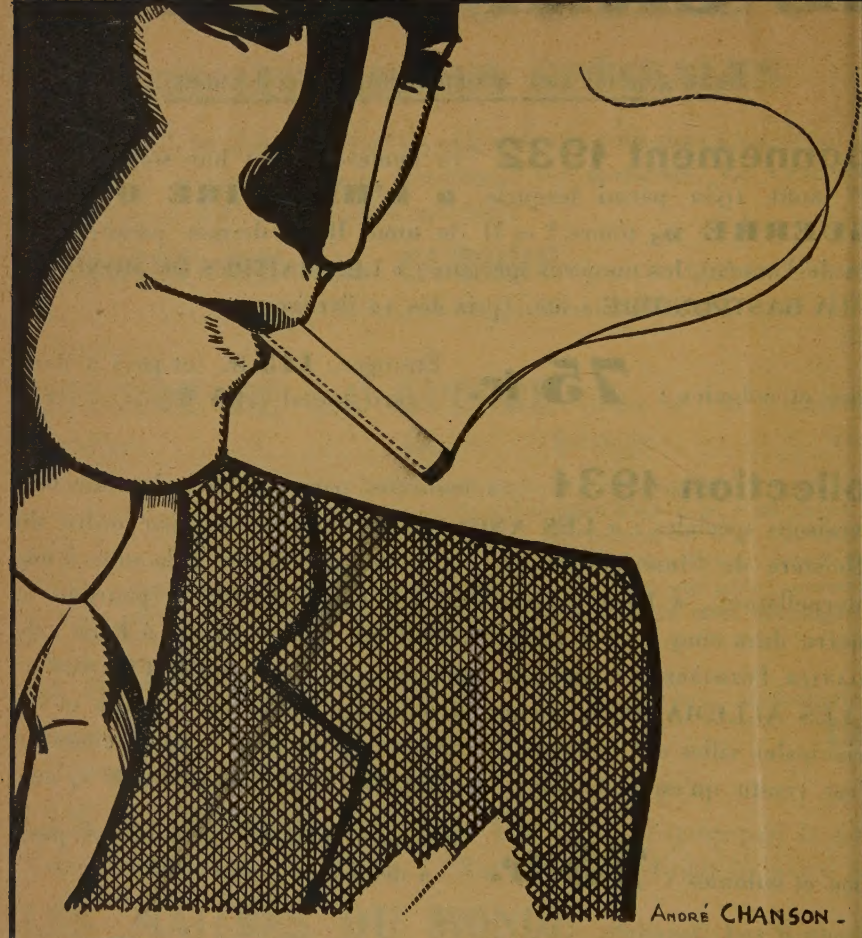
ınce et colonies : **75 fr.** Étranger, **115** fr. (et pour les pays à demi tarif postal : **95** fr.)

ollection 1930 (12 numéros, parmi lesquels : « **LES AMÉRICAINS** », grand reportage sur l'Amérique ; « **LA GUERRE INCONNUE** » (avec la célèbre Anthologie du bourrage de crane, par Charles Daudet), « **LE JARDIN DU BIBLIOPHILE** », « **LES GRANDS SALONS DE PEINTURE PARISIENS**, etc.

nce et colonies : **75 fr.** Étranger, **115** fr. (et pour les pays à demi tarif postal : **95** fr.)

LE CRAPOUILLOT, 3, place de la Sorbonne, PARIS

(Chèque postale nº 417-26).


André CHANSON.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS, DE L'ÉTAT ET DU MIDI

;ARTES D'EXCURSIONS

usqu'au 30 septembre 1932, il est délivré par toutes les gares des réseaux d'Orns, de l'État et du Midi des cartes dites " d'excursions " en toutes classes.
Ces cartes (individuelles de famille) sont valables 30 jours, avec faculté de pro-gation.
Elles donnent droit :
1° à la libre circulation sur les lignes de certaines zones de la Bretagne, de l'Au-gne, des Cévennes et des Pyrénées, permettant ainsi un voyage d'excursion is programme arrêté d'avance.
2° à un voyage aller et retour sur le parcours compris entre le point de départ les gares d'entrée et de sortie choisies sur le périmètre de chaque zone envi-;ée.
Pour tous renseignements s'adresser : aux gares des trois réseaux intéréssés ; à l'Agence léans-Midi, 16, boulevard des Capucines et à l'Agence P. O., 126, boulevard Raspail, ou a Maison de France, 101, avenue des Champs-Elysées, à Paris ; aux Agences de Voyages.

IEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

LES BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE PERMETTENT DE SE DÉPLACER A BON COMPTE

Si vous voyagez avec votre famille, vous pouvez bénéficier d'une réduction de 25 % pour 2e personne, de 50 % pour la 3e, de 75 % pour chacune des suivantes. Une réduction oplémentaire est consentie au delà de 400 km. de parcours.
Tous comptes faits, une famille de 5 personne paie en 3e classe pour 1.200 km. 873 fr. 75, lieu de 1.827 fr. au tarif ordinaire : la réduction dépasse donc 50 %.
Les billets de famille délivrés pendant la période des vacances sont valables jusqu'au novembre.
Si pendant votre villégiature, vous désirez revenir, de temps à autre, à votre résidence ur y surveiller vos affaires, vous pouvez obtenir, en même temps que le billet de famille e carte d'identité qui vous permettrs de voyager à demi-tarif aussi souvent que vous le sirerez.
Pour des indications plus détaillées, se renseigner auprès des gares.

QUATRE ÉPISODES
DE LA VIE SENTIMENTALE
DE GUSTAVE FLAUBERT

ELISA SCHLESINGER. — EULALIE FOUCAULD
KUTCHIUK-HANEM. — LOUISE COLET

—

I

Ce serait une erreur profonde que d'imaginer Flaubert impassible et triste parce qu'il fut pessimiste et partisan convaincu de l'art impersonnel. Nul cœur, en effet, ne fut plus sensible que le sien. Et son père, d'ailleurs, bien que sa profession l'obligeât à vivre au contact perpétuel de la douleur, ne s'endurcit jamais et demeura toujours humain et compatissant. « La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières », conte son fils dans une lettre à George Sand de février 1869, et lui-même proteste « que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué tout enfant dans un amphithéâtre de dissection ne l'empêche point d'être fort apitoyable ». Toute sa vie, demeura en lui un besoin de tendresse que sa *Correspondance* révèle au premier coup d'œil, et qui se devine, en dépit de son « impassibilité », dans *Madame Bovary*, dans l'*Education Sentimentale*, dans *Un Cœur Simple* et même dans *Bouvard et Pécuchet*. Il avait le culte du souvenir, conservait avec des soins pieux ses reliques sentimentales, les objets familiers de ses chers disparus (1). Sans doute affecta-t-il durant sa

(1) Le 15 décembre 1876, il écrit à sa nièce : « Où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. Je n'ai pas assez de plaisir dans le monde pour me refuser celui-là. »

jeunesse une certaine dureté. Mais ce cynisme fort romantique n'était que de surface, et les lettres qu'il écrit à ses intimes lorsque la mort vient prendre son père, sa sœur ou son ami Le Poittevin nous montrent sa vraie nature.

Exalté par ses lectures, il sentit certainement de bonne heure le trouble de Chérubin. A seize ans, il écrit ces lignes :

Ici sont mes souvenirs les plus tendres et les plus pénibles à la fois, et je les aborde avec une émotion toute religieuse. Ils sont vivants à ma mémoire et presque chauds encore pour mon âme, tant cette passion l'a fait saigner. C'est une large cicatrice au cœur, qui durera toujours...

C'est le début du chapitre X des *Mémoires d'un fou.* Et si extraordinaire que cela puisse sembler, l'enfant qui parle ainsi est déjà riche d'expérience amoureuse et la prophétie qu'il énonce va se réaliser. Dès quatorze ans et demi, comme le montre M. Gérard-Gailly dans son excellente étude, Flaubert, en effet, a déjà subi les ravages d'un amour durable (2).

Bien des pages de la *Correspondance* nous en apportent l'aveu. C'est à Trouville, dans l'été de 1836, que débuta cette passion. La femme qui l'inspira se nommait Elisa Foucault et elle était la femme de l'éditeur de musique Maurice Schlesinger. Mais comme Flaubert, dans les *Mémoires d'un Fou*, donne à son héroïne le prénom de Maria, comme Mme Arnoux, dans l'*Education Sentimentale* se nomme aussi Marie, tous les biographes de Flaubert (et moi-même à deux reprises) ont donné à Mme Schlesinger ce prénom de Marie, qui fut, en réalité, celui de sa fille. Il a fallu les patientes investigations de M. Gérard-Gailly pour éclairer complètement

(2) Gérard-Gailly : *Flaubert et les Fantômes de Trouville*, p. 47. Je me range complètement à l'avis de M. Gérard-Gailly. J'avais pensé, un moment, que Flaubert n'avait rencontré Mme Schlesinger qu'en 1837. Les raisons que donne M. Gérard-Gailly pour fixer cette rencontre à l'année précédente me semblent irréfutables.

tous les points obscurs, jusqu'alors, de la vie sentimentale de Flaubert et de Mme Schlesinger.

Ils firent connaissance parce qu'elle avait laissé sur la plage son manteau, et que la marée montante allait le mouiller. Gustave le porta plus loin. C'était une pelisse rouge, à raies noires, avec des franges de soie. Le jour même, au repas de midi, comme tout le monde mangeait à l'auberge dans la salle commune, il entendit quelqu'un lui dire :

— Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Il se retourna : la jeune femme, assise avec son mari à la table voisine, lui parlait.

Dans l'*Education Sentimentale,* trente ans après les *Mémoires d'un fou,* on retrouve le vêtement ramassé et le remerciement de l'inconnue. C'est que ce remerciement est le premier mot qu'il entend d'elle. Le son de cette voix est à jamais gravé dans sa mémoire, comme l'apparition lumineuse du doux visage de cette brune, aux lourds bandeaux « contournant la pointe de ses grands sourcils et qui semblent presser amoureusement l'ovale de sa figure ». Elle est Maria des *Mémoires d'un fou.* Elle est Emilie Renaud, de la première *Education Sentimentale,* elle est Marie Arnoux de la version définitive de son roman. Elle est toujours semblable à la radieuse apparition de Trouville, à l'aimée de la seizième année; elle a toujours, sous ces noms divers — et jusque sous l'apparence de la triste Maria, de *Novembre* — cette même « splendeur de sa peau brune, cette même séduction de la taille, cette même finesse des doigts ». Elle est toujours celle près de qui « la plus belle beauté blonde eût pâli », celle pour qui il s'est « usé sur place » (3), et celle pour qui toujours il trouve les mots les plus tendres, pour qui toujours il invente les attentions les

(3) Lettre à Mme Schlesinger, du 2 octobre 1856.

plus délicates et dont il dit que « ses enfants lui sont plus chers que des enfants de roi ».

Les *Mémoires d'un fou* nous apprennent comment un adolescent de quinze ans peut s'éprendre d'une femme de vingt-six (ce qui est dans la règle), en être jaloux, souffrir, et ne rien dire de sa passion. Ces pages étaient destinées à Le Poittevin, *alter ego* de Flaubert, et nul autre que ce confident si sûr ne devait les lire. Mais si, jusqu'alors, tout va comme à l'usage, l'histoire devient plus étrange lorsqu'on voit les années passer sans combler la profondeur de ce sentiment.

Au moment qu'il éclôt, Flaubert a l'âge de Chérubin. Il partage les jeux des amies de sa sœur, Gertrude et Henriette Collier, et peut-être même est-il tout prêt de ressentir pour l'aînée des jeunes Anglaises quelque chose de plus vif que la simple camaraderie. Mais Flaubert, comme Chérubin, aime en cette enfant toutes les femmes, obéissant à l'instinct sans que son cœur y soit pour grand'chose. Du jour où il voit Elisa Schlesinger, c'en est fini. Ce n'est plus la femme, mais une femme qu'il aime et qu'il désire.

Elisa était née à Vernon le 23 septembre 1810. Son père, capitaine d'infanterie, retraité après vingt-six ans de service, quatorze campagnes et une blessure, se nommait Auguste-Charles-François Foucault, et avait épousé une jeune fille de quinze ans plus jeune que lui, et originaire de Saint-Germain-en-Laye. Elisa ne naquit que douze ans après ce mariage (4). Elle était fort belle, douée d'une voix émouvante, très musicienne. Les galants ne manquaient point. Elle choisit un officier de la garnison, Emile Judée, lieutenant du train des équipages, et le mariage fut célébré le 23 novembre 1829, à onze heures et demie du soir, selon une ancienne coutume. François Foucault, qui était devenu commissaire

(4) Je résume ces détails d'après M. Gérard-Gailly dont l'ouvrage est indispensable à qui veut connaître cette figure si attachante.

de police pour arrondir sa retraite, put constituer la dot réglementaire, et le jeune ménage ne fut pas trop démuni. Mais il fut malheureux, et bientôt commença un long drame « qui accentua en Elisa le côté silencieux et mystérieux qu'elle possédait déjà par sa nature, et qui agit peut-être comme un frein dans la suite de ses rapports avec Flaubert ». Retenez cette discrète explication de M. Gérard-Gailly. Retenez aussi que Judée s'en fut servir en Algérie, et revint mourir à Vernon plus tard. Lorsque Flaubert rencontre Elisa Foucault à Trouville en 1836, elle a une fillette de trois ou quatre mois, et elle est Mme Schlesinger. Cette fillette, Marie-Adèle-Julie-Monina Schlesinger, fille de Maurice-Adolphe, est née à Paris, 97, rue Richelieu, le 21 avril 1836, dit son acte de naissance; mais son acte de mariage, dressé à l'étranger, dira le 21 janvier, et la contrariété des dates n'est peut-être pas accidentelle... Dans l'*Education Sentimentale,* lorsque Frédéric reçoit les confidences de Mme Arnoux, meurtrie par la vie conjugale, et si lasse, lorsqu'il croit pouvoir tirer avantage des trahisons et de la vilenie d'Arnoux, elle soupire et excuse l'infidèle. Et chaque fois qu'elle se sent tout près de céder — car elle aime Frédéric comme Frédéric l'aime, de toute l'ardeur d'une passion longtemps contenue — un mystérieux souvenir la retient. Respectons ce douloureux mystère, qui n'est point impénétrable. Sans doute nous expliquerait-il l'*Education Sentimentale.*

D'ailleurs, la biographie de Mme Schlesinger suffit à bien éclairer beaucoup de choses demeurées obscures jusqu'au jour où M. Gérard-Gailly publia son livre :

Bien que les dates précises soient une obligation pour l'historien, écrit-il, et parfois même d'un grand secours pour le psychologue, nous nous lierons à des convenances d'un autre ordre et nous ne produirons pas ici le mariage d'Elisa Foucauld avec Maurice Schlesinger, non plus que la date qui la fit veuve d'Emile Judée...

Maurice Schlesinger, né à Berlin le 3 octobre 1797, était fils d'un éditeur de musique, fondateur de la *Berliner allgemeine musicalische Zeitung* (5). Ce Martin Adolphe Schlesinger, devait laisser la maison berlinoise à son second fils Henri. Maurice, l'aîné, s'enrôle dans les hussards de Brandebourg, prend part à la campagne contre la France en 1814 et 1815, revient à Berlin, puis à Dresde et à Vienne et s'établit à Paris. D'abord employé chez un libraire, Bossange, il veut fonder, en 1823, une maison; mais le préfet de police lui refuse l'autorisation à cause de ses idées libérales, et il se rabat sur l'édition musicale. Lisez dans les Mémoires de Wagner (*Ma Vie,* tome I) le portrait que celui-ci en a tracé, voyez comme Schlesinger sut exploiter les compositeurs de son temps et vous trouverez que le portrait que Flaubert en a donné (sous les traits d'Arnoux) est fort ressemblant et plutôt flatté. Car l'éditeur n'avait guère de scrupules : même certaine histoire de contrefaçon (pour le *Stabat* de Rossini) le mène devant le Tribunal Correctionnel en 1841. Bref, se souvenant de tout cela dans l'*Education Sentimentale,* Flaubert, cependant, montre son Jacques Arnoux un peu plus naïf, tant il garde de reconnaissance au modèle, de s'être trouvé sur sa route à Trouville.

Trouville... Schlesinger devine l'avenir de ce village et se hâte d'acheter et de construire : l'Hôtel Bellevue lui appartient. La *Revue Musicale* publie le compte-rendu des fêtes qu'on y donne, cite les noms des artistes qui s'y font entendre et constate que « l'élite parisienne passe l'été dans ce délicieux pays ». L'*Education Sentimentale* transpose toutes ces choses : on reconnaît les éléments que la vie réelle fournit au romancier. Celui-ci, étudiant en droit, est devenu l'ami de la famille, retrouvée à Paris. Mme Schlesinger avait laissé à Trou-

(5) La famille était israélite. Maurice se convertit au catholicisme pour épouser Elisa.

ville presque un enfant. Elle revit un homme dans toute « sa jeune et héroïque beauté ». Les grands yeux de la douce Elisa durent s'emplir d'étonnement :

L'admiration ancienne et muette de l'enfant lui était rapportée identique par le regard de l'homme. Quelle importance et quelle plénitude soudain restituées à ce qu'elle n'avait cru être qu'une jolie effusion puérile. Quel choc, à l'heure où l'on s'accommode déjà moins de la désillusion conjugale et où on n'a plus devant soi cette même étendue de chemin dont la jeunesse espère toujours, sans en être pressée, des compensations vagues et fleuries (6).

Le jeune étudiant est accueilli en intime. Le caractère liant de Schlesinger facilite les choses. Bientôt, malgré les vingt-quatre ans de distance, Flaubert appelle tout bonnement l'éditeur Maurice, et bientôt Elisa ne peut douter qu'elle est aimée. Les relations alors se développent entre la famille de Flaubert et ses amis parisiens : le voisinage de Trouville y aide. Volontiers, Schlesinger s'arrête à Rouen : Gustave l'a conquis. Conquête explicable : il est si séduisant, ce grand garçon, lorsqu'il veut plaire! Et il faut bien qu'il s'en donne la peine, car Maurice est fort occupé. Dans son *étrange magasin* de la rue Richelieu, comme dit Richard Wagner, passent et séjournent toutes les « célébrités » du temps. Henri Heine le qualifie de « souverain maître des musiciens ». Il est l'ami de Liszt, de Berlioz, de Meyerbeer, d'Halévy, d'Auber. Mais il trouve le temps d'être le camarade aîné de Flaubert.

Quand Flaubert fit-il l'aveu de son amour à Elisa? Quand eut-il le courage de parler? Comment la déclaration fut-elle accueillie? La réponse est dans l'*Education Sentimentale*. Et il y a tout lieu de croire que ce grand amour partagé demeura cependant platonique (7). Peut-

(6) Gérard-Gailly, *loc. cit.*, p. 80.

(7) M. Gérard-Gailly montre que dans la première *Education*, le caractère d'Emilie est d'une vérité étonnante jusqu'au moment où elle se donne à Henry et qu'à partir de ce passage il cesse d'être aussi précis.

être ne le fût-il pas demeuré si, en 1843-1844, Flaubert n'avait subi les premières atteintes du mal qui devait si profondément changer sa vie.

Mais la tendresse demeure en eux, plus vive encore de tout le regret qui s'y mêle. Des rêves la nourrissent, et puis, de temps en temps, de brèves entrevues. Flaubert vit (c'est lui qui le dit) dans un *désespoir* réfléchi, comme son héros de la première *Education,* ce Jules dont « en un seul jour le malheur a ravi toutes les amours, toutes les espérances, comme en une nuit un loup affamé emporte tout un troupeau »...

En 1846, Schlesinger éprouve de gros embarras et se voit obligé de céder le magasin de la rue Richelieu, les éditions et les instruments à Louis et Gemmy Brandus, israélites associés à un M. Dufour. Ainsi Arnoux, dans l'*Education,* vend l'*Art Industriel*... Les grands yeux d'Elisa, moins que jamais, ne purent sourire sans larmes lorsque Gustave la revit.

Et c'est à Trouville que Flaubert va désormais rechercher ses souvenirs, Trouville, la « plage de ses passions »...

Le 23 octobre 1849, ses *Notes de voyage* nous le montrent prenant congé de Maurice avant le départ pour l'Orient. Pas un mot d'Elisa. Mais jusque là-bas les « fantômes de Trouville » l'accompagnent, et quand il passe le Jourdain, il note que le fleuve biblique a la largeur de la Touques entre Pont-l'Evêque et Trouville. Il rapporte dans ses bagages de l'eau puisée à l'endroit où Jean baptisa Jésus. Songe-t-il alors qu'il offrira cette eau à Mme Schlesinger pour le baptême de son petit-fils (8) ?

Bientôt d'ailleurs Flaubert se désintéresse du personnage. Preuve, dit M. Gérard-Gailly, qu'il cesse alors d'emprunter à ses souvenirs le fond même et les détails de son livre. Et puis il faut remarquer que rien parmi tous les papiers et les lettres exhumés depuis la mort de Flaubert ne permet de soupçonner qu'il y ait eu entre Elisa et Gustave des rapports d'amants.

(8) « Je m'associe *du plus profond de l'âme* aux souhaits de bonheur

Tandis que Flaubert voyage, les affaires de Schlesinger périclitent. Il doit quitter la France, est emprisonné trois mois à Koesen, en Prusse, pour avoir tenu des propos subversifs, et finalement s'établit à Bade vers 1850. Au retour, Flaubert ne trouve donc plus ses amis. Trouville, où il va se « plonger dans un bain de souvenirs » est méconnaissable. Mais *sa* maison reste, l'hôtel Bellevue. Et il écrit à Louise Colet des lettres navrantes, désespérées — toutes pleines d'une tendresse inspirée par l'autre, le fantôme qu'il est venu poursuivre ici.

Les Schlesinger, dans leur détresse, ont pourtant réussi à sauver l'Hôtel Bellevue. Tout n'est donc point rompu entre eux et la France. M. Gérard-Gailly a eu sous les

que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois, sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux, pendant que vous étiez à table, dans le coin à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne de feuilles de chêne était restée suspendue au plafond. Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions nous promener sur la Touques, quand, la marée survenant, les câbles se sont rompus?... Et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et *à pied,* un melon gigantesque sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres... J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : ZAZA!... Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces dîners du mercredi qui étaient une vraie fête dans ma semaine. Pourquoi faut-il donc qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement : « Toujours à Bade! »... L'année ne se passera pas sans que je vous voie... Vous me préviendrez quand il faudra que je vous expédie — si je ne vous l'apporte pas auparavant — l'eau du Jourdain. Il y a des gens (ceci pour vous donner une idée des *bourgeois actuels*) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'Empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage; en effet votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi. »

Cette lettre est datée du 2 octobre 1856. Il y a juste vingt ans que Flaubert a ramassé le manteau d'Elisa sur la plage de Trouville. Il n'a oublié aucun détail...

Dans les *Mémoires d'un Fou,* on lit ces lignes : « Son mari tenait le milieu entre le commis voyageur et l'artiste. Je le vis une fois faire trois lieues à pied pour aller chercher un melon à la ville la plus voisine. »

Mme Schlesinger, dans la lettre à laquelle Flaubert répond, avait parlé de ses cheveux blancs. Il écrit : « Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice... J'ai considérablement vieilli... Quant au dedans, je me suis *usé sur place,* comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie, ce qui leur casse les reins... » Ainsi dans l'*Education Sentimentale* Marie Arnoux montrera ses cheveux blancs à Frédéric aux dernières pages du roman...

yeux de nombreuses lettres d'Elisa. Beaucoup sont datées de Bade; quelques-unes portent un timbre français. La correspondance de Flaubert ne permet pas de répondre à la question qu'on se pose. Mais, en septembre 1856, les Schlesinger invitent Flaubert au mariage de Maria, leur fille, avec M. Christian-Frédéric Leins, architecte, maire de Stuttgard, homme fort distingué, mais de vingt ans plus âgé que la jeune épousée. Celle-ci — fut-ce par dépit de n'avoir pu demeurer en France? — professa bientôt une gallophobie extrême. Elle eut six filles et un garçon. Et l'eau du Jourdain ne servit pas : elle les fit protestants...

Flaubert ne va point — du moins cette année-là — à Bade : les difficultés avec la *Revue de Paris*, le procès de *Madame Bovary* le retiennent. Mais il reçoit des lettres lui prouvant que la chère Elisa suit, de Bade, les événements avec anxiété.

Puis des années passent. Les lettres (publiées) sont fort rares. Mais le souvenir demeure plus vif, plus précis et plus doux que jamais : il va se cristalliser bientôt sous la forme d'un chef-d'œuvre — tendre hommage de Flaubert à son passé : l'*Education sentimentale*. Et comme la *Correspondance* de ces années renferme encore des aveux brûlants :

J'ai dans ma jeunesse démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement... Chacun de nous a dans le cœur une *chambre royale*. Je l'ai murée, mais elle n'est pas détruite!

A qui écrit-il cela? A Amélie Bosquet, comme il a fait le même aveu à Louise Colet, car dès qu'il est question d'amour, c'est Elisa qu'il revoit (9).

(9) La lettre à Amélie Bosquet est de novembre 1859. Amélie Bosquet ayant fait allusion au livre de Louise Colet, *Lui*, Flaubert répond : « Pourquoi, aussi, plaisantiez-vous? Pourquoi faisiez-vous comme les autres? Car on a sur moi une opinion toute faite, et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur

En juillet 1866, Flaubert va rejoindre Du Camp à Bade — Du Camp avec lequel il est presque brouillé. Pourquoi ce voyage? Parce que, nous révèle M. Gérard-Gailly, il est alors en pleine rédaction de son nouveau livre, et qu'il *vit* si intensément ses personnages qu'il ne peut résister au désir de retrouver Elisa. Transposez l'avant-dernier chapitre de l'*Education Sentimentale :* au lieu que ce soit Marie qui vienne revoir Frédéric, c'est Gustave qui accourt chez Elisa...

Lui parla-t-il du roman qu'il était en train d'écrire? Certainement. Mais lui dit-il qu'il l'écrivait à sa gloire? Peut-être... Que se passa-t-il dans l'esprit de Maurice Schlesinger lorsque le livre lui parvint? Que se passa-t-il dans celui d'Elisa? On ne sait... Elle dut contempler longuement dans son souvenir et en son regret l'enfant de quatorze ans et demi qui avait, un jour d'été, ramassé son châle sur une plage, qu'elle avait « ravagé » d'amour, et qui l'en remerciait par un chef-d'œuvre.

M. Gérard-Gailly a retrouvé les livres que Flaubert envoyait à Mme Schlesinger. Tous sont conservés, avec leurs dédicaces. Il en manque un, et c'est l'*Education Sentimentale.*

de filles (une sorte de Paul de Kock romantique?), quelque chose entre le Bohème et le Pédant; quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc... Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite ni un poseur. N'importe. On se méprend toujours sur moi. A qui la faute? A moi sans doute. Je suis plus élégiaque qu'on ne croit, mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude...

« Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. J'ai, dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvements et de voyages en Italie, rêves de gloire pour *elle,* tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale; *je l'ai murée,* mais elle n'est pas détruite.

« On a parlé à satiété de la prostitution des femmes, on n'a pas dit un mot sur celle des hommes. J'ai connu le supplice des filles de joie, et tout homme qui a aimé longtemps et qui voulait ne plus aimer l'a connu. »

Eulalie Foucauld, Louise Colet, Rouchouk-Hanem, tous ces noms de femmes et tous ces souvenirs, que sont-ils auprès de cette passion silencieuse, de ce grand amour pour Elisa?

En février 1871, Maurice Schlesinger meurt. Et Flaubert « envoie avec un retard de trente-cinq ans sa première lettre d'amour à Elisa. Une lettre d'amour? Si peu de chose! Un simple changement dans le formulaire d'appellation mais qui nous apporte la preuve irréfutable de leur ancien accord et aveu : Flaubert rejette l'éternel « Chère Madame » de toutes ses lettres antérieures et il écrit : « Ma vieille tendresse, ma toujours aimée. » Pourquoi? Parce qu'il le lui a dit autrefois tête à tête (10) ».

Elisa est obligée de venir en France, d'aller à Trouville, pour la succession : l'Hôtel Bellevue est toujours à elle. Elle y attend Flaubert : il ne peut y venir, sa mère est mourante; alors, c'est elle qui s'arrête à Croisset le 8 novembre 1871 (11).

Ils se revirent à Paris, à Croisset. Il assista, le 12 juin 1872, au mariage du « petit Maurice » avec Mlle Ruggieri, fille de l'artificier, et il pleura (12).

La dernière lettre de Flaubert à Mme Schlesinger porte la date du 8 octobre 1877. Elle dit :

Ma vieille amie, ma vieille tendresse, je ne peux pas voir votre écriture sans être remué... Je continue à écrire, mais je ne peux plus publier, jusqu'à des temps meilleurs, du moins. On m'a donné un chien; je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent, et, comme un vieux, je rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre. Oui, la vôtre!... O pauvre Trouville!... C'est à moi, dans nos partages, que Deauville est échu. Mais il me faut

(10) Gérard-Gailly, *loc. cit.*, p. 174.

(11) Marie-Adèle de Leins devint, par cession de la part de son frère, seule propriétaire de l'hôtel. Les de Leins l'affermèrent pour la somme de vingt mille francs par an.

(12) Cf. Lettre de Flaubert du 23 juin 1872 à sa nièce.

le vendre, pour me faire des rentes... Comment va votre fils? Est-il heureux? Ecrivons-nous, de temps à autre, ne serait-ce qu'un mot, pour savoir que nous vivons encore. Adieu et toujours à vous.

S'écrivirent-ils encore? Peut-être. Se revirent-ils? On ne sait.

Mais en 1876, quand la ruine de Commanville plongera Flaubert dans les plus sombres pensées, c'est à Trouville qu'il redemandera quelque force, et, pour supporter sa misère, il en évoquera les fantômes chers. Vous les retrouverez dans *Un Cœur Simple*...

En 1881, Flaubert mort, Du Camp était à Bade. Le hasard d'une chasse le mena dans la campagne, près de l'asile d'Illenau. Les grilles s'ouvrirent et des femmes s'avancèrent vers le bois, sous la conduite d'une surveillante. Et parmi ces folles qui faisaient leur promenade quotidienne, une femme le salua. Il reconnut Elisa Foucault, — Mme Arnoux, — celle que le grand Flaubert avait tant aimée (13).

Folle par intermittences, elle retrouvait sa raison à l'asile et la reperdait bientôt, une fois livrée à la vie du monde. Et c'est elle-même qui réclamait d'être de nouveau internée.

Avait-elle su la mort de Flaubert? Et lui, avait-il connu cette claustration parmi les folles de son cher « fantôme splendide », de sa « toujours aimée »? On veut espérer qu'il l'ignora...

Mais il était juste, n'est-ce pas, que cette belle et pure Elisa prît place auprès des femmes dont le nom demeure glorieux, parce que dans leur amour quelques hommes de génie trouvèrent l'inspiration des songes dont les autres hommes bercent leurs souffrances.

(13) *Souvenirs Littéraires*, II, 477. — M. Gérard-Gailly a retrouvé l'acte de décès d'Elisa Schlesinger. Elle mourut à Illenau le 11 septembre 1888.

II

Aux chapitres XV et XVI des *Mémoires d'un Fou,* on lit ces lignes :

Je me suis efforcé d'attacher mon cœur à d'autres passions; il a glissé dessus comme une glace... La vanité me poussa à l'amour — non, à la volupté; non, pas même à cela, à la chair. On me raillait de ma chasteté, j'en rougissais, elle me faisait honte, elle me pesait comme si elle eût été de la corruption. Une femme se présenta à moi, je la pris, et je sortis de ses bras plein de dégoût et d'amertume. Mais alors, je pouvais faire le Lovelace d'estaminet; j'étais un homme, alors; j'avais été comme un devoir faire du vice, et puis je m'en étais vanté. J'avais quinze ans, je parlais de femmes et de maîtresses. Cette femme-là, je la pris en haine; elle venait à moi, je la laissais; elle faisait des frais de sourire qui me dégoûtaient comme une grimace hideuse... J'avais été éteindre dans la boue ce feu sacré de mon âme. Oh! Maria, j'avais été traîner dans la fange l'amour que ton regard avait créé, je l'avais gaspillé à plaisir, à la première femme venue, sans amour, sans désir, poussé par une vanité d'enfant, par un calcul d'orgueil, pour ne plus rougir à la licence, pour faire une bonne contenance dans une orgie! Pauvre Maria... Et puis j'en eus honte comme d'une lâche profanation : j'aurais voulu cacher à mes propres yeux l'ignominie dont je m'étais vanté. Je me reportais à ces temps où la chair pour moi n'avait rien d'ignoble et où la perspective du désir me montrait des formes vagues et des voluptés que mon cœur me créait. Non jamais on ne pourra dire tous les mystères de l'âme vierge, toutes les choses qu'elle sent, tous les mondes qu'elle enfante. Comme ses rêves sont délicieux! comme ses pensées sont vaporeuses et tendres! comme sa déception est amère et cruelle!... Avoir aimé, avoir rêvé le ciel, avoir vu tout ce que l'âme a de plus pur, de plus sublime, et s'enchaîner ensuite dans toutes les lourdeurs de la chair, toute la langueur du corps! Avoir rêvé le ciel et tomber dans la boue! Qui me rendra maintenant toutes les choses que j'ai perdues,

ma virginité, mes rêves, mes illusions, toutes choses fanées, pauvres fleurs que la gelée a tuées avant d'être épanouies!

Cette confession est vraie. Ces cris de désespoir sont sincères : c'est la banale histoire de beaucoup d'hommes, mais que bien peu déplorent avec cette amertume, car bien peu portent dans leur cœur un si grand amour... Mais un collégien romantique peut-il n'être pas byronien (14)?

La scène se passa environ 1837. Quatre ans plus tard, alors qu'il voyageait avec le Dr Cloquet, Flaubert s'arrêtait à Marseille. Un matin, rentrant d'une pleine eau dans la Méditerranée, il aperçut dans la cour de l'hôtel Richelieu une jeune femme au regard langoureux. Il s'enhardit, l'approcha. Ce fut une rapide idylle, ou plutôt une flambée des sens. Mais toujours replié sur ses souvenirs et vivant dans le passé, Flaubert, chaque fois qu'il revint à Marseille, promena sa mélancolie devant ces fenêtres obstinément closes de l'hôtel Richelieu. La dernière fois qu'il y alla, content les Goncourt, ce fut quand il se rendit à Tunis pour préparer *Salammbô*. Il ne retrouva plus la maison qu'à chacun de ses voyages il avait été voir. Il regarda, chercha, et s'aperçut que c'était un bazar de jouets dont le premier étage était occupé par un coiffeur. « Il y monta s'y faire raser et reconnut aux murs le papier de la chambre (15). »

On retrouve dans les lettres à Louise Colet, de septembre et octobre 1846, plusieurs passages relatifs à cette Mme F... (la dernière édition précise même Foucaud), car Flaubert eut la singulière idée de charger

(14) Cf. ce passage d'une lettre du 24 septembre 1846 : « Le temps est loin où je me faisais un devoir d'aller régulièrement passer la nuit de la Saint-Sylvestre chez les filles. Encore, dans ce temps-là, c'était plutôt une manie que l'attrait du plaisir... » — Sur cette fanfaronnade de Lovelace de collège, voir *Journal* des Goncourt, II, 271 : « cela ne m'amusait pas du tout, mais c'était pour la galerie », dit Flaubert rapportant un propos du même genre.
(15) *Journal* des Goncourt, I, 313.

sa maîtresse de faire parvenir une lettre à la jolie voyageuse rencontrée jadis à Marseille — et trouva étrange qu'elle n'acceptât la commission que de mauvaise grâce. Alors pour la calmer, il lui dit :

Cette créature-là n'avait pas pour elle une très grande intelligence, mais ce n'était pas là ce que je lui demandais. Je me rappellerai toujours qu'elle m'écrivit un jour « ottomate », ce qui excita beaucoup mon hilarité (expression parlementaire). A part les moments purement mythologiques, je n'avais rien à lui dire. Au bout de huit jours que nous aurions vécu ensemble, j'en aurais été assommé. Tout le monde n'est pas toi, car toi, tu as pour attirer les gens des charmes secrets dont ils ne se doutent pas... (16)

De cette petite trahison envers Eulalie Foucaud, qui l'avait comblé de délices, le pauvre Flaubert ne se doutait point alors que, quatre-vingts ans plus tard, ses reliques d'amour vendues à l'encan nous donneraient une émouvante preuve. Sous le n° 89 du *Catalogue de la Vente à l'Hôtel Drouot de la Succession de Mme Franklin Grout*, « Manuscrits de Gustave Flaubert, lettres, autographes et objets provenant de sa succession », on pouvait lire :

Eulalie. Dans une chemise dont les six cachets en cire noire sont brisés, et portant de la main de Flaubert, à l'extérieur, ces lignes : « Rouvert en septembre (?) » — puis, plus loin, à l'intérieur : « Rouvert et parcouru la nuit du 21 mars 1846, où j'ai relu les lettres de Marseille avec une singulière impression de regret — Pauvre femme! Est-ce qu'elle m'aurait aimé vraiment?... »

2 heures moins le quart...

Quatre lettres dont le verso forme enveloppe avec l'adresse : « Monsieur Hamard, rue Saint-Hyacinthe, Saint-Michel, 29, pour M. Gustave Flaubert, Paris. »

(16) Lettre du 4 octobre 1846, t. I, p. 154 de la nouvelle édition Conard (1926).

Ces quatre lettres tendres et passionnées (17) évoquent une aventure d'amour de Flaubert à Marseille et sont signées *Eulalie.* Ce prénom a permis à quelques initiés de deviner une personnalité que nous ne pouvons dévoiler (18).

Suivent ces extraits :

...Avant de t'avoir vu, de t'avoir possédé, je vivais comme une *automate,* mais, ô Gustave, depuis que tes baisers de feu ont répondu aux miens, depuis que ton âme ardente a réveillé mon âme, tu es devenu pour moi le souffle créateur, et désormais, vivre sans cet amour qui fait tout mon bonheur serait au-dessus de mes forces...

(16 janvier 1841.)

...Gustave, ô mon Gustave bien aimé, que je te plains si tu souffres autant que moi, pauvre femme exilée sur la terre, indifférente à tout, je croyais mon cœur fermé à toutes les sensations, tous les désirs, Gustave, tu m'as enivrée d'un feu dévorant, nos cœurs se sont compris, j'ai repris une nouvelle existence, mais pour regretter et souffrir.

. . . .

Je t'aime au contraire plus que jamais, et, comme toi, je te dirai : Ecris-moi souvent, beaucoup, ce ne sera jamais autant que je désire. Pense à moi tous les matins, tous les soirs en te couchant et donne-moi tes premières et tes dernières pensées comme tu as les miennes...

(16 février 1841.)

Le Figaro du 14 novembre 1931 a reproduit de longs extraits de ces quatre lettres d'Eulalie Foucaud de Lenglade à Gustave Flaubert. On y trouve les marques d'une passion brûlante, mais on y voit si peu de fautes d'orthographe (ce qui serait pardonnable) ou de syntaxe (ce qui le serait moins) que M. Maurice Monda, les commentant, pouvait parler de leur « tenue littéraire ». Ce

(17) Datées de Marseille, janvier à août 1841.

(18) Ce qui ne suppose pas que ces « initiés » possèdent des pouvoirs surnaturels, puisqu'on trouve le nom de Mme Foucaud en toutes lettres aux pages 327 (Mme Foucaud de Lenglade, y lit-on), 342, 352, 353 du tome I de l'édition Conard.

pauvre Flaubert, en proie à l'irascible Louise, a calomnié la tendre Eulalie — comme il se calomniera lui-même, et sa toujours chère Elisa avec lui, lorsqu'il écrira (encore pour apaiser Louise Colet au sujet de Mme Foucaud) :

J'ai eu d'autres aventures, mais de toutes ces bêtises-là qui, même dans le temps, ne m'entraient pas bien avant dans le cœur, je n'ai eu qu'une passion véritable. J'avais à peine quinze ans; ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là après plusieurs années, j'ai eu du mal à la reconnaître. Je la revois encore quelquefois, mais rarement, et je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré (19).

Pauvre Flaubert! Celui qui peut jurer qu'il n'aurait pas menti en de pareilles circonstances, qu'il lui jette donc la pierre!...

Eulalie, dans sa lettre du 6 mai, écrit : « Je ne suis point encore fixée sur mon voyage d'Amérique... » et le 6 août : « Si je pars, si je fais mon long voyage, je te retrouverai au retour, et, je l'espère, mes cheveux n'auront pas blanchis (*sic*), car mon absence sera courte... » Elle partit. Et Flaubert, je crois, ne la revit jamais.

Où allait-elle? On a dit au Pérou, parce que les Goncourt ont parlé, à propos de cette aventure marseillaise, de « femmes de Lima descendues avec un mobilier d'ébène incrusté de nacre qui faisait l'émerveillement des voyageurs (20). Mais dans sa lettre du 20 septembre 1846 à Louise Colet, et qui est demeurée inédite jusqu'en 1926, Flaubert nous apporte lui-même la lumière :

A propos, demande donc à ton cousin, puisqu'il a habité Cayenne, qu'il te donne des nouvelles de deux personnes, M. Brache, et Mme Foucaud de Langlade. Cette dernière doit n'y plus être depuis longtemps.

(19) Lettre du 8 octobre 1846 à Louise Colet.
(20) *Journal* des Goncourt, I, 313, 1860.

La femme « entrevue dans un *patio* tout plein de fleurs des tropiques, et où chantait au milieu d'un jet d'eau » la belle Péruvienne était, semble-t-il, une jeune Marseillaise, qui allait rejoindre son mari à la colonie :

S'il faut que je quitte encore une fois la France, ma mère, ma fille chérie, et tout ce qui m'est cher — confie-t-elle à Gustave le 6 mai — ce sera pour moi un chagrin bien grand, mais il faut que je le cache à ma mère. Elle est déjà si affligée d'un départ qu'elle voit nécessaire et qu'elle croit peu me toucher. La seule chose qui peut me donner un peu de force et de courage, c'est la certitude de te voir, soit avant mon départ, soit à mon retour, car, bien certainement, ou je ne reverrai pas la France, ou tu seras le premier que je presserai sur mon cœur.

Alors, à la question qu'il se posait à lui-même en relisant ces lettres d'Eulalie : « Est-ce qu'elle m'aurait aimé vraiment? », il n'est pas difficile de répondre... Et peut-être même Flaubert aurait-il pu s'interroger aussi et se demander : « Ne l'ai-je pas aimée moi-même? » Mais la « singulière impression de regret » qu'il avoue avoir éprouvée devant ces pauvres feuilles déjà jaunies est aussi une réponse. Poursuivant un rêve insaisissable, hanté par le « fantôme de Trouville », il a cherché, ici et là, non point l'impossible oubli, mais l'illusion d'un bonheur inaccessible. Et il s'est leurré sciemment :

Quand je lui écrivais, avec la faculté que j'ai de m'émouvoir par la plume, je prenais mon sujet au sérieux, mais seulement pendant que j'écrivais (21)...

Et bien des fois (nous l'avons vu), n'écrit-il pas de même à Louise Colet ce qu'il eût souhaité d'écrire à Elisa?

« Si le « bovarysme », comme l'a défini Jules de Gaultier, est la faculté de se concevoir autre qu'on n'est,

(21) Lettre du 8 octobre 1846, à Louise Colet.

comme il avait raison de dire : « Madame Bovary, c'est moi! »

III

A plusieurs reprises, dans ses *Notes de Voyage* aussi bien que dans sa correspondance, Flaubert parle d'une almée, Kutchiuk-Hânem, chez laquelle il passa une nuit pendant son voyage sur le Nil (22). Si l'on ne tenait compte que de sa durée, l'épisode ne vaudrait évidemment point la peine qu'on le rapportât. Mais il a laissé dans la mémoire du romancier un souvenir profond, et qui a trouvé, plusieurs fois, son expression littéraire; il a, de plus, inspiré un poème fort connu de Louis Bouilhet; enfin, comme Mme Foucaud, l'almée d'Esneh a suscité la jalousie de Louise Colet, et de cela la *Correspondance* nous apporte maints témoignages. Il faut donc bien faire place à Kutchiuk-Hânem dans l'histoire sentimentale de Flaubert. Et, d'ailleurs, ces lignes de son carnet de voyage n'y invitent-elles pas? Elles ont été écrites en quittant la maison de la danseuse égyptienne, et, à quatre-vingts ans de distance, elles rendent encore un son de nostalgie qui en dit long sur la tendre nature de notre impassible romancier :

Quelle douceur ce serait pour l'orgueil si, en partant, on était sûr de laisser un souvenir, et qu'elle pensera à vous plus qu'aux autres, et que vous resterez en son cœur! (23)

Je sais bien qu'il y a le mot *orgueil;* mais le fait même

(22) *Notes de Voyage*, aux dates du mercredi 6 mars et du samedi 6 avril 1850. — *Correspondance :* Lettres des 12, 13 mars et 4 juin 1851.
Cf. Auriant : *Histoire de Safia, dite Koutchouk-Hanem, almée d'Esneh* (Les Marges, juin 1926). On trouvera dans cet article toute la bibliographie relative à cet épisode. Flaubert écrit indifféremment Ruchiouk-Hânem ou Rouchouk; Bouilhet intitule son poème Kuchiuk-Hanem (*Festons et Astragales*). Ce nom signifie Petite Princesse (et non Petite Rose, comme l'a dit Du Camp). Quant au mot « almée », il vient de l'arabe âlmeh, savant, et est devenu, dans la bouche des Francs, le synonyme de « gaziès », nom par lequel on désignait les danseuses prostituées.

(23) *Notes de voyage*, 6 mars 1851. — Cette phrase ne se trouve point dans le texte publié par les Marges (juillet 1910). Elle a été ajoutée par Flaubert après son retour, lorsqu'il a recopié ses notes.

d'éprouver un regret de cette nature ne semble-t-il pas plus important que la forme de son expression?... Et c'est là vraiment un de ces traits de caractère, un de ces « normandismes » que Flaubert reconnaissait, dont il s'accusait volontiers :

Si tu savais, écrit-il à Du Camp après le retour, si tu savais tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle!... C'est un supplice... J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout, au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es souvent révolté contre ces *normandismes* indéfinis, que j'étais si maladroit à excuser (24).

« Normandisme », sans doute, cette mélancolie où Flaubert s'attarde au souvenir de l'almée, et qui fait le fond de la poésie de Bouilhet :

— Dans ta maison d'Esnih, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk Hânem, auprès du fleuve assise?

. . . .

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant :
Tu te sens dans ton cœur triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve.

La pièce est fort belle (25). Rapprochez ces vers du fragment détaché des *Notes de Voyage*, cité plus haut, et vous comprendrez l'émoi de Louise Colet; elle connaissait les « normandismes » de son amant, et celui-ci protesta sans la convaincre : « C'est de la poésie, et pas autre chose! », dit-il de la pièce de Bouilhet; et de Kutchiuk-Hânem elle-même :

Elle n'a rien éprouvé au moral, j'en réponds, et au physique même j'en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons *carvadja* (seigneurs), parce que nous avons laissé là pas mal

(24) Lettre à Du Camp, 21 octobre 1851.
(25) Cf. Ed. Maynial : *Flaubert et son milieu*, chap. Ier. On y trouvera d'ingénieuses remarques sur ce sujet.

de piastres, voilà tout... La femme orientale est une machine, et rien de plus (26).

L'homme d'Occident aime rêver et, pour mieux entretenir sa nostalgie, prêter à autrui ses propres sentiments : Flaubert reste si bien occupé de Kutchiuk-Hânem — la Petite Princesse — qu'il prête à Salammbô plus d'un trait noté d'après l'almée d'Esnèh. Il suffit de rapprocher les pages du carnet de voyage du début du roman carthaginois pour voir ce que la fille d'Hamilcar doit à Safia (27).

Celle-ci, avant de venir en exil à Esnèh, avait été, nous dit Auriant, l'idole des pachas et des beys les plus puissants du Caire. Elle devint, après avoir fait tourner bien des têtes (dont celle d'un Anglais qui voulut l'épouser), la favorite d'Abbas Pacha, le propre petit-fils de Méhémet-Ali. Et ce fut l'origine du surnom donné à Safia, Kutchiuk-Hânem, la « petite Princesse ». Mais un jour, Abbas la renvoya. Safia vendit alors à un brocanteur un narguilé. Abbas, traversant le souk, reconnut son présent dédaigné, fit saisir Safia, et de sa propre main lui administra deux cents coups de courbache sur le derrière, puis l'exila. Elle s'en fut à Esnèh, sur le Nil, dans la Haute Egypte, où déjà s'étaient retirées les autres almées chassées du Caire par Méhémet-Ali. Esnèh devait à ces femmes sa prospérité. Safia y fut reçue en princesse. Sa maison devint pour les riches voyageurs, les pachas et les beys en tournée, un lieu de délices dont ils rêvaient. Elle s'enrichit, fut pillée par des soudards albanais, refit sa fortune, et quand Abbas eut péri étranglé, elle revint au Caire et y mourut...

Tout le récit de Flaubert est confirmé, jusqu'en ses moindres détails, par Auriant : la femme au mouton,

(26) Lettre à Louise Colet du 27 mars 1853.

(27) Et peut-être la Zoraïde Turc de l'*Education Sentimentale* n'est-elle, comme le propose Auriant, qu'une réincarnation de Kutchuk-Hânem (Supplément du *Figaro*, 23 juillet 1927).

qui allait parlementer avec les *réiss* (patrons des canges) pour attirer les voyageurs étrangers, la description des danses, les détails donnés sur les musiciens. Tout cela laissait un souvenir bien vif à Flaubert, et plus même qu'on n'en emporte à l'ordinaire de ces sortes d'aventures. Repassant à Esnèh quand il redescendit le Nil, Flaubert revit Safia. Et dans une lettre à Bouilhet, datée du 4 juin 1850, il avoue :

Ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée... Je l'ai regardée longuement, afin de bien garder son image dans ma tête... J'ai bien savouré l'amertume de tout cela; c'est le principal, ça m'a été aux entrailles.

Le goût lui en reviendra plus d'une fois, il se plaira même à savourer souvent son amertume : Kutchouk-Hânem, la petite almée, prendra place dans cet « herbier sentimental » où pâlissent de tendres fleurs (28).

IV

Un instant, peut-être, au début de leur liaison, Flaubert crut avoir trouvé en Louise Colet une âme à la mesure de la sienne, parce qu'il avait trouvé en elle une ardeur amoureuse pareille à son propre désir (29). Mais, bien vite, il comprit ce qui les séparait. Pourtant, il voulut se donner l'illusion d'une entente impossible et le malentendu, au contraire, s'aggrava. Leur accord reposait sur une erreur, et, de ce fait, leur liaison était précaire : le miracle est qu'elle ait pu durer si longtemps.

Elle commença en juillet 1846. Pendant un séjour à Paris, Flaubert rencontra celle qu'on appelait alors « la

(28) « Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Egypte, et de remonter le Nil, et de revoir Ruchouk-Hânem? », écrit-il le 14 novembre 1850 à Louis Bouilhet. Et il ajoute : « C'est égal, j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste, je l'ai bien sentie ! »

(29) Cf. René Dumesnil : *En Marge de Flaubert*, p. 145 (Librairie de France, in-12, 1928).

Muse ». Il venait de traverser les plus dures épreuves, de perdre, en trois mois, son père et sa sœur. Il était triste et las, et Le Poittevin, son frère d'élection, précisément allait quitter Rouen pour habiter Paris après avoir épousé Mlle de Maupassant. Il avait plus que jamais besoin de tendresse. Un soir de juin, Pradier le présenta à Louise Colet : « Voilà un grand garçon qui veut faire de la littérature. Vous devriez lui donner des conseils (30). » Le grand garçon était beau; il plut fort à la Muse. Un mois plus tard, ils étaient amants; mais ce ne fut pas elle qui lui donna des conseils littéraires...

Louise Colet habitait rue de Sèvres, en face de l'Abbaye au Bois, la maison qui est aujourd'hui voisine de l'Hôtel Lutetia. Ce n'était point le hasard qui l'avait amenée tout près de Mme Récamier, mais une amitié intéressée. Née le 15 septembre 1810 à Aix-en-Provence, où son père était directeur des Postes, elle était la cadette de sept enfants. Par sa mère, elle était apparentée aux de Servanne qui possédaient un château où elle vint habiter en 1824. Dix ans plus tard, sa mère mourait. Elle s'en fut à Paris, dévorée du désir de publier. Elle avait épousé un musicien, Hippolyte Colet, premier grand Prix de Rome et professeur au Conservatoire.

Un an après son arrivée à Paris, elle publie un volume de vers, *Les Fleurs du Midi*, qui obtient quelque succès. En 1838, elle rencontre Victor Cousin. Le philosophe s'amourache de la belle poétesse, et, pendant seize ans, s'emploie à la servir. Louise, désormais, se voit ouvrir les journaux, les revues, les salons. Le 30 mai 1839 l'Académie Française couronne *Le Musée de Versailles*,

(30) Cf. René Descharmes, *loc. cit.*; Maynial, *loc. cit.*; Mirecourt, *Les Contemporains* (N° 83, *Louise Colet*, Havard, 1857. — *Id.*, *ibid.*, 1869. — Félix Chambon, *Deux Passions d'un philosophe* (Annales Romantiques, juin 1904). — Léon Séché : *Alfred de Musset* (Mercure de France, tome II, chap. VII), 2 vol., 1907. — Jules Belleudy : *La Muse Provençale cinq fois couronnée : Louise Colet. Tablettes d'Avignon*, août-septembre 1928. — J. de Mestral-Combremont : *La belle Madame Colet, déesse des Romantiques*, Fontemoing, 1913.

un long poème insipide, première récompense à celle qui va collectionner les prix académiques. Dans ses *Guêpes*, Alphonse Karr l'égratigne : *La Piqûre du Cousin* est une allusion fort claire (et d'un goût contestable) aux relations de la belle et de l'académicien. Pour se venger, Louise fait emplette d'un couteau de cuisine et le va planter dans le paletot du libelliste. On la compare complaisamment à Lucrèce, à Charlotte Corday : c'est tout ce qu'elle veut. Mais Alphonse Karr, pour toute vengeance, suspend le couteau dans son antichambre au-dessus d'une pancarte où on lit : « Donné par Mme Colet... dans le dos! »

La *Presse* publia en feuilleton *La Jeunesse de Mirabeau* qui fit accuser Louise Colet de plagiat. Mais tout servait à sa renommée : un admirateur fanatique, le docteur Quesneville, prit à ses frais, en 1842, l'édition à vingt-cinq exemplaires (« autant que l'auteur comptait d'émules en Europe ») des vers de la poétesse. Cousin la présenta, vers ce temps, à Mme Dupin, qui l'introduisit près de Mme Récamier. Et bientôt elle sut attirer chez elle, de l'autre côté de la rue de Sèvres, les hôtes illustres de la divinité à son crépuscule. Entre temps, elle avait publié des drames, des études historiques, des romans et d'innombrables vers. Il n'entre pas dans mon dessein de retracer en détail la carrière littéraire de la « Muse ». Il importe seulement de montrer qu'au moment où Flaubert la voit, elle est à l'apogée de sa gloire. Mais en même temps on aperçoit bien tout ce qui doit séparer ces deux êtres (31).

(31) On a cité cent traits montrant le singulier caractère de Louise Colet et ce que nous appellerions aujourd'hui son *arrivisme*. En voici un, qui est peu connu, et que Paul Ginisty a rapporté dans les *Débats* du 5 octobre 1906, sous le titre : *Le Second Mouvement* :

« Le hasard me mettait dans les mains ces jours-ci une lettre assez piquante de M. Cousin relative à un accès de fierté de la poétesse Louise Colet. Pour être agréable au philosophe qui, comme on sait, s'intéressait particulièrement à cette femme de lettres, le Directeur des Beaux-Arts, Cavé, lui avait octroyé une pension. Ne fut-elle pas donnée avec assez de formes? L'auteur des *Fleurs du Midi* la refusa sèchement par une lettre

Louise Colet eut de nombreuses aventures : elle mérita les sarcasmes de Banville et cette épitaphe composée par Du Camp :

Ci-gît celle qui a compromis Victor Cousin, ridiculisé Alfred de Musset, vilipendé Gustave Flaubert et tenté d'assassiner Alphonse Karr. *Requiescat in pace!*

Lorsque Cousin avait appris la tragi-comédie du coup de couteau, il n'avait pu retenir ce calembour qui peint l'irascible Louise mieux que de longs commentaires :

Maxime mulier sum, sed sicut vir ago!

Femme, elle l'était à l'extrême, et dans tout l'éclat d'une beauté blonde (32) lorsque Flaubert la vit. Ce fut, certes, un admirable couple, on ne peut mieux assorti physiquement, — on ne peut plus disparate moralement. Pourtant ils se donnèrent quelques mois l'illusion de l'amour.

Mais ce fut bientôt lui qui donna les conseils — et même les leçons. La plupart ne furent pas suivis; beaucoup même ne furent pas compris. Il en résulta des brouilles, des disputes. Les premières éditions de la *Correspondance* les laissaient deviner; les dernières, plus complètes, les précisent. Mais nous ne savons pas tout

assez impertinente de ton, développant de hauts principes de dignité littéraire. Seulement, le lendemain, elle se repentit de l'avoir envoyée. M. Cousin, averti, fut d'autant plus bouleversé qu'il était accoutumé d'avoir de sages principes d'économie. Ce fut une amusante comédie que celle des stratagèmes employés pour rattraper cette lettre dans les bureaux du ministère. Mais il était trop tard, et M. Cousin écrivit à Cavé avec une inquiétude perçant sous le tour enjoué du billet : « J'ai dit à Mme Colet que c'était une belle folie. Elle en convient et me charge de vous prier de regarder sa lettre comme non avenue. Vous conviendrez qu'il y a des traits plus raisonnables que celui-là, mais j'en estime davantage le caractère de cette belle dame. » Dans l'impatience de l'amnistie de cet éclat d'orgueil contraire à ses intérêts, Louise Colet, accompagnée de son protecteur, rendait visite au Directeur et non seulement reprenait sa pension, mais en obtenait l'augmentation.

(32) On en disputa en mars 1926, à propos de *La Vie amoureuse de Musset* où Maurice Donnay parlait de « beauté brune, comme Musset les aimait ». J'ai vu de mes yeux, au fond de la cassette qui contenait les lettres de Flaubert à Louise Colet et les reliques de la « Muse » (mules, mouchoir, bouquet fané), des boucles d'un blond cendré.

le secret de ces fâcheries et de ces raccommodements. Ce ne seraient que ragots si la littérature n'y était mêlée : Flaubert fit pour Louise Colet toutes sortes de choses inattendues d'un homme aussi farouchement indépendant : corrections à des vers de Louise (avec Bouilhet, *La Paysanne, L'Acropole d'Athènes, Pradier, la Servante*), démarches pour lui faire obtenir des récompenses académiques, etc..., et on trouve dans ses lettres mille détails qui nous le montrent gentiment occupé de rendre service à sa maîtresse. On y trouve même la preuve qu'il écrivit pour elle des articles de modes :

A propos de ton journal, sais-tu, lui écrit-il le 19 février 1854, ce que j'ai lu ce matin à mon réveil dans le *Journal de Rouen*? Ton article de dimanche dernier. On m'apporte ladite feuille pliée de telle façon que la première chose qui frappe ma vue est le nom de ce « bon Léonard (33) ». Je jette les yeux sur le reste, et je reconnais la chose. Tout y est, depuis Mme Récamier jusqu'aux fleurs d'eau, froides au toucher comme les nénufars. Est-ce singulier, et combien les braves rédacteurs du *Journal de Rouen*, pillant de droite et de gauche, se doutent peu qu'ils m'envoient mes phrases ! Cela m'a fait repasser tout dimanche dernier. Je me sentais encore au coin de ton feu, gêné par mon pantalon, mon rhume et mon habit, tout en devisant avec cette estimable Lageolais qui a décidément une boule fort excitante.

Et en *post-scriptum* :

Rien du Crocodile... Envoie les quatre prospectus *à la fois*. Ce sera pour moi le moyen de faire qu'ils ne se ressemblent pas. Et dis-moi quand est-ce qu'il faut que cela soit prêt?

C'est clair : articles de modes, poèmes pour les concours académiques, et même prospectus, ce bon Flaubert rédigeait, rédigeait... Mais le « Crocodile » demande une explication.

(33) Léonard, nous apprend Descharmes, était un tapissier en renom établi dans l'immeuble même qu'habitait jadis Mme Récamier, rue de Sèvres. L'article reproduit dans le *Journal de Rouen* du 19 février 1854 avait paru sous le titre *Modes de Paris*, en fin de feuilleton théâtral.

Ce surnom désigne Victor Hugo, alors en exil; il eût été fort imprudent de le nommer, car Louise Colet et Flaubert s'étaient chargés de déjouer les ruses de la police impériale et de faire passer au poète une correspondance qu'ils ne pouvaient, sans danger, confier à la poste. Il n'est pas impossible que les amis anglais de Flaubert, les Collier et les parents de l'institutrice de sa nièce, aient tenu, eux aussi, un rôle dans cette organisation clandestine. Biré, dans son *Victor Hugo avant 1830*, rapporte une anecdote qui nous donne le mot de l'énigme : à l'Académie, Victor Hugo vota contre Sainte-Beuve, son ancien ami, et fut pourtant obligé, comme directeur, de lui souhaiter la bienvenue le 27 février 1845. Chateaubriand, assistant à la séance, ne put entendre ce discours sans se rappeler les paroles de Chactas : « Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits de la savane; la surface en paraît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux (34). »

Flaubert avait lié connaissance avec Hugo (nous le savons par une lettre à sa sœur) en janvier 1843, chez Pradier. Louise Colet était entrée en rapports avec le poète lorsque celui-ci, spontanément, défendit devant l'Académie le poème *La Colonie de Mettray*, dont le sujet avait été mis au concours en 1851. Elle le remercia; le coup d'Etat les sépara; ils correspondirent. Louise Colet, flattée sans doute de tenir un rôle important auprès du grand homme, composa pour lui une véritable gazette qui le mit au fait des nouvelles et des potins littéraires. Dans une lettre du 17 novembre 1852, elle parle à Victor Hugo de Bouilhet et de Flaubert :

Bouilhet, un jeune poète, auteur de *Melaenis* publié dans *la*

(34) Cf. Victor Hugo et Louise Colet : *Lettres Inédites*, Revue de France, 15 mai et 1er juin 1926. — R. Dumesnil : *Correspondance entre Victor Hugo et Louise Colet*, Les Marges, 15 août 1926.

Revue de Paris, et Gustave Flaubert, qui sera un jour un grand prosateur, deux nobles jeunes gens fiers et indépendants, aimant l'art avec frénésie, et qui se feraient tuer pour votre gloire... Monsieur votre fils m'a promis de me revoir; je lui parlerai de ces deux nobles jeunes gens qui travaillent dans la solitude et qui vous aiment si passionnément. Je l'engagerai lorsqu'il passera en Normandie à s'arrêter quelques instants dans la ravissante propriété de M. Flaubert, sur les bords de la Seine, à Croisset. Il vous apportera un écho du culte qu'on a là pour vous.

On pourrait croire, à lire ces lignes, que Louise Colet connaissait vraiment la « ravissante propriété » de Croisset. Elle fut dévorée du désir d'y aller et d'être présentée à la mère de Flaubert. A quatre ou cinq reprises dans la *Correspondance* on trouve des pages entières consacrées à lui démontrer l'impossibilité de cette rencontre. Le refus de Flaubert l'humiliait. Elle ne voulait pas comprendre les raisons qu'il invoquait. Ce fut une des causes de leurs brouilles, et, finalement, de la rupture.

Mme Roger des Genettes (que l'on appelait « la Sylphide », et dont Bouilhet fut fort épris) a laissé du salon de la rue de Sèvres cette description :

Michel de Bourges, J. Favre, Eugène Pelletan, Théodore Bac, Emile de Girardin, les deux fils Hugo, François et surtout Charles, qui apportaient là un rayon de la gloire paternelle, enfin Greppo lui-même (35) y coudoyaient MM. Patin et Villemain, Babinet et Alfred de Vigny, Gérôme au début de sa renommée et Préault en pleine possession de la sienne, Félicien David, le ténor Gueynard, Azvédo, Malitourne, Pierre Dupont, qui chantait surtout ses *Bœufs*, encore dans leur popularité. Pradier y était venu beaucoup. Peyrat y venait encore. Antony Deschamps y avait amené Champfleury,

(35) Jean-Louis Greppo, contremaître dans un tissage lyonnais, prit part aux journées de 1830, 1832, 1834, fut élu représentant du peuple en 1848, fit partie du Comité du Travail à la Constituante, et fit une opposition constante au chef du pouvoir exécutif, dont il demanda la mise en accusation, lors du siège de Rome par l'armée française. Menacé de la déportation, il fut exilé après le coup d'Etat du 2 décembre.

et j'y ai dîné plus d'une fois entre Alfred de Musset et le capitaine d'Arpentigny; un peu plus tard, j'y rencontrai encore Louis Enault, tout heureux de son récent succès de *Christine*, et Leconte de Lisle, que ses *Poèmes antiques* venaient de mettre en renom. Cousin y était reçu dans la journée; et le député Bancel attendait que le philosophe fût parti pour se présenter à son tour (36)...

Louise Colet eut avec Musset une aventure assez ridicule. Cela date de 1853 : présentée à l'auteur des *Nuits* par le physicien Babinet, elle reçut la visite du poète qui se montra fort galant. Elle en écrivit aussitôt à Flaubert un récit circonstancié. Puis il y eut des rendez-vous au clair de lune; et un soir, tandis qu'il reconduisait la Muse en voiture, Musset fut si pressant que Louise, indignée, ouvrit la portière, et, au risque de se faire écraser, se jeta dans la rue. Naturellement, elle narra cette histoire tout aussitôt à Flaubert et la conta à qui voulait l'entendre. Elle joua la comédie de la fidélité. Elle dressa Flaubert contre Musset. Et pourtant, ce fut Flaubert qui, un peu plus tard, essaya par tous les moyens d'empêcher Louise Colet d'insulter Musset dans un poème, la *Servante*, où elle le représentait sous les traits les moins flatteurs. On trouve de nombreuses allusions à tout cela dans la *Correspondance*. Mais, Dieu sait pourquoi, on n'y trouve point une lettre essentielle pour la juste appréciation du débat, et que les éditeurs ont négligé de reproduire. Flaubert a toutes sortes de raisons de n'aimer point Musset (ses théories d'art ne peuvent se concilier avec celles du poète qui a dit :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

et puis l'aventure du fiacre est encore présente à son esprit). Et pourtant, il prend parti pour Musset contre Louise Colet, et il écrit :

J'ai à te dire des choses intimes. Tu vas te révolter. Mais

(36) *Quelques lettres de Mme Roger des Genettes*, Paris, Rouquette, 1894. (P. 6. Lettre à M. Edmond P., 15 mai 1876.)

je serais une canaille si je dissimulais ma pensée. La voici, ma pensée! Cette œuvre n'est pas publiable *telle qu'elle est,* et je te supplie de ne pas la publier. Pourquoi insulter Musset? Que t'a-t-il fait? Est-ce que ça te regarde? Qui donc nous a sacrés censeurs?... Soyons indulgents. Gardons nos fautes pour nous. Espères-tu le corriger? Ce pauvre garçon n'a jamais cherché à te nuire. Pourquoi lui rendre un mal plus grand que celui qu'il t'a fait? Pense à la postérité et contemple la piètre mine qu'y font tous les insulteurs de grands hommes. Quand Musset sera mort, qui saura qu'il s'est saoulé? La postérité est très indulgente pour ces crimes-là. Elle pardonne presque à Jean-Jacques d'avoir mis ses enfants à l'hôpital; et puis, en quoi cela nous regarde-t-il? *De quel droit? Ce poème est une mauvaise action,* et tu en as été punie, car c'est une mauvaise œuvre. Tâche de lire mes notes froidement. Si elles t'indignent trop, garde ces pages et relis-les dans six mois, un an (attends pour publier) et tu verras que je ne suis que juste... Tu as écrit tout cela avec une passion personnelle qui t'a troublé la vue sur les conditions fondamentales de toute œuvre imaginée. L'esthétique est absente... Tu as fait de l'art un déversoir à passions, une espèce de pot de chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé. Cela ne sent pas bon. Cela sent la haine!

Ainsi, je trouve cette œuvre mauvaise d'intention, méchante et mal exécutée...

Et s'il répondait, par hasard? S'il faisait rien qu'une chanson qui te couvrît de ridicule? Rappelle-toi la malheureuse histoire du couteau, et combien cela t'a nui ! Il faut bien te dire toutes ces choses, quoiqu'à l'heure qu'il est je doive en être rouge! Mais tu ne profites de rien. Tu prends la vie à rebours et tu fais des confusions perpétuelles de la vie et de l'art, de tes passions et de ton imagination, qui nuisent à l'un et à l'autre.

Sois sûre que ce que je pense, d'autres le pensent et n'osent te le dire.

Supplie Babinet ou Delisle [Leconte de Lisle], ou plutôt tous les deux, de lire *chez eux* ton poème (ne leur donne pas mon commentaire si tu veux) et de te dire ensuite bien franchement, et sur leur honneur, ce qu'ils en pensent sous le

rapport de *la convenance* et de *l'exécution*. Fais cela sincèrement et sans quêter d'éloges : tu verras ce qu'ils répondront, — et qu'ils me remercieront ensuite de t'avoir donné ce conseil... (37)

Cette lettre est datée : nuit de lundi à mardi, 2 h. Croisset. Elle est antérieure au 15 janvier, puisque, ce jour-là, Flaubert écrit à Louise Colet (fâchée qu'il lui ait parlé de la vieille histoire du couteau) pour expliquer ce qu'il a voulu dire :

Si tu avais eu toujours pour conseillers des gens d'un sens pratique aussi bourgeois que moi, et que tu les eusses écoutés, il y a bien des choses qui t'arrivent et qui ne t'arriveraient pas (38).

Naturellement, Louise Colet ne voulut pas comprendre. Trois mois passèrent. Des scènes violentes mirent aux prises les deux amants. Louise vint à Croisset, voulut forcer la porte qui demeurait close. Mme Flaubert dut intervenir. En 1856, Louise Colet se vengea en publiant *Une Histoire de Soldat*, qui est un récit de ses amours, où Flaubert est peint sous les traits peu flattés d'un personnage nommé Léonce. Enfin, en 1859, elle publia *Lui*, où l'on retrouve Léonce, plus malhonnête encore, et où Musset — *lui* — fait figure de goujat. Les autres personnages sont Villemain (Duchemin), Alfred de Vigny (Germiny), Antony Deschamps (Delmart), Pierre Leroux (Ledoux), Mérimée (Labaumée), Sainte-Beuve (Sainte-Rive). *Lui* n'est pas sans talent. Louise Colet n'était point sans valables griefs : de rapides entrevues à Mantes, quelques jours moins brefs à Paris, c'est tout ce que Flaubert, rivé à sa tâche, lui donnait. On comprend, après tout, ces lignes de *Lui* :

Quand je me retrouvai dans mon cabinet [après le départ

(37) On ne sait pourquoi cette lettre est demeurée jusqu'à ce jour inédite, alors qu'on a publié toutes celles qui, par l'ordre arbitaire dans lequel on les disposa, risquaient de faire croire à la haine de Flaubert contre Musset.

(38) Publiée dans la seconde édition Conard (1927), IV, 11.

d'Albert, c'est-à-dire de Musset] prenant la plume pour écrire à Léonce, sa belle et chère image agrandie par la solitude dans laquelle il vivait, chassa bien vite, de son regard calme, l'image agitée d'Albert. Il n'avait pas, lui, de ces inquiétudes et de ces transports d'enfant. L'amour l'éclairait sans le brûler : c'était la lampe de son travail nocturne, la récompense de sa tâche accomplie. Oh! voilà le véritable amour, me disais-je : fort, radieux, certain de lui-même et persistant sans altération quoique séparé de l'être aimé! C'est ainsi que, dans l'excès de mon amour, je blasphémai l'amour même : l'amour exigeant, fantasque, anxieux, emporté, tel qu'Albert l'avait ressenti dans sa jeunesse et dont l'écho se réveillait en lui. Est-ce que l'amour véritable peut être tranquille, résigné, exempt de désir? Impétueux seulement dans certains jours de l'année et relégué le reste du temps dans une case du cerveau? O pauvre Albert, dans ta folie apparente, c'est toi qui aimais, toi qui étais inspiré de la vie! L'autre, là-bas, loin de moi, dans son orgueil laborieux et l'analyse éternelle de lui-même, il n'aimait point! L'amour n'était pour lui qu'une dissertation, qu'une lettre morte (39)!

Nous sommes tentés de protester : pour nous, ces deux volumes de *Correspondance* adressée par Flaubert à Louise Colet ne sont point des « lettres mortes ». Mais nous n'en jugeons évidemment pas de son point de vue.

En vérité, il y avait entre eux trop de différence pour qu'il pût aimer d'elle autre chose que la beauté de son corps. Mais il fit d'elle sa confidente, et c'est au fond, le meilleur titre de Louise Colet à l'immortalité (40).

RENÉ DUMESNIL.

(39) *Lui*, roman contemporain, par Louise Colet. — Librairie Nouvelle, 1860. P. 66.

(40) Flaubert ne put même se retenir de lui avouer, à plusieurs reprises, son amour pour Mme Schlesinger, dont il se garda bien de prononcer le nom : « Je n'ai eu qu'une passion dans ma vie, j'avais quatorze ans... » — « O Louise, je vais te dire un mot dur, et pourtant il part de la plus intime pitié : si jamais vient à t'aimer un pauvre enfant qui te trouve belle, un enfant comme je l'étais, timide, doux, tremblant, qui ait peur de toi, et qui te poursuive, sois bonne pour lui, ne le repousse pas, donne-lui seulement ta main à baiser. Il en mourra d'ivresse. Perds ton mouchoir, il le prendra, il couchera avec, il se roulera dessus en pleurant. » Louise avait raison d'être jalouse des « fantômes de Trouville ».

JEUX D'ARTIFICE

—

I

Catherine et Amélie étaient deux sœurs. Plus exactement : deux âmes sœurs.

Avec cette légère différence entre elles qu'elles n'avaient pas le même sexe si on admet un sexe chez les âmes...

...et cette singulière complication que l'âme de l'homme habitait le corps de la femme, tandis que l'âme de la femme hantait le corps de l'homme.

La nature, fourvoyée depuis longtemps sous les tunnels de l'atavisme, en était sortie, pour l'un comme pour l'autre, par le mauvais bout.

Ces deux âmes sœurs, point sentimentales, ne cherchaient pas le bonheur dans l'acception vulgairement humaine du mot, parce que, lorsque deux êtres de ce genre spécial se rencontrent, ce n'est pas pour se prouver leur mutuelle faiblesse. Aussi fortes l'une que l'autre, ces deux bêtes curieuses se trouvant nez à nez au tournant de leur histoire et représentant deux races ennemies, au lieu de s'attaquer pour s'entre-déchirer, se regardaient, éprouvant un certain plaisir à se mesurer des yeux, peut-être à s'admirer.

Catherine, en apparence complètement folle, riait aux éclats ou se fâchait tout rouge quand le simple bon sens, le sens *commun*, lui ordonnait de réserver ses impressions : gaie dans les occasions solennelles et, tout à coup, féroce au moment d'une intervention protocolaire qu'elle transposait en manifestation regrettable.

Autour d'elle, on la surnommait : *la grande Catherine,* faisant allusion aux Catherine de Médicis ou aux

Catherine de Russie, personnes du genre mâle célèbres par leurs allures despotiques, leurs cruelles fantaisies, tout en ayant souvent témoigné de la plus parfaite sagesse.

Elle disait :

« Quand on me donne mon petit nom, il me semble toujours qu'on appelle la bonne! (Et elle ajoutait, avec un soupir) : Je ne suis pas méchante, seulement je ne suis *bonne à rien.* »

Aussi ses plus proches courtisans prononçaient-ils : « Ma grande et illustre amie! » ...bien qu'elle fût de taille moyenne et encore plus méconnue que connue...

Quant à ses adversaires, ils étaient nombreux, ne désarmaient pas, surtout ceux qui ne l'avaient jamais vue ni entendue chanter.

Elle faisait partie de l'*Elite moderne,* de cette fameuse société parisienne très fermée dans laquelle n'importe qui peut s'introduire à la condition d'avoir de l'argent, un nom sonore et le courage de veiller tard.

Elle y plaisait ou déplaisait irrésistiblement, ce qui ne semble pas permis à une honnête femme.

Il est superflu d'en tracer un portrait physique; *les âmes* ne se photographient pas. Elles changent trop facilement d'*état* malgré l'éternel fond de teint de leurs *paysages.* On savait qu'elle avait une belle voix de contralto, qu'elle chantait dans les cours... c'est-à-dire à la cour de tout ce qui régnait dans les arts, le commerce et la bourgeoisie aristocratique sous la République de 1927. Cela lui rapportait un luxe dont le moins qu'on en pouvait prétendre c'est qu'elle ne mourait pas de faim tout en paraissant millionnaire. Elle aurait pu gagner davantage en faisant quelques concessions aux différents publics qu'elle traversait, malheureusement la désinvolture de ses fantaisies artistiques l'amenait à se choisir des *tours de chant* qui lui jouaient parfois de vilains tours.

Quand elle allait chez un ministre pour un cachet déclaré princier, elle y clamait d'effroyables malédictions propres à incendier les tentures, et si on lui demandait quelque chose pour une réunion populaire, elle servait à son auditoire de tendres romances périmées ou des flons-flons d'opérette n'ayant rien de commun avec l'*Internationale.*

Lorsqu'elle rencontra son âme sœur, un étrange garçon qui n'était pas de son milieu, elle se trouvait tellement blasée sur les applaudissements, les coups de sifflets, les adorations ferventes et les haines de toutes les couleurs, les amours de toutes les nuances, qu'elle eut la très dangereuse idée de se distraire pour son propre compte après avoir amusé tant de gens qui l'aimaient ou la détestaient sans savoir pourquoi.

Naturellement, le malentendu recommença et devint pire. On croyait tenir un flagrant délit. Son entourage en conçut un véritable effroi. Ses ennemis s'en réjouirent parce que, d'après la logique courante, toutes les existences exceptionnelles doivent tomber à l'abîme d'une déchéance et qu'il faut toujours une immoralité à une histoire.

Il y eut un petit scandale parmi tant de grands scandales, une fin de chapitre dans une fin de monde, une étincelle s'échappant des flammes de l'incendie, un éclair de plus aux nuées d'orages, à peine une fusée du bouquet traditionnel. Et ce fut tout juste si un philosophe résigné, ou mieux renseigné, s'écria, derrière le rideau de sa fenêtre :

« Oh! La belle bleue!... »

II

Il faut aller à cette fête. C'est un gala de bienfaisance. Pas de cachet, mais une toilette sensationnelle.

Catherine a horreur de s'habiller. Elle traîne, jus-

qu'à midi, une quelconque robe de chambre, ne se coiffe pas, toujours en bonnet-béguin qui la casque étroitement sans laisser passer une mèche, et fait claquer des mules dans les escaliers de l'hôtel de son mari, M. Darchal.

Elle habite une sévère maison noire (un monument classé) pleine de poussière, de souris, d'employés affairés brandissant des rouleaux de papier.

L'époux de Catherine est un vieux monsieur calme, aimable, indifférent à tout ce qui n'est pas sa maison : *Darchal et Cie, papiers de luxe*, qu'il ne quitte jamais que pour des corvées industrielles ou officielles.

Il a dit au dîner, rapidement expédié par sa femme :

— Tu sors encore, ce soir?

— Ne m'en parle pas! Un numéro pour l'association du *Pinceau libre*. Comme on achète rarement les toiles de ces peintres-là, ils donnent un bal...

— Ils feraient mieux de travailler! murmure M. Darchal, pour dire un mot sans trop d'effort.

— ...Ça leur rapporterait certainement beaucoup moins. Et puis, c'est drôle de danser devant le buffet d'un bal. On oublie.

M. Darchal, plein d'indulgence, ajoute :

— Tâchez de ne pas aller tous au poste, en fin de soirée.

Il ne se fâche ni ne s'indigne des mœurs du jour, seulement ne prévoit pas d'autre point terminus à n'importe quelle manifestation moderne.

Catherine est vêtue de blanc pour la première et la dernière fois. Quand elle s'y met, cela devient une œuvre d'art. Elle souligne tout, y compris ses défauts, exaspère sa couturière au sujet de détails qu'elle apercevra, étant myope, mais que les voisins ne verront pas. On devine qu'elle s'habille pour elle, d'abord.

Elle descend les escaliers poussiéreux en balayant les marches de son manteau d'hermine, d'un très pur lapin

russe presque aussi coûteux que l'hermine, et fait sonner les talons de ses souliers d'argent. Un serre-tête du même métal, fleuri d'étoiles de nacre, lui barre les tempes. Un volant de Venise authentique frange sa robe de toute son opulence, car il vient de loin, du temps des dogaresses, à travers les héritages ancestraux. Ce costume, un peu bien *neige éternelle,* sera de mise puisqu'on indique le travesti au programme.

Elle part seule. Son accompagnateur ordinaire, le vieux pianiste, Jules Musseau, doit la rejoindre vers minuit, heure de son tour de chant.

Musseau est un personnage sérieux, on ne l'a jamais entendu rire, dédaigneux de toute frivolité, ne sortant, tel un pauvre diable d'une triste boîte de nuit, qu'à la faveur des interventions de Catherine. Il admire la grande chanteuse en secret, comme on adorerait une inaccessible madone, mais ne tient pas à le lui dire, craignant d'introduire une fausse note dans leur commerce essentiellement musical. Il aime cette voix de femme fatale, ce contralto qui prend les auditeurs au ventre, malgré eux... ce qu'ils regrettent *après* et lui reprochent. Musseau ne regrette rien. Il est content. Ce n'est ni un homme du monde, ni un ambitieux. Il se satisfait de sa partie dans un ensemble réussi, ne donne pas de conseils, agit au mieux des intérêts de sa déesse : quand on applaudit, il se lève et salue.

...Elle s'en va seule... Mais derrière elle suit sa douleur, chienne atrocement fidèle, toujours grondante, inapaisée. Elle n'ose pas regarder en arrière, craignant de la voir, la langue pendante, les crocs découverts, bavant de rage, l'œil injecté de sang. Sa douleur? La mystérieuse torture! Qui donc aurait l'audace de l'accuser de souffrir? Qui peut savoir, imaginer la peine qu'elle cache sous son manteau blanc, comme une ombre de deuil, comme le pli même du froissement de tout son être? Et dès qu'elle s'isole, en dehors des clans bourdonnants

d'amis ou de la foule hostile, qu'elle a le temps de penser... oh! alors, sa douleur, sa fidèle ennemie, se ramasse en boule, cette chienne qu'on ne peut chasser parce qu'elle est invisible, lui saute à la gorge! Ça ne dure pas, heureusement, car elle hurlerait, elle aussi.

Mon Dieu, il faut encore aller là?

Oui, elle sait que quand elle y sera elle n'y pensera plus!

Ah! frapper au carreau, crier au chauffeur : telle rue, telle porte, retournez!

Et elle rentrerait, elle dirait...

Que dirait-elle?

— Non, rien! Continuez, chauffeur! Je vais réellement au *Palais des Nuées*. Ai-je le droit, moi, de fléchir sous le poids de cet animal qui profite de ma solitude pour me mordre?

Or, elle se porte bien... Pourquoi ne saurait-elle, courageusement, le bien porter, de toutes ses forces?

Le *Palais des Nuées* est au bout du monde. C'est ce qui reste d'une ancienne cité de joie dont la moitié est démolie, pend en lamentables lambeaux de décor sous la pluie tenace qui essaie de laver leurs souillures et n'arrive qu'à les noircir.

Le quartier est sinistre, désert, rempli de fondrières inquiétantes, et ces ruines sont sales comme tout ce qui finit sans apothéose.

Des palissades garnissent les précipices ouverts sur des caves dont on aperçoit les conduites d'eau, les tuyaux de gaz comme des entrailles mises à nu.

D'étonnantes carcasses de bois dominent ce chantier de démolitions et profilent sur la nuit, en plus sombre, les spectres de monstres de cauchemar. On dirait un sabbat en pleine forêt maudite.

Solide, plus clair, demeure un morceau de ce palais écroulé : la salle des fêtes, et, ce soir de bal, c'est un vrai

phare à la pointe de rochers sombres illuminant une mer en furie.

Pluie, rafales, flaques de boue.

D'un côté de la rue, la file des voitures de maîtres, des taxis. De l'autre, derrière les palissades mal éclairées par des lanternes rouges, les caveaux où des terrassiers ont abandonné leurs pioches de fossoyeurs.

Quand elle monte le grand escalier de ce qui reste du *Palais des Nuées*, Catherine pense, non pas au ciel, mais à un enfer...

III

Elle a laissé au vestiaire son manteau blanc et, dans ses plis, sa douleur, la chienne couchée qui lui gardera fidèlement ses hurlements pour plus tard.

Combien de femmes vont ainsi par les salons ou par les rues, emportant sous de beaux vêtements de parade ou des haillons, une tristesse qui les ronge, qu'elles serrent contre elles avec une persévérante hypocrisie?

Il est à peine onze heures.

La fête est déjà bruyante, d'une originalité vraiment incontestable. On se croirait sur une plage à marée basse. De tous les côtés, les évocations des peintres du *Pinceau libre* ont propulsé des épaves extraordinaires : barques de pêcheurs sens dessus dessous, poissons palpitants ou morts, des baleines échouées, des cachalots, des requins et, en faction, des bandes de pingouins aux attitudes penchées d'étonnement.

Si ce n'est pas très fini comme exécution, les tons crus y reluisent en reflets d'écailles visqueuses saisis sur le vif. Jusqu'à mi-hauteur des murs, tout nage dans un flou d'écran. Mais, là-haut, la coupole bâtie pour verser des torrents de lumière sur les obscurs blasphèmes des jeunes maîtres du *Pinceau libre* lance des flammes roses, bleues, oranges. Des guirlandes courent le long des corniches plus ou moins corinthiennes, des anachronismes

plus ou moins Louis XV ou Napoléon III. Les amours, les fleurs, les fruits, changent de ton à chaque instant. Les inévitables lustres de théâtres anciens à girandoles de bougies électriques ajoutent leur clarté blanche, aiguë, aveuglante, à la cacophonie des styles et des manières d'y voir.

C'est ahurissant, puissant comme le désordre et de mauvais goût comme le siècle.

De temps en temps le bruit devient si terrible qu'il semble bien que la marée va remonter.

Les deux orchestres, aux deux bouts de la salle, se rejettent l'un à l'autre des airs syncopés, donnant le concert multisonore et dissonant de la Foire du Trône. Par associations d'idées cela sentirait même le pain d'épice et la friture.

Les *maîtres*, en cohue bigarrée, font le plus *rapin* possible, c'est-à-dire que leurs modèles sont en caleçon de bain, ce qui est à la fois économique et artistique lorsque la femme est bien construite. Quant à l'homme, toujours beaucoup plus correct de lignes, en général, que sa compagne, il se montre prodigieusement poilu, sinon académique.

Il y a là, comme public-esclave, le pot-pourri de toutes les institutions sociales, jusqu'à des gens du meilleur monde dont la mine soucieuse indique, d'une façon certaine, qu'ils ne savent pas ce que ça va leur coûter, tant au point de vue de leur bourse que de leur pudeur particulière.

Le long des allées principales de ce parc, où tourne l'immense troupeau des brebis tondues, les *habits* noirs, bien ou mal portés, errent à la rencontre de dames en dominos défraîchis, lesquelles, se croyant à l'Opéra, gloussent des choses genre pintades qui les font reconnaître tout de suite.

Au fond de la salle, une estrade, la scène drapée de

velours violet, catafalque attendant les attractions, flanqué d'affiches où sont énumérées les surprises offertes aux spectateurs : tours de chant ou de force, vedettes de cirques ou de concert, au milieu de laquelle scène vide est tombé un piano à queue simulant, de loin, avec ses trois pattes, un gros insecte dont on a arraché la quatrième, histoire de l'immobiliser.

Les organisateurs de la fête, des riches mécènes, un comité de braves amateurs d'art empressés à satisfaire tout le monde en y sacrifiant la recette, s'il le faut, font de grands efforts de courtoisie. Ils voudraient bien former des commissaires à la fois actifs et élégants et ne recrutent que de jeunes gorilles assez encombrants malgré la simplicité de leurs costumes. Et puis l'essaim des vendeuses au panier, choisies parmi les jeunes filles de la bonne société, précipite des mouvements assez risqués. Ces demoiselles, désireuses d'accaparer l'attention par leurs travestis de rigueur : bergères, pierrettes, colombines, s'insurgent devant les singes presque nature qu'on leur présente.

— Si les garçons d'honneur s'en mêlent! déclare une petite laitière qui se croit sans doute à un grand mariage.

— Mais, répond un vendeur de pingouins en caoutchouc stridulant d'une façon horrifique, si nous ne vendons rien, que voulez-vous que nous fichions de notre honneur?

— Il y a celui de nous accompagner, monsieur!

— Merci bien, mon Agnès, alors je prélève une commission sur tous les pigeons que vous allez plumer! Je suis *commissionnaire* ou je ne le suis pas.

Il est évident que le rapin simpliste confond.

Et on danse. Et on boit.

Le champagne est pour rien : 130 francs la bouteille, ayant une vague parenté avec une marque d'eau de Seltz.

En attendant l'heure des attractions, les entrées de costumes réussis sont saluées par des bordées de sif-

flets, goût américain, ou des applaudissements frénétiques généreusement français.

Aux dernières marches de l'escalier, Catherine a pris la pose! Elle offre son sourire de grande vedette aux yeux tragiques, de personne qui cherche la lueur dans la nuit. Elle n'y voit pas ou trop. Souvent, il lui apparaît des visions hors de toutes réalités où, brusquement, le plafond remplace le parquet, et elle hésite à poser le pied sur un terrain mouvant. Des détails lui sautent à la figure, la piquent.

Un monstrueux Silène, couronné de pampres ou de poireaux, elle ne distingue pas très bien, l'accoste, tenant dans un douteux équilibre un bocal de cerises à l'eau-de-vie. Il en propose à tout le monde et répand la sauce de son plat un peu partout, ce qui n'est pas dans le programme.

— Toi, ma belle banquise, rugit-il, tu vas m'aider à les finir. Il faut se réchauffer le pôle Nord. On gèle ici!

Et il s'arrête devant la grande Catherine effrayée, qui se rejette en arrière. Elle a horreur de l'alcool sous n'importe quelle forme. Elle braque son face-à-main sur le ventre du Silène peinturluré d'un ocre intensif, à moins que ce ne puisse être sa couleur naturelle.

— De quoi, de quoi, ma chère banquise adorée! Moi, je ne les vends pas, je les donne; seulement je n'ai pas de cuiller. Il faut te contenter des pinces à sucre que m'a fournies la nature.

Il bafouille effroyablement et, pour garder la pose, lui, il est obligé d'arquer les jambes comme s'il chevauchait une barrique. Il lui tend une cerise tout en semant des gouttes de liqueur.

Les uns s'indignent. Les autres se tordent. Mais le costume éblouissant de Catherine attire l'attention d'un commissaire, un jeune sauvage absolument nu, serti d'un pagne de quelques centimètres de largeur, presque

transparent. Il se présente fort correctement, en défenseur de l'ordre, et offre son bras d'un geste arrondi que ne désavouerait pas André de Fouquières.

— Je suis commissaire, madame, n'ayez pas peur. Je vais vous conduire. Nous ne sommes pas responsables de ce voyou qui nous est arrivé déjà plein. Il est scandaleux.

Catherine, maintenant, est partagée entre une folle envie de rire et sa répulsion nerveuse pour la peau des hommes nus.

Et elle sent que le sauvage a eu le geste tout naturel d'un civilisé lorsqu'on l'a investi d'un titre quelconque. On ne devient pas sauvage par la seule nudité. Il est ordonnateur de la cérémonie. Le costume, ou l'absence de costume, n'y fait rien. Il faut en prendre son parti.

Catherine n'est pas là pour s'amuser, et elle appuie, le plus légèrement possible, ses doigts gantés sur ce bras sans manche :

— Mais, cher monsieur, questionne-t-elle, pourquoi, le programme annonçant *un bal sous la neige*, vous êtes-vous habillé... en sauvage sous l'équateur?

Son garde du corps, ayant peine à garer le sien des quolibets qu'on imprime dessus, lui répond, avec une respectueuse ingénuité :

— Nous autres, les peintres du *Pinceau libre*, nous sommes pour le *nudisme* sous tous les climats. Et puis, c'est le moins coûteux des travestis, vous savez...

Le couple arrive jusqu'à l'estrade, suivi d'un cortège impressionnant. Là sont rangés des fauteuils comme pour une cour de justice. Les organisateurs reçoivent la *belle banquise* chaleureusement, en la félicitant de son costume vraiment *polaire*. On la couvre de fleurs.

Catherine, redevenue grave, regarde les trois marches de l'échafaud qu'il lui faudra monter tout à l'heure. Elle cherche son pianiste parmi les habits noirs, les hommes sérieux. Jules Musseau n'est pas encore là...

IV

...Sans Musseau, elle ne pourra pas chanter, ou ce ne sera que la demi-mesure. Elle manquera brusquement de l'appui d'une note glissée, d'un encourageant arpège, Elle compte sur lui comme un général sur son aide de camp. Si, par hasard, elle se trompait, ce serait lui qui aurait tort!

Sans lui, elle aurait l'air de saboter son numéro parce que, cette fois, on ne la paie pas. Scrupuleusement honnête, cette idée la tourmente à un tel point que tout s'assombrit de nouveau. Si Musseau ne vient pas (ce qui est tout de même l'impossible), ce sera la note désagréable dans les comptes rendus de la soirée.

Un des organisateurs de la fête la supplie de ne pas s'agiter ainsi. Il y a d'autres musiciens dans la salle, et on fera passer un autre numéro avant elle, voilà tout.

— Je ne peux pas chanter durant le souper, voyons! Il faut faire une annonce.

L'annonce est commandée.

Un des commissaires, vêtu convenablement, celui-là, monte sur l'estrade, fait des effets de plastron en demandant le silence.

Les orchestres se taisent.

— Mesdames, messieurs, notre grande Catherine Darchal, l'éminente cantatrice, est ici... (*Salves d'applaudissements*) ...mais momentanément empêchée de chanter, à cause de l'absence de son accompagnateur... (*Bordée de sifflets, cris d'animaux, réclamations sur l'air d'une scie d'atelier : « Catherine, ma voisine, t'en va pas »..., et..., etc...*) Nous allons voir, avant elle, les exercices d'une célèbre acrobate...

Interrompu entre chaque mot, l'annoncier, qui n'a pas le don de l'éloquence, est pris de panique; il s'embrouille dans ses phrases de plus en plus malheureuses et déclame pompeusement la dernière :

— ...Vous allez entendre, avant M. Catherine, le grand chanteur, Mme Miss Amélie, la merveilleuse illusionniste...

Alors le tumulte ne connaît plus de frein. Les pingouins en caoutchouc stridulent éperdument, les rapins imitent des hennissements variés. C'est un charivari que les deux orchestres, attaquant à la fois deux tangos différents, ne parviennent pas à juguler.

Les rideaux de velours violet du fond de la scène s'ouvrent enfin. On aperçoit, dans un flot de lumières, un jardin de roses, une perspective de jets d'eau et un profil de palais d'Orient.

Bien entendu, le décor n'a aucun rapport avec les numéros de la soirée, mais il est joli et on lui pardonne d'être intempestif à cause de son évidente volonté de plaire à tout le monde, nudistes ou esquimaux.

Pour le moment, il semble coupé en deux par une corde tendue, des chevalets d'acier brillant, un trapèze, tous les accessoires de la séance d'acrobatie qui sentent toujours un peu la torture.

Des valets de cirque vérifient les degrés de l'échelle pendue à la corde.

Valse lente. La salle se calme parce que ce genre de préparatifs met une vague angoisse dans les nerfs d'une foule orageuse.

On s'assied. On se tasse.

Au premier rang, un ours, debout, regarde de tous ses yeux ronds. Il n'est pas blanc, mais sale, presque gris de poussière et a des souliers vernis qui dépassent.

Catherine, résignée, braque son face-à-main sur le décor en songeant :

— Qu'est devenu Musseau? Il n'est pas malade, il aurait prévenu. Musseau doit être mort!

La chaleur est suffocante. C'est le four et, brusquement, la nuit, la nuit *polaire*...

Sous le lustre du centre tourne un globe de métal

cloisonné de mille facettes qui lance dans l'ombre une pluie de reflets en forme de flocons. L'illusion est parfaite. Si on n'a pas froid, on frissonne agréablement, le cœur vous chavire un peu et la baie lumineuse s'ouvrant sur ce jardin très roses d'Ispahan ne vous rassure qu'à moitié.

On prétend qu'une grande émotion peut naître d'un tout petit contraste... de ce que le peuple appelle : *un froid et chaud.*

Catherine pourrait s'enrhumer ou concevoir le grand frisson. Elle ne ressent rien que l'impatience d'une heure qui lui paraît longue, quoique mystérieusement environnée de ténèbres.

Miss Amélie, l'acrobate, est, en effet, une femme, grande, souple, en maillot couleur de chair, à moins que... non, tout est à craindre si ça se déchire. (Il est à remarquer, du reste, que jamais aucun maillot d'acrobate ne craque.)

Sur ce maillot, elle porte une jupe, sorte de manteau de cour fait de plumes de paon, largement fendu par devant, et elle joue d'un éventail de mêmes plumes, immense, auquel, d'une seule main experte, elle fait faire la roue derrière sa tête, une jolie tête de princesse byzantine, rousse, casquée d'un diadème d'émeraudes, aux regards très ombrés, presque durs. Le sourire pourpre est fixé comme un dessin.

Après un salut d'une grâce exquise et quelques gestes un peu affectés pour relever sa jupe à traîne, fort encombrante, elle fait un signe aux valets de cirque pour un dernier cran à serrer, puis, légère, aérienne, elle grimpe à l'échelle, bondit sur la corde, valse, tournant langoureusement, tandis que toutes ses plumes se hérissent, ou ondoient, avec des remous de vagues. Le danger perpétuel de ce manteau merveilleux qui embarrasse ses pas est comme un piment de plus qui s'ajoute à la complication de ce numéro inédit, lequel serait peut-

être trop simple sans la parure orgueilleusement féminine.

Tonnerre d'applaudissements.

Sur la corde, subitement figée dans une pose de provocation intense, la femme tout entière fait la roue, ses jupes relevées derrière ses seins comme son gigantesque éventail derrière sa tête. On est enthousiasmé. Des gens, dans les fonds noirs, qui semblent savoir ce qu'ils disent, hurlent des phrases inintelligibles pour le gros public. On trépigne, on lance des pingouins et des fleurs fanées claquant aux pieds de la grande danseuse aux plumes de paon comme des crachats.

Jules Musseau n'est toujours pas venu :

— Il est à tuer! gronde Catherine Darchal, pensant à son accompagnateur.

V

Celui-là vend des ballons. A bout de bras, au-dessus de sa tête, en un geste d'une suprême élégance, il porte la grappe des sphères multicolores aux tons chatoyants, émeraudes, topazes, rubis, saphirs, énormes grains de baudruche gonflés à craquer, lumineux tel un étalage de pierres précieuses pour bagues de géantes. Et il semble tirer par en haut, prêt à s'enlever avec eux, son pas souple posant à peine sur le sol.

— Achetez-moi un ballon, madame! Amusez-vous à voir monter votre plaisir le plus haut possible!

Le vendeur est en habit de soirée d'une absolue correction qui fait valoir sa silhouette de jeune homme comme il faut, si l'habit peut créer cette race-là sur mesure! Il a certainement un excellent tailleur, d'une part, et, d'autre part, il doit être très bien bâti.

Catherine, debout, accoudée à son fauteuil, songe à s'en aller. Tous ses amis (et elle en a toujours beaucoup dans les réunions bruyantes) fouillent la salle en tous sens pour y découvrir Musseau, l'introuvable Musseau

(Voilà un accompagnateur qu'elle va remercier, et comment!)

Elle regarde le vendeur de ballons qui en détache un, rose, étoilé d'or.

— Gardez-le, cher monsieur, murmure-t-elle entre ses dents serrées de colère. Que voulez-vous que j'en fasse? Je n'ai pas d'enfant, moi!

Et elle lui tend le billet de banque de rigueur, car il ne serait pas juste de priver l'œuvre d'un petit bénéfice.

— Mais, madame, ce n'est pas encombrant, quand on sait s'en servir... et c'est très amusant.

Sous le ballon rose détaché, il envoie une chiquenaude. Le ballon part, s'élance d'une folle ascension vers la coupole du *Palais des Nuées* et, arrivé là, il éclate avec un bruit de bombe.

— Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que cela.

La voix du jeune homme est basse, avec des inflexions câlines, un peu gutturales. Machinalement, Catherine en achète un autre, un beau vert-espérance timbré d'un point d'interrogation d'argent. Elle veut l'envoyer dans les airs, mais sa chiquenaude personnelle manque d'énergie. Le vendeur intervient et le lance jusqu'au lustre, où il explose, retombe en morceau de peau qui ressemble assez à une chenille. C'est le contraire du papillon. Le jeu commence par le miracle des couleurs à la lumière et finit par la très humble larve recroquevillée, toute tremblante encore de son apothéose.

Alors, Catherine, amusée réellement, ou agacée, voulant passer sa rage intérieure sur quelque chose, arrache les ballons, les grains de la grappe, un à un, jetant, au fur et à mesure du massacre, des billets au vendeur.

— Madame, lui dit doucement le jeune homme, sortant probablement d'un monde où l'on sait s'arrêter devant une indiscrétion, vous allez vous ruiner et il n'en restera pas pour les autres. Soyez raisonnable!

Catherine le regarde. Etrange personnage...

Les épaules larges ont cette ligne droite que prisaient tant les sculpteurs égyptiens, des hanches serrées par le gilet de soie blanche, comme dans une ceinture, s'amenuisent jusqu'à une souplesse reptilienne. Il est grand, sans trop le paraître, sans le genre sportif qui dégingande jusqu'à la vulgarité la jeunesse des nouveaux régimes d'entraînement. Son visage? Catherine ne le voit pas. C'est l'ombre d'un masque ou une face très brune trouée de trois lumières : les deux yeux et la bouche. Ses mains sont gantées de gants irréprochablement glacés, mais on devine leur adresse à tous les jeux.

On a fait cercle autour d'eux pour les derniers éclatements, et voici que l'orchestre attaque un tango d'une capiteuse langueur.

— Madame Catherine, s'écrie un jeune page revenant de sa chasse au pianiste, Musseau n'est pas là. Voulez-vous que je prenne un taxi pour aller chez lui? Je vous l'amènerait mort ou vif. Donnez-moi son adresse.

Elle hausse les épaules.

— Merci. L'heure est passée. Je préfère me retirer.

— Vous êtes Mme Catherine Darchal, murmure le vendeur de ballons. Oh! madame... si vous le permettiez... Dites-moi ce que vous désirez chanter.

Une curiosité respectueuse, une très courtoise proposition et, cependant, un accent naturellement impératif qui indique l'habitude de se faire écouter par les femmes.

Elle ne peut s'empêcher de rire.

— Vous croyez qu'on peut m'accompagner, vous, sans savoir où l'on va?

— Pourquoi pas? Je connais par cœur tout ce que vous avez chanté jusqu'ici. J'ai entendu vos disques à l'étranger... alors?

Le jeune page, en collerette Henri III, se penche à l'oreille de Catherine :

— Méfiez-vous, ma grande et illustre amie, ce mon-

sieur est beaucoup plus capable de faire votre collier que de la musique!...

Puis il pirouette sur lui-même et se sauve. Après tout, si la grande Catherine veut se compromettre... libre à elle. Quant à lui, il préfère s'éclipser de son soleil... de minuit.

— Vous ne dansez pas? demande le vendeur de ballons.

— Non, monsieur. Je n'ai jamais su danser et n'ai vraiment plus l'âge d'apprendre.

— La danse, madame, c'est un exercice qui n'a pas l'importance que la jeunesse lui donnait autrefois. Aujourd'hui, les uns dansent pour faire du sport, et les autres pour le tête-à-tête quand ils savent que tout autre genre de liaison serait interdite. On danse pour causer avec plus d'abandon. Vous chantez, alors?

Catherine est intriguée par ce jeune homme qui possède un accent singulièrement affectueux. Elle a l'inexplicable sensation d'une voix fraternelle. Et quand il a dit ce mot : « autrefois », il lui a semblé qu'il avait vécu dans ce temps, tout ce temps qui les sépare!

Où l'a-t-elle vu? *Autrefois* ou tout à l'heure?

— Soit. Et si je chante *Dans une tombe obscure...*, pourrez-vous m'accompagner cela sans répétition? a-t-elle la cruauté de lui répondre.

Elle ne songe pas du tout à la stupeur d'un auditoire qui s'attendrait plutôt à un refrain de café-concert qu'à une sévère mélodie de Beethoven.

Le jeune homme monte sur la scène, de son pas souple, assuré, ouvre le piano et se dégante très lentement.

Au seul prélude, les commissaires ont fait taire les orchestres. Catherine est prise à son propre piège...

VI

Elle a chanté pour lui.
Il a joué pour elle.

Et ils ont eu un succès tel qu'ils ont voulu récompenser les malheureux auditeurs plongés brusquement dans une tombe obscure, sans d'ailleurs l'avoir mérité.

Une ronde bachique a succédé au chant funèbre. Pendant qu'elle la lançait avec ce diable au corps qui la possède quelquefois, elle a examiné de plus près ce jeune pianiste inconnu. Le détail, celui qui lui saute aux yeux brusquement alors qu'elle ne s'inquiète pas d'un ensemble encore bien plus inquiétant, vient de la surprendre, tout au moins de la distraire, de la communion artistique.

Là, entre l'oreille et le col de la chemise, il y a une trace de fard sur la peau brune de ce garçon, il demeure un trait de *blanc gras* très appuyé. C'est tellement visible, qu'elle ne voit plus que ce fard, et c'est inexplicable, car le contact d'un front de jolie fille posé là pour un moment d'abandon n'aurait jamais pu le marquer à ce point.

L'oubli d'un peu de crème de beauté après la barbe faite? D'une poudre trop adhérente? Catherine ne regarde plus que cela. Elle n'entend pas les cris des sauvages et les applaudissements des mécènes, contents d'un numéro réussi, malgré l'heure tardive.

Quand ils ont dû s'avancer devant le piano pour le salut final, elle a pris sournoisement son face-à-main afin d'étudier sa découverte.

Elle a accepté son bras en descendant les trois marches de l'échafaud au bas desquelles l'attend la gerbe de la tradition offerte par le comité, prétexte à se pencher sur son épaule...

C'est extraordinaire, décidément!

Le *blanc gras*, le fard, descend sous la chemise, va du col à la ligne de l'épaule, et les mains dégantées, qui sont également brunes, ont, sous leurs manchettes, un cercle du même blanc, comme un bracelet ou sa trace.

Catherine est curieuse, passionnée par une anomalie,

un mystère ou une tare. Si la petite bête n'existait pas, elle l'inventerait!

Elle refuse le souper. Ces gens déjà ivres, ces travestis féroces ne l'intéressent pas du tout. Elle est fatiguée par son énervement d'avoir attendu ce Jules Musseau insaisissable. Elle se retire, conduite jusqu'au vestiaire par le jeune homme.

— Monsieur, dit-elle, au moment de se séparer sur le seuil du *Palais des Nuées*, je voudrais pourtant vous remercier en toute connaissance de cause. Vous m'avez vraiment merveilleusement accompagnée, moi qui suis, je le sais, très difficile à suivre dans mes écarts de mesure. Ne protestez pas. Nous venons de partager un assez joli succès pour que nous désirions nous revoir... Votre nom, je vous prie?

Le jeune homme l'a aidée à mettre son grand manteau blanc.

Là, dans l'ombre de la voûte peu éclairée de la sortie du *Palais des Nuées*, il demeure interdit, silencieux.

A présent, ils sont débarrassés de la corvée des mises en scène, des compliments officiels ou des trop libres témoignages de satisfaction. Ils n'appartiennent plus à aucun théâtre. Elle reprend :

— Je reçois tous les jeudis, de quatre à sept heures. Vous connaissez mon adresse, n'est-ce pas : rue Hautefeuille?

Il est adossé à une colonne, sa silhouette devient celle de tous les jeunes hommes qui passent ou ont passé devant elle, dans la rue, dans un salon, dans un bal, combien ont salué ainsi, sont partis, qu'elle n'a jamais voulu revoir...

Catherine garde au cerveau un reflet de vision ancienne ou de tout à l'heure. Cette silhouette, avec sa marque blanche au col... et ces lumières qui transparaissent par les trois trous du masque : les deux rayons des yeux, les lèvres trop rouges.

Il répond, la voix un peu sourde, une voix cependant ironique :

— Je crains que vous ne puissiez plus me recevoir, madame, quand je vous aurai dit mon nom. Si je vous connais depuis toujours, vous ne pouvez guère savoir de moi que ce que vos amis vous en raconteront. Il faudrait être une aussi grande courageuse que vous êtes une grande artiste pour m'admettre dans votre salon avec le métier que je fais...

— Enfin, qui êtes-vous, monsieur? demande Catherine Darchal impatientée par l'incompréhensible hésitation du jeune homme.

Est-ce qu'il n'a même pas de carte présentable?

Elle aurait bien dû s'informer auprès du comité de la fête, mais elle était tellement ennuyée par l'absence de Jules Musseau, qu'elle n'y a pas songé. Tout s'est passé comme dans un rêve, un rêve étrange semé de flocons de neige et de roses d'Orient. Glace et chaleur. Froid silence maintenant, après le tumulte fou et les cris d'animaux plus ou moins *polaires*.

Il prend très doucement la main de la cantatrice et la baise au poignet, sans appuyer, avec le respect voulu, distant comme un homme du meilleur monde. Celui-là ne se livre pas facilement. C'est le contraire de tous les jeunes snobs qu'elle connaît.

Et ce sont aussi les rôles renversés.

Il tient à son incognito, ce marchand de ballons, ce charmant camelot très habile à tous les exercices de plein air, cet inconnu trop bien habillé, celui que le petit page Henri III soupçonne de savoir *faire* les colliers de perles?...

Catherine, subitement dressée devant lui, en reine qui n'a pas la coutume d'attendre, ajoute :

— Quel métier pourriez-vous donc avoir qui m'empêcherait de vous ouvrir ma porte?

Il s'incline encore, sa silhouette semble s'affaisser un peu, telle un beau pantin d'étoffe plierait :

— Vous venez de me voir dans mon dernier numéro de cirque, madame. J'ai peut-être un autre nom que mon pseudonyme, seulement il est encore plus inconnu. Je m'appelle : *Miss Amélie, l'acrobate,* au moins pour le moment.

Un cri étouffé...

Catherine ferme les yeux un instant, pour tâcher de revoir cette grande jeune femme presque nue sous l'envol de sa traîne de plumes.

Elle revoit cette tête rousse, d'un roux ardent et faux de princesse byzantine, et s'explique enfin la *trace de fard,* du blanc gras sous le col de la chemise d'homme. Non, elle ne reculera pas devant l'engagement pris, la politesse qu'elle a promise et qu'elle doit à celui, ou à celle, qui l'a vraiment tirée d'un mauvais pas. D'ailleurs, une question d'art est toujours, pour elle, au-dessus de toutes les banales questions de convenances.

— Je vous attendrai jeudi prochain, monsieur (et elle ajoute, avec le sourire) : Vous êtes une très bonne musicienne. Cela seul me paraît intéressant. Au revoir, madame Amélie.

RACHILDE.

(A suivre.)

POÈME DE LA SOLITUDE

—

I

Te voici prisonnier de tes seules pensées
Et geôlier de toi-même, avec cet horizon
De cours et de jardins, de toits et de maisons,
Que l'hiver dessina sur ta vitre glacée.

La fenêtre est hostile à tes yeux. Le brouillard
Descend vite, avec l'ombre, aux saisons monotones.
Voici la nuit. La nuit, déjà? Tu t'en étonnes,
Mais croyais-tu vraiment qu'il n'était pas si tard?

Tu ne vis plus. Dans la réclusion des chambres,
La journée éternise un inutile lin;
Cependant, tes instants passent, l'un après l'un,
Rapides, comme au ciel les oiseaux de Septembre!

Tu dois tout ignorer de la ville et du sort,
Ne pas guetter le bruit lointain de l'avenue,
Mais écouter le chant secret d'une âme nue
Qui se prépare en toi pour l'heure de la mort.

II

Voici tout ton trésor : des lettres et des cendres,
Des rubans sans couleur et des portraits fanés!
Est-ce bien pour cela — dis-tu — que je suis né
Et que tu me donnas un cœur et des mains tendres?

Est-ce pour un peu d'ombre au-dessus d'un regard,
Pour un peu de poussière autour de cette bouche
Et pour l'oubli futur sur tout ce que je touche,
Que tu me fis sensible aux plus secrets égards?

Est-ce pour le plaisir de la mélancolie,
Pour la musique assourdissante du remords

Et pour l'indifférence éclose après la mort,
Que tu rends mon corps souple et que ma raison plie?

Quand je vous quitterai, fidèles souvenirs,
Que deviendront vos chers stigmates et vos signes?
Nul ne comprendra plus la valeur de vos lignes,
Puisque notre destin ensemble doit finir.

III

Sur le miroir troublant des anciens visages,
Penche-toi, penche-toi, pèlerin du passé ;
Ici, tu vins avec un cœur de fiancé
Confondre ta ferveur au feu du paysage.

Chaque jour, tu prenais la nature à témoin
De tes baisers, de ton délire et de tes fautes.
Voici le bois, le lac, la vallée ou la côte...
Jadis toute la terre aura de toi pris soin!

Tu gravissais la route entre les jeunes saules
Et tu sentais à ton côté, tout en marchant,
Parfumé par le doux voisinage du champ,
Un corps insinuant penché sur ton épaule.

Tu t'arrêtas auprès du cloître abandonné,
Tu voyais des brins d'herbe entrés dans sa chaussure...
Ah! quelle volupté miraculeuse et sûre
Vous entourait, quand son plaisir te fut donné!

Tu ne méritais point, peut-être, cette joie?
Etais-tu digne, enfant terrible, de ce don?
A présent, n'est-ce pas un langoureux pardon,
Ce regret où tu sens le passé qui se noie?

IV

Où sont-ils, aujourd'hui, tous ces visages beaux,
Tous ces visages neufs, lumineux et dociles?
Où rêvent désormais leurs caresses faciles?
Qui coucha leurs derniers baisers dans le tombeau?
Où dorment-ils? Quel sort leur réserva la vie?
Les jours furent-ils doux à leurs pauvres désirs?

La clémence toujours suit-elle leur plaisir?
Est-ce que le bonheur sans cesse les convie?

Que je tremble pour vous, visages éblouis,
Mais visages fanés depuis que nous nous vîmes!
J'ai craint pour vos beautés la luxure et le crime,
Vous dont les traits parfaits se sont évanouis.

Puissiez-vous être morts, tous autant que vous êtes,
Calmes enfin, bannis de ce danger des jours,
Visages, pour qu'en moi vous demeuriez toujours
Semblables à ceux-là qui parfirent mes fêtes!

V

Je suis jaloux de vous, disparus à jamais,
Je suis jaloux de vos félicités royales,
Moi, dont les mains auront tenu les mains loyales,
Pourvoyeuses d'un sort malheureux que j'aimais!

Mais je vous laissais fuir, images de mon rêve,
Comme si je savais vous reconnaître un jour,
Comme si l'on pouvait retrouver le contour
D'une bouche perdue avec sa jeune sève!

VI

Demain, tu reprendras le chemin des cités
Et, l'oreille attentive à la chanson future,
Comme un athlète ivre de joie et d'aventure,
Tu surgiras, portant au poing la volupté.

Pour ta ferveur la rue aura des voix nouvelles,
Le ciel allumera de naissantes couleurs.
Que parlais-tu de cendre, et d'ombre et de malheur?
Ne sens-tu chaque jour un dieu qui se révèle?

Une fièvre inconnue animera tes mains,
Tu connaîtras encor le prix de la jeunesse...
O geôlier de toi-même, il faut que tu renaisses,
Car nul n'est prisonnier que jusqu'au lendemain!

MAURICE-PIERRE BOYÉ.

MALLARMÉ ET VICTOR HUGO

—

Lorsque, au début d'un poème, *les Fleurs,* bien en vue, Stéphane Mallarmé écrit :

> Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
> Premier,...

il est hors de doute qu'il ne se souvenait pas, à ce moment, que, pour peindre les premières heures du monde et la béatitude céleste de la création entière autour du premier couple humain dans la paisible splendeur de l'Eden, au début de cette vision auguste, *le Sacre de la Femme,* sur laquelle s'ouvre le premier tome de *la Légende des Siècles,* Victor Hugo — c'est le huitième vers du poème — avait écrit :

> Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur.

Le rapprochement n'est point volontaire. Le parallélisme eût été poussé plus loin ou ne se fût point accusé avec une telle innocente ingénuité. Si Mallarmé, à part soi, avait gagé, je suppose que, en un ou deux quatrains au plus, il parviendrait à concentrer la substance de cent ou deux cents alexandrins, si magnifiques et resplendissants fussent-ils, de Victor Hugo, à ne susciter la ressemblance que d'une unique image, il n'aurait rien gagné; l'effort eût été vain, il aurait tourné à son désavantage. S'il avait attaché au réajustement plus concis de cette image une sorte d'intention espiègle ou malicieuse, — ce qui, d'abord, ne semble pas inadmissible — je crois qu'il eût pris à cœur de ne rien abandonner, de ne rien perdre de l'invention première, de ne pas appauvrir sa transposition de ce qui, dans la version de Victor Hugo,

lui confère à la fois une sonorité éclatante et sourde, un mouvement si continu que, comme d'une gigantesque chute d'eau, les yeux se le figurent en arrêt et à jamais suspendu :

Des avalanches d'or S'ÉCROULAIENT dans l'azur...,

A mon sens, ce qui a dû se passer, le voici :

La première *Légende des Siècles* date, on le sait, de 1859. Mallarmé avait dix-sept ans. A cette époque, la ferveur enthousiaste, chez les hommes mûrs, chez les adolescents, était unanime et égale vis-à-vis de Victor Hugo. Hugo n'était pas encore le grand poète inconnu qu'il est devenu peu à peu aux approches de sa mort et surtout après. Il était, encore moins, méconnu. Les jeunes gens d'alors ne s'étaient point forgé cette étrange persuasion que, à feindre d'ignorer (par allusion au mot qu'on prête à Leconte de Lisle) l'Himalaya, ou à en détourner leurs regards dédaigneux, ils affirmaient leur propre force et leur propre importance.

Sans doute, dans cette sorte de rapport officiel sur *les Progrès de la Poésie française* dont fut chargé, en 1867, Théophile Gautier, ce maître, disciple authentique et quasi extasié de Victor Hugo, loue l'invention originale et la conception épique de *La Légende des Siècles.*

Si juste que demeure l'appréciation, elle ne va pas au principal; Gautier surmené, lassé d'une vie que gâchaient tant de tâches décevantes, s'était réduit à n'être qu'un fantôme de soi-même; sa lucide intelligence, toujours ouverte, toujours généreuse, se refusait insciemment, même vis-à-vis de son dieu le plus justement vénéré, à l'élan qui dissipe, qui pénètre les arcanes de l'inattendu et de la nouveauté véritable. Déjà certes, Mallarmé, sensible à la forme extérieure des choses et à la grandeur infinie des réalisations plastiques, ne s'en pouvait entièrement satisfaire; dans sa jeunesse même, — ses premiers poèmes si influencés par Baudelaire en

fourniraient une démonstration décisive — outre l'inflexion musicale aussi des vers, non moins nécessaire que ce qu'ils évoquent à l'idée de matérielle figuration, il exigeait plus encore et pour nous devenu, grâce à lui, l'essentiel : ces effluves d'incantation qui unissent le cœur et le cerveau de l'homme à l'âme éparse et infuse en tout de la nature, de l'univers, des choses crées ou increées.

Je n'ai point recherché à quelle date exacte ni dans quelle publication, journal ou revue, Baudelaire a donné l'étude sur Victor Hugo, recueillie dans l'*Art Romantique,* volume posthume de ses Œuvres, au nombre des *Réflexions sur mes Contemporains.* Il suffit d'y rencontrer la phrase : « Une nouvelle preuve du même goût infaillible se manifeste dans le dernier ouvrage dont Victor Hugo nous ait octroyé la jouissance, je veux dire *la Légende des Siècles* », pour situer cet écrit et son impression première entre 1859, qui est l'année de la première partie de *la Légende des Siècles* (la seconde parut en 1877 seulement, Baudelaire est mort en 1867), et 1865, qui est l'année des *Chansons des Rues et des Bois.* Il suffit. Mallarmé, à l'époque où il se formait, l'a lue peut-être, entre dix-sept et vingt-trois ans; à coup sûr, par bien des côtés, elle exprime les motifs de surprise émerveillée, d'admiration plus durable, que, dès l'origine, il a certainement ressentie, conforme, d'ailleurs, sinon intégralement, par l'extrême fond et les modulations ductrices du raisonnement et du sentiment, à ce qu'il se plaisait, plus tard, à dire de l'art de Victor Hugo, en présence de ses familiers du mardi. J'accourcis, de ses éléments secondaires ou qui se déduisent d'eux-mêmes par une sorte de nécessité évidente, le passage de divination fulgurante qui, à titre de citation, serait trop étendu :

un immense cloître, une espèce de *campo santo* de la poésie dont les murailles sont revêtues de fresques peintes

par un prodigieux artiste qui possède tous les styles, et, selon le sujet, passe de la roideur presque byzantine d'Orcagna à l'audace titanique de Michel-Ange, sachant aussi bien faire les chevaliers dans leurs armures anguleuses que les géants nus tordant leurs muscles invincibles.

L'excessif, l'immense, sont le domaine naturel de Victor Hugo... Le génie qu'il a de tout temps déployé dans la peinture de *toute la monstruosité* qui enveloppe l'homme est vraiment prodigieux. Mais c'est surtout dans ces dernières années qu'il a subi l'influence métaphysique qui s'exhale de toutes ces choses... Cependant qui ne se souvient de *La pente de la rêverie*, déjà si vieille de date? Une grande partie de ses œuvres récentes semble le développement aussi régulier qu'énorme de la faculté qui a présidé à la génération de ce poëme enivrant. On dirait que dès lors l'interrogation s'est dressée avec plus de fréquence devant le poëte rêveur, et qu'à ses yeux tous les côtés de la nature se sont incessamment hérissés de problèmes. Comment le père *un* a-t-il pu engendrer la dualité et s'est-il enfin métamorphosé en une population innombrable de nombres? Mystère! La totalité infinie des nombres doit-elle ou peut-elle se concentrer de nouveau dans l'unité originelle? Mystère! La contemplation suggestive du ciel occupe une place immense et dominante dans les derniers ouvrages du poëte. Quel que soit le sujet traité, le ciel le domine et le surplombe comme une coupole immuable d'où plane le mystère avec la lumière, où le mystère scintille, où le mystère invite la pensée curieuse, d'où le mystère repousse la pensée découragée... Le poëte laisse errer sa pensée dans un dédale enivrant de conjectures... La matière et le mouvement ne seraient-ils que la respiration et l'aspiration d'un Dieu, qui tour à tour profère des mondes à la vie et les rappelle dans son sein?... Germination, éclosion, floraison, éruptions successives, simultanées, lentes ou soudaines, progressives ou complètes, d'astres, d'étoiles, de soleils, de constellations... Mondes éternellement étudiés, à jamais inconnus peut-être... avez-vous des destinations de... Que de systèmes et de groupes nouveaux, affectant des formes inattendues, adoptant des combinaisons imprévues, subissant des lois non enregistrées, imitant tous les caprices pro-

videntiels d'une géométrie trop vaste et trop compliquée pour le compas humain... Qu'y aurait-il dans cette pensée de si *exorbitant*, de si monstrueux, et qui sortît des limites légitimes de la conjecture poétique?...

Suivent quelques lignes où s'oppose au devoir de la science, qui consiste à décrire ce qui est découvert, la tâche du poète :

S'abandonner à toutes les rêveries suggérées par le spectacle infini de la vie sur la terre et dans les cieux est le droit légitime du premier venu, conséquemment du poète, à qui il est accordé alors de traduire, dans un langage magnifique, autre que la prose et la musique, les conjectures éternelles de la curieuse humanité.

Ce que telles pages contiennent d'éclatante beauté en soi, on n'y saurait trop insister, mais cette révélation en outre de ce qui est foncièrement et primordialement le rôle, aussi la fondamentale grâce du poète, est d'une transcendance et d'une puissance de vérité extraordinaire. Mallarmé, lorsque ces pages parurent, les a-t-il lues et méditées? Nul ne saurait l'affirmer, mais qu'elles aient nourri, soutenu son attitude d'art à travers la vie, me paraît mieux que hors de doute, irréfragable.

Les « petites épopées », les poèmes de *la Légende des Siècles* que signale à une attention spéciale le compte rendu de Gautier ne concordent pas tous, probablement, avec ceux qui le plus ont occupé Mallarmé; on s'étonne, en vérité, auprès de *la Conscience, les Lions, le Sommeil de Booz* (sic), que *le Satyre* ne donne lieu qu'à un résumé rapide et superficiel, ou *Zim-Zizimi*, alors qu'*Eviradnus* est longuement analysé : « le vers murmure, s'enfle, gronde, rugit comme l'orchestre de Beethoven. On entend à travers les rimes siffler le vent, tinter la pluie, claquer la broussaille au front des tours... » (et ainsi de suite, développement d'ailleurs des plus justifiés), s'achevant ainsi : « C'est le plus beau morceau de musique qu'on ait exécuté sur la lyre. »

Le plus beau, en suis-je exactement persuadé? J'ai peur que non. Je ne sens pas en quoi *le Satyre* lui serait inférieur, ni, pour citer enfin ce titre que Gautier passe sous silence, *le Sacre de la Femme,* à quoi j'en veux revenir. Mallarmé, du moins je suis fondé à le croire, fut frappé de ce poème à tel point qu'il y songeait comme on songe aux poèmes les plus chers, en cessant bientôt d'y songer comme à un objet étranger, proposé par une réalisation extérieure à ses méditations. Il le portait en lui, le sentait confusément, comme d'une source secrètement intime surgir du plus obscur de son instinct et de ses spéculations, affleurer, prendre forme. En lui les images hugoliennes s'étaient indiciblement absorbées, fondues; et maintenant, impérieuses, de lui elles effluaient.

Il y a, dans ce même poème, *le Sacre de la Femme,* un passage, si on le rapproche du poème *les Fleurs* de Mallarmé, où j'entrevois une confirmation de ce qu'ici j'avance.

On se rappelle. Sous l'aurore du monde céleste, pas de souffle malsain, pas de pensée qui empoisonne. Tout est jeune, virginal, harmonieux, Adam, l'élu de la lumière, Eve offrant au ciel bleu la sainte nudité de son corps,

> Et sous les verts palmiers à la haute stature,
> O pénétration sublime de l'esprit
> Dans le limon que l'Etre ineffable pétrit!

C'est alors, ô divine Femme, en la beauté de chair et de clarté qui en elle resplendit et s'ignore, qu'elle laisse au hasard errer ses yeux sur la nature, c'est alors que, d'une haleine émue et sublime, le suprême desservant d'un culte de paradis mène cette célébration :

> Autour d'Eve, au-dessus de sa tête, l'œillet
> Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,

Le frais myosotis se souvenait; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil,
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme.

N'est-ce le thème initial du poème mallarméen? Dans l'un comme dans l'autre, les fleurs s'empressent en cortège autour de la femme, et chacune : couleur, parfum, éclat multiple, fraîcheur, candide essor de splendeur ou sombre recueillement de volupté ombreuse et veloutée, exprime, interprète, exalte et intègre un aspect, une vertu, une fatalité, une aspiration, un bienfait. Chez Hugo, au fond de la paix immense de ce matin florissant, la découverte d'une vie multipliée et tumultueuse germe mais encore se consulte. Chez Mallarmé, la ségrégation s'est opérée; les fleurs, rappel de ce qui s'affirme au monde de plus flexible, de plus lumineux, le cygne, le « pur orteil du séraphin que rougit la pudeur des aurores foulées », — aussi de plus hautain et impénétrable : la femme farouche qu'arrose un sang radieux et cruel, ou de plus sanglotant vers l'horizon à demi effacé de la lune ancienne qui s'éplore, — les fleurs préparent, musicales, parfumées, étourdissantes d'extase et de beauté, pour le poète qu'étiole la vie, la consolation toute balsamique de la Mort.

Si divergents par leur tendance, des deux poèmes la parenté, au point de départ, étroitement se noue. Néanmoins, dans le plus ancien, l'allégorie va du songe signifié par l'œillet, et plus recueilli par le lotus, au souvenir, émanation du myosotis. Dans le second, le glaïeul offre la grâce onduleuse d'un cou de cygne, le laurier affilie l'exil des âmes à la pudeur des séraphins, le myrte, l'hyacinthe sont des éclairs. Les roses, au premier, adorent, cherchent des lèvres le contact avec les pieds de la femme, à elles pareils; le lys, d'un souffle fraternel, encourage et rassure. Au plus récent, la rose

jusqu'à la cruauté indifférente et fatale ensanglante le jardin clair, les soupirs se surajoutant du lys comme la vague à la vague montent de la terre morose aux climats premiers du ciel. Les emblèmes diffèrent et leurs causes ou leurs desseins se dissocient.

§

Voilà qui, s'il était besoin, refoulerait au néant un trop inconsidéré reproche, parfois bien légèrement prompt à se formuler, quant à l'acte odieux ou imbécile que l'on dénomme un plagiat. Or, cela n'existe même pas, demeure sans exemple. Quelqu'un a volé une idée, une expression, dont la beauté, la force excèdent ses moyens, à autrui, c'est une sottise s'il s'est cru capable d'assimiler un prodige d'autre part aux platitudes qui lui sont propres. Se rencontre-t-il jamais, j'en doute, le cas imaginé par Louis Dumur dans son amusant paradoxe, *Un Coco de Génie?* Un homme a tout lu, tout retenu, disjoint et isolé si bien en sa mémoire que, écrivant des livres, ils ne renferment une donnée, une phrase, une intention, un développement qui ne se retrouve, tel et parfaitement semblable, quelque part, à sa place, où il a sa raison d'être originelle et réelle. Fantaisie bien menée, elle ne tarde à désarmer et elle captive l'entendement. C'est parfait. Et d'ailleurs qu'importe? L'abus découvre le coupable, au surplus, involontaire, inconscient. La supercherie s'effondre sans qu'il y ait eu, à proprement parler, même minime, une tentative de fraude.

Partout où intervient la fraude, quand même elle triomphe un instant ou plusieurs années, tôt ou tard l'évidence éclate, la déjoue, l'anéantit. Sans doute, de classiques exemples, Shakespeare, Molière : une opération, légitime en leur siècle, interdite désormais à des scrupules mieux avertis, est pour le moins exempte de fraude, de volonté frauduleuse, ne s'approprie pas le

bien, pour en jouir et triompher, du prédécesseur oublié ou célèbre, mais se saisit d'une pâte ébauchée, fût-ce aux trois quarts, la transforme, la transpose, la renforce, la vivifie, lui insuffle une existence enflammée, le rayonnement du génie. Sterne a mérité la réputation d'avoir été « un plagiaire délibéré ». — On peut douter, assure Edgar Poe, qu'il y ait un seul paragraphe de quelque mérite à découvrir soit dans le *Koran* de Laurence Sterne, soit dans le *Lacon* de Colton, duquel paragraphe l'origine, ou au moins le germe, ne puisse être repérée chez Sénèque, chez Plutarque (par l'intermédiaire de Machiavel), chez Machiavel lui-même, chez Bacon, Burdon, Burton ou Bolingbroke, chez La Rochefoucauld, Balzac, l'auteur de « La Manière de Bien Penser », ou chez Bielfeld l'Allemand qui a écrit en français « Les Premiers Traits de l'Erudition Universelle ». — Il n'importe que plusieurs des auteurs pillés soient peu connus ou leurs ouvrages, Sterne le pillard jouit d'une peu enviable renommée, soit, mais elle n'entache ni *Tristram Shandy*, ni le *Voyage Sentimental*, non plus les *Lettres* éditées après sa mort; le surplus de ce qu'il a publié, qui au monde s'en préoccupe? J'ai choisi dans Edgar Poe la citation parce que Poe, poursuivi sans cesse par l'accusation de plagiat, était enclin également à l'articuler, à en flageller les écrivains du passé ou ses contemporains. Il n'a pas succombé; son originalité de prosateur, de grand poète, nous hallucine, et quiconque connaît ses ouvrages de critique s'éblouit de son bon sens, de sa lucidité prévoyante, de la clairvoyance de ses analyses et de ses déductions. Baudelaire a hérité de ses dons, jusqu'à avoir été taxé parfois de détrousser son bienfaiteur. Sottise. Baudelaire a reconnu que souvent il se sentait, mieux qu'analogue, identique à Poe; il se retrouvait en lui. S'il avait eu l'intention de le voler, quelle maladresse d'en avoir d'avance fourni les preuves, en le traduisant! Il n'y a pas plagiat où il n'y a pas

volonté frauduleuse, il n'y a pas plagiat où il y a adaptation à des besoins nouveaux, personnalité renouvelée et enrichie. Le plagiat relève du Code Pénal; la critique littéraire n'est pas qualifiée à en connaître; préjudice matériel et non d'ordre moral.

§

Des rapprochements curieux instiguent la curiosité parce qu'il établissent une obscure liaison d'un esprit à un autre; ils ne révèlent rien pourtant s'ils vont jusqu'à la copie servile, tout au plus une âme inepte et soumise, l'intérêt est médiocre. S'ils tentent de se dissimuler captieusement, déjà les poursuivre tente, mais c'est lorsque à l'insu des écrivains on les découvre où ils ne s'en seraient pas d'eux-mêmes avisés que la quête est séduisante. Peut-être est-elle profondément juste la vision de Mallarmé, la création existe pour aboutir à un beau livre; les génies y collaborent, chacun, et même des plus humbles, y apporte sa pierre, un bloc de marbre, un moëllon. Le secret des influences c'est qu'elles établissent d'un apport à l'apport suivant le nœud utile, où l'un sur l'autre s'appuie pour se continuer selon le cas en hauteur, en largeur, jointif ou dégagé.

A reproduire plus haut le programme de mystère, d'inquiétude, d'exaltation par la foi et par l'amour que trace au génie poétique de Victor Hugo la prestigieuse connivence de Charles Baudelaire, le moment est venu que je m'en confesse, je tendais à un double but. En premier lieu, reconnaître l'admirable intelligence chez Baudelaire des mobiles secrets du génie de Hugo. En second lieu, donner à pressentir, selon moi la vérité, cette unité de plan qu'on ne retrouve pas seulement chez les poètes d'un seul âge, mais, exprimée si diversement, au long des siècles, chez tous. Cette *monstruosité* qui enveloppe l'homme, ce mystérieux inconnu, voilà ce qui l'obsède et qui le hante; voilà ce qui l'effarouche et

l'appelle; voilà ce dont le savant, avec patience, s'applique à diminuer peu à peu sur nous l'accablante pesanteur; voilà ce que la divination de l'artiste transperce d'un essor de sa vision ou de ses ailes. Voilà, s'il est Hugo, ce dont il manie à son gré les ombres ou les rayons; et s'il est Edgar Poe, voilà, suprêmement dans *Eureka*, ce dont il nous procure le ravissement stellaire et où « le mystère scintille ». — La masse des ténèbres chez Hugo n'est pas moindre, elle est plus profonde presque toujours, que les intensités rayonnantes qui s'en libèrent non sans effort. Chez Poe, dans ses *Contes*, dans ses *Poèmes*, le conflit est âpre, déchirant; insoucieux d'un intérêt humain, universel, souverain, il s'achève dans *Eureka* au profit du lumineux perpétuel, des germinations, des absorptions successives au foyer central des parcelles enflammées tour à tour émises ou qui se confondent.

Chez un troisième poète enfin, dont la magie ne sera ni moins subtile ni moins puissante, la volonté de l'homme, donnant sa vie, ses soins, son ambition, sa pensée entière et son amour à l'audacieuse poursuite, s'amplifie, s'impose à soi comme aux autres la plus hallucinante et radieuse figuration de l'univers à la fois révélé ou insoupçonnable; mais la rafale s'abat, le monde croule, un coup de dés jamais ne maîtrisera le hasard.

Toutes ces divergences ne font pas que des concepts ne se pénètrent, ne surgissent peut-être chacun des autres pour une part. Poe, mort en 1849, n'a pas ignoré Hugo; il a lu *Hernani*, *Notre-Dame de Paris*, il n'a soupçonné rien, par contre, de la sublimation regorgeante et complète du poète non moins que Dante souverain. Que sur lui l'œuvre de Poe ait exercé quelque secrète part d'influence, au point de départ, c'est peu vraisemblable, j'ai peine à supposer que Victor Hugo ait jamais fait plus que de la parcourir peut-être, et sans doute indifférent.

De l'un à l'autre, de tous deux, directement ou non, surgi et pour certaines parts façonné, il y a eu Stéphane Mallarmé. Que l'attrait d'*Eureka* ait déterminé la tentative inachevée d'*Igitur,* on y a moins insisté, mais, plus confus et indistinct, il éclate dès les moindres investigations, aussi assurément que sur le jaillissement héroïque et pur du *Coup de dés. Eureka* s'y confronte, n'en est certes atténué dans son éclat, mais, non plus, ne porte atteinte au sien. Passons.

Avec Hugo, par contre, a-t-on surpris les relations, non plus vagues, creuses, hypothétiques, justement inévitables, mais bien discernables à qui veut, et étroites et tangibles? Du début à la fin de son existence, Mallarmé lui voua un culte immuable, fidèle. Quoi de surprenant si, aux heures de crise extrême, il ait eu recours à son conseil, l'ait appelé à éclairer ses incertitudes, à étouffer ses doutes?

Des *Posthumes* de Victor Hugo, on perd, trop communément, la notion qu'ils ciment d'un absolu prestige une maîtrise qui n'est plus comparable à aucune; Hugo inaccessible l'a dressée pure de contingences; en lui est le monde, ou il est le monde, parce qu'enfin il s'y efface; son art atteint cette grandeur de n'avoir plus d'attaches visibles; elle est sans qu'on l'explique, en ce qu'elle est, parce qu'elle est. Insaisissable aux myopes; ils s'éprennent d'une motte, qui peut être merveilleuse, il est sain qu'on s'y extasie, mais sont aveugles à l'immensité, dont ils médisent, dont ils ricanent.

Pour quelle incertaine raison, malgré la date : Jersey 1855, Victor Hugo n'a-t-il fait imprimer, de son vivant, cette somme philosophique, lyrique aussi, grandiosement, de son œuvre, *Dieu*? Le génie subit-il, même affirmé, vaniteux, a-t-on mesquinement prononcé, au point où l'était le sien, l'atteinte de particulières timidités? n'a-t-il cru le temps venu, soit qu'aucun public ne fût préparé à cette hardiesse soutenue de contemplation méta-

physique, soit que, plus simplement, il ait considéré que l'œuvre n'était point dans son état d'achèvement définitif, qu'il avait à la reprendre, à y amender? Telle fut souvent la méthode à quoi il se soumit, un premier jet, classé pour l'attente, et puis une reprise, une illumination qui transfigure, parfois par une épithète changée, par l'introduction inattendue de quelques vers de tendresse ou d'un mouvement épique formidable. *Dieu* en tout cas, n'a vu le jour qu'en 1886, par les soins des exécuteurs testamentaires de Hugo. Soins plus ou moins minutieux, au surplus, et dont on n'a guère souligné, comme il convient, à de certains endroits, la négligence: qui admettrait, par exemple, qu'on dût lire dans un des plus hauts poèmes de *la Corde d'Airain* (*Toute la Lyre*, tome III,) dans *Devant la Colonne détruite*, ce vers ainsi qu'il a été imprimé :

Comme *un stèle* au milieu de ce cadran du monde,

alors que, d'évidence, par le sens comme par la mesure, il faut au mot *stèle* substituer le mot : *style*. L'ignorance attribuée si plaisamment à Hugo par ses détracteurs et quelques pédagogues n'a jamais, aux pires d'entre eux, paru si magistrale qu'il manquât de vocabulaire ou fût incertain de la signification ou du genre des mots. Dans *Dieu* je me rebute, entre plusieurs leçons fautives ou douteuses, à lire, page 36, *lié*, quand, avec le sens du contexte, la sonorité de la rime pleine, toujours chère au poète, commande ou dicte : *nié*.

J'en viens à mon propos. Dans ce bouillonnement de voix, d'échos, de tâtonnements hasardeux ou logiques à la recherche du principe initial, moteur, régulateur, créateur, répartiteur et destructeur de toutes les puissances éparses de la vie, de la nature, des êtres terrestres, supraterrestres, éternels à nos yeux ou éphémères, dans ce tourbillonnement de forge en action, et du vent, et de la nuit, et des astres et des races, et de la mer,

dans cette évolution grondante, écrasante, chaotique ou ordonnée de tout ce qui se sent, se suppute, se dérobe, éclate, éclaire ou déjoue l'intelligence humaine et nos aspirations, augmente ou calme nos peurs, nous apaise ou nous trouble, nous grandit ou nous écrase sans répit, l'esprit interroge et monte dans les ténèbres; des voix de l'infini répondent, démentent, raillent, anéantissent nos songeries, nous ravalent à notre humilité native, avant que les emblèmes ailés de la religion ou des philosophies, chauve-souris, hibou, corbeau, vautour, aigle, griffon, et l'ange enfin, le messager de lumière, accumulent d'abord la nuit ou préparent le jour.

Or, il est une de ces voix dont singulièrement le timbre nous surprend, parce que, avec d'autres tonalités, des nuances plus sensibles, plus acérées ou nerveuses, plus dérisoires sans doute et moins immenses, nous en avons reconnu, en un autre lieu de poésie suprême, l'accent inoubliable. Elle répond, cette voix (*Une Autre Voix*, p. 47), cette voix de frémissement qui menace et terrifie : « Tu veux savoir ce nom, que tu cherches? Sache à quelle profondeur de vertige tu t'exposes. Même géant, tu n'es qu'un nain. Contemple d'abord, avant d'aller plus loin, le néant que tu es. Penses-tu impunément plonger aux lieux célestes où tout s'explique et se rejoint? penses-tu que ta débile ardeur franchira l'océan de nuit, de bitume, de soufre et que tu vaincras l'abîme? Non : un esprit des monts et des forêts; non un cœur en qui bruirait la nature entière; non « un homme traversé par une énorme lyre » n'y parviendrait à aucun prix. Non,

Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rêves de leurs songes,
Se penchant, se dressant, lâchant et retenant
On ne sait quoi d'obscur, d'envolé, de tonnant,
Regardant, dispersant leurs prunelles livides,
Comme s'ils conduisaient dans l'ombre à grandes guides,

A travers l'éther vague et le tourbillon fou,
Dans la brume, au hasard, devant eux, n'importe où,
Peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime,
Un char que traîneraient avec un bruit d'abîme,
Croupes sombres, fuyant, s'abaissant, s'élevant,
Six cents chevaux d'éclair, de nuée et de vent!

Quel effrayant sortilège de toute la puissance intellectuelle ambitieuse de dominer, comprendre, ne ménageant ni les effrois ni les sacrifices, chez l'homme prenant jusqu'aux soulèvements des atomes ou des abîmes aux rênes tendues et souples de sa forte main, pour opposer à la masse inextricable des ténèbres fauves les décisions de son choix et de sa volonté! Le tout en vain.

Quoi! les bonds, « du fond d'un naufrage », intérieurs de la pensée qui rejaillit désespérée, ceux de la carène que l'envergure de sa voile a redressée sur les flots; quoi! le MAÎTRE, avec ses calculs, la manœuvre sûre, sa longue expérience, s'il empoigne la barre, ne fera-t-il plus « que de jouer en maniaque la partie » en proie, vieillard, à « cette conjonction suprême avec la probabilité », ombre puérile, au milieu de la tempête, n'offrira-t-il, chancelant, affalé, qu'un jouet à la démence de la tempête, n'aura-t-il tenté contre elle qu'une chance oiseuse, COMME SI, *comme si* une simple insinuation d'ironie eût bercé son geste, et voltigé autour du gouffre, *comme si*, plume solitaire éperdue, ce prétendu « prince amer de l'écueil », « par sa petite raison virile » se fût estimé apte à imposer une borne à l'infini! Le Nombre s'est déchaîné, sans commencement, sans limite, sans fin, ou, encore le hasard qui brise et qui annule les assauts, rien ne demeure de la crise, rien n'a eu lieu jamais, rien n'existe, sinon, immuable, sereine, là, au plus haut des altitudes inaltérables, là, au plus lointain des sphères et du septentrion aux feux sans émoi ni surprise, l'éternelle *constellation* « froide d'oubli et de désuétude, en qui, tout au plus, s'énumère

sur quelque surface vacante et supérieure — le heurt successif — sidéralement — d'un compte total en formation
veillant
doutant
roulant
brillant et méditant

avant de s'arrêter
à quelque point dernier qui le sacre —

Le parallélisme du *Coup de Dés* à ce morceau cité de Victor Hugo, par l'alternance d'ombre et de clarté fixes et dures, par l'opposition de l'immuabilité de l'univers et de la hardiesse ensemble réconfortante et futile, de l'effort humain s'appuie sur un goût d'images brèves ou étendues, variées ou prolongées, d'un bout à l'autre différentes, mais, dans leur essence et leur mobilité dynamique, en dernier ressort imperturbablement analogues, m'éblouit d'émerveillement. Les deux poèmes s'achèvent l'un par l'autre, et se cimentent entre eux de cette rencontre provoquée, ou simple chance nécessaire, cette avalanche vibrante et haletante, emportée et saccadée, cette suite opposée ou cumulative, des participes présents ici

Se penchant, se dressant, lâchant et retenant

et, pour se répondre joints encore par cet étrange et efficient *comme si*, chez Hugo comme chez Mallarmé, et l'éther vague, le tourbillon, la brume, AU HASARD, n'importe où, « peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime » se retrouve, non le vaisseau voué à sa perte, mais un char aux chevaux sombres, « fuyant, s'abaissant, s'élevant » et faits d'éclair, de nuée et de vent!

Conclusion magnanime et décevante ensemble chez tous les deux. Mallarmé impérieusement l'exprime :
UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA NEF

LE DRAME PHILOSOPHIQUE D'ÉLÉMIR BOURGES

—

A retracer le chemin intérieur qui conduisit Bourges, romancier, au drame métaphysique, à démêler les causes, les influences, qui, simultanément, l'orientèrent vers cette nouvelle forme d'expression, l'évolution apparaît inéluctable.

L'époque de la gestation de la *Nef* a tout le caractère d'une révolution spirituelle. L'image du monde qui en est sortie l'atteste.

La rupture de rythme entre les œuvres antérieures et la *Nef* est très nette. Dans son poème, Bourges nous offre une vision de l'univers matériel et du monde moral très différente de celle de ses romans. Ces derniers sont encore dominés par l'idée traditionnelle d'une nature sereine et stable, qui, pour l'homme éphémère, agité, figure l'éternité immuable, l'ÊTRE. Dans la *Nef*, il remplace cette vue courante par une interprétation infiniment plus profonde et originale. Il a jeté un regard neuf sur l'univers, et celui-ci lui a révélé des aspects ignorés.

Derrière l'apparence immuable, la surface stable, il a entrevu l'intarissable flux du devenir. Les mondes se font et se défont. Tout croule, se dissout, fuit. Cosmos en guerre sans trêve, combats atroces entre mondes naissants et en déclin, vies écloses sur les débris de la mort.

Aussitôt les rapports effectifs pour Bourges se déplacent. Dans les *Oiseaux*, il oppose aux misères de l'homme une nature inaltérablement sereine; dans la *Nef*, où il

embrasse en une seule vue les destinées humaines et celles de l'univers, il confond en un même rythme sauvage et poignant la souffrance de l'homme et celle des forces de la nature, incarnées dans les Titans. Violents, haineux, condamnés à faire le mal, victimes de la tourmente universelle, comme lui, ils rêvent au repos éternel, au néant bienheureux.

Déjà, chez Bourges romancier, le sentiment de la nature s'approfondit d'une œuvre à l'autre et demande une expression toujours plus riche, plus différenciée; dans les *Oiseaux*, il apparaît grave, pur, religieux.

La dernière partie de ce roman est comme un prélude du poème cosmique de Bourges, où respire une nature mythique, animée du même souffle que la grande poésie hindoue et le mensonge du Prométhée d'Eschyle et qui exhale la présence mystérieuse du Dieu éternel.

L'hymne panthéiste qui termine les *Oiseaux* trahit déjà le sens cosmique, le vertige sacré de l'Infini que va révéler le poème. Tels aspects d'une sauvage grandeur, dans le roman : l'océan déchaîné, la tempête du simoun, annoncent les paysages de la *Nef* : terres orageuses, ignées, bouleversées par des convulsions terribles, mers violentes, sinistres, peuplées de monstres, mondes engouffrés par la houle irrésistible des « chaos de flammes hurlantes, lâchées à travers le ciel ». La vie de la terre mêlée à la vie des astres. L'orage de la création secoue le poème. « Depuis Milton, aucun poète n'a su nous donner de l'univers une vision aussi terrible et aussi noble », dit du poète de la *Nef* Valéry Larbaud (1).

La violence du sentiment cosmique a rompu le cadre du roman. Accorder toute l'importance à l'homme, faire graviter autour de lui l'intérêt, ravaler la nature à servir de toile de fond aux événements, à mettre en valeur, par les contrastes ou par les consonances, les états de sensi-

(1) *Elémir Bourges*, Revue européenne, 1er mars 1925.

bilité (2) lui apparaît comme un renversement des rapports réels. Que signifient les passions, les cris du cœur, auprès des splendeurs et des mystères d'une nature éternelle, infinie? « O misérable cœur humain, soupire Floris (3), nul ne songe aux étoiles et le regard d'une femme vous éblouit. » C'est la nature elle-même que Bourges mettra en action, qu'il fera lutter, vivre, souffrir. Il écrira le drame de l'univers, la *Nef*. Drame où l'homme est réduit au rôle de figurant.

Bourges le déplace comme Copernic a déplacé la terre. Loin de lui assigner la royauté du monde, il le voit frêle passager, perdu dans l'univers hostile. Cette nouvelle vision du monde, née de longues et âpres méditations sur la destinée de l'univers et de l'homme et sur leurs rapports réciproques, engendre chez Bourges une sorte d'horreur mystique. Il est « augustement » hanté par les grands espaces vides, muets. A la vue du ciel où « règnent d'épouvantables ténèbres », l'angoisse métaphysique l'étreint : « Certes, sans Dieu, mon âme est vide; l'univers, monstrueux et gacé, épouvante mon regard. Hélas sur moi! je sens mes os tout remplis de ma misère (4).

Nul doute que l'inquiétude spirituelle n'ait été la génératrice de la *Nef*. Bourges, après s'être détaché du christianisme — le drame de l'archevêque de Myre nous dit combien ce détachement fut douloureux, — avait trouvé la paix, dans le panthéisme védique, dans la morale bouddhiste. « J'ai enfin trouvé dans la philosophie indienne la plus sûre base de vie, de croyance et de direction. J'ai donc une foi... », écrit-il en 1885 à Mme Chomé (6).

(2) Dans ses romans, particulièrement dans les *Oiseaux*, le paysage prend une valeur symbolique et interprétative. Bourges associe la nature au rythme des passions humaines. Lorsque Floris cède à sa coupable passion pour Josine et cause par là la mort d'Isabelle, la fureur des éléments fait écho au tumulte des passions dans son cœur (p. 41).

(3) *Les Oiseaux*, t. I, p. 72.

(4) *La Nef*, p. 237.

(5) *Les Oiseaux*.

(6) Lettre inédite du 8 janvier 1885.

Le repos dans la foi fut, hélas! passager. Intelligence implacablement lucide, Bourges ne demeura pas longtemps insensible aux contradictions qu'implique l'idée d'un Dieu-Tout.

Une longue et passionnée étude des philosophies lui révèle le néant de toute métaphysique (7). Mais son âme orageuse rêvant à la quiétude mystique ne peut pas se résigner à la négation. « Pourquoi m'infliges-tu ces troubles, ces tourments incessants? Si le destin fatal de l'homme est de tout ignorer du Divin, d'où me viennent ces désirs d'y atteindre, ces regrets dont je sens l'aiguillon, ces efforts anxieux de mon âme pour s'élever jusqu'à toi (8)? »

Conscient de la responsabilité du poète qui a un message à délivrer (9) et doit voir clair en lui-même, Bourges pose avec une ardente inquiétude ses questions à l'éternel silence. La *Nef*, expression des sentiments et des angoisses de son auteur, traduit les préoccupations de beaucoup d'entre nous. En effet, quel sujet est plus poignant, plus pathétique que le drame de l'esprit, l'image de ses sommets et de ses limites, quel aussi plus propre à nous émouvoir que le tableau des grandeurs et des misères humaines?

Tous ceux qui ont connu un tragique déchirement se reconnaîtront dans ce titan tourmenté, qui, face à face avec Dieu, oscillant entre le doute et la foi, entre l'amour et l'orgueil, interroge, supplie, maudit, puis, humilié, ébloui, transporté, admire, adore pour redevenir om-

(7) « Je lis de la philosophie qui est bien la plus amusante blague que les hommes aient inventée. On prouve irréfutablement les choses les plus opposées. » Lettre de Bourges à Armand Point, du 3 décembre 1902, citée par Raymond Schwab dans *Vie d'Elémir Bourges*, p. CLIII.

(8) *La Nef*, p. 237.

(9) Bourges a une très haute idée de la mission de l'artiste : « Il n'y a de grand dans le monde que les poètes et les héros. Eux seuls vivent, eux seuls sont réels, eux seuls peuvent se dire une réalité! C'est par leurs yeux que regardent et que voient les myriades de leurs frères. » (*Les noms trop lourds*), *Gaulois*, 23-2-1885.

brageux, méfiant, s'insurger et rebondir à la recherche de la vérité.

Il n'est certes pas exagéré de parler d'angoisse métaphysique chez Bourges (10). La nostalgie du divin, la passion de l'absolu, le sentiment du mystère (11) sont si vivants en lui qu'ils ne se manifestent pas seulement dans les heures silencieuses de méditation retranchées de la vie, mais, pareils aux forces sur lesquelles nous n'avons pas de prise, ils prennent possession de lui à tous les instants, ils pénètrent sa vie, ses occupations. Même dans ses chroniques du *Gaulois* (1881-1886), toutes d'actualité, une réflexion, incidemment, révèle tout l'arrière-fond de son âme tourmentée.

L'inquiétude a été la génératrice du poème philosophique de Bourges, mais que la *Nef* soit devenue l'immense, le grandiose et désolant tableau des contradictions de la raison, la puissante mise en saillie des antinomies insolubles de la pensée, cela tient non seulement aux doutes de Bourges, mais encore à son esprit de recherche, apparenté à celui d'un Pascal, d'un Nietzsche (12).

§

Lorsqu'on chausse, comme Bourges, les lunettes de Pascal pour explorer l'univers et qu'on a mesuré la vie humaine avec la mesure de l'éternité, on ne se demande plus : l'homme peut-il être heureux, la vie vaut-elle la peine d'être vécue? comme le héros des *Oiseaux*, Floris, mais : quel est le sens, la justification suprême de notre existence? Si Prométhée interroge le destin, ce n'est pas

(10) « Lui-même appelait les vertiges auxquels il était sujet des angoisses métaphysiques. » Schwab, *Vie d'Elémir Bourges*, p. XLVI.

(11) « Ce que nous appelons nos arts, nos religions, nos philosophies, tout ce bégaiement qui nous monte aux lèvres est si confus, si inarticulé! De la fumée autour d'un mystère, nous ne sommes guère autre chose. » Lettre du 3 décembre 1897 à Léon Paschal. Schwab, *ibid.*, p. XCVII.

(12) « Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. » *Pensées.*

pour connaître le secret du bonheur, mais pour savoir comment libérer l'esprit, comment tirer de l'âme sa plus haute flamme.

Mû par l'insatisfaction, confiné dans la recherche de ses buts égoïstes, Floris évalue la vie uniquement sous l'angle de ses désirs. Déçu dans ses rêves d'amour et de puissance, il la rejette sans hésiter. Dans les *Oiseaux*, Bourges considère le suicide non seulement comme légitime défense de l'homme pour mettre un terme à ses maux, mais il trouve grand d'accomplir l'acte qui tranche d'un seul coup « le nœud ardu de la vie (14) ». Tout autre est sa pensée dans la *Nef*. Prométhée ne veut pas s'évader. Il se doit au salut de l'humanité. Le drame du titan qui, tenté de mettre fin à sa vie, surmonte lassitude et souffrance pour continuer sa tâche libératrice, reproduit le drame du Bouddha. Entré après d'âpres méditations dans la possession de la vérité et sollicité par Mara, le dieu de la mort, le Satan bouddhique, de prendre aussitôt le chemin du bienheureux nirvâna, le messie hindou repousse le tentateur et consacre le reste de sa vie à acheminer les autres vers la paix suprême. (Il y a dans la *Nef* un symbolisme hermétique, ésotérique, qui, comme un courant sous-jacent, circule dans toute l'œuvre.)

La distance qui sépare l'attitude toute romantique et individualiste de Floris, révolté byronien, de celle de Prométhée, Christ révolté, permet de mesurer le chemin intérieur qu'a parcouru Bourges.

Tout homme a en lui cette double nostalgie, dit Nietzsche, de la hauteur intellectuelle et de la pureté morale. En tout esprit deux ailes tendent à s'éployer, le génie et la sainteté (15).

La détresse humaine pèse sur Bourges d'un poids d'autant plus lourd que ses forces latentes d'amour et de pi-

(14) *Les Oiseaux*, p. 167, t. II.
(15) Andler : *Le Pessimisme Esthétique de Nietzsche*, p. 154.

tié, restées inemployées dans sa vie de solitude contemplative et vouée à l'art, s'insurgent et demandent leur part.

Bourges connaît l'étendue de la misère humaine pour l'avoir mesurée avec son esprit vaste comme le monde. Tout ce qui touche l'homme, la bête, il l'éprouve comme une douleur personnelle. Son grand cœur de poète fraternel et vulnérable se sent solidaire de tous les maux. Il est devenu « le vase amer empoisonné de toutes les angoisses du monde (15 *bis*) ».

Sa pitié ineffable au delà de l'homme embrasse ses frères inférieurs. Comme Hugo, Bourges se révolte contre l'injuste conception qui place l'humanité à la cime de l'univers et assigne à la bête méprisée le rôle de victime, bonne à nourrir son maître superbe. Personne, à l'exception du poète des *Contemplations* et de *Dieu*, n'a avec une émotion si éloquente et si violente à la fois, accusé l'ordre inique de la nature, qui exige un meurtre incessant, universel.

Conscience responsable des destins du monde, Bourges ne vibre pas seulement à l'unisson de la bête, il participe même à la vie des éléments, des forces obscures de la matière, qu'il personnifie dans les Titans. Asservis à une puissance supérieure, forcés d'accomplir le mal, de porter la destruction, damnés de leur besogne, ils sont mêlés au supplice du monde.

L'infinie tristesse de Bourges, sa vision tragique, son sentiment poignant du non-sens de la vie ont leur racine profonde dans sa sensibilité très affinée capable d'épouser la souffrance étrangère comme si c'était la sienne propre, et surtout dans son imagination si vivante et si puissante que les frontières entre lui et les autres êtres s'abolissent, qu'il y a identification proprement dite.

Ainsi là-dessus seulement repose le prix de la vie pour

(15 bis) *La Nef*, p. 2.

l'homme ordinaire, commun, qu'il attribue plus d'importance à soi qu'au monde. Le grand manque d'imagination dont il souffre fait qu'il ne peut pénétrer par le sentiment dans d'autres êtres et par là prend aussi peu que possible sa part à leur sort et à leurs souffrances. Celui au contraire qui « pourrait » véritablement y prendre part devrait désespérer du prix de la vie s'il réussissait à comprendre et à sentir en soi la conscience totale de l'humanité, il éclaterait en malédiction contre l'existence, car l'humanité n'a dans l'ensemble aucun but, et conséquemment l'homme, en examinant sa marche totale, ne peut y trouver sa consolation, son repos, mais sa désespérance (16).

Que l'évolution spirituelle dont témoigne la *Nef* ait tout le caractère d'une conversion, rien ne le prouve mieux que le fait qu'elle a modifié jusqu'aux goûts, aux intérêts, aux passions de Bourges.

Psychologue de génie, scrutant avec une curiosité infatigable les replis de l'âme, la vie mystérieuse des passions, il abandonne délibérément les paysages intérieurs pour les climats métaphysiques. Toute son attention, tout son intérêt portent désormais sur le mystère de l'existence, de l'au-delà.

Il ne s'attarde plus à l'aspect d'une âme, ce n'est plus le sort de l'homme qui l'intéresse, mais la destinée de l'humanité, l'éternel de la tragédie humaine. L'analyse dans la *Nef* vise droit à l'universel, à ce qui persiste comme fond commun, comme visage unique sous la diversité des masques que forme chaque civilisation. Cette tendance, très visibe dans les *Oiseaux*, perce déjà dans le *Crépuscule*. Bourges y évoque des natures compliquées, morbides, exceptionnelles, des attitudes d'âme rares, tourmentées, il explore des régions profondément troublantes, jette des lueurs sur la pénombre d'où jaillissent les égarements, ses personnages sont caractéristiques de l'atmosphère d'une civilisation décadente, d'une race au

(16) Nietzsche : *Humain trop humain*, 33, p. 61.

déclin, mais par ces *cas* exceptionnels il espère surprendre des vues sur les profondeurs de l'Ame et le mystère de l'existence. Il choisit l'exceptionnel par goût du pittoresque, mais davantage comme un meilleur révélateur de la bizarrerie du vrai.

Dans les *Oiseaux,* il tend à une vérité plus générale, à une valeur plus typique des caractères. Chaque trait individuel est gravé comme à l'eau-forte, néanmoins tout personnage symbolise quelque aspect de la nature humaine. Les événements sont la traduction d'une loi psychologique (17).

Poète de l'amour dans ses romans, Bourges, dans la *Nef,* s'est mué en métaphysicien de l'amour.

Ce dédain pour le mystère des âmes chez un auteur qui s'est révélé maître de l'analyse — on a rarement vu un art plus profondément humain, les cris et les sanglots que poussent ses personnages nous émeuvent dans le tréfonds de notre être — dénote non seulement la volonté de s'évader de la circonstance pour tendre à une image totale du monde, mais accuse une évolution dans le sens d'une mentalité contemplative.

L'étude des états affectifs perd forcément de son intérêt lorsque diminue l'importance accordée à la vie passionnelle.

« La véritable poésie, celle vouée au culte de l'éternel, au culte de l'Idée demande une purification préalable. » Pour créer la *Nef,* qui fut son « identification au mystère (18 », Bourges s'est logé dans des régions altières où le vouloir-vivre n'entrave plus le libre essor de l'esprit.

L'austère conception de la vie qui l'oriente vers l'ascèse se marque encore dans le renoncement total aux satisfactions qu'il donnait aux sens dans ses œuvres pré-

(17) Quand p. e. Floris, par son amour pour Josine, cause le mortel accident de sa femme, cet événement traduit le caractère fatal, destructeur, du désir, de la passion.

(18) C'est de M. Louis Buzzini que nous tenons cette parole de Bourges.

cédentes : grand apparat, étalage de luxe, décors somptueux, minutieuse peinture d'éblouissants costumes, etc.

La *Nef* ne connaît que les sévères lignes du paysage et la beauté pure du corps nu, la forme invariable des êtres et des choses. Point de modèle du visage. A l'art dynamique du portrait, rendant le fuyant, le mobile, fixant un moment de la durée, Bourges substitue l'immobilité de la statue antique, la paix du marbre.

Apollon, avec son bouclier d'or, grand miroir de la lumière! Nu, dans la clarté merveilleuse de sa tranquille beauté, il éparpillait sur le monde, de ses longs cheveux d'or bouillonnants, les reflets du sang et de la flamme (19).

L'inspiration de la *Nef*, son sujet demandaient un autre moule, une forme plus solennelle que le roman. Une lecture des *Deux Masques* de Paul de Saint-Victor révèle à Bourges la tragédie antique. Comme le romancier des *Oiseaux* s'était fait « l'écolier des Elisabéthains », l'auteur de la *Nef* se met à l'école des Grecs. Le grand art tragique d'Eschyle, l'élévation de sa pensée, son génie méditatif qui embrasse les grandes questions de la destinée humaine, son mépris de l'actuel, son culte des héros, la grandiose et austère beauté de ses visions impressionneront profondément Bourges et marqueront la *Nef* de leur empreinte.

Bourges est orienté vers la tragédie par son admiration pour le héros d'une volonté exaltée, d'un effort surhumain, par son désir de participer à une atmosphère de grandeur morale qui intensifie la vie. Taillée pour une autre existence, entravée dans son élan par le manque de foi, le pessimisme, Bourges a gardé intacte toute l'ardeur d'un désir nostalgique de l'action héroïque, d'autant plus obsédant que refoulé par une vie médiocre, terne.

Le roman me dévoile à mes yeux tel que je suis et on

(19) *La Nef*, p. 179.

n'a pas le droit de prétendre à plus, tandis que du drame on peut exiger qu'il me montre non seulement tel que je suis, mais aussi tel que je puis être (20).

L'idéal de vie ardente et créatrice, la révolte latente, les virtualités de Bourges le pousseront à choisir les modèles de ses héros dans Shakespeare, dans les tragiques grecs. Déjà dans les *Oiseaux*, il a protesté contre le rapetissement de l'homme tel que les naturalistes le pratiquaient.

Nos récents chefs-d'œuvre, en effet, avec leur scrupule de naturel, leur minutieuse copie des réalités journalières, nous ont si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité (21).

On classe Bourges parmi les sceptiques, on juge la *Nef* une œuvre nihiliste. Que toutes ces formules et étiquettes se révèlent insuffisantes, fausses, lorsqu'on les applique à une âme riche, profonde et complexe! Il y a en Bourges un état d'esprit mystique fait d'inquiétude et d'espoir, de rêve et de tendresse, un scepticisme *d'interrogation*, qui déjouent toutes les définitions.

L'âpre nihilisme de sa pensée, le sentiment de la vanité de l'action et de l'effort n'ont jamais pu entraver son élan passionné vers la libération du moi spirituel. Et « mépriser les choses de ce monde, ne rien vouloir pour soi-même n'est pourtant pas négatif (22) ». Seulement, nous, Occidentaux, nous nions facilement la valeur d'un effort qui n'aboutit pas à un accroissement de puissance.

Bourges est obsédé par la vision d'un univers se débattant impuissant dans les rets de la fatalité. La *Nef* est le drame de l'humanité dépouillée de toutes ses certitudes autres que celles de son ignorance et de sa mort.

(20) Fritz v. Unruh : *Les Ailes de la Victoire.*
(21) Avertissement. *Les Oiseaux*, t. I.
(22) *La Nef.* « L'Arrêt dans la Chute ».

Et en même temps elle affirme hautement l'action prométhéenne de la pensée et de l'amour. La nécessité étreint les mondes, mais « l'indomptable esprit darde joyeusement sa flamme dans le ciel ». Au rythme de mondes qui naissent et qui croulent, se joue le drame de la pensée, s'affirme la toute-puissance de la méditation. L'homme, roi dérisoire, seul, dressé contre l'univers, lutte sans espérances, il est dans sa défaite victorieux.

La mystique finale de la *Nef*; mélodie de départ, incite à rechercher ces altitudes sidérales où le désespoir se change en dévouement, la douleur se mue en sérénité et le bonheur est rejeté pour la béatitude. Echappée sur la lumière, éclatante et consolante vision au plus profond des ténèbres de la négation et du doute, elle dévoile les cimes auxquelles peut atteindre l'esprit humain « purifié par les efforts pour contempler l'Etre réel (23) ».

Le poème de Dante ouvre une fenêtre sur le mystère chrétien, la *Nef*, évocatrice de paysages hiératiques de l'au-delà, en entr'ouvre une sur le mystère universel.

§

Lorsqu'on sait par quels impitoyables socs a été labouré le cœur de Bourges, de quels abîmes d'inquiétude et de pitié montent les paroles de la *Nef*, combien paraissent superficiels et injustes ces jugements qui rapprochent l'œuvre de Bourges de la poésie parnassienne, l'apparentent à l'art froid des ciseleurs de vers! Nulle rhétorique, rien de déclamatoire dans la *Nef*. Les paroles, les images jaillissent d'une âme blessée par l'universelle souffrance. Le désir de perfection n'est pas une recherche extérieure de style, mais la volonté de donner la forme la plus pure, la plus achevée à sa prière.

On a reproché à Bourges d'avoir coulé ses émotions dans la forme archaïque du poème mythologique. Autant

(23) *La Nef*, p. 345.

lui reprocher la pente naturelle de son esprit, le tour de son imagination, son lyrisme intérieur. Si Bourges représente les forces de la nature sous l'antique image des Titans se livrant des combats gigantesques, ce n'est pas un procédé esthétique, encore moins est-ce une imitation, une reprise de vieilles images et conceptions, car Bourges revêt les antiques figurations des pouvoirs de la matière d'une chair nouvelle, les imprègne d'un esprit tout moderne, mais dans une conformité de vision avec les anciens créateurs de mythes. Bourges a une imagination « mythique » pour qui tout s'anime, s'incarne, jusqu'aux passions, aux forces obscures, irrationnelles de l'âme.

La vision du monde du poète sceptique, qui a le sens du mystère, mais se sait impuissant à percer les apparences, se traduira par des symboles et l'explication de l'univers revêtira tout naturellement la forme du mythe. Avec toutes nos philosophies, nos ingénieuses hypothèses scientiques, savons-nous plus sur l'origine du monde que les premiers créateurs de légendes?

« AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FABLE, ELLE Y SERA TOUJOURS (24). »

N'accordant pas à la métaphysique le pouvoir d'expliquer l'énigme de l'univers, Bourges ne trouve pas la valeur du mythe inférieure à celle des philosophies.

Quelle tentation pour un tempérament de philosophe et de poète de saisir le sens, lourd de mystère, des anciens mythes et de les pénétrer de la richesse de l'esprit moderne! Bourges a recréé l'antiquité en remplaçant la poésie de la béate possession par une poésie de l'inquiétude. Dans la *Nef*, le symbole ne sera pas le signe, l'hiéroglyphe du monde des idées — Prométhée figure la recherche ardente et toujours déçue de la réalité cachée, — il deviendra la transposition d'une réalité, d'une expérience du

(24) Valéry : *Variété*, p. 128.

monde très personnelle selon l'interprétation du « Moi » créateur.

L'emploi du symbole dans la *Nef* ne s'explique pas seulement par sa valeur philosophique, par sa richesse de rêve et de musique, mais il tient encore au caractère même de la sensibilité de Bourges. Chaste de cœur, hostile aux confidences, aux épanchements, jugeant les états d'âme intransmissibles, Bourges retranche ses émotions derrière le symbole hermétique, plus impénétrable que l'impassibilité, l'objectivité des Parnassiens. Le culte de la forme chez un esprit abstrait, mystique, et une imagination visuelle à laquelle les choses apparaissent le plus souvent sous forme d'images, mènent aussi facilement au symbolisme.

Bourges semble avoir eu à un haut point le sentiment que notre époque aux immenses horizons, baignée par les flots de l'Orient et de l'Occident, qui inondent et submergent notre moi, agitée par de vastes problèmes, minée par d'énormes antagonismes, a un caractère qui peut être exprimé seul par le drame lyrique, mythique.

§

Drame de la pensée, tragédie de la destinée, symphonie de la nature, la *Nef* est conçue sur le triple plan d'une tragédie antique, d'un drame musical et d'une symphonie cyclique. Trois formes d'art harmonieusement fondues mais que l'analyse démêle.

La *Nef* s'apparente à la TRAGÉDIE GRECQUE par le prologue, la présence du chœur, le nombre restreint des acteurs. Bourges se libère seulement des éléments traditionnels du dialogue auxquels sa riche pensée complexe ne se serait pas pliée. Le prologue est comme une puissante exposition des grandes idées qui entreront en conflit.

Du DRAME MUSICAL *la Nef* relève surtout par les leit-

motive. Dans le prologue, sorte d'ouverture wagnérienne, les motifs précurseurs du drame éclatent et suggèrent les grandes idées qui entreront en conflit : la lutte entre l'élément créateur libre et la fatalité s'annonce par l'apparition des deux titans. Prométhée : liberté, révolte, et Atlas : devoir, nécessité, s'érigeant aux deux bouts du monde, tels « les noirs bergers du lugubre troupeau des humains ». Les personnages sont précédés par un leitmotiv avant qu'ils soient introduits, ainsi l'apparition d'Héraklès par la pluie d'or dans laquelle fut conçue sa race. Le chœur tient le rôle de l'orchestre. Le chant tragique de la douleur revient aux basses, pénétrant, lugubre. La révolte retentit comme une fanfare.

Le caractère symphonique de la *Nef* s'affirme tout particulièrement par la composition cyclique, le retour périodique du thème initial, caractéristiques des symphonies de César Franck. Franck donne à ses ouvrages symphoniques ou de musique de chambre, comme Wagner à ses drames musicaux, un caractère « cyclique ». La sonate n'est plus faite de morceaux juxtaposés qui s'harmonisent tant bien que mal. La composition de la *Nef* a la même ordonnance. Le rythme musical du poème se referme sur un commencement. Un rôle pareil à celui du Rhin dans *Jean-Christophe* joue dans la *Nef* la philosophie du Panta Rhei, le flux héraclitien, — schopenhauérien. La fin de l'exposé des systèmes philosophiques fait écho au début. La lutte de Prométhée s'engage (25), et le thème fondamental de l'opposition entre l'Etre et le Devenir, entre l'Idée et l'Illusion, entre l'Eternité, l'Immuable et les mondes qui naissent et meurent, éclate. Le terme de la lutte prométhéenne coïncidera avec la reprise du même thème, opposition de l'Etre et du Devenir. Le retour au thème initial ramène la méditation à son point de départ.

(25) *Le cœur et le flambeau*, scène V. — *La descente du germe d'or*, scène XXX.

Bourges trouvait dans la nature fuyante, insaisissable des sons, qui nés aussitôt s'évanouissent, une analogie frappante, une image symbolique de la vie des êtres, qui jaillissent du silence éternel pour y rentrer aussitôt.

L'élément de durée, de stabilité qu'il imprime, par l'armature solide de la composition cyclique, à l'art fluide de la musique, figurant l'écoulement irrémissible de la vie, symbolise la loi qui régit l'apparence mobile, assure le retour éternel des formes évanouies (26). A Bourges, le monde apparaît — conception hindoue — comme une roue qui tourne sans cesse.

Malgré son caractère d'unité, on distingue dans la *Nef* trois parties. Dans la première, c'est l'inspiration hellénique qui prévaut. Une vision du monde païenne, éblouissante de beauté, de lumière, une prédominance de l'élément apollinien de vie et d'harmonie. C'est la pensée grecque, claire, lumineuse, imagée. Ce sont les dieux de Hellas ornés de toutes les grâces. Jusqu'aux Erynnies — dont la beauté, pour être terrible et expressive, n'en est pas moins grandiose, — tout y est poésie, harmonie, goût, mesure. Une langue chantante, musicale, est le ton fondamental. La seconde partie (27) dénote une inspiration nettement différente : brûlante, tourmentée, apocalyptique. C'est l'exposé de la pensée orientale et de la philosophie moderne occidentale. L'esthétique correspond, les symboles se compliquent, perdent leur simplicité. Le dialogue d'imagé, d'évocateur, devient de plus en plus abstrait, parfois aride. L'action se restreint, le drame se spiritualise. L'équilibre est rompu, l'harmonie, la grâce a fait place au sublime, la symphonie devient dis-

(26) Le choix de la symphonie cyclique paraît d'autant plus intentionnel que les *Oiseaux*, par leur composition, rappellent plutôt une symphonie de Berlioz. Pourquoi Bourges, qui admirait tant Berlioz, se serait-il détourné de lui s'il n'avait pas voulu exprimer une pensée philosophique? Bourges, qui confronte les systèmes non pour conclure, mais pour insister sur leurs aspects contradictoires, exprime sa vision personnelle par les symboles, les images, la composition.

(27) Scènes XVIII-XXXI.

cordance. Les images exubérantes dénotent une imagination nourrie de l'immense génie hindou, saturée de la fantaisie démesurée des Alexandrins. La troisième partie, le *Départ vers la lumière*, est l'orientation vers un nouvel équilibre. La méditation issue des profondeurs de la connaissance et de la douleur se transmue en une sagesse illuminée qui, le regard tourné vers l'Eternité, vers les mondes qui « posent dans l'éther sur la mer de cristal immuable de la pensée », accepte sereinement l'existence. Elle est une nostalgie platonicienne mise en musique.

La marche du drame, l'action prométhéenne reflète les destinées spirituelles de l'humanité. Le titan médiateur cherche à racheter le monde par la vertu expiatrice de la souffrance, il essaie de guérir le cœur de Pandorè, urne vivante des douleurs et des passions, où aboutissent toutes les misères et tous les deuils humains, par le sang de sa plaie, à le purifier par la flamme de l'esprit. Mais le sacrifice, le renoncement restent inefficaces, n'ont nul pouvoir rédempteur. Alors, Prométhée déploie les facultés créatrices de son intelligence. Il construit l'aile gigantesque qui emportera la terre aux dieux et rompra les fers de l'esclavage du monde.

L'apparition du fantôme, le colloque entre l'homme et sa faculté critique, symbolise le revirement qui se fait dans l'âme de Prométhée. Nous l'avons connu jusqu'ici comme homme d'action, créateur, lutteur, constructeur. Et à quoi a-t-il abouti? N'est-il pas obligé de s'avouer ses échecs continus, son impuissance? Si la première des questions était le problème du mal, son abolition, la seconde ne devrait-elle pas être celle-ci : pourquoi n'ai-je pas réussi? Pourquoi ma volonté, mon ardeur, ma foi, mon supplice ne suffisaient-ils pas pour faire triompher le bien? Et voilà déjà tous les problèmes de la pensée moderne s'érigeant devant lui comme de gigantesques points d'interrogation, telles des têtes d'hydres.

Libéré de la crainte des dieux — dogmes positifs, —

Prométhée évoque le grand Esprit pour lui demander la loi de l'univers.

Le monde a perdu ses rites : pour y rétablir l'harmonie, pour savoir qui en sera le maître, de l'homme ou du destin, ô titan, il faut proclamer de nouveau les grandes vérités éternelles (28).

Prométhée, c'est l'homme moderne, riche de tout le savoir d'une époque qui a vu l'essor des sciences exactes, qui a passé par le stade du positivisme, mais n'a pu faire taire en soi la nostalgie du divin, qui, nourrie de toute la philosophie du passé et du présent, redoutablement armée de criticisme, sceptique et pessimiste, mais avide de foi, cherche à résoudre l'angoissante énigme de l'univers.

§

Loin d'être un exposé de philosophies, un défilé kaléidoscopique de systèmes et de doctrines comme la *Tentation* de Flaubert, la *Nef* est une dramatique épopée de la Pensée, où les idées, personnifiées, agissantes, s'affrontent, mesurent leur force, mènent de rudes combats, créent et anéantissent à leur gré des mondes. Epopée sans égale dans toute la poésie mondiale. Toutes les philosophies de l'Orient et de l'Occident, du passé et du présent ont été mobilisées pour cette lutte titanique de l'Esprit.

Poète penseur, qui unit à la puissance froide de l'abstraction le pouvoir de rêve, à l'esprit d'analyse l'imagination fulgurante, Bourges a dégagé des philosophies leur poésie profonde. Sortant les idées de leurs cadres, les extrayant de systèmes désuets, de dogmes périmés, il leur a conféré un nouvel éclat, une puissance de vie insoupçonnée.

(28) *La Nef*, p. 150.

Tel symbole, telle image dans la *Nef* recèlent une prodigieuse richesse et complexité d'idées. Entre autres l'image de l'Epée se ployant en roue et se consumant lentement (29) qui termine la discussion entre Prométhée et son fantôme (grandiose dialogue sur le libre arbitre, où s'entre-choquent les philosophies des Présocratiques).

L'épée, sortie du flanc meurtri, du sang de Prométhée, forme vivante de sa douleur et qui symbolise la libre personnalité humaine, prenant la forme de la Roue, image de la Fatalité du retour éternel des choses, figure la Liberté se pliant aux ordres de la Nécessité, agissant de concert avec elle (30).

Sa lente destruction par le feu traduit l'idée d'Héraclite du retour des mondes au sein du feu universel et symbolise en même temps le terme des migrations de l'âme. Cette image, si riche de pensées antiques et orientales, terminant le grand débat sur la Fatalité, exprime la conviction pessimiste de Bourges que la liberté n'existe pas sur terre et que le règne de l'inexorable Fatalité ne cessera qu'avec la vie, lorsque les mondes, rendus au repos éternel, rentreront dans le Nirvâna universel.

Car l'Epée du Titan représente non seulement la liberté, mais encore le « principe d'individuation ». « En effet, si la roue d'Adrastée fait de l'univers une masse, l'épée, en séparant les êtres, les isole (31). » Elle est la forme qui s'empare de la matière indéterminée, la marque de son empreinte, fait, dans l'unité infinie, jaillir la multitude. Elle figure la *Guerre* d'Héraclite, principe créateur de vie, générateur de la variété des formes. Pour le sage d'Ephèse, cette variété, l'existence individuelle des êtres, est une déchéance. Ce qui est distinct doit, sous l'action d'un principe qu'il appelle la « Paix », retourner

(29) « Vois, échappée de ta main, se ployant en cercle et pareille à une roue, elle se consume avec lenteur. » *La Nef*, p. 168.
(30) C'est le conflit fécond des contraires, des forces agissantes en sens opposés, comme celles qui maintiennent bandée la corde d'un arc.
(31) *La Nef*, p. 156.

à l'identité, à l'état originel d'ignition, d'embrasement universel. Chez Empédocle également, l'existence des êtres serait « l'œuvre de la Haine (32) ». Pour Philon d'Alexandrie, le Logos qui retranche le monde des Idées du monde sensible, où règne la multiplicité, où vivent les êtres séparés de Dieu, prend la forme d'épée. Conceptions mystiques qui s'apparentent aux idées hindoues, d'après lesquelles Brahma déchu doit rentrer dans le non-être pour recouvrer son unité primordiale.

Démêlant les affinités secrètes, Bourges a rapproché, fondu en un harmonieux ensemble, des pensées d'inspiration très diverse, comme on extrait des fleurs les plus variées un parfum qui les contient toutes.

Le sujet de la *Nef* demandait un langage à part : expression poétique des vérités les plus exactes. C'était une gageure. Bourges y a pleinement réussi. Sa riche nature, sa chaleur d'âme, son souffle lyrique, les prestiges de son art revêtent l'esprit de la connaissance des formes de la beauté et baignent l'émotion intellectuelle d'une atmosphère de rêve. « Du style de la *Nef*, il n'y a qu'un mot à dire : il atteint la perfection. Un feu intérieur, un feu lyrique en soulève, en anime les périodes d'une rythmique palpitation. Sur le tout plane une sérénité intellectuelle qui émeut et qui frappe de respect. Nul, depuis Chateaubriand et Flaubert, n'a écrit ainsi (33). »

RENÉE ABERDAM.

(32) Rohde : *Psyché.*
(33) Margueritte (Paul et Victor) : « L'œuvre d'Elémir Bourges », *Revue Bleue*, déc. 1901.

MON PAYS SERA LE PLUS GRAND[1]

—

VERS LA PAIX?

M. Herriot, après la victoire de son parti, avait exprimé sa volonté d'apporter la paix aux peuples.

Aussi l'Allemagne attendait de lui et de sa collaboration avec le chef des travaillistes anglais, M. Mac Donald, l'inauguration d'une politique nouvelle à son égard.

Cependant, M. Blumenroth faisait au président du Conseil français un grave reproche : celui d'avoir, au cours d'une interview donnée au *Vorwärts*, proclamé qu'il serait heureux de s'entendre avec l'Allemagne républicaine; mais qu'il ne voulait connaître ni les hommes de droite, ni les grands industriels.

— Si l'on veut s'entendre avec l'Allemagne, disait le Conseiller de Justice à M. Bergmann, il faut la prendre comme elle est, sans jeter l'exclusive contre personne. Or, l'Allemagne incline de plus en plus vers un système d'ordre et d'autorité, et les partis sur lesquels M. Herriot voudrait appuyer sa politique franco-allemande sont en régression.

— L'erreur de votre président du Conseil, ajoutait M. Blumenroth, erreur en un certain sens tout à son honneur, est de vouloir garder des idées qui pouvaient être bonnes dans l'opposition comme contrepoids, mais qui, chez un homme au pouvoir, peuvent fausser toute sa politique, à l'extérieur et à l'intérieur.

« Nous trouverions un second exemple de cette dangereuse fidélité au passé, dans le fait qu'au moment

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 816 à 819.

même où des problèmes vitaux pour la France exigeraient l'union de tous les Français, M. Herriot a cependant porté au premier plan des préoccupations de sa majorité les deux questions les plus irritantes de toutes : celle de l'ambassade du Vatican et celle des lois laïques. Il a ainsi provoqué, au Parlement, la première protestation officielle de l'Alsace-Lorraine contre la France.

— Oh! monsieur le Conseiller de Justice! Vous savez bien que l'Alsace et la Lorraine sont attachées de cœur à la France.

— Sans doute. Aussi n'ai-je point voulu parler d'une protestation contre le rattachement à la France; mais d'une protestation contre ce que l'Alsace-Lorraine considère comme l'esprit persistant de la France. Et c'est déjà bien grave.

« Si j'avais une sympathie moins vraie pour votre pays, je me réjouirais, comme le font beaucoup d'Allemands, de ces fautes, de ces gaffes, comme on dit chez vous. Mais je m'en attriste, car si mon rêve devait un jour se réaliser, de voir nos deux pays marcher côte à côte, j'aimerais sentir à côté de nous une France d'ordre et d'autorité.

« Cela dit, je considère le passage de M. Herriot au pouvoir comme un intermède utile à la préparation de l'avenir que je voudrais voir. M. Herriot s'est trop engagé par toutes ses déclarations précédentes pour ne pas nous restituer à brève échéance le bassin de la Ruhr. Il se trouve actuellement à Londres. Le Foreign Office saura fortifier, n'en doutons pas, sa volonté de marcher dans la bonne voie. »

Quand s'ouvrit à Londres, au mois de juillet, la Conférence décidée par les deux ministres pour fixer les conditions d'application du plan Dawes, M. Blumenroth en suivit, avec un intérêt passionné, les discussions très mouvementées.

Il triomphait de pouvoir démontrer à M. Bergmann que l'Angleterre, s'opposant une fois de plus à la France, ne pouvait pas se résigner à voir ce pays occuper la Ruhr. Puis, aux derniers jours de la Conférence, quand M. Mac Donald eut accordé à M. Herriot que la France gardât la Ruhr un an encore, le Conseiller de Justice, dans un accès de violente mauvaise humeur, reprocha une fois de plus à l'Angleterre ses trahisons.

Comme M. Bergmann souriait de cette colère, M. Blumenroth, craignant d'être pris pour un exalté et un isolé, lui tendit les deux derniers numéros des *Frankfurter Nachrichten*, où quelques passages étaient marqués, en marge, d'un gros trait au crayon rouge.

L'auteur accusait nettement l'Angleterre de perfidie et lui reprochait de vouloir, par le maintien d'une atmosphère impure, empêcher le rapprochement franco-allemand contraire à ses intérêts. M. Mac Donald n'était qu'un pauvre homme au destin tragique qui, tout en ayant toujours à la bouche les mots « liberté » et « démocratie », donnait cependant à la France, au mépris de la conscience, de la morale et des traités, la possibilité de tenir militairement sous le joug une part importante du peuple allemand. Quant à M. Herriot, qui avait déçu lui aussi les espérances que son arrivée au pouvoir avait soulevées, il était caractérisé de la même manière.

M. Bergmann, après avoir parcouru les passages marqués du trait rouge, crut devoir signaler à M. Blumenroth un article de l'*Echo de Paris*, où les résultats de la Conférence de Londres étaient aussi âprement critiqués que dans les *Franckfurter Nachrichten*.

— Cela n'a rien de surprenant, répondit le Conseiller de Justice, puisque la France et l'Allemagne jouent toutes les deux un rôle de dupes.

M. Blumenroth se procura l'article de l'*Echo de Paris*, et la conclusion le fit tressaillir.

Pertinax, après avoir signalé tous les abandons consen-

tis à Loudres, et dressé un sombre tableau de l'effacement de la France, de son impuissance et de sa servitude, posait enfin une question qui, sous sa plume, prenait une signification tragique : « La seule issue serait-elle pour nous une entente avec l'Allemagne? »

— Ah! se dit M. Blumenroth, si la presse française de droite en arrive là, c'est dans un accès de mauvaise humeur; mais c'est tout de même une idée qui s'est imposée à l'esprit de l'auteur.

Le colonel de Villerban partageait la mauvaise humeur de Pertinax. La nouvelle orientation politique où la France semblait vouloir s'engager compromettait, d'après lui, non seulement le paiement des réparations, mais, chose plus grave, la sécurité nationale.

Comme Dussaule lui objectait que la sécurité serait bien plus grande si elle était assurée par des accords internationaux, ainsi qu'on se proposait de le faire à la prochaine assemblée de la Société des Nations de Genève, le colonel répondit :

— Attendons, mon cher Dussaule, de voir ce qu'enfantera cette vénérable assemblée pour assurer la paix et la sécurité des peuples. Mais quoi qu'elle nous donne, il est un principe qui gardera toujours, à mon avis, toute sa valeur : Il vaut mieux, en ces choses-là, compter sur soi-même que sur les autres.



Genève, que ton lac est beau, sous le bleu du ciel, par la brise fraîche!

Que de fois, bercé par le doux clapotis des vagues, j'oubliais jadis, sur ses bords, la voix doctorale des professeurs ou les chants joyeux des étudiants! Ma pensée s'attardait à la contemplation d'un monde qu'elle créait, aux contours très purs, comme les blanches cimes éternelles qu'on voyait au loin.

Peut-être que sur les bords de ton lac, ô Genève, des hommes graves sont aussi venus reposer, par les beaux matins de septembre, leur pauvre front chargé de pensées trop lourdes : la paix du monde à organiser! Peut-être qu'au doux clapotis des vagues, ils ont senti se briser en eux les chaînes de la vie courante, et leur pensée s'est envolée dans le royaume des visions très pures.

Ils étaient venus porteurs de projets différents pour essayer de s'élever très haut dans le ciel... Mais dans ces projets différents, on sentait dominer le souci des intérêts divergents à défendre; on pensait que ce serait une fois de plus l'histoire de la Tour de Babel!

Mais un souffle du large a soulevé les âmes.

Oh! les nobles colères et les juvéniles espoirs : « Sus au monstre! Mort au Moloch dévorant! Plus jamais de guerre! Le monde en a trop souffert. »

— Mais si des difficultés s'élèvent entre deux ou plusieurs nations?

— Un arbitrage obligatoire, rendu par la Cour de La Haye, devra les résoudre.

— Mais si quelque peuple, se croyant au-dessus des arbitres, refuse de les écouter ou d'observer leur sentence?

— Celui-là sera l'agresseur. Sus à l'agresseur! Tout le monde ligué contre lui! Il faut ligoter le monstre. Il faut abolir la guerre.

Les hésitants étaient emportés par le souffle pur. Ce fut beau comme une nuit du 4 août. Les privilèges, les intérêts particuliers étaient oubliés. Nous donnerons de l'argent! Nous donnerons des hommes! Nous donnerons des armes! Nous ferons la police des mers! Tous unis contre la guerre!

Et la France, au dernier jour, disait, par la bouche de M. Briand:

« Je signerai sur l'heure ce protocole. »

Les peuples, encore endoloris des maux de la grande guerre, avaient cru percevoir dans les airs la joyeuse promesse : « Paix sur la terre. »

Pourtant, en Allemagne, le chant d'allégresse n'avait pas d'écho.

Tisch, plein d'amertume, disait un matin à Lionel :

— L'Allemagne n'était pas là-bas. La France ne veut pas qu'on la reçoive à la Société des Nations. Il paraît que tout ce travail de Genève s'est fait contre nous. C'est nous qui sommes le monstre, la bête de l'Apocalypse. Mort à la bête! Toutes les précautions sont prises pour nous garrotter.

— Mais non, Tisch, ce n'est pas ainsi, répliqua Lionel. L'Allemagne a été invitée à prendre sa place à la Société des Nations. On l'attend, car la paix de l'Europe ne peut pas être assurée sans elle.

— Mais on veut qu'elle abandonne la Russie, sa seule amie.

— Oh! son amie! Enfin! Sachez, Tisch, qu'on ne veut pas séparer l'Allemagne de son amie. La Russie sera reçue elle aussi; mais les nouveaux venus seront admis aux mêmes conditions que les autres, et ils devront accepter les obligations du pacte de la Société des Nations.

— C'est tout naturel!

— Mais cela ne paraît pas à l'Allemagne très naturel, et c'est pourquoi elle hésite à entrer à la Société des Nations.

— Je ne savais pas cela.

Les grandes nations ne se pressaient pas de mettre au bas du Protocole leur signature.

L'Angleterre de M. Mac Donald n'avait pas encore osé imiter le geste confiant de la France.

Celle de M. Baldwin, qui lui succéda, fit savoir que le document de Genève ne pourrait être ratifié que s'il était accepté par l'ensemble des Dominions.

C'était, dans ces conditions, la mort du Protocole et des grands espoirs qu'il avait soulevés dans le monde.

Dussaule a dû subir les remarques un peu ironiques du colonel de Villerban.

Il se demande, le cœur un peu gros, si le colonel n'aurait pas raison quand il déclare que la marche en avant du monde a toujours pour symbole un serpent qui se mord la queue, un cercle sur lequel on tourne éternellement.

Au fond de son être s'affrontent deux voix, et il les écoute avec émotion.

La voix du doute :

Je pense au vieux mythe très douloureux, mais très profond des Grecs. Sisyphe roule vers le sommet de la montagne sa lourde pierre qui toujours retombe. Ainsi l'humanité s'essaye à gravir les sommets lointains pour y déposer son fardeau trop lourd; mais toujours, quand elle croit approcher du but, elle glisse, et tout recommence.

La voix de la foi :

Je pense à un autre récit des temps très antiques. Mythe, légende ou histoire? Qu'importe. Sa véracité demeure la même.

Moïse, sur la montagne, écrit sur la pierre la loi divine, le but vers lequel les hommes doivent aller.

Descendu dans la plaine, il trouve les hommes si loin, oh! si loin, du but entrevu, qu'il brise les tables, découragé.

Mais la voix de l'Eternel retentit : « Moïse, remonte sur la montagne, et écris de nouveau les tables. »

Moïse obéit, et les tables reconstituées sont devenues la loi du monde...

Dussaule se sent consolé. Il sait qu'un jour, lointain peut-être, mais qui viendra, les tables de la paix seront de nouveau écrites; les idées du Protocole triompheront...

Une telle semence ne tombe pas en vain dans l'âme des peuples.

Un sourire vient sur ses lèvres et il se dit : « La France la première l'avait signé. »

★

Le nouveau ministère anglais qui se disposait à donner, par l'intermédiaire de ses Dominions, le coup de grâce au Protocole, eut à prendre une autre décision très grave.

L'Allemagne réclamait, pour le 10 janvier, l'évacuation de la zone de Cologne, disant que, par l'acceptation du plan Dawes, elle avait satisfait, et au delà, à toutes ses obligations envers les Alliés.

Mais M. Baldwin et M. Chamberlain, inquiets de voir le général de Seeckt accomplir patiemment avec l'appui du Reich une œuvre puissante de redressement militaire, décidèrent que Cologne ne serait pas évacué le 10 janvier. La France se joignit peu de jours après à cette déclaration.

M. Blumenroth s'indigna de ce refus d'évacuer Cologne; mais il n'en fut pas surpris. Ce lui fut l'occasion de signaler, une fois de plus, à ses compatriotes la vanité de la prétendue amitié anglaise qui se dérobait toujours dans les cas de quelque importance pour l'Allemagne. L'occasion aussi de leur signaler l'intérêt qu'il y aurait à se tourner franchement du côté de la France et à lui dire, sans réticences comme sans exigences inacceptables, comment on concevrait avec elle un avenir de paix et de collaboration étroite.

Et, comme si la France eût été déjà l'associée de l'Allemagne, le Conseiller de Justice critiquait ce qu'il appelait les symptômes décevants de la vie politique française. C'était l'époque où se déroulait à la Chambre le débat sur la suppression de l'ambassade au Vatican.

— Pourquoi tant d'agitation pour si peu de chose ? Moi, qui suis protestant, j'ai pourtant approuvé l'Allemagne sans réserves quand elle a décidé d'avoir désormais un ambassadeur auprès du Saint-Siège. Là-bas se croisent tous les fils de la politique internationale, et c'est, pour un diplomate, le meilleur poste d'observation.

— Je suis de votre avis, répondait le Contrôleur général; mais beaucoup de Français font, de la suppression de cette ambassade, une question de principe.

— Voilà bien le tempérament français! Brasser des idées, jeter des principes l'un contre l'autre. Mais, dans ces jeux-là, toute politique constructive est oubliée. Vos finances, de nouveau, vont à la dérive; le franc a repris sa baisse et vos journaux parlent chaque jour de la crise de confiance qui, peu à peu, gagne les esprits.

— Capitaine, dit M. Rauenthal, les Français savent profiter des leçons qu'on leur donne.

— Expliquez vos paroles, je vous en prie.

— L'an passé, quand nous avons voulu renverser M. Poincaré, nous avons fait baisser le franc. Maintenant, ce sont les Français eux-mêmes qui retirent leurs capitaux et vendent des francs pour renverser M. Herriot, qui ne leur inspire pas confiance.

— C'est absurde, ce que vous dites.

— Capitaine, sur ces questions-là, je suis renseigné. La finance française aura raison de M. Herriot. Je puis d'ailleurs lui donner encore un coup de main en vendant de nouveau des francs.

— Et vous contribuerez à renverser un homme dont vous devriez cependant souhaiter le maintien au pouvoir.

— C'est vous qui dites maintenant des choses absurdes.

— M. Herriot vous a cependant abandonné la Ruhr, et les sanctions économiques, et bien d'autres choses.

— En paroles... peut-être; mais nous n'avons reçu ni

la Ruhr, ni Cologne... M. Herriot n'est qu'une doublure de M. Poincaré! Il avait de bonnes intentions et de beaux projets; mais pas du tout l'énergie d'un homme de gouvernement. Sentant que le terrain vacillait sous ses pieds, il s'est mis à flatter la droite dans sa haine contre l'Allemagne, et son discours sur la nécessité de garder fermement le Rhin a été applaudi frénétiquement par les pires nationalistes.

— Cela signifie que l'inquiétude provoquée par l'évolution politique de l'Allemagne et par sa préparation militaire secrète a gagné M. Herriot lui-même. La France se préoccupe à juste titre de sa sécurité à venir.



A quelque temps de là, M. Rauenthal interpella Chenut :

— Vous voyez, capitaine, que l'Allemagne a la naïveté de se préoccuper elle aussi de la sécurité de la France!

— Cela m'étonne encore beaucoup plus que vous, monsieur Rauenthal.

L'étonnement de Chenut provenait du fait que l'Allemagne offrait de participer à la conclusion d'un pacte qui garantirait à la Belgique et à la France leurs frontières présentes.

Les gouvernements alliés, eux aussi surpris, prirent du temps pour donner leur réponse. Quelle occasion, pour les diplomates amateurs, d'exercer leur finesse d'esprit! Et pour le groupe des Amis de la Paix de reconstruire, au pays des rêves, le beau château que l'aquilon venu de la Ruhr avait renversé!

Mais le groupe des Amis de la Paix ne se réunissait plus. M. Hochlied et M. Bergmann voulaient désormais agir par d'autres méthodes. Au lieu de grouper comme par le passé des hommes qui, malgré certaines diver-

gences inévitables, avaient cependant sur la question des rapports internationaux une certaine affinité de tendance et de sentiments, ils s'efforçaient de provoquer, autant que possible, le heurt des pensées adverses.

C'est ainsi que M. Bergmann, à l'occasion d'une petite soirée donnée chez lui, réussit à mettre en contact le colonel de Villerban et M. Blumenroth. Le général de Schœndorf avait décliné l'invitation.

La soirée fut très animée et très cordiale.

Quand vint, pour lés hommes, l'heure de la politique, M. Blumenroth donna de la proposition allemande relative au pacte une explication qui jeta d'abord la consternation parmi les Français.

— Certains polémistes, dit-il, et en particulier le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes*, reprochent à l'Allemagne de vouloir aller s'asseoir, sur un pied d'égalité, à la même table que les Alliés pour sortir ainsi de l'isolement et de l'humiliation où l'a plongée le traité de Versailles.

« Je ne serais pas surpris que telle ait été, en effet, la pensée de M. Stresemann. Ce ne serait alors, si j'ose dire, qu'une marche d'approche pour arriver un jour à faire entendre officiellement l'ardente protestation que tout notre peuple aspire à crier au monde; car, voyez-vous, l'aveu honteux de culpabilité que l'Allemagne a dû signer pour ne pas mourir, c'est notre tunique de Nessus, et nous n'aurons de paix intérieure, ni de repos, que nous ne l'ayons enfin rejetée loin de nous.

— C'est la vérité, dit M. Hochlied.

Ce fut chez les Français de l'angoisse et de l'effroi, comme s'ils eussent vu, tout à coup, des abîmes s'ouvrir et des catastrophes s'annoncer fatales.

M. Kirchenlein leur dit :

— Vous savez que je ne suis pas tendre pour l'Allemagne sur la question des responsabilités. Je n'en suis que plus libre pour déplorer que les Alliés aient conçu le

traité de paix, non selon les anciens usages, comme une note à payer imposée par les vainqueurs aux vaincus, mais comme une condamnation infligée à un bandit longtemps traqué, que l'on est arrivé à prendre.

« La France de Napoléon avait, j'imagine, dans ce domaine de lourdes responsabilités à porter. Les vainqueurs, cependant, se sont contentés de garder comme prisonnier de guerre l'empereur dangereux. Ils n'ont jamais parlé d'infliger une marque d'infamie à la France.

« Les vainqueurs de maintenant n'avaient pas davantage le droit de s'ériger en un tribunal de justice, où ils étaient eux-mêmes juges et partie; ils n'avaient pas le droit de condamner un accusé sans l'entendre, sans même avoir un code, un article de loi internationale pour appuyer leur verdict.

« Plus tard, quand le code contre la guerre sera rédigé et accepté, on pourra traduire à la barre du monde le peuple accusé de l'avoir violé. En attendant, il fallait se contenter de l'antique usage, la loi du vainqueur au vaincu, qui faisait, du reste, la partie belle aux Alliés.

— Cela eût en effet mieux valu, dit le colonel de Villerban, se plaçant sans doute à un point de vue tout autre que celui de M. Kirchenlein.

M. Bergmann remarqua :

— Des considérations comme celles que nous venons d'entendre pourraient contribuer, dans l'avenir, à solutionner le grave conflit soulevé par la question de la responsabilité allemande. On pourrait casser en quelque sorte le jugement pour vice de forme, sans toucher au fond.

« Le verdict serait, par conséquent, nul et non avenu. L'Allemagne serait débarrassée de la tunique de Nessus dont parle M. Blumenroth. Le traité ne subsisterait plus que par la loi du vainqueur au vaincu, et l'Allemagne devrait alors le reconnaître comme tel.

— Il ne subsisterait plus du tout, objecta le colonel

de Villerban. Le traité de paix est basé sur l'idée de la culpabilité allemande; si la base venait à manquer, l'Allemagne se croirait fondée à répudier le traité lui-même.

— Elle n'en ferait rien, assura M. Blumenroth, puisqu'elle a accepté le plan Dawes et qu'elle propose maintenant de garantir, en s'associant au pacte, vos frontières issues de la guerre.

— Celles de la France et de la Belgique, mais pas celles de la Pologne.

—Comment voulez-vous que nous acceptions nos frontières de l'Est, en particulier le fameux couloir de Dantzig? C'est comme si l'on vous avait laissé en Alsace-Lorraine, partant de Kehl pour arriver à Metz, une large bande de territoire allemand.

— La population des territoires silésiens laissés à la Pologne n'est pas allemande.

— Elle est tout au moins aussi allemande que la population alsacienne est française. Il y a même, entre ces populations poméraniennes et nous, des affinités de tempérament, de langue et de culture qui n'existent pas entre les Alsaciens et la France. Nous vous garantirions cependant l'Alsace et la Lorraine. N'est-ce donc rien, dites, de vous abandonner ainsi, par une convention librement consentie, la Terre d'Empire?

— Sans doute, sans doute, murmura le colonel assez mollement.

Bientôt, il reprit :

— Malheureusement, nous avons tout lieu de croire que l'Allemagne est liée militairement avec la Russie. Si un jour ce dernier pays attaquait la Pologne, la France, alliée de la Pologne, serait obligée de lui venir en aide. L'Allemagne, à son tour, devrait soutenir la Russie et, en cas de victoire, elle prendrait l'Alsace, la Lorraine et bien d'autres choses.

« L'Angleterre était sur le point de conclure un traité avec la Belgique et avec la France. L'Allemagne a voulu

se mettre en travers de ce pacte qui l'inquiétait. Elle a proposé de s'y associer et de se lier en apparence du côté du Rhin, alors qu'il lui resterait, par suite des imbroglios de l'Est, l'entière possibilité de reprendre tout ce qu'elle semblait donner. Voilà le piège où la France doit se garder de tomber. »

M. Kirchenlein parla de nouveau, mais d'une voix devenue triste.

— Contre ce raisonnement, je ne puis rien dire. C'est évidemment une crainte que l'on peut avoir, et nous ne pouvons pas établir qu'elle est vaine. On peut, d'ailleurs, jeter ainsi sur toutes choses le poids paralysant du soupçon. Rien n'est possible dans ces conditions.

« Il y a pourtant une autre Allemagne que l'Allemagne guerrière et revancharde; une jeune Allemagne qui aspire à prendre pied sur les ruines de l'autre. Pourquoi ne pas penser que c'est elle qui s'applique à parler un langage nouveau? Elle, qui veut évidemment sortir de la honte et reprendre une place honorable parmi les peuples, mais qui le veut désormais dans la paix et dans le travail? Elle est obligée, cette jeune Allemagne, d'user de prudence pour s'affirmer, d'aller lentement, pas à pas, pour n'être pas écrasée par l'autre. Elle offre ce qu'elle peut. Pourquoi ne pas croire à son offre...? »

M. Bergmann approuvait. Et Dussaule ajouta :

— On crée, je le dis toujours, l'avenir par la foi.

— C'est en effet une affaire de foi, dit le colonel; mais cette foi-là, je suis obligé de confesser que je ne l'ai pas.

— Venez-vous demain à la première de *Bélial*? demandait peu de temps après M. Hochlied à M. Bergmann.

— Qu'est-ce que *Bélial*?

— Une pièce de théâtre fortement pensée d'un de mes amis de Wiesbaden. Venez voir ça. Vous serez saisi. C'est la voix de l'Allemagne nouvelle dont parlait M. Kirchenlein, de cette Allemagne qui s'est affirmée puissante par

son vote du 29 mars et qui va, au second tour, confirmer sa victoire en écartant de la présidence du Reich le candidat que voudraient y pousser les nationalistes.

Le lendemain, M. Bergmann prenait place aux premières galeries, quand le rideau se leva devant une salle très convenablement remplie.

Un prologue montra Bélial, messager de Satan, envoyé sur la terre sous une apparence humaine, pour y accomplir une horrible mission. Bélial prend horreur de lui-même et refuse, malgré les objurgations de Beelzebuth, d'accomplir l'ordre de Satan. Bélial est un démon qui renie son maître. Il veut rester homme et réaliser l'humanité dans ce qu'elle a de plus grand et de plus sublime.

Beelzebuth le quitte, moqueur et provocant. La lutte va continuer entre eux.

Les deux premiers actes se déroulèrent, intéressants en eux-mêmes, mais sans faire entendre à M. Bergmann la voix de cette Allemagne nouvelle que M. Hochlied lui avait annoncée. Bien au contraire, le contrôleur général sentit revivre l'esprit de l'Allemagne militariste. Le deuxième acte s'achevait sur l'ordre de mobilisation, conseillé, décidé par la grosse industrie allemande.

Beelzebuth jette un regard de triomphe à Bélial, qui, devenu chef du parti populaire, n'a pas pu, malgré ses efforts, arrêter la catastrophe en marche.

Au troisième acte, une sape où les hommes mènent la triste vie du temps de la guerre. Ceux de cette sape font la guerre de mines.

Ils sont affligés du plus insupportable des officiers, moqueur, dédaigneux, hargneux envers tout le monde.

En revanche, ils ont avec eux, dans la sape, un vieux compagnon qui s'est engagé par pure solidarité humaine. Il a voulu partager la souffrance des autres, et il s'efforce d'être, dans la tourmente, un semeur de bonne humeur, d'espérance et d'idéal.

Grâce à lui, les dernières mines ont explosé, de part et d'autre, sans causer mort d'homme.

L'officier, qui surprend le vieux au moment où il va donner à l'ennemi le signal avertisseur, écarte les autres hommes et reste seul sur le devant de la sape avec le coupable.

M. Bergmann, qui vient de comprendre la situation, tressaille profondément.

Ah! cette fois, c'est bien du nouveau! de l'inimaginable! de l'incroyable! L'homme âgé, c'est Bélial, et l'officier c'est Beelzebuth! Oui, Beelzebuth, sous l'uniforme d'un officier de l'ancienne armée, monocle à l'œil... L'auteur a osé cela!... Ce crime de lèse-armée, de lèse-patrie!... A Wiesbaden! Dans la ville où l'empereur se plaisait tant à venir! Dans le théâtre que Guillaume II affectionnait entre tous les théâtres de l'Allemagne! Et le public accepte cela! Pas un coup de sifflet, pas un cri, pas une protestation! Décidément, un autre esprit passe sur la ville et sur l'Allemagne.

Au dernier acte, la guerre est finie.

En Allemagne, les foules, recueillies, viennent de rendre hommage au Mort Inconnu.

Le gardien d'une tour, un vieillard raconte à sa petite-fille que, depuis sa jeunesse, il n'a pas entendu sonner la cloche de sa tour. Cette cloche a nom « Misericordia ». Elle sonnait au temps où il y avait encore sur la terre respect humain et crainte de Dieu. Elle ne pourra retrouver sa voix que pour annoncer le retour du règne de la miséricorde et de l'amour.

Or, voici que le chef de l'État (Reichsobmann) vient visiter la tour. Il porte un large vêtement à plis et dit, d'une voix prophétique, que l'heure est venue de faire sonner la cloche.

C'est l'aurore du Reich nouveau où le travail sera la pensée de tous, où tous les conflits seront apaisés, où le

plus grand sera celui qui saura le mieux se mettre au service de tous.

La cloche se met en branle. Et, tandis que Beelzebuth disparaît dans un grondement souterrain de tonnerre et que le Reichsobmann, qui n'est autre que Bélial, étend les bras et meurt, la « Misericordia » sonne, ...sonne le triomphe de la paix et de la vie.

M. Bergmann rendit visite à l'auteur de la pièce. Il le trouva mélancolique et désenchanté.

— Mes plus chaleureuses félicitations, dit le Contrôleur général. C'est beau et c'est courageux. Je souhaite que *Bélial* ait un grand succès.

— Hélas! dit l'auteur, vos vœux ne se réaliseront pas. La salle était pleine d'amis personnels. Du point de vue politique, mon parti ne m'approuve pas. Seuls les socialistes sont avec moi.

Peu de jours après, le maréchal de Hindenburg, ancien commandant en chef des armées allemandes de la Grande Guerre, était porté à la Présidence du Reich, par près de 15 millions de voix contre 14 millions, environ, au Dr Marx.

Le maréchal de Hindenburg Reichsobmann! Est-ce lui qui va revêtir le blanc vêtement à plis du prophète? Lui qui, du bronze des canons qu'il fit si longtemps sonner pour l'âpre bataille, fera sortir la cloche « Misericordia » qui doit annoncer aux hommes le temps de la bienveillance et de la paix?

Les Français, en général, ne pouvaient y croire, et même une certaine inquiétude les avait gagnés.

Quelques-uns, cependant, essayaient de se rassurer en se disant que l'élection du maréchal de Hindenburg à la présidence de la République n'exprimait pas la véritable orientation politique de l'Allemagne.

Mais Chenut déclarait :

— Une seule chose a de l'importance, c'est le résultat.

Von Hindenburg est nommé. Ce zélé serviteur de Guillaume II aura vite fait d'étouffer la jeune Allemagne et la République.

Le colonel de Villerban protesta :

— Pourquoi voulez-vous qu'il étouffe la République? Il va demain lui prêter serment.

M. Bergmann éclata de rire.

— Peste! dit-il, je ne croyais pas que l'esprit de caste eût sur toi tant de prise. Toi qui vois toujours, chez les Allemands, le côté inquiétant des choses, tu défends maintenant le maréchal von Hindenburg comme s'il était de ta famille ou de ton régiment. Parce qu'il s'agit d'une haute personnalité militaire, tu t'indignes qu'on la soupçonne de pouvoir violer un serment de fidélité à la République.

— C'est vrai, dit en souriant le colonel. J'ai une si haute idée de l'armée et de son sentiment de l'honneur, qu'instinctivement je proteste lorsque je vois tomber le soupçon sur quelqu'un qui la symbolise. J'ai même une certaine admiration pour ce vieux serviteur de la monarchie qui, élevant son amour du pays au-dessus de ses opinions politiques, se met au service de la République.

« Je n'en reste pas moins plein d'inquiétude pour l'avenir. Le maréchal de Hindenburg sera, j'en suis convaincu, fidèle à son serment. Cela ne saurait l'empêcher de travailler à remettre sur pied sa patrie. Sous ses directives, l'Allemagne deviendra très vite un pays avec lequel il faudra compter. Notre nouveau gouvernement fera bien de garder les positions de la France et de ne pas faire un pas de plus dans la voie des concessions et des évacuations où l'on s'était déjà laissé entraîner.

M. Hartenfels, membre influent du Centre catholique avait voté pour le Dr Marx; mais il était prêt à donner désormais au maréchal tout son appui dans son parti et dans le pays.

L'ancien colonel pliait à ce moment-là sous le poids d'une lourde douleur. Son fils Eitel venait de mourir en Amérique, victime d'un accident d'automobile. Else avait écrit à ses parents le jour même de l'accident, ne cachant pas la gravité des blessures, mais laissant tout de même beaucoup d'espoir. Cependant le jeune homme expirait dès le lendemain.

Lionel, qui avait reçu une lettre de faire-part, rendit visite aux infortunés parents.

Il leur exprima, du mieux qu'il le put, une sympathie très sincère, et il s'informa si Mme Hartenfels se sentait assez forte pour se rendre en Amérique.

— Hélas! non. D'ailleurs tous les projets sont maintenant changés, dit-elle dans un sanglot.

Son mari expliqua qu'Else allait liquider les affaires de son frère, une grosse entreprise agricole que le pauvre garçon avait, en quelques années, colossalement développée. Quand la jeune fille aurait réalisé tout cet avoir, dans quelques mois peut-être, elle reviendrait.

Comme la visite de Lionel prenait fin, M. Hartenfels fit un effort sur lui-même pour terminer l'entretien sur une question d'intérêt plus vaste que sa douleur.

Il parla un instant de l'élection présidentielle en Allemagne, dit quelques mots des affaires religieuses de France, qui lui semblaient être en meilleure voie, puis il tendit la main à Lionel en le remerciant encore de sa sympathie.

M. Hartenfels, parlant de la France, avait eu la délicatesse de ne faire aucune allusion aux difficultés tragiques qui semblaient menacer l'avenir du pays. Il n'avait rien dit des progrès inquiétants de l'offensive d'Abd-el-Krim au Maroc; ni de la situation désespérée de la Trésorerie française; ni de l'inflation dévorante qui, poursuivant sa marche, de l'Est à l'Ouest, semblait vouloir fondre sur la France.

M. Hartenfels n'avait rien dit; mais d'autres Allemands laissaient à l'occasion sentir toute leur pitié, même leur dédain, pour les pauvres Français dont l'argent perdait de nouveau sa valeur.

Mme Lionel et sa fille Marie, s'étant arrêtées à la devanture d'un magasin, entendirent chuchoter derrière elles : « Voyez donc les lèche-vitrines! Elles ne peuvent rien acheter et elles se contentent de coller leur nez sur les verres. »

A la débine des particuliers s'ajoutait celle de l'armée qui ne recevait plus pour couvrir les frais de l'occupation qu'une somme forfaitaire insuffisante. Il fallait alors gagner sur tous les chapitres, lésiner à propos de tout.

Chenut, qui ne pouvait s'adapter à cette situation nouvelle, dit un soir à ses camarades :

— C'est miteux et humiliant. J'en ai maintenant assez et je vais un de ces jours me faire inscrire comme volontaire pour le Maroc.

Il ne tarda pas à réaliser ce dessein.

A la gare, tandis que tous ses camarades étaient venus pour lui serrer la main avec affection, il disait sa tristesse de quitter de si bons amis, mais sa joie d'aller vers une vie plus active.

On l'accablait de prophéties flatteuses :

— Nous te connaissons assez pour savoir que tu feras là-bas glorieusement ton chemin.

— Nous aurons bientôt l'occasion de t'écrire : commandant Chenut.

Il fit un geste assez évasif. Et, comme le train s'ébranlait, il mit la main sur son cœur, restant silencieux à la portière, tandis que les camarades criaient encore :

— Bonne chance! Au revoir!

D'autres départs allaient se produire, volontaires ou imposés.

Le colonel de Villerban quittait Wiesbaden et l'armée

du Rhin dans un état d'esprit semblable à celui de Chenut.

— Nous ne sommes que des niais, disait-il, la veille de son départ. L'Allemagne a joué devant nous sa comédie de la misère et de la ruine...

— Ce fut plutôt une tragédie, interrompit quelqu'un.

— En effet, une tragédie, car il y eut d'innombrables victimes; mais sur la masse de ces victimes s'est édifié l'avenir allemand.

Deux ans ne se sont pas encore écoulés depuis, que l'Allemagne, en apparence saignée à blanc, semblait pour longtemps au rang des puissances qui n'ont plus qu'une existence végétative. Mais déjà elle éclipse, de son clinquant, la France deux fois victorieuse. Les voyageurs allemands, les villégiateurs allemands envahissent les divers pays. Ils arrivent partout, florissants et crânes : Vous voyez, c'est de nouveau nous. Voici de l'or, servez-nous bien.

Quant à nous, je n'en parle pas.

Cependant, le colonel dépeignait avec force la baisse du prestige français en pays rhénans, puis, se tournant vers Dussaule, il concluait :

— Voilà, mon pauvre ami, où nous mènent les utopies et la poursuite d'une prétendue grandeur, faite d'abdication et d'effacement, qu'aucun peuple ne saurait comprendre.

C'était l'époque où Else Hartenfels revenait d'Amérique. Il lui avait fallu près de quatre mois de démarches et de pourparlers pour réaliser l'avoir de son frère, mais elle revenait de là-bas avec une belle fortune en dollars.

La jeune fille fut surprise, lors de sa première sortie en ville, de ne plus voir flotter sur la rue Guillaume les drapeaux français.

On lui expliqua que le cercle des officiers, le bureau de la place et d'autres services avaient été transférés

dans un même bâtiment, derrière le théâtre. C'était plus modeste, moins cher et très peu en vue.

Mlle Hartenfels comprit ainsi, d'un seul coup, par ce repli des drapeaux français, le nouveau caractère de l'occupation.

C'était, pour beaucoup d'Allemands, une joie de voir les difficultés où se débattait « la grrrande nation ». Ils saluaient déjà, dans le proche horizon, les événements propres à briser pour longtemps son orgueil : la perte du Maroc et l'effondrement financier.

Chez M. Blumenroth, les malheurs de la France et la baisse de son prestige éveillaient aussi une certaine satisfaction; mais c'était chez lui autre chose que la « Schadenfreude ». Il espérait que, de l'épreuve, on verrait sortir une France plus humble et plus accommodante.

— Votre étoile baisse et la nôtre monte, disait-il à M. Bergmann. Quand elles se rencontreront dans le ciel, puissent leurs clartés s'unir pour jeter sur la route quelque lueur.

Le Conseiller de Justice eut bientôt une joie. La proposition de M. Stresemann, relative au pacte de sécurité, avait conduit les puissances à Locarno, où elles avaient élaboré toute une série de traités et de conventions d'arbitrage.

M. Blumenroth saluait ces accords comme un premier résultat obtenu par des conversations cordiales entre les délégués allemands et les délégués français. Pour cette raison, et à cause de tout ce qu'il voyait en germe dans ces accords, il les défendait avec conviction auprès de ceux de ses compatriotes qui les combattaient.

Les occasions de le faire ne lui manquaient pas.

Un de ses collègues opposait à la politique nouvelle « de soumission » la bonne vieille méthode qu'il exposait ainsi :

— On nous demandait de l'argent et nous répondions: « Ah! que nous voudrions pouvoir vous en donner beaucoup! Mais, hélas! nous n'en avons pas. »

« On nous ordonnait de livrer des armes et nous répliquions : « Emportez ou détruisez toutes celles que vous trouverez. Pour nous, nous ne saurions où en prendre. »

« Ainsi nos dettes ont été réduites; la commission de contrôle a été rendue ridicule et finalement inutile...

— Et la Ruhr a été occupée, interrompit M. Blumenroth; tandis qu'avec les méthodes nouvelles, nous obtenons l'évacuation de Cologne, en attendant le reste.

— Mais nous acceptons, et cette fois volontairement, les affreuses mutilations de la patrie allemande : l'inique partage de la Silésie.

— Non, non, pas cela.

— L'abandon de l'Alsace-Lorraine.

— Ah! l'Alsace-Lorraine! Eh bien, oui, c'est le sacrifice que l'Allemagne doit faire à la France, sans arrière-pensée, pour vivre en bonne amitié avec elle.

— Trahison. N'est-ce pas pitié de voir ceux qui furent un certain temps à la tête de la résistance se montrer maintenant faibles et complaisants envers l'ennemi. Le président Hindenburg lui-même manque d'énergie.

A ces mots, le général de Schœndorf s'indigna qu'on osât mettre en cause le maréchal.

— Je le suivrais avec une foi aveugle par tous les chemins où il voudrait nous faire passer, dit-il, car je sais qu'il n'a d'autre but que de refaire l'Allemagne grande.

— Par la paix ou par la guerre?

— Il est trop vieux pour faire de nouveau la guerre. Donc, avec lui, par la paix. Plus tard, avec un autre, comme Dieu voudra.

On parle aussi de Locarno et du maréchal chez le libraire socialiste M. Fischer.

Lionel vient d'exprimer l'idée que le candidat des

partis de gauche à la présidence du Reich, le Dr Marx, n'aurait pas pu faire cette politique. Et M. Fischer répond :

— Sûrement pas, car il se serait fait assassiner. Seul un Hindenburg pouvait se permettre d'appuyer la politique de Locarno.

— Vous en étiez en effet bien loin, lors de la campagne électorale. Un de vos papiers, distribué dans la rue, parlait entre autres choses de la Grande Allemagne, du Deutschtum à réaliser; tout comme les racistes les plus surchauffés.

— De telle sorte qu'il faudrait se réjouir, pour la paix, du triomphe du maréchal sur le Dr Marx, remarqua Dussaule.

M. Fischer se demanda si Dussaule venait de parler avec ironie ou avec sérieux; puis il donna un violent coup de poing sur le comptoir et dit :

— Ah! ces Français! Ils ne comprendront jamais rien à la politique. Le Deutschtum, c'était pour la propagande électorale.

— Voilà un aveu bien grave, monsieur Fischer. Si les partis de gauche se croient obligés, pour les besoins de leur propagande, de mettre la réalisation du Deutschtum dans leur programme, c'est donc que cette idée est enracinée dans l'âme du peuple.

— Ah! les Français! répéta M. Fischer... Vous êtes tous des Poincaré!...

Dussaule et Lionel s'exclamèrent :

— Vous nous faites beaucoup d'honneur!

— Je veux dire que vous êtes tous têtus comme M. Poincaré. Le mot « têtu » ne rend peut-être pas bien dans votre langue ce que je pense. Les Français ne voient devant eux que le but. Ils foncent dessus, opiniâtres et entêtés, sans que rien puisse les détourner du chemin choisi. Nous autres, nous ne craignons pas les détours. Pour aller en avant, nous commençons parfois par mar-

cher en arrière. Nous parlons du Deutschtum pour arriver au programme pacifique de la Sozialdémocratie. Le président Hindenburg a cru bon de passer par Locarno. Nous ne savons pas où il veut aller. Plus tard seulement, vous pourrez dire si son triomphe vaut mieux, pour la paix, que celui du Dr Marx.



Ce jour-là, Dussaule, en rentrant chez lui, trouva sa femme triste et les yeux rougis.

— Qu'as-tu donc, Simone, on dirait que tu as pleuré?

— Oui, dit-elle, j'ai pleuré en lisant une lettre de Gisèle. Tiens, lis-la, tu seras toi aussi ému.

C'était la première lettre que Gisèle de Villerban écrivait à son amie depuis son arrivée au Maroc. Après quelques mots sur le début de ses fonctions, la jeune infirmière abordait très vite un pénible sujet.

Il y a près de trois semaines, racontait-elle, *on a transporté à notre hôpital un officier gravement blessé, dont on vantait beaucoup la bravoure et le dévouement. Il avait plusieurs fois rempli, comme volontaire, des missions périlleuses et, un matin, il était parti à la tête d'un petit détachement pour secourir un poste cerné par les ennemis. L'assaut de la petite troupe avait été mené avec une telle furie, qu'en un instant les Marocains furent dispersés; mais l'officier tombait à l'heure même de sa victoire, blessé à la tête et à la poitrine.*

Imagine-toi ma surprise et ma douleur quand j'ai su qu'il s'agissait du capitaine Chenut. C'est à peine si je l'ai reconnu, tant il était à la fois bruni et pâle, et surtout amaigri. Lui, quand il m'a vue sous le costume d'infirmière, quel bon sourire et quelle joie!...

— C'est vous qui me donnerez vos soins. Je guérirai plus vite.

Ce n'est pas moi qui avais à lui prodiguer les soins nécessaires; mais j'allais souvent causer un moment avec notre ami.

Je savais qu'il ne pouvait pas guérir. Lui aussi comprit très vite que les médecins n'avaient pas d'espoir.

Il resta brave devant la mort à l'hôpital, comme il l'avait été devant elle dans les combats.

— Des hommes comme moi, disait-il, n'ont pas d'autre but que de bien mourir si l'occasion leur en est donnée. Je ne crois qu'à cette loi-là : n'être ni lâche, ni malhonnête.

Un matin, il m'a parlé longuement du passé. Il a évoqué bien des souvenirs de Wiesbaden. Son animation était telle qu'il semblait aux trois quarts guéri.

Le soir même, il expirait.

Cette mort a brisé mon âme...

Lionel, en apprenant la mort de Chenut, décida de partir lui aussi pour le Maroc.

Diverses considérations l'y faisaient, d'ailleurs, penser depuis quelque temps.

Sa sœur Marie allait se marier à Nîmes et sa mère resterait désormais avec elle dans le Midi. D'autre part, il semblait se confirmer que les Français abandonneraient prochainement aux Anglais la région de Wiesbaden.

Lionel, avant de présenter sa demande d'envoi au Maroc, avait écrit au colonel de Villerban pour avoir certains renseignements qui lui semblaient de première importance.

Maintenant qu'il avait entendu le récit des derniers jours de Chenut, il sentait que sa décision était prise. Il voulait être là-bas, aux armées en campagne, plutôt que dans une autre ville de Rhénanie ou dans une garnison de France.

Mais pourquoi là-bas?

Il crut percevoir en lui — était-ce bien possible? — la voix d'un passé qu'il avait maudit; l'appel des impressions puissantes de la vie au front.

— Ah! non, se dit-il. Non, ce n'est pas pour cela que je veux partir; c'est pour venir en aide à ceux que la guerre maudite a blessés.

Il lui vint en mémoire de longs fragments d'un article lu dans un journal allemand.

L'auteur se donnait comme un ennemi irréconciliable de la guerre, inuhmaine et immorale. Il haïssait la guerre.

— Et cependant, disait-il, si je viens à sentir l'odeur d'une fumée âcre, si j'aperçois des arbres chauves et déchiquetés, ou si je me trouve sur quelque colline dénudée et morte, je me sens brusquement repris par la sensation de la guerre, et c'est en moi une séduction, une griserie.

Quelle était donc cette énigme et cet attrait mystérieux de la guerre?

— Au temps de notre enfance, expliquait l'auteur, nous regardions, pleins de nostalgie, le point de l'horizon où le ciel semblait toucher la terre : c'était là-bas, pour nous, l'Inconnu, le Royaume du mystère qui tourmente et attire toujours les âmes.

« Ce point de l'horizon avait perdu pour nous, depuis longtemps, tout mystère; mais la guerre nous a maintenus pendant des mois et des mois sur les frontières mêmes du Royaume de l'Enigme. Des camarades avaient déjà franchi ces frontières... Ils gisaient de l'autre côté des fils de fer barbelés, taches grises sur le terrain, immobiles et silencieux, gardant pour eux le secret de l'énigme enfin résolue.

« Tout à coup, le cœur se serrait dans une effroyable attente. Le mystère arrivait... on le sentait là, tout proche, dans le sifflement, dans le hurlement d'un obus... Sur qui allait-il tomber? Dans le silence de mort qui suivait l'épouvantable fracas, le cœur battait plus fort encore, et l'on se disait : « Je vis encore. »

L'auteur concluait en disant :

— Nous ne voudrions pas ne pas avoir vécu ce temps où chaque heure avait pour nous la valeur terrible d'être peut-être notre dernière, où tout était enveloppé du mystère qui de tous côtés nous guettait.

« Je hais la guerre, et pourtant je ne voudrais pas effacer ces années de ma vie. »

Lionel sentait passer en lui quelque chose de cette griserie étrange. Les évocations se succédaient d'elles-mêmes.

Il revécut l'instant où, pénétrant avec son médecin chef dans un abri du Chemin des Dames, un gros obus éclatant sur leurs talons boucha aux trois quarts, derrière eux, l'entrée de la sape; l'instant aussi où, sortant la tête de la tranchée pour jeter un regard sur la ligne ennemie, il sentit sa poitrine oppressée et l'air lui manquer au passage de la « marmite » qui éclatait une seconde après sous ses yeux. Il se revit encore, un soir à la nuit tombante, courant sur un terrain plat, sans un abri, sous une pluie d'obus et de balles; et c'était pour lui, à chaque instant, une joie nouvelle de se répéter : « Tu vis encore, tu vis encore. »

Ah! comme la fine analyse du journaliste allemand lui paraissait juste! Et la conclusion aussi, qu'il se surprit à répéter pour lui-même :

— Je hais la guerre; mais je ne voudrais pas que le souvenir de ces années-là fût absent de ma vie. »

Alors Lionel eut peur. Il eut peur pour lui-même; peur qu'il y eût toujours dans le fond de son être une place intime où le Dieu maudit trouverait encore comme un sanctuaire... peur pour l'Allemagne, pour la France, pour l'humanité.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, Lionel se fût fait inscrire tout de suite pour le Maroc, si l'une des questions posées au colonel de Villerban n'avait eu trait à une affectation spéciale à demander. Décidé désormais à donner suite à son projet, même s'il ne pouvait avoir l'affectation désirée, il se mit à prendre des dispositions de départ et à faire des visites d'adieu.

Chez les Hartenfels, où il n'avait pas cru pouvoir se

dispenser d'aller, la conversation fut banale et languissante. Quelques mots sur l'amélioration des relations entre l'Allemagne et la France; puis quelques regrets exprimés par M. Hartenfels sur le prochain départ des Français et quelques questions encore effleurées. On échangea de part et d'autre des vœux très sincères, et Lionel entendit, un instant après, se fermer derrière lui, pour la dernière fois, la porte de cette maison où il avait vécu quelques-unes des heures les plus ardentes de son existence.

Le colonel de Villerban écrivit une longue lettre à Lionel.

Il lui expliquait d'abord que le médecin chef de son régiment, qui avait déjà plus de deux ans de Maroc et dont la santé avait été assez éprouvée au cours du dernier été, allait rentrer en France dans deux ou trois mois. Le colonel espérait pouvoir faire obtenir ce poste à son jeune ami et il lui conseillait de retarder un peu sa demande de départ. D'ailleurs, rien ne pouvait, en ce moment, attirer au Maroc un jeune médecin avide d'activité. C'était l'inaction complète; les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver.

La plus grande partie de la lettre du colonel était réservée aux Pays rhénans, « ces pays où il avait vécu des jours d'enthousiasme et de grand espoir, mais où il avait vu pâlir peu à peu l'éclat de la France par suite de toutes les concessions absurdes que l'on avait faites à l'Allemagne, ...ces pays que l'on commençait à évacuer par une dangereuse et coupable imprudence.



Le départ des Français se faisait affreusement brusqué. Après une période d'incertitude, au cours de laquelle toutes sortes de nouvelles contradictoires avaient été colpor-

tées, on avait appris tout à coup qu'à la fin de décembre il ne devait plus rester de troupes françaises dans la région de Wiesbaden. Cela faisait un délai de quelques semaines, quand on avait dit qu'il faudrait des mois.

Par des températures de 15 à 20 degrés au-dessous de zéro, par la bise, la glace et la neige le long des chemins, les trains régimentaires déménageaient du matériel et les trains de camions, moteurs refroidis, haletaient, avançant avec peine. Quand tout à coup survint le dégel, ce fut pire encore.

Dans les demeures, les commissions d'inventaire travaillaient sans arrêt, et les Français quittaient par flots la riante Wiesbaden et les autres garnisons du Taunus. Ils s'en allaient, pour la plupart, vers le séjour triste et coûteux des chambres d'hôtel qui devait durer des semaines et même des mois.

Les supplications affluaient auprès des autorités : de grâce, quinze jours, huit jours de délai; et toujours pour d'excellentes raisons. Mais les ordres, venus de très haut, étaient inexorables : Rien... rien. Plus de Français à Wiesbaden à la fin du mois.

Toute cette hâte fiévreuse de départ n'empêchait pas un journal d'écrire, de la part de son correspondant de Londres :

On explique que si les Anglais évacuent lentement la zone de Cologne pour s'en aller vers Wiesbaden, cela tient à ce que les Français n'ont pas évacué la région

Cependant, on pouvait voir parfois, sur quelque voie de garage, aux heures matinales, un train de wagons-couchettes aux portières closes. Des familles anglaises s'y étaient endormies la veille au départ de Cologne. Il était trop matin encore pour les réveiller, mais bientôt on les conduirait dans leurs nouvelles demeures, où tout le confortable était préparé : salles chauffées, déjeuner servi.

Deux jours encore et le drapeau de la Grande-Bretagne

remplacerait à Wiesbaden, sur là demeure des anciens ducs de Nassau, le drapeau de la France.

— Puisse cet événement n'être pas un symbole, disait M. Blumenroth, et ne pas signifier que l'Angleterre tiendra désormais dans l'esprit allemand la place qu'y devrait occuper la France.

« Beaucoup de mes compatriotes attendent la cérémonie de la transmission des pouvoirs comme un jour de fête ou de délivrance. Ce sera pour moi un jour aussi triste que celui de mon expulsion. J'irai saluer à sa descente le drapeau français, mais je quitterai la place du Château avant que le drapeau anglais ne s'élève.

— Quel malheur, dit M. Bergmann, que l'Allemagne, dans son ensemble, ne soit pas aussi désireuse que vous de vivre en bonne amitié avec la France!

— Hélas! monsieur le Contrôleur général, même si toute l'Allemagne pensait comme moi, nos pays n'arriveraient pas, je le crains, à s'entendre.

— D'où vous vient aujourd'hui tant de pessimisme, monsieur le Conseiller de Justice? Vous étiez après Locarno plein de confiance.

— Je considérais, alors, Locarno comme un premier pas vers une étroite collaboration franco-allemande pour une politique active. Je crains, à la réflexion, que l'acceptation de cette conférence, où la France a mis tant de temps à se laisser traîner, n'ait été, de la part de votre pays, qu'un acte de résignation à la volonté anglaise; et que les accords signés ne soient, pour la plupart des Français, qu'un nouveau moyen de maintenir l'Allemagne en tutelle.

— Les pactes de Locarno n'ont pas été pour la France un acte de résignation; mais une œuvre accomplie en pleine sincérité, avec le profond désir d'arriver à une entente durable avec l'Allemagne.

— Peut-être au prix d'un malentendu. Il ne peut pas,

vous le savez, y avoir de rapprochement sincère dans le maintien intégral de la situation actuelle. Mais il serait possible de trouver des arrangements qui donneraient satisfaction à la partie raisonnable de l'Allemagne, sans coûter bien cher à la France, ni briser son entente avec la Pologne, si l'on ne se laissait pas aveugler, de part et d'autre, par la peur obsédante de provoquer le mécontentement anglais.

« Je crains que, chez vous et chez nous, on ne le comprenne pas encore assez bien, et voilà ce qui cause mon pessimisme; car il ne peut y avoir, sur notre vieux continent, ni travail fécond, ni repos possible, ni espoir vivant, tant que les peuples ne sentiront pas la querelle franco-allemande apaisée, et que la vision d'un nouveau corps à corps possible glacera les cœurs.

— Pourquoi soulever la vision d'un nouveau corps à corps, quand les peuples viennent de manifester leur désir d'entente et de paix? Vous ne croyez donc pas à ce qui est l'esprit même de Locarno? Ou, disons mieux encore, au triomphe de l'esprit du Protocole de 1924, qui, lui, était vraiment de nature à liguer les peuples contre la guerre?

— Je vous répondrai en vous racontant une courte histoire.

« J'ai un petit-fils de neuf à dix ans, d'un tempérament assez vif, même batailleur. Tout dernièrement, il est revenu de l'école les vêtements déchirés, le visage passablement égratigné.

« — Vilain garçon, lui dit son père; tu m'avais promis de ne plus te battre, tu m'as menti.

« — Papa, ne te fâche pas aussi fort, répondit l'enfant. Je t'assure que je ne t'ai pas menti. Je voulais bien ne plus me battre; mais je n'ai pas pu. »

« Telle est la nature humaine, monsieur le Contrôleur général. Les peuples aussi voudraient bien ne plus se battre; mais ils ne peuvent pas réaliser cette volonté.

— Quel argument vous me donnez contre vous-même, monsieur le Conseiller de Justice!

« J'étais, dans mon enfance, un peu comme votre petit-fils, et vous aussi, peut-être : l'esprit vif et la main leste; nous donnions aisément des coups. Mais, à mesure que nous grandissions, nous arrivions à retenir toujours mieux nos gestes. Depuis que nous avons l'âge de raison, nous ne nous sommes plus battus; nous ne nous battrons plus jamais. C'est le privilège de l'homme, de pouvoir dompter sa nature.

« Ainsi en sera-t-il de l'humanité. Il lui faut, à elle, beaucoup plus de temps qu'aux individus pour accomplir son évolution; mais un jour viendra où, comme nous, elle aura cessé de se battre.

— Admettons que ce jour, une fois, puisse luire. Si cela doit arriver dans des siècles, en quoi cela peut-il intéresser nos générations? Mais par la collaboration, l'entente, osons dire le vrai mot, par l'alliance franco-allemande, nous assurerions un siècle de paix à l'Europe; et ce serait quelque chose à inscrire dans le présent.

Le lendemain, veille du jour de la transmission des pouvoirs, Dussaule et Lionel, oppressés par l'idée de la séparation toute proche, se rendaient chez un jardinier de la banlieue. Lionel voulait envoyer des fleurs et des plantes d'ornement à Mme Bergmann, chez qui il était invité, une fois encore, avant son départ.

Le jardinier, qui avait toujours témoigné aux Français de la sympathie et de la confiance, exprima sa tristesse de les voir partir; puis il s'écria textuellement :

— Briand est fou de se laisser rouler comme il le fait. Il ne connaît pas les Prussiens. Ils disent qu'après Locarno la sécurité de la France est assurée et que vous n'avez pas besoin d'occuper les Pays rhénans. Ce qu'ils veulent, c'est mettre l'occupation dehors; et puis...

L'homme, pour exprimer plus vigoureusement sa pensée, serra les poings et les dents, fit entendre un rugissement et, rassemblant les épaules, il fit le geste de se jeter en avant comme pour enfoncer une porte :

— Vous verrez ça un peu plus tard; alors, vous penserez à moi et vous direz : « Un simple jardinier nous l'avait annoncé. »

« N'écoutez pas Briand si vous voulez avoir la paix. Ecoutez Poincaré; c'est un grand Français; c'est un homme comme Bismarck. Vous me comprenez? Si vous écoutez Briand et si vous évacuez toute la ligne du Rhin, alors bientôt... »

Il refit son expressive mimique et continua :

— J'étais il y a peu de temps à la brasserie. Tout près de moi, des jeunes gens disaient : « Quant tout sera parti et que nous irons en France, nous n'y laisserons plus une pierre sur l'autre. »

« Moi, je leur ai dit : « Tandis qu'on vient d'essayer de travailler à la bonne entente et à la paix, vous autres vous parlez ainsi; ce n'est pas bien. »

« Ils m'ont regardé avec des yeux méchants et ils ont ri. Quand le Prussien rit, le diable rit.

« N'oubliez pas ce que je vous dis. »

Le jardinier prit enfin note de la commande de Lionel et, au moment où les deux Français le quittaient, il dit encore :

— J'étais « Rheinländer » et je le demeure de cœur et d'âme. J'espère que les Anglais maintiendront l'ordre dans la région. Quand tout sera parti, peut-être qu'on me tuera. Soyons cependant prudents, et si vous répétez mes paroles, ne laissez pas comprendre qui vous les a dites.

— Cet homme-là ne manque pas d'intelligence, dit Lionel en sortant du jardin.

— Bien loin de là, répondit Dussaule.

— Ce qu'il dit de la jeunesse allemande est malheureusement bien vrai.

— Du moins pour une partie de la jeunesse.

— Alors, plus tard, quand nous serons partis...

— Peut-être. Mais si nous ne partions pas, le danger resterait le même, ou plus grave encore; car aucune force ne serait capable de s'opposer, dans quelque temps, à l'action des apôtres de la revanche quand ils iraient aux foules : « Haut les cœurs pour la libération de la patrie! »

Tout en causant, les deux amis montaient la côte du Nérolberg, d'où Lionel voulait contempler une dernière fois le panorama de la ville.

Arrivés en haut, ils s'assirent sur un banc près de la coupole.

Wiesbaden apparaissait, superbe, dans la limpidité de ce jour d'hiver.

Lionel, silencieux, cherchait du regard les divers quartiers de la ville : la place du Château, le Kurhaus, puis, sur la colline d'en face, la rue de Bierstadt et la villa qu'il avait si longtemps habitée; enfin, plus à droite, la rue de Mayence...

Il ne retint pas longtemps les souvenirs que cette rue évoquait en lui... Ses regards se portèrent plus loin sur la plaine : c'était Mayence et la longue ligne du Rhin.

Un beau pays où les Français allaient demeurer encore.

Plus à gauche, il situait, sans les voir, Oppenheim et Worms.

Worms! la petite ville où, au printemps de 1921, il avait entendu des délégués de toute l'Allemagne protestante, assemblées pour célébrer le quatrième centenaire de la comparution de Luther devant la Diète d'Empire, chanter avec une puissance qui le fit frémir le choral de leur maître : « C'est un rempart que notre Dieu. »

La région où certaine tradition fait mourir le héros Siegfried !

Terres d'affection mystique pour les Allemands. Dussaule disait vrai : la jeunesse serait toujours prête à se lever quand on lui dirait : Il faut jeter dehors ceux qui veulent tenir la place de nos héros et de nos dieux.

Partir? abandonner toutes les rives allemandes du Rhin? Mais après cela, serait-ce fini?

Lionel entendait maintenant les paroles pleurardes de l'homme qui, dans cette région même, s'était affaissé en face de lui, répétant, dans son désespoir : « Nous aussi, nous sommes des hommes. »

La méditation du jeune homme se prolongeait et Dussaule respectait son silence grave.

Un nuage cacha le soleil et tout aussitôt un coup de vent très froid vint rappeler qu'on était au cœur de l'hiver. Les deux amis se levèrent, pris d'un frisson.

Lionel, tiré de sa rêverie, dit à Dussaule :

— Il se peut que tu aies raison en ce qui concerne l'évacuation; mais d'autres problèmes infiniment graves sont agités.

« L'Allemagne, qui se fait prier pour entrer à la Société des Nations, n'a pas caché son intention de soulever, quand elle y sera admise, la question du désarmement. Elle estime que l'esprit du pacte de Locarno, c'est l'égalité des peuples; et elle ne se sentirait, dit-elle, sur un pied d'égalité avec les autres nations que quand celles-ci seraient désarmées comme elle.

« L'Angleterre, sur ce terrain, soutient l'Allemagne. Mais quand nous serons désarmés, qu'arrivera-t-il ? J'entends toujours la prophétie sinistre des jeunes gens : « Il ne restera pas dans ce pays pierre sur pierre. »

— Mon cher Lionel, l'application de la vieille devise : Préparer la guerre pour avoir la paix, n'a jamais donné que la guerre.

« Il faut voir ce que donnera la préparation de la paix.

Si contre toute attente elle ne donnait rien et laissait notre pauvre terre soumise, comme auparavant, à la sombre loi de la guerre, du moins le monde n'aurait rien perdu à essayer de se libérer.

— Pas le monde dans son ensemble; mais l'avenir de tel ou tel peuple particulier pourrait être bouleversé ou anéanti. L'avenir de celui qui aurait été le plus sincère et le plus loyal dans la question du désarmement; de celui qui n'aurait pas vu qu'il se faisait, tout autour de lui, une préparation redoutable, mais clandestine.

— Je comprends tes craintes qui peuvent être justifiées; mais cela ne peut rien changer à ma conviction. Te souviens-tu des longues discussions avec les camarades, à la lumière des bougies, dans les sapes sourdes? Nous disions, pleins de conviction : « Nous sommes des idéalistes. » Mais qu'était alors notre idéalisme ? Un monde d'idées très lointain, sans rapports réels avec notre monde; une galerie de tableaux qui nous enchantait, que nous contemplions parfois quand la réalité nous semblait trop laide; et c'était tout.

« J'ai senti pour ma part que l'idéalisme doit être autre chose, le jour où j'ai pris la résolution de mettre ma vie en harmonie avec mes idées. Mon idéalisme est désormais une foi invincible en la réalisation de l'idée; en la descente du monde de là-haut sur la terre.

« C'est là, ce me semble, la signification profonde du christianisme : Dieu qui devient homme; l'idée suprême qui prend corps; la beauté souveraine qui se réalise.

« Tout mon être croit à cette loi. Et ton âme à toi, Lionel, a besoin d'y croire, comme l'âme de tous les hommes et l'âme de tous les peuples.

« Un jour, l'idée vers laquelle le monde soupire sera la réalité. Il faut seulement que quelqu'un lui dise : « C'est chez moi que tu prendras corps. » Il faut un peu-

ple qui montre aux autres le nouveau chemin et les y entraîne. Je voudrais que ce fût la France. »

Au matin du 30 décembre, les policiers allemands mobilisés en très grand nombre assuraient aux abords de la place du Château un service d'ordre rigoureusement sévère.

Sur les trottoirs, la foule était assez dense. Sur l'escalier de l'hôtel de ville, des Anglais et des Français. Presque pas d'uniformes; mais des civils et des militaires en tenue civile.

D'un côté de la place, à gauche de l'hôtel de ville, les troupes françaises, éléments du 8e régiment d'infanterie et du 14e chasseurs à cheval, attendaient depuis un moment.

Onze heures sonnent à l'église et l'on entend approcher une musique lente et grêle. Bientôt apparaissent les Ecossais de l'armée anglaise, dans leur flamboyante tenue de parade.

Les cornemusiers : plume à la toque, la cornemuse ornée de petits fanions de rubans verts. Les tambours : cuirs étincelants d'un noir de jais, ou d'un blanc neige, peaux de léopard avec gueule ouverte et dents en croc.

Tout le détachement porte la jaquette et la jupe classique, bas écossais, guêtres blanches, avec deux bouts de ruban rouge.

Il se place, côté du Ratskeller, face aux Français.

Les commandements de l'officier français retentissent. Quel accent étrange ont-ils aujourd'hui?

Le général du 30e corps d'armée, accompagné de l'état-major de l'armée anglaise, passe en revue les deux détachements.

Une minute de repos; puis de nouveau les commandements : « Garde à vous! Présentez armes! »

Une sonnerie, bien connue sur la place, se fait entendre, une fois encore : « Au drapeau! ».

Grave, chacun salue, et des yeux s'humectent. Mais voici le refrain de la *Marseillaise*...

Et, pendant ce temps, lentement, le long du grand mât, le pavillon descend... descend...

La musique s'est tue. Un petit bout du drapeau se voit encore... puis plus rien.

L'immobilité et le silence sont poignants, même du côté des Allemands.

C'est une fin. Les couleurs de la France ont disparu. La France n'est plus ici.

Le *God save the king* se fait entendre, lent et solennel. Le drapeau de la Grande-Bretagne apparaît et il flotte désormais sur Wiesbaden.

Les troupes françaises prenaient position pour le dernier défilé et le départ. La foule commençait à s'agiter et à échanger des réflexions.

Lionel, qui était arrivé avec un léger retard, n'avait pu prendre place sur l'escalier de l'hôtel de ville. Il s'était glissé au premier rang, parmi les Allemands.

Il entendit derrière lui :

— Encore une qui pleure au départ des Français! Qui sait ce qu'ils emportent d'elle. Ces femmes-là devraient cacher chez elles leurs pleurs et leur honte.

L'instant d'après, Lionel se sentit trembler de tout son être.

Une voix répondait, frémissante d'indignation :

— Oui, je pleure de voir le drapeau anglais remplacer là-haut le drapeau français. Quand le drapeau allemand flottera de nouveau sur la ville, alors on me verra sourire, en battant des mains. Mais, en attendant, qu'avons-nous gagné? Le peuple est un grand enfant que tout changement amuse.

La femme qui parlait ainsi, dans la foule, derrière lui, Lionel ne pouvait la voir; mais la voix ne le trompait pas. C'était Else Hartenfels.

Sur la place, c'était fini. Le détachement français s'en allait, et déjà la musique du 8e régiment d'infanterie envoyait des échos assourdis.

Lionel, immobile, comme au garde à vous, tenait les yeux fixés sur le coin de la rue du Marché, par où s'en allaient les troupes. Comme les derniers soldats allaient disparaître, il leva la main et fit un long salut militaire, oubliant qu'il était en tenue civile.

La foule se dispersait, et tout à coup Lionel aperçut Else Hartenfels à côté de lui.

Il la regarda un moment sans rien dire, puis il demanda :

— Pourquoi êtes-vous venue voir cela?

— Pouvais-je ne pas venir? Je ne croyais pas, d'ailleurs, que vous y seriez.

Il lui tendit la main.

— Adieu!

— Quoi? Vous partez ainsi, sans venir saluer papa, depuis un mois que vous aviez pris congé?

— A quoi bon? Vous voyez; c'est un nouveau drapeau qui flotte, une nouvelle histoire qui commence, un nouvel avenir pour nos cœurs.

— Il n'y a plus d'avenir pour mon cœur.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? Vous avez la foi; moi, je ne l'ai pas. Laissez-moi vous dire quand même : « Dieu vous bénisse! »

Il lui prit la main, la serra un instant, y posa délicatement les lèvres et s'en alla.

Else Hartenfels le regarda partir, vers la gare...

Quelques secondes encore et il disparut sans se retourner.

LOUIS DUMAS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français*, XIXe siècle (*Madame de Staël, Chateaubriand*, 2 vol.; *Marceline Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Etudes diverses*, 1 vol.). Etudes des Lundis et des portraits classés selon un ordre nouveau et annotés par Maurice Allem, Garnier Frères. — Boyer d'Agen : *La guitare de Marceline Desbordes-Valmore*, Marcel Seheur. — *Poésies complètes de Marceline Desbordes-Valmore*, publiées par Bertrand Guégan, avec des notes et des variantes, tome premier, Editions du Trianon. — *Les Cahiers de Ondine Valmore*, avec une Introduction et des Notes de Albert Caplain, Conservateur de la Bibliothèque de Compiègne, et la reproduction de trois dessins d'Ondine Valmore, Ch. Bosse.

Attirés par le bruit que font, autour de leurs tréteaux, les bateleurs et les mercantis de la plume, les critiques négligent singulièrement, à cette heure, les silencieux érudits qui consacrent leur existence à rééditer les œuvres des écrivains disparus. Rarement ils font mention, dans leurs articles, de ces doctes et de ces laborieux. Pourtant ceux-ci mériteraient une sympathie plus active : accomplissant une tâche hérissée de difficultés et qui nécessite à la fois intelligence, compréhension et connaissances multiples, ils étendent le prestige des œuvres susdites et maintiennent un lien spirituel entre le passé et le présent.

L'un d'eux, M. Maurice Allem, s'est voué, au cours des dernières années, au double devoir de réimprimer les romans de Balzac et les travaux critiques de Sainte-Beuve, accompagnant d'une abondante annotation les textes soigneusement choisis et contrôlés de ces deux auteurs. On sait quels problèmes de tous ordres un commentateur doit résoudre quand il aborde un écrit balzacien. Les *Portraits* et les *Lundis* de Sainte-Beuve qui, des origines à l'an 1860, nous promènent parmi les méandres de la littérature, appellent d'autre part des éclaircissements très variés, une information englobant plusieurs siècles de vie sociale et de production intellectuelle.

M. Maurice Allem ne s'est point laissé rebuter par la complexité d'un tel labeur d'exégèse. Son savoir très réel, des recherches faites avec intelligence, lui ont permis d'éclairer tout ce qui, dans les proses du romancier et du critique romantiques, restait obscur ou bien demandait explication.

Sous la rubrique générale : **Les Grands Ecrivains Français,** il réunit peu à peu, sous une forme plus ramassée et plus cohérente, l'ensemble des portraits que Sainte-Beuve déduisit de ses lectures, de ses enquêtes et aussi de ses divinations et qui furent publiés pêle-mêle, de son vivant et après sa mort. Le critique ne donnait pas toujours, d'un premier élan de l'esprit, la touche définitive à ces portraits. Il éprouvait le besoin de reprendre ceux-ci pour les compléter d'éléments nouveaux qui lui avaient tout d'abord échappé. Ainsi consacra-t-il, par exemple, deux articles au cardinal de Retz, trublion d'une singulière complexité psychologique, et trois articles à Mme de Sévigné dont le caractère, les mœurs et la correspondance peuvent fournir l'objet d'examens successifs. D'autres personnages, particulièrement attachants, Chateaubriand, Mme de Staël, retinrent son attention passionnée à des intervalles assez fréquents pour que M. Maurice Allem ait pu constituer, des études consécutivement écrites sur le mélancolique René et sur la fougueuse virago de Coppet, deux volumes d'un puissant intérêt.

Le procédé d'éditeur de M. Maurice Allem consiste à joindre, sous une apparence de chapitres, dans l'ordre chronologique où ils furent publiés, les divers feuilletons que Sainte-Beuve élabora sur le même écrivain. Ainsi disposons-nous de l'image complète que ledit Sainte-Beuve conçut de cet écrivain, alors que, si nous ne nous abusons, ces feuilletons, dans les éditions antérieures des *Lundis* et des *Portraits*, dispersés de volume en volume dans un ordre chronologique général, laissaient cette image à l'état fragmentaire.

Ce classement synthétique, heureux en soi, présente cependant un inconvénient : il fait apparaître des redites que Sainte-Beuve ne se soucia point d'éviter. Pour atténuer l'effet fâcheux de ces redites, M. Maurice Allem a pratiqué, de-ci, de-là, rarement, des coupures dans les textes, sans cependant morceler ces textes, ni leur enlever leur éclat.

Comme nous l'indiquons plus haut, M. Maurice Allem ajoute d'autre part aux portraits de Sainte-Beuve un commentaire historico-littéraire d'une extrême richesse et qui tient un bon tiers de chaque volume. Est-il expédient de rejeter ce commentaire en appendice? Nous ne le croyons point. Lettrés et étudiants, principaux lecteurs de Sainte-Beuve, apprécieraient de voir ledit commentaire en bas de pages et de n'avoir point à le chercher. Ils éprouveront quelque difficulté à se reporter aux paragraphes le composant dans le volume où M. Maurice Allem a assemblé les portraits de poètes du XIX[e] siècle.

Dans ce volume figurent, aux côtés de Marceline Desbordes-Valmore, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire, Sully-Prudhomme, c'est-à-dire les « jeunes » de ce temps-là. Ces nouveaux venus dans la République des Lettres soutiennent des théories et utilisent des formes fort éloignées de celles que le romantisme fit triompher. Sainte-Beuve néanmoins les accueille avec indulgence et sympathie. Il s'efforce de les comprendre. Il loue leurs œuvres peut-être sans les goûter pleinement. Quand les *Fleurs du Mal* sont déférées aux tribunaux, il adresse à Baudelaire une lettre destinée à servir sa cause.

Pourtant il préférait les formules de l'art romantique aux formules de l'art parnassien qui naissait sous ses yeux. Une Marceline Desbordes-Valmore répondait mieux qu'un Leconte de Lisle à sa propre sensibilité. Il découvrit la jeune poétesse à l'époque où elle publia son second recueil de vers : *Les Pleurs*. Remué, dès le premier contact, par l'accent si nouveau que cette élégiaque, un peu à l'écart de l'école littéraire en renom et tenant à elle par de nombreux liens, mettait dans ses rimes, il ne cessa dès lors de l'encourager, saluant d'un article chacune de ses œuvres postérieures et se faisant, après sa mort, son panégyriste déterminé.

Il disait d'elle : « L'avenir, nous le croyons, ne l'oubliera pas; tout d'elle ne sera pas sauvé sans doute; mais, dans le recueil des *Poetæ minores* de ce temps-ci, un charmant volume devra contenir sous son nom quelques idylles, quelques romances, beaucoup d'élégies, toute une gloire modeste et tendre. Ce devra être, même plus tard, dans ce monde

éternellement renaissant de la passion, une lecture à jamais vive et pleine de larmes. »

Il contribua puissamment à lui assurer quelque crédit devant la postérité. C'est lui qui, cherchant les origines de la poésie valmorienne, évoque le doux fantôme de Mme Deshoulières. Marceline cependant ne doit à peu près rien à Mme Deshoulières dont elle ne connut peut-être jamais les idylles et les élégies. Leurs deux destinées se ressemblent néanmoins étrangement. L'une et l'autre traversèrent une jeunesse tourmentée. L'une et l'autre éprouvèrent, dans un âge encore tendre, la nécessité de traduire en vers leurs mélancolies. Mme Deshoulières enchanta de ses fades compositions les lecteurs du *Mercure galant*. Marceline recueillit une gloire soudaine en publiant dans le *Chansonnier des Grâces* et l'*Almanach des Muses* les chansons tristes que lui inspirait sa nature peu encline à l'optimisme. Toutes deux épousèrent des personnages qui leur procurèrent plus de déceptions que de bonheur. Toutes deux souffrirent des difficultés de la vie et moururent dans une situation voisine de la misère. Toutes deux enfin transmirent à leur fille leurs dons poétiques. Plus énergique que Marceline, Mme Deshoulières résista victorieusement aux tentations de l'amour. Elle comptait, de plus, au nombre des sceptiques qui n'attendaient aucun secours de la divinité et de la religion, différant en cela de Marceline dont l'âme était imprégnée de piété.

Sans doute le nom de Mme Deshoulières a-t-il traversé les siècles parce que la charmante femme écrivait sans apprêts sous l'inspiration de son cœur sensible et qu'elle sut plaire en stimulant chez ses lecteurs des émotions discrètes. Marceline, comme l'avait prévu Sainte-Beuve, les traversera également pour des raisons identiques. Un ton passionné anime son œuvre, enchante, conquiert, trouble et fait disparaître les défaillances dont cette œuvre est parsemée. Marceline tient, en vers, la gazette de son âme toute chaude de tendresse, d'enthousiasme, de rêveries et de chagrins. On placerait volontiers en épigraphe au frontispice de cette gazette ce huitain échappé à la plume de la poétesse :

Il fait froid aux lieux qu'amour fuit.

Romances, élégies, idylles, tant de rimes simples et chantantes ont pourtant failli périr après la mort de Sainte-Beuve. Pendant un quart de siècle, en effet, le silence tomba sur elles. En 1896, Benjamin Rivière, publiant, en deux in-octavos, la *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore,* attira de nouveau vers la défunte les sympathies du public et des lettrés. Dès lors celle-ci allait entrer dans la gloire par le ministère des biographes et des éditeurs. Successivement Arthur Pougin, Spoelberch de Lovenjoul, Paul Courteault, Eugène Vial firent connaître quelques épisodes de sa pénible existence. En 1910 et 1925, M. Lucien Descaves, et en 1926, M. Jacques Boulanger, le second complétant les documents du premier de curieuses révélations, reconstituaient la carrière de l'errante désenchantée sans cesse écrasée sous les mauvais coups du destin. Entre temps, Hippolyte Valmore et M. Boyer d'Agen donnaient de poignants recueils de ses lettres inédites. A cette heure la biographie de Marceline paraît éclaircie de la plupart de ses mystères. Elle contribue à expliquer les pages de son œuvre qui, sans elle, demeureraient encore pleines d'obscurité.

Au cours des années, tandis que les biographes s'efforçaient de situer Marceline dans la littérature de son temps, les éditeurs lançaient de nombreuses réimpressions, le plus souvent partielles, de ses œuvres. Nous ne les dénombrerons pas. A cette heure, la poétesse, qui se disait cependant elle-même « une bien ignorante et bien inutile créature » et qui n'attachait guère d'importance à ses écrits, jouit d'un incontestable renom. De pieux amants posthumes entretiennent autour de sa tombe une sorte de culte et recueillent jusqu'au moindre brimborion lui ayant appartenu.

M. Boyer d'Agen se range parmi ces dévots. Il estime les « chants passionnels » de son héroïne comparables « aux plus grands que la douloureuse humanité ait entendus depuis Sapho ». Cependant les rimes qu'il nous présente d'elle, dans un agréable petit volume portant le titre : **La Guitare de Marceline Desbordes-Valmore,** ne répondent nullement à cette appréciation. Elles révèlent généralement une uniforme médiocrité. Seul le sentiment qui les vivifie relève un peu leur fadeur.

M. Boyer d'Agen a réuni dans ce petit volume les chansons par lesquelles Marceline débuta dans les lettres et quelques petits poèmes de sa propre plume évoquant les différents « greniers » où logea la nomade. Marceline s'intéressait à la musique, pinçait avec feu de la guitare, tentait parfois de composer elle-même ses airs; mais ses chansons furent en général mises en musique par Pauline Duchambge, compositrice de la période romantique de faible inspiration, fort goûtée néanmoins de ses contemporains. Plusieurs de ces œuvrettes connurent une sorte de popularité en un temps où Desaugiers et Béranger détenaient un immense prestige dans un domaine qui semblait leur appartenir en propre. Sans doute durent-elles cette popularité au fait qu'elles apportaient une note de tendresse et de mélancolie dans le débordement de couplets satiriques, patriotiques, galants ou épicuriens que lançaient les rimeurs à la mode.

M. Boyer d'Agen a illustré son livre des portraits de Marceline et de son amie Pauline Duchambge, de reproductions bien caractéristiques des frontispices originaux des chansons et donné, en appendice, les thèmes musicaux de la compositrice. Ainsi a-t-il bien servi la mémoire de la poétesse.

M. Bertrand Guégan la servira mieux encore, car il vient, avec son bon goût d'artiste et sa précision d'érudit, de publier en édition de belle tenue typographique les **Poésies complètes de Marceline Desbordes-Valmore.** C'est en lisant ce bel ouvrage, composé d'après le texte de 1830 revu et modifié par l'auteur, que les lecteurs de l'heure présente pourront juger si Marceline mérite de figurer, comme quelques-uns l'ont prétendu, aux côtés de Lamartine.

M. Bertrand Guégan n'a pas rangé ces poésies dans un ordre chronologique général. Il les a classées par genres : *Idylles, Élégies, Romances, Poésies diverses* et semble, dans ce classement, les avoir insérées à leur date de publication assez voisine de leur date de composition. Elles reflètent ainsi les états d'âme de l'écrivain aux différentes phases de son existence.

M. Bertrand Guégan fera suivre, croyons-nous, ce premier tome de deux autres. Son intention consiste à nous fournir un texte complet de l'œuvre valmorienne permettant de la con-

naître dans son ensemble et de l'étudier sans avoir recours aux éditions originales devenues fort rares. Il ne s'est donc nullement inquiété de savoir si telle pièce avait plus de raison d'être réimprimée que telle autre pour sa valeur propre. Nous ne l'en blâmons pas; mais nous croyons qu'un choix opéré avec discernement dans cet ensemble révélerait plus nettement le fougueux talent de la poétesse. Vigny disait de Marceline Desbordes-Valmore, avec quelque exagération, qu'elle était « le plus grand esprit féminin de son temps »; il voulait dire peut-être « le plus grand cœur », l'âme la plus passionnée. A réimprimer la totalité de ses écrits, on aboutit mieux à démontrer l'ardeur de ses sentiments que la grandeur de son esprit.

En quelques brèves pages, en guise d'introduction, M. Bertrand Guégan nous donne une esquisse biographique parfaite de Marceline. Dans ses notes, rejetées à la fin du volume, notes très substantielles et riches de faits bibliographiques ou littéraires, il retrace en quelque sorte l'histoire de chaque poème, indiquant les dates et les circonstances de sa composition et élucidant les énigmes qui s'y peuvent présenter. En résumé son édition nous paraît de tous points excellente, digne du consciencieux érudit qui promène avec un égal savoir sa docte curiosité à travers les siècles.

Avant de disparaître de ce monde où elle avait tant peiné et tant gémi, Marceline Desbordes-Valmore subit la cruelle douleur de perdre sa fille Ondine. On ne sait comment elle parvint à surmonter cette épreuve. Elle affectionnait d'autant plus cette fille qu'elle dut sans cesse la défendre contre un mal bizarre, une sorte de consomption qui l'emportait lentement. Les deux femmes ne se comprenaient guère. Ondine vivait d'une intense vie intérieure. Elle était peu expansive. Au contraire de sa mère, elle témoignait d'une étrange pudeur de sentiments.

Elle avait hérité de cette mère la faculté de souffrir, aiguisée, dit Sainte-Beuve, « à un degré effrayant », mais nul ne le pouvait discerner. Souventes fois Marceline, voyant son enfant muette, recroquevillée sur elle-même, douta de son affection.

Ondine, dès le bas âge, manifesta du goût pour l'étude.

Elle devint rapidement une savante, éloignée du romanesque, parlant plusieurs langues et cultivant avec ardeur les sciences les plus diverses. En 1848, elle occupa les fonctions absorbantes d'inspectrice des institutions de demoiselles du département de la Seine, mais ces fonctions ne la détournèrent pas de l'étude. Elle était alors l'épouse de Jacques Langlais auquel, croyait-on, elle avait voué une affection plutôt tiède.

Les contemporains, sauf Sainte-Beuve peut-être, voyaient en elle une femme rétive, ombrageuse, peu attirante. M. Jacques Boulanger a été l'un des premiers à découvrir sa nature réelle et à nous la révéler, mais les documents principaux lui manquaient. M. Albert Caplain, en retrouvant et publiant **les Cahiers de Ondine Valmore** met enfin à nu l'âme de la jeune femme, âme frémissante de sensibilité, d'amour et de mysticisme.

La trouvaille de M. Albert Caplain est d'importance, car, dans les vingt-trois cahiers dont il a extrait la matière de son ouvrage et les éléments d'une exacte et curieuse introduction, Ondine formulait toutes ses confidences intimes. Ce que l'on peut savoir d'elle on l'apprend dans ces opuscules qu'elle ne destinait point à la postérité. On y rencontre des résumés de ses lectures qui la montrent curieuse de tout ce qui contribue à enrichir son esprit, des dessins originaux témoignant de belles qualités d'artiste, des notes de voyage, des documents se rapportant à sa tâche pédagogique, des comptes de ménage, enfin et surtout des essais, achevés ou inachevés, de nouvelles et des poésies.

En fait toute l'œuvre poétique d'Ondine figure dans ces feuillets restés jusqu'à l'heure inconnus ou tout au moins inexplorés, c'est-à-dire soixante-quatre pièces sans compter les pièces ébauchées seulement. L'une de ces pièces avait paru en 1834 dans une revue lyonnaise. Dix autres avaient été retrouvées par M. Jacques Boulanger. Les autres sont restées inédites. Ondine se refusa toujours à les publier, estimant « que la femme ne doit pas écrire », hors si elle est animée par le génie.

M. Albert Caplain réunit dans son ouvrage ces poèmes fugitifs et les proses qui lui ont paru les plus significatives.

Il ne s'illusionne pas outre mesure sur leur valeur littéraire. Ondine ne peut, en aucune façon, subir la comparaison avec sa mère. La seconde tirait son inspiration de ses sentiments et de la vie; la première semble surtout avoir reçu la sienne de ses inclinations religieuses.

Ondine cependant écrivait dans une langue ferme, avec plus de concision et de sûreté que Marceline, même dans certaines pièces de circonstances où le style se relâche souvent. Ses poèmes contiennent d'agréables sensations de nature. L'un d'eux : *La Mort du Papillon* est d'une belle qualité littéraire et philosophique. D'aucuns aimeront sans doute *Credo* où la poétesse révèle les divers aspects de sa piété passionnée.

M. Albert Caplain donne dans sa préface d'intéressantes précisions sur le foyer d'Ondine. Contrairement à ce que l'on a dit, la jeune femme vécut dans un état d'harmonie parfaite avec son époux, homme cultivé qui semble avoir ressenti une grande douleur de sa mort prématurée. Documents précieux, les *Cahiers*, sans permettre aucune pénible indiscrétion, nous ouvrent néanmoins le jardin secret d'une âme pleine de modestie et de noblesse.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gaston Pulings : *Perdre Cœur;* les Cahiers du Sud. — P.-C. Georges-François : *Poèmes d'outre-mer;* la Revue Mondiale. — Joseph Laplace : *Les Parfums rouges;* Editions des Roses. — Roland-Michel : *Les maudits, les truands;* la Maison des Ecrivains. — Jean Gilbert : *Pour mes Amis;* Maison du Bibliophile. — Martin Saint-René : *Le Sang des dieux;* Bibliothèque des Etudes Poétiques. — Albert Duvaut : *Poèmes Autunois;* Lemerre. — Hubert Pajot : *De mon courtil;* Studio technique d'Editeurs. — Raoul Lecomte : *Intailles;* Jouve. — Pierre Touton : *Hôtes et Gardiens;* La Caravelle.

Il est, on le sait, une classe de poètes de qui la faculté aiguë d'analyse se complaît à n'élire du monde extérieur que les éléments favorables à une connaissance sans cesse plus appliquée et plus exclusive de leur propre cœur, de leur cerveau encore davantage, d'eux-mêmes en quelque sorte isolés par le cadre qui limite leur vision, et moins comme des reflets, mais comme s'ils se saisissaient de leur moi, suprême creuset et régulateur de l'univers. M. Gaston Pulings n'est pas le moindre de ces poètes analystes, forcément mora-

listes ou auto-anatomistes et de leur pensée. La Rochefoucauld et Vauvenargues eussent été, s'ils y avaient songé, des poètes selon leur système.

Si l'homme se regarde et s'il entend son cœur, que d'appels divers, que de remords; parfums et poisons mêlés, les témoignages de la conscience seront-ils, au moins, sincères? Comme l'eau et le feu, deux voix en chacun se contrarient, aucune liaison; la raison et la chair. Si tu connaissais tes péchés, quel dégoût énorme te prendrait! N'est-ce pas une réminiscence un peu baudelairienne :

> Une charogne dans un pré,
> Entouré de fleurs et d'herbes,
> Qui reste une charogne
> Et empeste...
> Tu perdrais cœur.

Perdre Cœur... L'auteur a fait le tour de son jardin, jeté l'ennui de sa journée, et si brillante que s'offre à lui la porte paradisiaque, la phrase est lourde, les mots pèsent de sommeil; s'il espère s'élever, le démon se glisse en lui, et ses péchés renaissent, ivresse, orgueil, mensonge, les médiocres anathèmes, tentation incessante qui fausse l'élan vers la sainteté, la perfection. Que la lutte enfin s'apaise, et la beauté sera sereine, et alors seulement le poème se dégagera.

Faiblesse, trahison, conflit et lutte de Jacob avec l'Ange, l'homme succombe ou se redresse, ô solitude, ô pureté, qu'il offre en lui le vase sans mystère où naîtra la flamme comme un soleil. Le sujet, le désir du poète s'affirment désormais, la poésie est cette flamme. Images, images, sollicitations du souvenir, regrets, tentatives, il n'y a plus autour du poète que des signes qui le répercutent et où il se retrouve; il s'y abandonne *à cœur perdu :* le peut-il croire, lui qui a conquis sur toutes choses comme sur soi le privilège dur d'un incessant contrôle? Mais l'expression se coordonne à la vision de mieux en mieux significative. Et des élans précis fixent des moments, ou du rêve, avec de la réflexion, avec le repliement nécessaire sur soi tant de soi que du dehors :

> Je suis malade
> Et de mon lit
> Je vois Paris

Comme une cascade
De toits, de dômes, de tours
Qui vont
Se précipiter dans le vide
Et former un fleuve de débris...

Subitement la fenêtre se griffe
Du vol d'un oiseau qui tombe
Et d'un éclair qui le poursuit.
Tous deux glissent vers la Seine.
L'un marque l'eau de son passage,
L'autre la blanchit d'une ride.

Ce petit poème suffit pour marquer les qualités de netteté simple et précise qui sont celles de M. Gaston Pulings, et, à mes yeux, il présente l'avantage de ne pas imposer, comme d'autres, tels rapprochements, mais de s'en remettre au mystère de la force suggestive.

Poèmes d'Outre-Mer, *les Emigrants, les Arrivants,*

Nous carguerons ailleurs nos désirs et nos voiles,

c'est le type bien plein des vers d'une bonne tenue que se peut enorgueillir d'avoir écrit M. P.-C. Georges-François. C'est facile, c'est évocateur, probe, d'un métier suffisant, souvent descriptif et un peu long. On y rencontre des figures et des paysages, des atmosphères, des mœurs locales, des références à des légendes, à des cultes du Soudan, de Madagascar, de La Réunion. Tout le livre se lit avec agrément, le conteur est adroit, et le poète n'étale pas une prétention excessive; il est ce qu'il est, sinon d'un ordre supérieur, non plus médiocre ni banal, satisfaisant et tel qu'il convient à ses desseins.

Les Parfums Rouges, graves et fort poèmes inspirés par l'horreur de la guerre à quelqu'un qui l'a faite. L'homme de cœur et de savoir, l'homme de sensibilité et de saine indignation nous rend, par des scènes sobres et des descriptions discrètes, plus présente au souvenir la honte de ces temps, dont nul n'oserait actuellement, en dépit de son espoir, avouer qu'ils ne se renouvelleront pas. O stupidité des hommes que groupent en troupeaux dociles même au meurtre l'imprévoyance et la légèreté égoïste de leurs dirigeants! M. Henry

Torrès loue, en quelques lignes de sa préface chaleureuse, le poète Joseph Laplace de n'avoir « pas su oublier » et de porter en lui « le souvenir de nos frères morts ». Je joins, à cet égard, à l'hommage de M. Torrès le mien. M. Laplace a une éloquence persuasive — je le voudrais! — et qui pénètre. Le poète ne fléchit pas sous la tâche.

De M. Roland-Michel **les maudits, les truands** se présentent assez selon la poétique de notre très cher Jehan Rictus. Il y a là des évocations « truculentes » de gueux de la guerre, de miséreux de la vie quotidienne. Le poète ne dissimule point son dégoût, mais sans déclamation superflue, et l'amertume de son cœur n'y a point étouffé les lueurs vives de l'espoir. Il n'apparaît point excessif qu'il fasse appel à l'appui de Baudelaire, encore qu'il l'appelle un peu cavalièrement : « mon ami », et aventure de lui dire, avec une forme impérative un peu hasardée : « Fils de Caïn, sommeilles en ta sépulture. »

Que de fois on se plaint — et moi comme les autres! — du nombre par trop considérable de livres de vers qui sont publiés, de poètes médiocres qui écrivent et se font éditer! Cependant, il convient de reconnaître, dans cet amoncellement vain de productions qui ne forcent pas l'admiration et ne captivent pas le lecteur dans l'émerveillement, souvent des qualités ou spontanées ou patientes dont il serait inique de ne tenir aucun compte à ces auteurs. Jadis on ne distinguait des Alpes ou de l'Himalaya que les principales cimes, et l'esprit ne s'attachait nullement aux hauteurs intermédiaires, aux vallonnements parfois buissonneux, bruissants de sources fugitives, à des amas de roches stériles où rayonne soudain le passage furtif d'un étincelant lézard. Maintenant l'attention s'arrête aux anfractuosités, aux accidents de terrain les plus modérés, et de partout s'élèvent des charmes que notre goût plus éprouvé savoure. Il en doit être de même du massif littéraire; que de prosateurs ne montent pas au delà d'une moyenne région où avec facilité nous les rejoignons, où le lecteur se trouve de plain-pied avec eux! On ne lève qu'avec peine, avec crainte, sinon avec respect, les regards vers des altitudes plus graves ou imposantes. Les contrées que hantent les poètes, même familiers et les plus réservés,

attirent moins le concours des touristes ou des colons. Leur domaine apparaît plus ardu à aborder, on ne s'y délecte qu'à la condition de s'être préparé à des satisfactions plus rares et plus choisies, ou, alors, où des défilés chargés de parfums sans délicatesse s'en viennent affluer aux basses fosses de la prose. Les climats intermédiaires, on y respire malaisément, on s'en détourne sans réserve et sans remords. De curieux chercheurs de détails n'y manqueraient point d'occasions de découvertes précieuses, mais il y faudrait, il est vrai, une indomptable patience.

Le recueil que M. Jean Gilbert compose, dit-il, **Pour mes Amis,** est d'une netteté d'images, d'idées, d'expression qui lui assure toute sympathie. Quelques poèmes s'avoisinent à la perfection, et les sonnets ou autres vers d'amour sont d'un sentiment discret, des plus raffinés. Plusieurs strophes isolées valent mieux que ce qu'on nous donne pour des haïkaï français. Des traductions de poètes anglais sont d'une sûreté, d'une délicatesse que j'apprécie fort, et dont je ne saurais trop louer l'auteur. Est-il jeune, est-ce son livre de début? On peut concevoir une grande espérance dans son avenir.

Les sonnets **le Sang des Dieux,** ou de précédents recueils par M. Martin Saint-René, lui ont valu d'être salué continuateur de Heredia par Sully-Prudhomme. Peut-être n'était-il pas indispensable que Heredia fût continué, il se suffit à lui-même. M. Martin Saint-René forge bien le sonnet; il est souvent ferme et sonore.

M. Albert Duvaut est un sage. Dans son récent recueil **Poèmes Autunois,** comme en les précédents, cet homme, déjà sans doute au déclin de l'âge mûr, empli de sérénité et de la plus lumineuse paix du cœur et de l'esprit, se satisfait de fixer en des vers bien venus, souples et colorés, les aspects de la province où il vit, les visages amis qui la peuplent. Je ne sais d'attitude plus haute et qui assure mieux à qui l'adopte l'estime et la juste considération.

Je goûte l'adresse avec laquelle, reprenant un jeu familier à Théodore de Banville, M. Hubert Pajot ondule et s'assouplit à la contrainte étroite des rimes les plus précieuses, les plus recherchées. **De mon courtil** les courtes pièces, désin-

voltes et souvent spirituelles, rappellent parfois le meilleur ton des *Contrerimes* de Toulet.

De M. Raoul Lecomte, **Intailles,** sinon réédition intégrale, reproduit en partie des poèmes que nous nous souvenons avoir goûtés sous le titre de *Cadences* ou de *Rythmes,* et d'autres s'y joignent, de nuances aussi diverses, aussi vivaces, avec prestesse et beaucoup de grâce. Je ne sais si les qualités certaines du poète s'approfondissent, grandissent; elles ne s'amenuisent ni ne se corrompent; c'est beaucoup.

Hôtes et Gardiens, par M. Pierre Touton, poèmes où l'auteur s'est appliqué à bien faire, et y a réussi. Descriptifs et alertes, ses vers se lisent avec aisance et non sans agrément. Parfois ils sont, hors de propos, abondants, et le poète gagnerait à plus de contrôle et de mesure.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Dumur : *Les loups rouges;* Albin Michel. — Pierre Bost : *Porte-Malheur;* Gallimard. — Isabelle Sandy : *La Vierge au collier;* Fasquelle. — Marcel Aymé : *Le puits aux images;* Gallimard. — Noël Félici : *L'étrange amour de Gilberte Renaud;* Calmann-Lévy. — Bernard Nabonne : *A l'abandon;* Editions Rieder. — José Germain : *L'heure du crime;* J. Tallandier. — Roger Novare : *La quête humaine*; Redier.

Voilà, avec **Les loups rouges,** le récit qui termine la série des romans russes dans l'œuvre inspirée à M. Louis Dumur par les tragiques événements de 1914-1918. Nous sommes à la fin de 1917. La révolution bolchéviste a triomphé. Le lieutenant-colonel André Liapounof, que nous avons vu récemment dans *Les fourriers de Lénine* se mettre à la recherche de sa fiancée, la princesse Nadia, apprend, ici, qu'engagée dans le bataillon féminin qui participait à la défense du Palais d'Hiver à Pétrograd, elle a été blessée et emmenée prisonnière par les rouges. A la vérité, la malheureuse, après avoir été violée par les bolchéviks, a réussi à s'enfuir, mais, pressée par la faim, est devenue la maîtresse de l'ancien valet de chambre de son père, Stépane, que les événements, dans leur ironie, ont élevé à la dignité de président de soviet du quartier. Elle ne lui échappe, l'ayant fait assommer par des matelots, que pour tomber entre les mains du sanguinaire Krassny, le Marat et le Carrier, tout ensemble, de la révolu-

tion russe. Elle l'assassine; mais non sans avoir dû s'astreindre à jouer avec lui la comédie la plus odieuse, et qui rappelle la torturante dissimulation de Lorenzaccio avec le tyran de Florence, puisqu'il lui faut aller jusqu'à abattre à coups de revolver cinq condamnés, parmi lesquels se trouve un de ses vieux amis. Quand, enfin, elle retrouve en France, à Strasbourg, le lieutenant-colonel Liapounof, sous l'uniforme de la Légion Etrangère (lui-même a réussi à préparer l'évasion du général Kornilof et a combattu contre les bolchéviks), elle lui confesse sa honte. Un instant accablé de désespoir, Liapounof, dans un élan de mysticité slave, tombe à ses pieds et salue en elle la sainte Russie, « la Russie et toutes ses souffrances »... Rarement M. Louis Dumur a été mieux inspiré, je veux dire n'a plus heureusement développé ses puissantes qualités, que dans ce récit dont le pathétique est irrésistible. L'horreur aussi. On le sent : le romancier n'est pas seul à s'émouvoir en M. Louis Dumur à la narration d'événements dont la violence ne saurait être surpassée. L'historien s'indigne — en dépit de son désir d'impartialité — plus encore que du spectacle des crimes, de la parodie de gouvernement à laquelle se livrent les criminels. Et il y a, dans *Les loups rouges,* des pages qu'il faut rapprocher de celles de Taine sur les excès de notre Révolution. La sottise et la cruauté que déchaînent les grandes crises sociales se révèlent à peu près partout semblables, si — comme on l'a dit — les révolutions sont les crises d'exhibitionnisme des peuples. Mais il y a des nuances dans l'infamie même. M. Dumur, qui a vécu, naguère, sur les bords de la Néva, a réussi à nous rendre compréhensible le caractère des événements qui ont bouleversé la Russie. Il est abondamment renseigné, comme toujours, de surcroît, et il sait le secret de rendre la vie aux documents, ou plutôt de les animer avec la fougue d'un Zola. Son évocation de la campagne de l'Armée Volontaire est proprement admirable, et, d'un réalisme saisissant, sa peinture de l'assassinat de la famille impériale. M. Dumur, qui nous promet encore deux volumes sur la guerre mondiale : *La Fayette, nous voici* et *La Victoire,* peut s'enorgueillir de lui avoir élevé, dès à présent, un monument digne d'elle.

Denis Levioux, surnommé **Porte-Malheur** (un sobriquet

qui en dit long sur les intentions de M. Pierre Bost) est un garçon travailleur, mais faible de caractère, et dont la timidité cache une âme sensible, prompte à l'excitation. Un patron de garage, Dupré, se l'attache en qualité de mécanicien, et tout se passerait pour le mieux si Denis ne se laissait entraîner par une mythomane vulgaire — mais qui l'a tout de suite subjugué — à voler une nuit le bonhomme. Surpris par lui en train de fracturer le tiroir-caisse, il l'assomme à moitié, et serait condamné « à cinq ans, au moins », si Dupré, magnanime, ne réclamait son acquittement. Dupré pousse même la générosité jusqu'à reprendre le coupable à son service, en ne lui payant, il est vrai, qu'*un salaire réduit*; et la vie d'autrefois recommence. Elle ne dure pas longtemps. Une jeune fille, Marcelle, à qui il a confié son méfait, s'enthousiasme pour Dupré et lui voue une admiration voisine de l'amour. Voilà Denis jaloux. Sa reconnaissance pour son patron se change en haine, et, poussé par la fatalité qui a voulu qu'il consommât le crime, il l'assassine pour de bon, cette fois. Il y a dans le bref récit de M. Pierre Bost une rigueur, en même temps qu'une souplesse, en vérité très remarquables. En dépit de la force qu'il révélait, je n'avais pas beaucoup aimé *Le scandale*, dont trop de développements parasites et, peut-être, d'extravagances, dissimulaient mal l'arbitraire. Mais M. Pierre Bost est un esprit lucide et qui excelle dans l'art d'enchaîner les faits avec une logique subtile. Ses meilleures œuvres, à mon sens (*Homicide par imprudence, Prétextat, Faillite*) s'imposaient par l'acuité de leur analyse, leur observation d'une ironie mesurée tout intellectuelle ou intellectualiste. Cette fois, en choisissant un pauvre bougre comme Denis pour le montrer en proie aux Euménides, c'est une tragédie classique, mais paradoxalement triviale, qu'il a écrite. Et je le loue sans réserve de sa réussite. Je l'engage même à persévérer dans le récit simple, clair, dépouillé, sans commentaires, recherche des effets ni déclamation. Il n'est pas jusqu'à son style qui, par son naturel — un naturel qui va jusqu'à l'indifférence des répétitions de mots — ne rappelle, alors, celui du Montesquieu des *Lettres persanes* — si difficile à imiter à cause de son absence de pittoresque et de son mépris du procédé.

Livre de poète, dit, en vers, la dédicace de **La vierge au collier** de Mme Isabelle Sandy. Et c'est vrai. Il y a dans l'histoire des amours de Nuria avec le mauvais gars Narcis, à Gérone en Catalogne, une atmosphère poétique, une conception poétique de la vie. Peu d'intrigue, noyée dans cette buée d'or, mais *composée*. Et je sais peu de réussites comme celle du chapitre IX, où, menant son héroïne à la recherche de son héros à travers les bouges de Barcelone, l'auteur donne juste ce qu'il faut d'indications et de transitions pour que le tout ait, avec un air de rêve, une suffisante vraisemblance. J'ajoute que c'est étroit d'inspiration : le passé, la dévotion du passé, la pureté du passé. Mme Sandy écrit avec son cœur, et l'on sait comme un cœur de femme peut être délicieusement partisan...

On retrouve toutes les qualités de M. Marcel Aymé dans son recueil de nouvelles, **Le puits aux images,** dont l'étude des gens moyens et des petites gens du peuple fait en grande partie les frais. Mais M. Marcel Aymé a beau être véridique, il est aussi poète, et par conséquent optimiste ou, comme on dit, idéaliste. Cette réalité, qu'il observe avec acuité, il l'exalte tantôt lyriquement et tantôt épiquement, et il y a presque toujours un être (La Jonque, Petit Doré) qui aspire à quelque chose d'héroïque ou de chimérique dans ses récits — lesquels sont, d'ailleurs, parfois des contes (*Pastorale, Au clair de la lune, Enfants perdus*). Il croit à l'individu exceptionnel; à l'élite; au rêve. Cela confère à son art, si vulgaire qu'en puisse être l'inspiration, une originalité d'essence aristocratique qui me plaît fort, je l'avoue. Enfin, il a le sens du pittoresque, de la sensibilité, de l'humour — et il sait narrer.

Jeune fille, Gilberte fait la connaissance de son père qu'elle avait ignoré jusqu'alors. Il a, malgré son âge, un grand charme viril, et lui produit une impression si vive qu'elle croit l'aimer, qu'elle l'aime comme un homme. L'idée du péché l'intoxique, littéralement. Mais c'est assez qu'elle apprenne que Renaud n'est pas son père pour qu'elle soit délivrée de sa hantise. C'est **L'étrange amour de Gilberte Renaud,** et c'est d'une psychologie un peu arbitraire, comme on voit. Arbitraire, surtout, par le traitement. M. Noël Felici ne manque pas de dons, et d'abord il use d'une bonne langue.

Mais il est jeune et croit que c'est assez que l'on affirme pour persuader.

Une agonie : celle d'un village de Béarn, dans **A l'abandon,** par M. Bernard Nabonne. Des amours stériles. Une vieille dévote sévit sans les pouvoir empêcher, puisqu'il n'y en a pas d'autres possibles. Et l'héroïne se résigne, pour avoir part à ces pauvres joies, que nécessite sa chair de forte bourgeoise, à se donner à son valet de ferme, un sauvage presque innocent. Il tue la bigote et sur le pays revient, au moins, la possibilité d'agoniser sans hypocrisie. C'est juste une nouvelle; les psychologies sont à peine indiquées. Mais c'est plein d'allant.

L'heure du crime : **Minuit;** c'est celle-là que M. José Germain a choisie pour présider, si j'ose dire, aux vingt-sept « histoires » qu'il nous conte et qui ne sont pas toutes tragiques — au contraire! M. José Germain est un homme actif; aussi ne croit-il pas au mystère en pleine lumière. Son imagination romantique ne s'excite que sous le couvert de l'ombre, et, comme il a beaucoup voyagé, il évoque nerveusement les pays les plus divers au cours de ses récits qui se lisent avec agrément.

Il doit s'agir d'un voyage amoureux en Suisse dans **La quête humaine,** de M. Roger Novare; mais ce n'est qu'un prétexte à un monologue philosophique de l'homme sur la nécessité de connaître le pourquoi de l'amour. Nébuleux, boursouflé! A certaines descriptions, on pressent que l'auteur, dont la pensée balbutie, aura un instrument pour la traduire quand elle sera devenue adulte. La dédicace est d'un latin clérical assez curieux :

Lege, quoeso. In manus tuas...

L'*In-manus-tuas* est une prière du soir par laquelle le chrétien, avant de sombrer dans le sommeil, s'abandonne aux mains de Dieu. Et le tout signifie : « Lisez, je vous en prie. (Je me remets) entre vos mains. »

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Berthoud : *Matière et atomes;* Doin. — E. N. da C. Andrade : *Le mécanisme de la nature,* traduction G. Malgorn; Dunod.

Nous signalerons aujourd'hui deux ouvrages d'une lecture relativement facile, de prix analogues (26 et 23 francs), mais de valeurs très différentes, que nous devons l'un à un professeur de l'Université de Neuchâtel, l'autre à un professeur de l'Université de Londres. L'un et l'autre s'appliquent à nous donner une première idée de la physique actuelle et de ses merveilleux progrès.

Le premier volume, intitulé **Matière et atomes,** est excellemment bien équilibré et presque toujours d'une scrupuleuse exactitude (1). L'auteur débute par une longue *introduction* (p. 7-40), où il retrace le développement de la théorie atomique, jusqu'à la classification périodique des éléments et aux mesures convergentes du nombre d'Avogadro.

Les Anciens ignoraient nos méthodes scientifiques et, dans leur recherche de la vérité, ils suivaient une toute autre voie. Tandis que, pour nous, une théorie doit être fondée sur des faits observés et n'offre d'intérêt que si elle permet de les coordonner, de concevoir certaines relations entre ces faits, ou d'en prévoir d'autres, les philosophes de l'Antiquité avaient des exigences d'un autre ordre. Partant de postulats généraux, ils en tiraient les conséquences et cherchaient principalement à édifier un système exempt de contradictions logiques, sans se soucier beaucoup de se mettre d'accord avec les faits. Leur doctrine des atomes n'était donc qu'une conception métaphysique, dénuée de base expérimentale et qui devait rester sans influence sur le progrès de nos connaissances (p. 7-8). Les atomes sont des systèmes formés de particules plus simples, mais les forces qui interviennent dans les phénomènes chimiques sont insuffisantes pour supprimer leur individualité (p. 40). Les relations entre les propriétés des éléments

(1) Indiquons néanmoins — pour rendre service au lecteur éventuel — une assez grave contradiction (pp. 97, 100 et 101) provenant d'une confusion entre la masse transversale et la masse cinétique; puis des erreurs (pp. 251 et 295) sur les nombres quantiques. Pourquoi d'autre part est-il dit (p. 217) que la loi de Planck (sur le rayonnement) a été « trouvée *empiriquement* »? Ajoutons que l'auteur attribue à Compton la nationalité *anglaise* (p. 223), alors que ce physicien est américain, et enfin qu'il confond sans cesse (pp. 33, 34, 185 et 321, sauf p. 166) deux savants qui vivaient il y a un peu plus d'un siècle : le Français Proust et l'Anglais Prout.

et les poids de leurs atomes seraient incompréhensibles si les corps simples étaient des substances absolument distinctes et différentes dans leur nature même. Ces relations ne deviennent concevables que si l'on admet l'existence d'un petit nombre de matières primordiales... Le fossé profond, qui sépare les corps simples et les corps composés, indique que la cause qui a déterminé la formation des éléments, et les forces, qui assurent la stabilité des atomes, sont essentiellement différentes de celles qui sont en jeu dans les réactions chimiques. C'est ainsi que, depuis longtemps, on a prévu que la désagrégation d'un élément, si l'on parvenait à l'observer, nous mettrait en présence d'un phénomène foncièrement différent d'une réaction chimique, et cette prévision a été confirmée par la découverte des transformations radioactives (p. 36-37).

A. Berthoud revient plus tard longuement sur cette dernière question, d'une part dans le chapitre qu'il consacre à la *radioactivité* et à l'*isotopie*, et, d'autre part, à propos de l'atome de Rutherford :

Toutes les propriétés de l'atome, à l'exception de sa masse et de sa stabilité, dépendent directement des électrons périphériques, qui, seuls, interviennent dans les phénomènes physiques et chimiques (p. 187). Ces derniers phénomènes, qui n'affectent que les régions externes des atomes, ont un tout autre caractère que les transmutations (p. 189). Entre une explosion radioactive (qui produit des rayons *bêta*) et une émission d'électrons sous l'influence d'un agent extérieur (tel que la lumière ou la chaleur), il y a un abîme, malgré la similitude apparente (p. 190). L'état instable que l'atome doit atteindre pour que la transmutation devienne inévitable, doit résulter d'une localisation spontanée et accidentelle d'une partie de l'énergie interne, dans une région déterminée de son *noyau* dont elle rompt l'équilibre (p. 211).

Ainsi les physiciens modernes ont réalisé le rêve séculaire des vieux alchimistes, mais « nous n'avons naturellement rien à dire de leurs successeurs, adeptes d'une chimie occulte, qui s'entêtent, jusqu'à nos jours, à poursuivre la réalisation du *grand œuvre* » (p. 195). En une trentaine de pages (p. 41-72), le second chapitre s'occupe de la *théorie classique de la lumière* (théorie électromagnétique de Maxwell-Hertz) et des propriétés fondamentales de *l'électron.*

L'électron se présente à la fois comme un atome d'électricité et

comme un corpuscule élémentaire de matière (p. 66). L'expérience montre que ce sont les électrons — chargés négativement — qui jouent le rôle essentiel, sinon exclusif, dans tous les phénomènes électriques ou optiques (p. 57). La théorie électronique, qui ne devait être à l'origine qu'une théorie de l'électricité, est devenue une théorie de la matière (p. 70). L'éther fut, de tous temps, une véritable monstruosité (p. 85). S'il existe, il doit être, ou immobile, ou bien complètement entraîné par les corps en mouvement, ou bien n'être entraîné que partiellement. Or, les expériences faites en vue de trancher la question donnent des résultats contradictoires et conduisent à une impasse... S'il est impossible de déterminer la vitesse d'un corps par rapport à l'éther, la conclusion logique semble être que l'éther n'existe pas. Ainsi les contradictions tombent d'elles-mêmes (p. 86). Pour expliquer la localisation de l'énergie en dehors de la matière, l'hypothèse de l'éther cesse d'être indispensable (p. 104).

Le chapitre III résume *la théorie de la relativité,* qui est peut-être, dans toute la science, la synthèse la plus générale (p. 113) qui ait jamais été construite. Dans cette synthèse, l'inertie de l'énergie occupe une place prépondérante; ainsi « la dualité qu'on a toujours admise entre la matière inerte et l'énergie impondérable n'existe pas, et l'on voit disparaître les difficultés auxquelles on s'est toujours heurté quand on voulait *expliquer* l'action d'un impondérable sur un pondérable (p. 104). » Nous ne pouvons, en quelques pages, suivre l'auteur dans tous les détails qu'il donne sur les conceptions nouvelles; mais nous insisterons quelque peu sur son dernier chapitre (chapitre IX, p. 271-313), relatif à la *mécanique ondulatoire.* Cette nouvelle branche de la science est née de l'impasse où s'était engagée la théorie des quanta, avec Niels Bohr et ses émules.

Dans la théorie des quanta première manière, il était impossible de prévoir les propriétés des atomes complexes, et, comme cette impossibilité ne tenait pas aux difficultés mathématiques du problème, elle devait être cherchée dans l'insuffisance des conceptions théoriques (p. 243), dans l'élaboration d'une mécanique généralisée, comprenant la mécanique ancienne comme cas particulier... Pour les grandes vitesses, Einstein a fondé la mécanique relativiste, qui, pour les vitesses modérées, se réduit à la mécanique de Galilée. Il s'agissait de construire pareillement une mécanique des systèmes de dimensions atomiques, qui, appliquée

aux systèmes à l'échelle humaine, donnât les mêmes résultats que la mécanique classique (p. 273).

La synthèse de ces deux généralisations partielles est l'œuvre de l'Anglais P. Dirac, à laquelle nous avons fait récemment allusion (2); la mécanique ondulatoire redonne, *sans aucune condition arbitraire,* sans aucun coup de pouce, pourrait-on dire, les résultats les plus remarquables de l'ancienne théorie des quanta; elle nous ouvre des horizons nouveaux (p. 303) sur la nature des liaisons chimiques, qui sont souvent d'ordre magnétique. Certes, il reste encore quelque obscurité sur la grandeur physique qui figure dans les équations de la nouvelle mécanique, mais, quelle que soit l'allure paradoxale de cette affirmation, « la question n'est pas essentielle, et, de même que la théorie de la lumière (de Fresnel) permettait d'expliquer de nombreux phénomènes sur la nature des ondes lumineuses, nous pouvons tirer certaines conséquences de la formule de Schrœdinger sans savoir au juste ce que signifie la variable algébrique qu'elle contient (p. 288-289) ».

Nous terminerons cette trop brève analyse en rappelant quelques remarques d'astrophysique :

L'abondance des atomes légers sur la Terre et, en général, dans le système solaire, correspond tout simplement à leur degré d'évolution (p. 103). Il faut admettre que, dans la genèse des atomes, les isotopes se sont, partout et toujours, formés dans les mêmes proportions, ou bien que, depuis des milliards d'années, la matière a subi un brassage qui a partout uniformisé les mélanges (p. 171). Les noyaux atomiques représentent de la matière prodigieusement condensée. Leurs densités, s'il est permis d'employer ce terme, prennent des valeurs fantastiques. Celle du noyau d'or, d'après les dimensions trouvées par Rutherford, est d'au moins *trois mille milliards,* soit cent cinquante milliards de fois plus grande que celle du métal lui-même. Tous les noyaux d'or qui tiendraient dans un centimètre cube pèseraient trois millions de tonnes, formant la charge d'un train, dont la longueur s'étendrait sans interruption de Paris à Naples (p. 185).

Il est vraiment curieux que de tels résultats découlaient de patientes recherches de laboratoire au moment même où les astronomes découvraient des étoiles (comme le compa-

(2) *Mercure de France,* 15 mai 1932, pp. 170-171.

gnon de Sirius) dont la densité moyenne vaut cinquante mille fois celle de l'eau... Et cette alliance de la physique et de l'astronomie n'est pas un des caractères les moins extraordinaires de *ce grand âge scientifique,* « peut-être unique dans l'histoire des sciences ». La plupart de nos contemporains justifient la phrase fameuse de l'*Ancien Testament* : ils ont des yeux et ne voient pas...

§

Il serait injuste de prétendre que l'opuscule d'Andrade, **Le mécanisme de la nature,** soit dépourvu d'intérêt; mais ce sont surtout des qualités accessoires qui lui confèrent une certaine valeur. Nous avons, au cours de sa lecture, rencontré une dizaine de phrases bien frapppées, marquées au coin de cet indéfinissable humour britannique; ainsi, sur les principes de la thermodynamique :

Le fait que nous ne pouvons acheter du pain qu'à certaines heures et dans certaines boutiques n'empêche pas que le prix du pain soit fixé quand nous l'achetons (p. 21);

sur le mouvement perpétuel :

Il serait tout aussi raisonnable d'organiser des expéditions pour trouver les endroits de la Terre où les corps montent spontanément vers le ciel que de perdre son temps à imaginer des machines avec tiges, leviers, cames, boules, pompes,... (p. 29);

sur l'irréversibilité :

L'homme est contraint à une lutte incessante pour imposer une régularité profitable à l'agitation désordonnée des corps qui constituent l'Univers (p. 30);

sur les ultrasons :

Nous sommes encore loin du jour où nous pourrons faire tomber les murailles à l'aide de trompettes, mais nous progressons chaque jour vers la réalisation du miracle de Jéricho (p. 59);

sur l'éther :

Il n'existe pas d'éther jouissant des propriétés des corps matériels (p. 75);

sur l'électron :

Nous sommes habitués à trouver de l'eau dans des récipients et de l'électricité fixée à la matière, mais l'électron et la goutte de pluie sont des choses détachées de tout contenant (p. 103);

sur la mécanique atomique :

Il n'y avait pas de raison de supposer que les constituants d'un atome dussent obéir aux mêmes lois mécaniques que les pièces d'une machine ou que les planètes, de même qu'il n'y a pas lieu de croire que la psychologie d'une foule reflète exactement la psychologie des individus qui composent cette foule (p. 127);

sur les processus individuels :

Grattez la surface d'un atome et vous obtenez de la lumière; agitez l'intérieur et vous fabriquez des rayons X; morcelez le noyau et vous réalisez une transmutation (p. 152).

Malheureusement, ces passages étincelants sont, en quelque sorte, des éclairs dans la nuit... Le reste est quelque peu languissant, pas toujours clair (3), parfois inexact (4), souvent disproportionné (5). Et, ce qui est pire, c'est que la traduction est bien, bien médiocre... Le traducteur, un lieutenant de vaisseau, possède imparfaitement le français (6) : il s'imagine que les détecteurs de T. S. F. et les connexions électriques ont imposé à la science théorique un langage de contremaître; « connecter » se dit *relier* (sauf quand il s'agit de réunir métalliquement deux appareils différents); « détecter » se dit *déceler* (excepté quand on veut redresser un courant alternatif de haute fréquence). Que dire aussi d'« indentations » (pour *sinuosités*), de « molécules ancrées » (pour *fixées*), de « conversions » (pour *transformations*), de « fluc-

(3) Cela tient, partiellement, à *l'absence complète de figures.*

(4) Témoin ces affirmations que le Soleil serait (p. 159) une « sphère liquide » (alors qu'il est sûrement gazeux) ou que nous ignorons le processus de la conduction métallique (p. 99). Le titre du livre est anachronique, puisque (l'auteur en convient, p. 57) « la nouvelle génération considère les grandeurs électriques comme fondamentales » et les grandeurs mécaniques comme dérivées.

(5) A quoi bon ces longs développements sur l'expérience de Constantinescu (p. 53) et sur les interférences (p. 77)?

(6) Par exemple (p. 7) : les nouvelles théories « ressuscitent souvent avec une nouvelle caractéristique qui surmonte la difficulté ayant causé leur abandon temporaire ».

tuations » (pour *variations*) ? Une bonne culture primaire suffirait pour vous dissuader d'employer « cinquième » (au lieu de *quinte,* en musique, p. 47), « gaz atténué » (au lieu de *raréfié,* p. 101). D'autres impropriétés sont aussi incroyables : « poids atomique » (pour *nombre* atomique, p. 141), « proton » (pour *photon,* p. 159), « incandescence » (pour *luminescence,* p. 102), « géométrie optique » (pour *optique géométrique,* p. 155), « pellicule plate » (pour *lame mince,* p. 68), etc. Enfin, j'ai renoncé à m'expliquer ce que peut bien être « un baragouin de lumière » (p. 154) ou « une goutte d'eau décolorée avec la peinture à la gomme-gutte » (p. 35), de même que je ne vois pas comment une particule brownienne (d'un millième de millimètre) peut être « calleuse » (p. 35).

Trop souvent, la fatalité a voulu que les traductions fussent proposées aux éditeurs par des écrivains besogneux ou enthousiastes, qui ne connaissaient rien à la question : le *Neveu de Rameau,* qui enseignait la science pour l'apprendre, devrait être mort depuis longtemps. Il subsiste là une grave erreur de technique : les ouvrages scientifiques devraient être débrouillés et dactylographiés (avec de larges marges) par un ancien élève de Berlitz, puis corrigés de fond en comble par un savant compétent.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur René Semelaigne : *Les pionniers de la psychiatrie française avant et après Pinel;* Baillière et Fils, édit. — Docteur Dartigues : *Faisceau scriptural,* 1) *Para-chirurgie;* 2) *Guerre-Paix;* Gaston Doin et Cie, édit. — R. Targowla et J. Dublineau : *L'intuition délirante;* Norbert Maloine, édit. — Leçon inaugurale du professeur Pierre Mauriac. — Leçon inaugurale du professeur Vires. — Docteur Cabanès : *Médecins amateurs,* 20 fr.; Albin Michel, édit. — Gil Robin : *Grandeur et servitude médicales,* 12 fr.; Flammarion, édit.

Le docteur René Semelaigne publie chez Baillière le tome II de son étude sur **Les pionniers de la psychiatrie française avant et après Pinel.** Le premier volume était consacré aux prédécesseurs de Pinel et à ses successeurs immédiats. Les aliénistes dont il est question aujourd'hui sont nés entre 1810 et 1850. L'auteur en a connu beaucoup et son père, lui-même psychiatre des plus considérables, a été contemporain des autres.

Les travaux historiques de M. R. Semelaigne sont des plus agréables. Ses portraits retiennent l'essentiel des découvertes et évoquent suffisamment le personnage vivant. Un index des principaux écrits de chaque savant complète. Quiconque dans la médecine — quoique non psychiatre — a enrichi la science de l'aliénation mentale est étudié : Tardieu, médecin légiste, à cause de ses travaux sur la médecine légale de la folie; Azam, chirurgien, à cause de ses recherches sur les altérations de la personnalité; Fournier, syphiligraphe, à cause de ses découvertes sur la syphilis cérébrale et l'origine spécifique de la paralysie générale; Charcot, Bernheim, Grasset, neurologues ou professeurs de clinique générale, à cause de leurs théories sur l'hystérie, le somnambulisme, la « demi-folie », la responsabilité, etc...

Voici la liste des portraits : Macario, Aubanel, Girard de Cailleux, Michéa, Bourdin, Thore, Lasègue, au style vigoureux, à la parole élégante, qui, à propos de l'alcool, trouva la formule : « le délire est un rêve »; Billod, Auzouy, Blanche, Armand Semelaigne, Lunier, Dagonet, Tardieu, Falret, Charcot, Sauze, Marcé, Luys qui fut dans son service victime des simulations de quelques hystériques; Bonnet, Voisin, Legrand du Saulle qui mourut diabétique (comme Lasègue), Foville, Fournier, Motet, Ball qui conseillait avec humour à ses élèves de ne jamais certifier qu'un sujet possède l'intégralité absolue de ses facultés mentales, Magnan le grand théoricien de la dégénérescence, Christian, Bernheim, Cotard, Bourneville, spécialiste des idiots et des épileptiques, conseiller municipal, journaliste ardent, curieuse figure de combattif, Ritti, l'historiographe charmant de la Société Médico-Psychologique, Deny, Victor Parant, Garnier, Grasset. Le puissant Charcot, dictateur de la médecine officielle, mourut à 68 ans, le 16 août 1896, au cours d'une excursion dans le Morvan, d'une angine de poitrine, dans une chambre d'hôtel, au bord de l'étang des Settons.

L'activité du docteur Dartigues est des plus étonnantes. Chirurgien éminent, aux idées originales et heureusement réalisées, entraîneur d'hommes, il parle comme un tribun très fin, et écrit avec une abondante facilité une langue colorée. Ayant passé la soixantaine, il établit son inventaire

— un inventaire curieusement complet — dans lequel ni une société, fût-elle sportive ou musicale, non même une courte lettre de remerciement pour tel livre d'or, ne sont oubliés. Et, ma foi, c'est fort bien. De l'ordre, de la méthode et de la mémoire. Il présente son œuvre et ses titres dans de bons gros volumes agréables à parcourir, sous la dénomination générale de « Faisceau ». J'ai déjà rendu compte ici du « *Faisceau oratoire* » à propos duquel j'avais souligné une fidélité si consciencieuse que les applaudissements, les rires, les sourires et les approbations étaient rappelés.

Des deux volumes actuels du « **Faisceau scriptural** », celui sur la **Para-Chirurgie** est, scientifiquement, le plus important. Ce recueil d'articles dont l'unité est réelle, jette sur la philosophie et la psychologie de la chirurgie des clartés de premier ordre. La chirurgie endocrinologique et la chirurgie esthétique y sont l'objet de chapitres très denses. Aussi la douleur sur laquelle Dartigues a déjà écrit un livre traduit à l'étranger. Je signale volontiers les « impressions et réflexions d'un opérateur-opéré ».

Dans **Guerre-Paix,** il est question de l'activité de Dartigues pendant la guerre, en particulier, de sa mission chirurgicale au Caucase, et de tout ce qu'il a « écrit » pour l'Umfia ou Union médicale latine.

Se défendant d'obéir à l' « instinct de l'homme qui le pousse à balbutier tout au moins le désir de se survivre tant soit peu dans les mémoires actuelles ou prochaines », Dartigues nous avertit qu'il n'a cédé qu'à « une impulsion de délivrance spirituelle ». Les professeurs J.-L. Faure et Félix Legueu présentent ces deux volumes.

Il existe dans la sémiologie des troubles mentaux un symptôme particulier qui n'avait pas été entièrement dégagé, **l'Intuition délirante,** à laquelle R. Targowla et G. Dublineau consacrent un livre qui résume leurs importants travaux. Ce symptôme prend place à côté des hallucinations et des interprétations délirantes. C'est, disent les auteurs :

un jugement qui surgit soudainement et spontanément à la conscience, en dehors de la volonté et d'une manière incoercible, sans aucun intermédiaire psychosensoriel ou intellectuel, synthétique et direct, complet d'emblée; il s'impose par une évidence im-

médiate, indépendante de toute preuve. Le caractère distinctif capital de l'intuition réside dans l'origine personnelle, reconnue par le sujet, du phénomène; le malade ne lui attribue aucune extériorité psychique, ne le rapporte à aucune emprise étrangère et n'emprunte aucune donnée au milieu extérieur : « il sait ».

Targowla et Dublineau demeurent sur le terrain — aussi solide qu'il peut l'être dans le domaine de la sémiologie mentale — de la clinique. Ils n'apportent rien au problème des l'intuition en psychologie normale et en métaphysique. L'intuition délirante s'observe fréquemment dans les troubles de l'affectivité associés ou non à de la confusion, dans les délires passionnels, et surtout dans les syndromes interprétatifs et dans les délires à idée prévalente.

Le professeur Pierre Mauriac, qui s'est si rapidement imposé comme un des maîtres les plus éminents de la médecine, a succédé dans la chaire de clinique médicale de la Faculté de médecine de Bordeaux aux professeurs Arnozan et Henri Verger, dont il parle avec émotion dans sa **Leçon inaugurale,** qu'il vient de publier en plaquette. Quittant la chaire de la Médecine expérimentale dont la possession nous avait valu une leçon remarquable, Mauriac considère l'enseignement de la clinique comme « le dernier geste de la consécration médicale ». « L'enseignement de la clinique surpasse tous les autres par tout ce qu'il contient d'humanité. Plus que les autres peut-être la chaire de clinique est une chaire d'influence; elle est celle d'un savant quelquefois, mais elle est aussi celle d'un homme. » Précieuses remarques sur l'*adaptation*, dont le premier effort est de débarrasser l'esprit de l'empire du livre, de la documentation, pour revenir à la réflexion, à l'observation. Mise au point du rôle de la technique, dont seul ce « sourcier » qu'est le vrai clinicien dispensera les bienfaits au malade. Défense de l'indépendance médicale, aussi bien contre les excès du césarisme officiel que contre la coupable indulgence de trop de maîtres aux examens.

Le césarisme fut toujours une plaie vive de nos facultés; le chef d'école se défend mal contre les flatteries; la vanité, la suffisance de certains s'enflent jusqu'au ridicule. Au XIX[e] siècle, ce fut Dupuytren et Broussais, « le plus superbe esprit qui se soit jamais

posé sur des griffes entrecroisées » « à la guisa di leone », disait Barbey d'Aurevilly; puis Charcot; avant-hier Bouchard; hier... ; aujourd'hui... Par une sorte de conspiration mystérieuse, la publicité aidant, le plus intelligent ou le plus autoritaire, ou le plus madré, est hissé sur un trône d'où les arrêts tombent sans appel.

Suivent des pages vigoureuses sur les dangers de la médecine d'Etat. Il est inutile de souligner la pureté du style du frère de François Mauriac, nourri de Montaigne, de Malebranche, de Renan, souvent cités par lui.

Peu après, dans l'antique et célèbre Faculté de Montpellier, le professeur J. Vires, suivant l'exemple de Pierre Mauriac, échangeait sa chaire de Thérapeutique pour celle de Clinique médicale. Comme il se devait dans le fief d'Hippocrate, la **Leçon inaugurale** de ce maître a été consacrée à *La Force de la Tradition.*

Un hommage ému y est d'abord rendu à Victor Vedel, qui mourut prématurément l'an dernier, après avoir présidé avec une maîtrise remarquable et au prix d'un effort physique inouï, le *Vingtième Congrès de Médecine,* qui tint ses assises à Montpellier. Vedel avant de mourir avait célébré Grasset. Tous deux avaient chanté le génie de Paul-Joseph Barthez. Celui-ci avait établi sa doctrine vitaliste sur la doctrine hippocratique. Vires orchestre admirablement tout cela. Son école respectera toujours « la tendance spontanée à reprendre cet état d'équilibre antérieur qui est la santé ». Comme Mauriac insistait sur l'adaptation, celui-ci insiste sur l'équilibre. Mais il tient à montrer pourquoi « imiter la nature » n'est pas demeurer passif; au contraire. Pour réussir, il y faut le « sens clinique », « heureuse association de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie ». Le maître montpelliérain comme le maître bordelais recommande d'être « très réservé sur l'interprétation des phénomènes expérimentaux ». Enfin il nous rappelle cette vieille vérité que « le malade domine la maladie ». Excellentes choses, excellemment dites.

Dans **Médecins amateurs,** le docteur Cabanès — dont voici encore un livre posthume — nous parle de quelques artistes, écrivains et philosophes qui eurent des connaissances de la médecine. Voici la table des chapitres : Léonard de

Vinci, anatomiste et physiologiste; Cervantes, psychiatre; Descartes, médecin; la curiosité scientifique de La Fontaine; Mme de Sévigné, médecin sans diplôme; Diderot et les sciences médicales; Mirabeau, médecin consultant et puériculteur; Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste et médecin; un physiologiste de la vie parisienne à la veille de la Révolution : Sébastien Mercier; Maine de Biran, psycho-physiologiste; Addenda : Les idées médicales du prince de Ligne.

Gil Robin, psychiatre et écrivain, vient d'écrire un livre excellent sous le titre — peut-être en l'occurrence trop lourd — de **Grandeur et servitude médicales.** Il est composé d'une introduction et de cinq contes médicaux dont le meilleur parut d'abord dans la Revue toulousaine *L'Archer*. Dans chacun de ces contes, l'auteur donne des exemples tout à l'honneur de notre métier. Mais c'est surtout l'introduction qui nous intéresse, le reste étant pour nous trop romancé. Elle est écrite d'un style net, aux phrases courtes... si régulièrement courtes qu'on a l'impression du procédé. C'est une revue nerveuse de notre art où, passant de l'étudiant au praticien, Gil Robin parle heureusement du chirurgien, de l'accoucheur, du cardiologue, des spécialistes, et dit sur chacun des choses... presque trop bien écrites.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Jean Lescure : *Des crises générales et périodiques de surproduction*, 4e édition. Tome Ier : *Le phénomène;* tome II : *Causes et remèdes;* Editions Domat-Montchrestien, Loviton, 160, rue Saint-Jacques. — E. H. Massa : *Pourquoi la crise? théorie rationnelle des crises économiques;* Marcel Rivière. — B. Haladjian : *De la crise à la prospérité, consultation relative à la crise économique mondiale; le mal et le remède;* Lib. du Recueil Sirey. — O. Crivelli : *La fin de la crise;* Editions Bossard. — Mémento.

Tout le monde parle de la crise. Pourquoi n'en parlerions-nous pas également? D'autant que les raisons bibliographiques ne nous font pas défaut.

Voici d'abord le très important et très savant ouvrage de M. Jean Lescure, professeur à la Faculté de droit de Paris : **Des causes générales et périodiques de surproduction. Le Phénomène. Les causes et les remèdes.** Deux volumes qu'on peut relier en un seul, d'autant plus facilement que la

pagination se suit jusqu'à la page finale, environ 600. C'est un livre fondamental sur la matière. L'auteur y étudie toutes les crises du marché financier européen depuis le début du XIXe siècle, plus spécialement celles de 1825, de 1836-39, de 1847, qui ne fut pas sans action sur la révolution de l'année suivante, de 1857, 1866 (oui, même la période dorée du Second Empire a eu ses crises), de 1873 (le krach de Vienne), de 1882 (krach de l'Union Générale, crise boursière de New-York deux ans plus tard), de 1890, 1900, 1907, 1913 (crise bénigne en Allemagne, et où l'on aurait tort de voir l'origine de la grande guerre déclanchée l'année suivante par le kaiser), enfin crises de 1920 et de 1929-1930 dont nous ne sommes pas sortis... Comme il y aurait une surprenante histoire du monde à écrire de ce point de vue financier-bancaire! Mais plus intéressante encore est la seconde partie du traité, l'explication des crises soit par les phénomènes de circulation, soit par ceux de production et consommation, et l'étude des remèdes, tant préventifs que curatifs, et l'intérêt qu'il y aurait pour tout le monde à pouvoir discerner l'approche des crises générales, ce que permettrait l'établissement d'indices tenus à jour, statistiques dont la France a louablement pris l'initiative en 1908, et qui sont très bien dressées depuis 1919 à l'Université Harvard des Etats-Unis; sur ce dernier point de la bonne utilisation des statistiques, le livre du savant professeur rendra les plus grands services.

Le livre de M. Massa, **Pourquoi la Crise?** moins érudit, moins technique, sera lu avec peut-être plus d'intérêt et aussi de profit par les profanes. Dès là première page, l'auteur, bousculant les inepties qui ont eu longtemps cours, pose en principe que la crise mondiale a réhabilité cette économie politique dont tant de sots se moquèrent en affirmant qu'elle avait fait faillite, et qu'elle avait fait naufrage, et que personne ne devait plus s'en soucier; tout au contraire, la crise actuelle est la revanche des lois économiques, et le seul moyen d'en atténuer les contre-coups est de revenir aux lois centenaires de cette science. Ces principes assénés, l'auteur, après avoir expliqué comment une crise se forme par rupture de l'équation économique : production égale consommation, et marchandise égale pouvoir d'achat, et comment elle s'ag-

grave par l'ingérence des spéculateurs et des politiciens, étudie successivement la crise actuelle dans les divers pays où elle a sévi, France, Angleterre, Allemagne, Italie, Etats-Unis (il ne dit rien de la Russie, qui pourtant est peut-être à l'origine de tout) et examine à son tour les remèdes, les uns illusoires, les autres rationnels, ceux-ci consistant surtout à favoriser l'évolution naturelle et non à la diriger, donc presque toujours à la contrarier, comme on a fait à peu près partout : que cessent toutes les organisations de résistance artificielles à la baisse! La baisse des prix de revient, et par conséquent des salaires des ouvriers comme des bénéfices des patrons, est la clé de tout; les prix baissant, le commerce d'exportation reprendra (et ici que baissent également en tous pays, et même si possible disparaissent, les tarifs douaniers protectionnistes!) et peu à peu l'équilibre se rétablira; et, en attendant, sans doute, que les allocations aux chômeurs soient continuées s'il le faut, mais obtenues au moyen de l'emprunt et non au moyen de l'impôt qui écrase tout le monde et empêche le rétablissement général.

Encore un prôneur de remède, M. Haladjian, qui, dans son livre, **De la crise à la prospérité,** affirme avoir le premier identifié le mal dans son siège et dans sa cause, ce qui lui permet d'apporter la guérison qui serait l'instauration de l'échange effectif dans le commerce international, cet échange effectif étant lui-même le troc réalisé par achats et ventes corrélatives. Jusqu'ici, les peuples qui pratiquent le protectionnisme ne cherchent qu'à protéger leurs propres industries et les peuples qui pratiquent le libre échange ne cherchent qu'à développer leurs commerces, sans se soucier, ni les uns, ni les autres, de la contre-partie de la part des étrangers; au contraire, en établissant l'équilibre entre ce qu'on vend et ce qu'on achète, ainsi qu'entre ce qu'on achète et ce qu'on vend, on supprimera, nous assure M. Haladjian, toutes les crises. Hélas! d'abord ce n'est pas sûr, et dans sa « Chronique financière » du 4 juillet, le *Journal des Débats* faisait remarquer que les accords commerciaux conclus entre une vingtaine de divers pays, sur le principe du troc, n'avaient pas jusqu'ici donné de grands résultats, et spécialement n'avaient pas empêché la régression du commerce international : par-

tout importations et exportations ont reculé jusqu'à 70 et 80 % (la France 51 %); en outre, cette réorganisation du commerce international implique une mainmise de l'Etat qui peut avoir de gros inconvénients par nos temps socialistes; et enfin les lois économiques seules salvatrices ne jouent jamais mieux que quand on les laisse jouer d'elles-mêmes.

Quant au livre de M. Crivelli, **La Fin de la Crise,** très intéressant lui aussi, il prend le mot crise dans son sens général, et, parlant de crise de conscience, il indique comme remèdes moins des mesures d'ordre financier ou bancaire que des disciplines d'ordre psychologique, lesquelles, en effet, seraient excellentes mais ne remédieraient pas immédiatement à la présente crise économique. Que faire alors pour atténuer celle-ci dont tout le monde souffre? A notre tour, formulons notre ordonnance!

Commençons par dire que ce mot crise ne doit pas trop épouvanter. Si une crise est une rupture d'équilibre, il doit s'en produire souvent, puisque les équilibres sont eux-mêmes instables, et même accidentels; en fait, il y a toujours une crise à l'horizon, celui dont on s'éloigne ou celui dont on approche; et jusqu'ici toutes les crises ont fini, plus ou moins vite, par s'apaiser, et d'autant plus vite qu'on les laissait s'apaiser d'elles-mêmes, sans trop gêner l'évolution naturelle des choses; il en est souvent ainsi des maladies; encore peut-on dire que, pour les maladies, où la mort guette toujours derrière la porte, il y a nécessité d'intervenir coûte que coûte, tandis que, pour les crises économiques, il vaut mieux, puisque les peuples ne meurent pas, ne pas intervenir ou intervenir le moins possible.

Disons, ensuite, que la présente crise, qui dure en réalité depuis le début de la grande guerre, tire de cette guerre même son caractère géant. Qu'on pense à ce qu'a représenté de destructions (vies d'hommes et richesses matérielles) les cinquante mois d'hostilités! sans parler d'autres destructions d'après guerre, pour tels pays comme la Russie qui a beaucoup plus souffert du bolchévisme que de l'invasion allemande. Et qu'on pense à la situation anormale du monde depuis l'armistice : d'une part d'immenses usines créées dans les pays les plus neufs et les plus pauvres à la faveur des hos-

tilités qui paralysaient les anciens pays de grande industrie, et d'autre part la moitié des consommateurs du globe soustraits à cette production suraugmentée, les Russes par suite du bolchévisme, les Chinois et les Indiens par suite du natiolisme, l'un et l'autre xénophobes.

N'oublions pas enfin que le bolchévisme, plus particulièrement, a bouleversé tout l'équilibre bancaire des autres pays dits capitalistes par la façon dont, pendant plusieurs années, il a drainé des sommes énormes en Allemagne et aux Etats-Unis, aussi en Angleterre et ailleurs, emprunts sur emprunts, qu'il ne peut ni rembourser ni amortir et dont il ne sert même pas les intérêts : ce sont les fameux crédits gelés, qui ont entraîné la débâcle financière de l'Allemagne et par contre-coup d'autres pays d'Europe et d'Amérique.

On voit par tout cela que la crise actuelle se présente dans des conditions mille fois plus graves que toutes les précédentes, dont M. Jean Lescure nous retrace minutieusement l'histoire, et qu'il faudrait s'étonner plutôt de la bénignité de ses conséquences après une telle série de secousses; un peu comme les médecins s'étonnent que la grande guerre n'ait pas été suivie d'une peste noire pire que celle du xve siècle, dont bien la tierce partie du monde mourut, disait alors Froissart (il y a bien eu la grippe espagnole de 1920 qui fit peut-être autant de victimes que la guerre en Occident, mais tout de même ce ne fut pas la peste noire!). Cette crise d'ailleurs n'est pas une crise de sous-production et par conséquent de misère et de famine, mais au contraire de surproduction, c'est-à-dire d'excès de richesse; ce qui fait défaut, ce sont les consommateurs, les uns parce qu'ils sont retirés du libre marché mondial (Russes et Asiatiques), les autres parce que les produits sont offerts à des prix trop élevés pour eux. Or, ces prix baisseraient forcément s'ils n'étaient pas maintenus artificiellement très haut par les tarifs douaniers d'une part et par les interventions syndicalistes d'autre part; les ouvriers qui obéissent ici à leurs meneurs ne se rendent pas compte que ce qui importe pour eux, ce n'est pas tant d'avoir des salaires élevés que d'avoir des prix de revient bas; avec des salaires 100 et des prix de revient 105, ils souffrent; avec des salaires 90 et des prix de revient 85, ils seraient dans

l'aisance. D'autre part, avec des impôts moins élevés, le niveau de vie serait fort amélioré; si chacun, au lieu de payer 100 au fisc ne payait que 80, il pourrait se procurer une foule de choses qui aujourd'hui sont trop chères pour lui; la tactique à suivre ici serait donc la compression de toutes les dépenses publiques que, depuis l'armistice plus particulièrement, on ne cherche qu'à augmenter. Le fameux croc à phynances des Assurances sociales n'est qu'un croc entre bien d'autres, mais il a son importance; s'il fonctionne à plein jeu comme en Allemagne, ça peut aller jusqu'à doubler notre budget, à 80 milliards au lieu de 40, et il serait sot de croire que ce sont les riches seuls qui paieront alors; de par les incidences et contre-incidences, tout le monde finit par supporter l'impôt; et, au surplus, il est mauvais, économiquement parlant, que les riches soient anéantis, n'en déplaise aux politiciens socialistes et socialisants. Un pays comme le Commonwealth, où tout était pour le mieux, a été conduit à la ruine simplement par des lois sociales qui sont, au fond, en Australie comme en Europe, des lois contre les riches, et relatifs riches, et prétendus riches.

Le chômage? Si on ne l'entretenait pas, il se résorberait. Toutes les législations de chômage aboutissent à cet entretien. La politique socialiste, ici comme ailleurs, arrive à la ruine générale par la satisfaction des intérêts particuliers, alors qu'elle devrait être la subordination des intérêts particuliers, même ouvriers, à l'intérêt général. Ce qui montre une fois de plus que les politiciens socialistes sont au fond des antisociaux. Ceci, d'ailleurs, n'empêcherait pas les mesures temporaires de secours aux chômeurs; mais secours n'est pas entretien.

La solution de la crise implique donc une politique économique très simple et relativement très facile à suivre, mais qui, étant aux antipodes de la préoccupation électorale de nos politiciens, se heurtera à des obstacles de fait redoutables; avec un Parlement de bons républicains, on aurait pu avoir des espoirs très sérieux; avec un Parlement de cartellisants, on n'a que des craintes très vives. Néanmoins, et pour la satisfaction de ceux qui connaissent un peu la science sociale, on peut dresser en gros le programme à suivre : 1° Di-

minuer les impôts par la suppression de tous les services industriels de l'Etat, par le passage aux mutualités des assurances sociales, par la réduction au strict nécessaire des secours de chômage, par la diminution progressive de certaines catégories de fonctionnaires et la révision des traitements et pensions; 2° Diminuer les taux des tarifs douaniers, sans aller jusqu'au libre échange absolu, lequel n'est admissible qu'entre pays égaux au moins en loyauté; 3° Renoncer à toute manie d'économie dirigée et de monnaie dirigée; laisser se rétablir les choses d'elles-mêmes et envisager la reprise de la marche vers l'étalon-or si déplorablement arrêtée par la stabilisation qu'a exigée en 1924 la triplice des banquiers, des industriels et des socialistes, et à laquelle Poincaré a eu la faiblesse de consentir. Ces trois articles d'un programme de restauration nationale seraient vite et bien appliqués si nous n'étions pas syphilisés jusqu'aux moelles par le socialisme politicien.

Parallèlement, rien ne nous empêchera de joindre à ces mesures d'ordre économique et financier les remèdes psychologiques que demande plus particulièrement M. Crivelli. Se faire un état d'âme américain en ce qui concerne la création et la gestion des affaires. Soigner la publicité et la faire servir à la diffusion des bonnes idées et des bons renseignements d'affaires. Modifier nos procédés d'enseignement, développer chez nos jeunes gens le goût des exercices physiques (et non des championnats sportifs), à quoi je joindrais volontiers le goût des travaux manuels. Améliorer nos procédés politiques : ici d'innombrables mesures dont je ne donnerai qu'une seule à titre d'échantillon : que le Parlement renonce à son droit d'ouverture de crédits que seul devrait avoir le gouvernement. Se préoccuper, avant bien d'autres choses, et peut-être avant toutes choses, de la protection des familles nombreuses. Améliorer nos procédés judiciaires (tout notre Code de procédure à clarifier, et notre loi des sociétés, et notre législation des faillites). Améliorer nos procédés d'économie générale : poursuivre la suppression des monopoles, favoriser la baisse des prix, organiser la défense des contribuables. Et l'on pourrait continuer longtemps encore! Comme il est curieux, à ce propos et en terminant, que, sous un ré-

gime de loyale discussion et de libre coopération, il y ait tant de vices à combattre et tant de maux à guérir, peut-être plus qu'aux temps où il n'y avait ni liberté d'opinion, ni liberté d'action! Vanité des vanités!

Mémento. — C. Bouglé : *Socialisme français. Du socialisme utopique à la démocratie industrielle*, Armand Colin. L'auteur étudie successivement les philosophes du XVIIIe siècle, les physiocrates, « les libéraux, radicaux et socialistes » de la Révolution et surtout les trois grands chefs d'école Saint-Simon, Fourier et Proudhon qui sont en effet très intéressants et très supérieurs à mon avis à leurs confrères allemands ou anglo-saxons. La conclusion intitulée « Résultantes et perspectives » agite beaucoup d'idées mais les résultantes ne sont pas très droites et les perspectives ne sont pas très claires. N'importe, l'auteur connaissant ce dont il parle a droit qu'on ne laisse pas son livre de côté comme le méritent tant d'ouvrages du même genre. — Eugène Sicé: *Le Problème social. Ce que chacun doit savoir du socialisme*, Marcel Giard. L'auteur, étant socialiste fervent, ne peut faire qu'un éloge non moins fervent de son orviétan. Il ne va pas d'ailleurs jusqu'au bolchévisme. Maintenant se figure-t-il que le socialisme est seul à vouloir introduire « plus de douceur et de bonté dans les relations humaines »? Ces gens-là sont vraiment étonnants! Il y est question également de « classes privilégiées » et de leur « recherche immodérée du luxe le plus immoral ». Comment peut-on écrire de pareilles inepties, quand on ne s'adresse pas directement à un public de réunion électorale? — Edouard Wolkoff : *Tribuns et Haut-parleurs*, Fasquelle. Des pages amusantes et plaisamment illustrées par Cabrol sur quelques-uns de nos grands hommes d'Etat; je ne les énumère pas, il y en a plusieurs douzaines. En dernières lignes, une poignée de maximes plus ou moins amères : « A la quatrième année de mandat, les plus vaniteux se sentent modestes. — Rien n'est plus affreux que le titre d'ancien député. — A l'ancien député on parle à l'imparfait. — On modifie la carte électorale de France au mieux des intérêts de chacun Qui pourrait dire où est l'intérêt général? » — Berger-Creplot : *Les grandes Enquêtes en Belgique*, Figuière. Un livre à lire et à méditer. Des opinions de MM. Carton de Wiart, John Cockerill; des détails inédits sur le cardinal Mercier, et des souvenirs sur l'Exposition de Liége en 1930. — *L'Animateur des temps nouveaux*, 37, rue de Liége, reproduit dans son numéro du 8 juillet un dessin du journal l'*Epicier* disant aux yeux : « Comment la ménagère garnit son panier ». Sur 58 fr, la ménagère a payé 36 fr. 10 de marchandises et 21 fr. 90

d'impôts; le fisc prélève donc 37,75 % du prix des produits alimentaires de première nécessité : tant que ce pourcentage ne sera pas abaissé, il y aura vie chère et crise maintenue; le malheur est qu'il faut absolument extraire de la poche des contribuables 85 milliards par an : 53 du budget de l'Etat, 15 des budgets locaux, 9 des budgets annexes, 7 de la caisse d'amortissement, et que ces divers budgets sont les uns intangibles, les autres malaisément compressibles; malgré tout, et sans toucher ni au service de la Dette (faire banqueroute serait sottise) ni aux dépenses de la Défense nationale (désarmer, pire imprudence) on pourrait ramener beaucoup de budgets civils à leurs taux d'il y a quatre ou cinq ans; depuis 1927 le budget est monté de 43 à 53 milliards et cette augmentation est surtout le fait de services civils, les dépenses d'assistance sociale ont grandi de 470 millions à 1 milliard; celles de prévoyance sociale de 348 à 1.316, celles de voierie de 480 à 1.220, de constructions scolaires de 43 à 163, d'agriculture de 170 à 450 et les bénéficiaires de tous ces accroissements ne manqueront pas de dire qu'ils étaient indispensables, soit, mais ce qui est plus indispensable encore, c'est de ne pas succomber sous l'impôt; le Français paie au fisc 30 % de son revenu quand les autres peuples paient 27 (Italie), 22 (Angleterre), 20 (Allemagne) et 10 (Etats-Unis). Tous ces chiffres sont empruntés au discours de M. Piétri, du 12 février dernier.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Lettre de Napoléon III pour demander Mlle de Montijo en mariage; lettres de la fiancée à sa sœur, qui montrent la future impératrice émue de pressentiments, clairvoyante quant à l'empereur, et superstitieuse. — *Les Facettes :* un mot juste sur les prix littéraires; poèmes de MM. Jean Pellerin et Léon Vérane. — *U Lariciu :* Sur M. Abel Bonnard, de l'Académie française. — Mémento.

Grâce à M. Robert Sencourt, historien anglais, qui a retrouvé des lettres inédites de l'ex-impératrice Eugénie à sa sœur la duchesse d'Albe, la **Revue des Deux Mondes** (15 juillet) a pu donner le texte de la lettre ci-après, dont feu le comte Primoli déplorait la perte :

Au Palais des Tuileries, le 15 janvier 1853.

Madame la Comtesse,

Il y a longtemps que j'aime Mademoiselle votre fille et que je désire en faire ma femme. Je viens donc, aujourd'hui, vous demander sa main, car personne plus qu'elle n'est capable de faire mon bonheur, ni plus digne de porter une couronne. Je

vous prierai, si vous y consentez, de ne pas ébruiter ce projet avant que nous ayons pris nos arrangements.

Recevez, madame, l'assurance de mes sentiments de sincère amitié.

NAPOLÉON.

La forme simple de cette demande en mariage, dont Eugénie envoyait la copie à sa sœur, son accent bourgeois, sont sympathiques. La correspondance de la fiancée révèle des pressentiments d'une force singulière, témoin l'alinéa final de la lettre que voici :

Hermana mia [ma sœur],

J'arrive dans ce moment à l'Elysée, je n'ai pas eu un moment pour te dire l'émotion que j'éprouve. Tout ce moment est bien triste, je dis adieu à ma famille, à mon pays pour me consacrer exclusivement à l'homme qui m'a aimée au point de m'élever jusqu'à son trône. Je l'aime. C'est une grande garantie pour notre bonheur; il est noble de cœur et dévoué; il faut le connaître dans sa vie intime pour savoir à quel point il faut l'estimer. Son discours a produit un effet magique parce qu'il parle au peuple et au cœur, deux choses qu'on n'invoque jamais inutilement en France. Aujourd'hui, je regarde encore avec effroi la responsabilité qui va peser sur moi et cependant j'accomplis ma destinée; je tremble non de peur des assassins, mais de paraître moindre dans l'histoire que Blanche de Castille et Anne d'Autriche. J'envoie le discours de Louis-Napoléon. Je suis sûre qu'il te plaira.

Adieu, aujourd'hui c'est pour la première fois qu'on a crié « vive l'Impératrice ». Dieu veuille que ça ne change jamais, mais l'adversité me trouvera plus ferme et courageuse que la prospérité.

Il est curieux que la future souveraine, ayant à évoquer des reines de France, en cite justement deux qui exercèrent la Régence. Est-ce simple hasard? Une ambition politique a-t-elle dicté ce choix? La jeune fiancée nous paraît avoir jugé avec clairvoyance son mari de demain :

Celui-ci — écrit-elle — est un homme d'une force de volonté irrésistible, sans être de l'entêtement, capable des grands et des plus petits sacrifices : il irait chercher une fleur dans les bois une nuit d'hiver, s'arrachant au feu pour aller se mouiller pour satisfaire le caprice d'une femme aimée. Le lendemain il exposait sa couronne plutôt que de ne pas la partager avec moi. Rien ne lui

coûte. Il joue toujours son avenir sur une carte : c'est pour ça qu'il gagne toujours.

Dans la même lettre, elle confesse : « Ma croyance sur le fatalisme est chaque fois plus convaincue » et elle prouve sa complaisance aux superstitions qui fut un des traits principaux de son caractère dans la suite :

Il est arrivé quelque chose de bien extraordinaire et qui laisse libre cours aux superstitions. Lors du mariage de Joséphine avec Napoléon, un savant de leurs amis rapporta d'Amérique une plante appelée Pageria. Cette année-là, elle a fleuri et depuis lors, dans tout ce long espace d'années, elle n'a jamais été en fleurs; cette année elle a refleuri, comme pour annoncer la nouvelle ère des Bonapartes.

Au lendemain de son mariage civil, « deux heures » avant la cérémonie religieuse, elle mande à la duchesse d'Albe :

La cérémonie d'hier était superbe, mais j'ai manqué de me trouver mal avant d'entrer dans le salon où nous avons signé : je ne puis te peindre, chère sœur, tout ce que j'ai souffert pendant trois quarts d'heure, assise sur un trône un peu élevé, avec tout le monde en face; aussi j'étais plus pâle que les jasmins que j'avais sur la tête. Ma robe, c'était le beau volant pareil au tien en rose; j'ai pensé t'envoyer les gants que j'avais, car j'ai précieusement gardé les tiens et je te suppose la même religion des souvenirs. Depuis hier on me donne le titre de majesté : il me semble que nous jouons la comédie. Juan Silva est venu de Bruxelles exprès pour mon mariage : il m'a fait souvenir du « changement de main » que nous avions joué chez toi. Quand je faisais mon rôle d'impératrice, je ne savais pas que je le jouerais nature.

Adieu, chère sœur, mon dernier souvenir de jeune fille est encore pour toi, je vais m'habiller pour partir.

§

Les Facettes (n° 3. Printemps) justifient bien l'objet de leur sous-titre : « anthologie de la poésie contemporaine ». Leur directeur, le poète Léon Vérane, cher à tous ceux qui aiment la poésie, loue très haut le jury qui décerna le prix Petit-Didier à M. Vincent Muselli pour l'ensemble de son

œuvre. La louange ne va point — et c'est justice — sans cette protestation parfaitement opportune :

Assez d'intrigants et d'imbéciles bénéficient quotidiennement de sommes importantes qui permettraient à de vrais artistes de continuer leur effort avec quelque sécurité matérielle, pour que nous félicitions le lauréat d'abord, le jury ensuite, pour un geste qui atteste et la connaissance et l'équité.

M. Muselli figure dans ce numéro par des poétiques dédicaces, après une gracieuse « Odelette » pour célébrer le printemps. M. Jean Pellerin y publie des « Pages retrouvées ». Nous sommes heureux qu'elles n'aient pas été perdues définitivement. C'est une « Chanson pour après le départ », d'un ton dru et tendre. Le poète renvoie son amie :

Tenant son rosaire à gros grains,
Et, tandis que le soir chagrin
Roulait des larmes sur la vitre,
Elle pria. Le bruit d'un train
Fit gémir le soir sur la vitre.

Elle mit tout son linge usé
Dans le sac aux anses cornues.
De sa tête, ôta son bonnet.
Puis — je commençais un sonnet —
Elle s'en alla, toute nue.

(J'écrivais un sonnet brûlant
A la gloire de Cléopâtre.)
Elle s'en alla tristement.
La porte fit un bruit charmant.
Le feu chanteur chanta dans l'âtre.

...Ma pipe cessa de fumer
Comme j'achevais le poème.
Alors, n'entendant plus marcher,
A travers la porte fermée,
Je criai : « Je t'aime, je t'aime ! »

Et M. Léon Vérane, Provençal, chante la Bretagne, d'un accent aussi juste que celui d'un Le Goffic, qui la chanta en fils incomparable et digne des Renan et des Brizeux :

Je n'ai rien oublié de la terre bretonne,
Le dolmen ni la croix,

Ni le roc où le flot se brise, écume et tonne
Avec sa grande voix.

Ni le triste violier non plus que l'anémone
En bouquet sous tes doigts,
Ni le vol des courlis et leur cri monotone
Sur le chaume des toits.

Reverrai-je jamais et la grève et la lande
Aux genêts épineux
Et les Christs de granit qui, sur l'horizon, tendent
De grands bras douloureux?
Je ne sais, mais, ce soir, j'évoque ton image
Et j'écoute longtemps la mer chanter au creux
Nacré d'un coquillage.

§

U Lariciu (2e trimestre), la revue corse, célèbre, par la plume de M. Pierre Marcaggi, l'élection de M. Abel Bonnard, Ajaccien, à l'Académie française.

« Ah! chère Corse! — lisons-nous — odorante et lumineuse, on se demande parfois ce que tu produis, alors que de telles fleurs d'humanité ont poussé sur ton sol! »

Moins lyrique et mieux inspiré, M. Marcaggi explique ensuite le beau, le riche talent du poète des *Familiers*, du narrateur d'*En Chine*, du moraliste de l'*Argent* :

Sa poésie est de l'exquise miniature et sa prose une dentelle de jolies pensées; on n'ose parler de telle de ses œuvres variées, comme on n'ose toucher ou manier un objet précieux... Corse, je voudrais simplement dire ce que je crois voir en lui de corse. Certes, ce n'est pas la fougue bouillonnante de notre sang de feu; la mesure française a discipliné et affiné en lui la flamme corse. Ce qu'il me paraît tenir d'ancêtres méditerranéens, apparentés à la Grèce, c'est le goût de l'analyse morale, la psychologie aussi bien des mouvements les plus secrets de l'âme que des grands sentiments. J'aime causer avec les montagnards de mon pays; je les trouve pleins de sagesse et j'admire leur connaissance de l'homme et de la vie, qu'ils traduisent en proverbes d'une énergique et concise élégance. Cette aptitude à mettre à nu les ressorts de l'âme, à découvrir la vérité morale, je la retrouve dans Abel Bonnard.

Quelque chose de corse qu'il me semble encore trouver en lui, c'est l'ironie. Il y a une ironie corse: il y en a parfois — et elle est tragique — dans les *voceri;* il y en a de toute autre espèce dans les anecdotes de Minuto Grosso, dans les chansons de période électorale; il y en a dans les récits de veillée; je crois retrouver la même tendance et la même aptitude — *mutatis mutandis* — dans *Les Familiers.*

Enfin, il y a en lui l'amour de notre île.

MÉMENTO. — *Revue de Paris* (15 juillet) : « D. H. Lawrence et Mabel Dodge » par M. J. E. Blanche. — M. R. Le Senne : « Le bergsonisme et la morale ». — « Souvenirs sur Gyp » de M. L. Corpechot.

L'Esprit français (10 juillet) : suite de l'enquête : « Patrie et Humanité ». — « A Madeleine Roch », poème de M. Gustave Kahn. — « Adrien Le Corbeau » par M. Aurèle Patorni.

Le Génie français (juillet-août) : « Brindilles et Semences », poèmes de M. Emile Vitta. — « Estampe japonaise «, poème de M. Donald Disch.

Revue de France (15 juillet) : « Les Dominions et les bases navales » par M. Maurice Tardy.

Revue hebdomadaire (16 juillet) : Mme Denise Genty : « 14 juillet à Moscou ».

Le Correspondant (10 juillet) : « La jeunesse de l'archiduc François-Ferdinand » par M. Maurice Muret. — « Au seuil du Japon » par Mme Hélène Isvolsky.

Les Primaires (juillet) : Editorial : « Refus de servir ». — « Le larcin de Mimile », par Yvonne Pesson. — « Le clochard », par M. Jean Le Guével. — « Samain, poète de la Cité », par M. André Bernard.

La Revue Universelle (15 juillet) : « Ch. Maurras, ce fils de la mer », par M. René Benjamin. — Fragments du journal inédit de l'abbé de Véri, relatifs au cardinal de Rohan et à l'affaire du Collier.

La Muse française (15 juillet) : Poèmes de MM. F. P. Alibert, A. Flory, H. Puvis de Chavannes, Léon Vérane. — « F. Coppée, fonctionnaire » par M. Ed. Beaufils. — Vers inédits de Gautier, publiés par M. Abel Farges.

Jeunesse (n° 1, juillet) vient de paraître à Talence-Bordeaux. C'est un mince cahier. Il inaugure une « série nouvelle ». M. Pierre Malacamp y chante « Un crapaud bigame ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La *Grammaire* de l'Académie et les *Observations* de M. Brunot (*Candide* du 14 juillet; *Comœdia* du 20 juillet; *l'Œuvre*, du 25 juillet; le *Journal des Débats* du 28 juillet).

L'affaire de la *Grammaire* de l'Académie a continué à passionner la presse. Mlle Odette Pannetier a confié à **Candide** le récit d'une visite qu'elle a faite à M. Ferdinand Brunot, ancien doyen de la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et auteur des *Observations sur la grammaire de l'Académie française.*

L'interviewcuse ayant demandé « perfidement » à M. Brunot s'il croyait que M. Abel Hermant fût « le responsable » :

— On le dit. Mais je ne sais pas qui a réellement écrit cette grammaire, et je ne veux même pas le savoir. Nous serions injustes, en attribuant la paternité de ce petit chef-d'œuvre à tel ou tel académicien. Les quarante, pour la plupart, se sont complètement désintéressés de la confection de l'ouvrage, et j'en connais plusieurs qui n'ont même pas lu les épreuves. Les vrais auteurs doivent être de pauvres cuistres obscurs auxquels on a confié cette besogne en leur donnant quelques directives et qui se sont acquittés de leur tâche avec autant de zèle que de médiocrité. Ce ne sont peut-être pas des gens bêtes; ce sont des gens qui ont une intelligence myope.

« Il était impossible de ne pas souligner l'amas de bourdes, de sottises, d'inepties prétentieuses que ce livre renferme. L'amusant est que nous nous trouvons en face, non pas d'une grammaire primaire ou secondaire, mais d'une grammaire pour gens du monde. Et à qui s'adresse-t-on pour la rédiger? A l'Académie qui est, elle-même, régie par les salons, qui ne fait rien sans les salons, qui n'existe que par les salons! C'est à mourir de rire!

Il faut bien le dire, une grammaire est extrêmement difficile sinon impossible à faire. Prenons si vous le voulez le chapitre des qualificatifs. Exemple : *Une jolie femme.* Parfait. Mais : *Une femme bien,* dans quoi le classerez-vous? Et : *Une femme très comme il faut?*

« J'ai fait une grammaire, moi aussi, une grammaire historique. Elle ne paraîtra qu'à la rentrée, parce que je ne veux pas avoir l'air de m'être fait de la publicité en éreintant la grammaire académique. Mais je vous prie de croire que je me suis bien gardé de faire un chapitre sur les qualificatifs. Je parle de la qualifica-

tion, ce qui est tout différent. Remarquez que cela permet même l'admission de qualificatifs empruntés aux langues étrangères : *up to date, exciting,* etc... »

M. Brunot eût longuement discouru de la sorte si une cloche ne l'avait brutalement interrompu.

— Excusez-moi, dit-il, on m'attend pour dîner.

Je réplique vivement, avec la belle hardiesse de ceux qui ont peur :

— Vous consentez bien à donner votre adhésion au syndicat des mal lotis de la grammaire?...

Il rit.

— C'est une idée bien amusante que vous avez eue à *Candide.* Tout Paris en parle...

— Alors, on peut vous inscrire?

Il est tenté, il hésite, il va accepter... Non.

— Je ne peux pas, vraiment... je vais présider les cinq académies l'année prochaine; alors, tout de même, hein?

Je lui expose les beaux projets du syndicat. Il ne rit plus, il étouffe, il gémit, il pleure de jubilation. Et il appelle Mme Brunot d'une voix tonitruante, comme s'il s'agissait d'un événement capital.

— Ecoute, écoute ce que va faire le fameux syndicat des mal lotis. Oh! c'est tellement drôle!

Je suis déjà dans l'escalier que M. Brunot me rappelle :

— Allez donc voir M. Abel Hermant... Vous savez que pour la première fois il a « raté » jeudi dernier la séance de l'Académie? Il a fait dire qu'il était à Londres. Or, un de mes amis a téléphoné chez lui pour demander s'il était de retour. Et le valet de chambre a répondu : « De retour? Mais Monsieur n'est jamais parti... »

§

De son côté, M. Pierre Lagarde (**Comœdia**) a découvert qu'il y avait deux grammaires de l'Académie : celle qui a été mise en vente en avril, et qui a été l'objet de tant de critiques, et celle qui est actuellement dans les librairies :

— Vous êtes un malhonnête homme, monsieur!

Voilà ce qu'est venu me dire, il y a quelques jours, un personnage à l'air timide, réservé, tranquille et terne. Il avait son chapeau à la main. Il paraissait poli et courtois à l'extrême. Un léger tic faisait battre ses paupières.

Il avait une apparence si chétive et si douce que je ne me cabrai point devant son insulte.

— Vous êtes un malhonnête homme. Vous avez entamé une campagne contre la *Grammaire de l'Académie* et vous truquez les textes de cette grammaire avant de les critiquer. Vous vous disqualifiez par de pareils procédés. C'est indigne. J'ai eu la curiosité de vérifier toutes vos assertions. Vous êtes un malhonnête homme, monsieur.

L'accusation était précise. Cette fois, je me révoltai. Ce monsieur prétend que je truque des textes? La preuve, je vous prie...

— La voici.

Et mon curieux interlocuteur sortit de sa vaste poche un exemplaire de la grammaire.

— Vous constaterez que c'est bien une première édition. Je l'ai achetée l'autre jour dans une librairie de la rue Gounod, en précisant que je voulais la première édition.

Je regardai attentivement cet exemplaire. Rien, sur la couverture, n'annonce une édition revue. A la fin de l'ouvrage, la ligne de l'imprimeur, au lieu de porter, comme cela se fait souvent, comme cela devrait se faire toujours, une date complète, avec le quantième du mois, méntionne seulement : *Imprimé en France. Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure)*, 1932. Et la préface commence par cette phrase :

L'Académie française... donne, au début de l'année 1932, *la première édition de sa Grammaire, rédigée en conformité des articles* 24 *et* 26 *de ses statuts datés des mois de mars et d'avril* 1634.

Je dus m'incliner :

— C'est bien une première édition...

Alors, mon étrange visiteur triompha.

— Eh bien! monsieur, je vous prends en flagrant délit de mauvaise foi. Voyez plutôt...

Et, ouvrant la *Grammaire* aux pages que, dans de précédents articles, je citai d'après Ferdinand Brunot, d'après Alfred Mortier ou d'après des remarques personnelles, il me convainquit d'imposture!!!

Aussitôt, je compris. Il n'y a pas *une* « Grammaire de l'Académie française ». Il y en a DEUX!... Deux, que rien, extérieurement, ne distingue l'une de l'autre. Deux qui sont, en apparence, strictement identiques, et qui, pourtant, se révèlent pleines de différences! Deux, dont les préceptes se contredisent, puisque l'une dit blanc quand l'autre dit noir!

J'allai chercher mon propre exemplaire, acheté le jour même de sa publication, et je le comparai avec l'exemplaire que mon visiteur plaçait sous mes yeux. Fructueuse comparaison! Mais combien étranges, combien surprenantes!...

L'Académie, devant nos reproches et ceux que, de tous côtés, on lui adressa, s'est hâtée de corriger et de revoir sa piteuse *Grammaire.* Mais, comme pour escamoter cet aveu, elle n'indique nulle part que sa *Grammaire* est désormais « revue et corrigée ».

Et M. Pierre Lagarde confrontant sur deux colonnes un certain nombre de passages, justifie son dire. Il conclut :

Regrettons que l'éminente assemblée (l'Académie) ait cru préférable de dissimuler et de ne pas imprimer sur la couverture de cette nouvelle Grammaire, si différente de la première, la mention d'usage : « *Nouvelle édition revue et corrigée* ».

Car il est impossible, lorsque, chez un libraire, on regarde la Grammaire qu'on veut acheter, de savoir si c'est la bonne ou si c'est la mauvaise.

Mais, sans doute, cette petite duperie n'est-elle qu'une prudence. L'Académie n'a pas fini de revoir et de corriger. Sa « bonne » Grammaire n'est pas encore tout à fait bonne.

Nous n'en voulons pour preuve que l'étrange règle sur l'accord des adjectifs, qui se trouve à la page 92, et qui, dans ces deux Grammaires, demeure strictement identique :

Certains adjectifs, comme nu, mi, demi, haut, plein, franc, *restent invariables quand ils précèdent le nom, et s'accordent avec le nom quand ils le suivent.*

Ce qui justifie pleinement la phrase grotesque et malicieuse que M. Ferdinand Brunot a placée, en guise d'épigraphe, au seuil de ses *Observations :*

Tous les bons Français doivent souhaiter une plein *réussite à cette grammaire, qui ajoutera à la* haut *considération dont jouit l'Académie.*

A quand la troisième Grammaire?...

§

M. André Thérive, dans l'**Œuvre,** annonce la création du « Grand-Conseil technique de la Langue française ».

L'idée en remonte à M. André Mary, le poète et médiéviste bien connu. Elle fut exposée en 1923 par divers critiques, mais il a fallu des circonstances singulières pour la faire passer dans les faits.

Car, cette année, un événement notable s'est produit. L'Académie française, tout en gardant son prestige mondain et littéraire, a définitivement perdu son prestige linguistique, qui d'ailleurs ne lui venait que d'une obscure tradition... Son *Dictionnaire* ne ser-

vait pas à grand'chose et suscitait surtout des plaisanteries rituelles. Mais sa *Grammaire* a soulevé un tollé si général dans le monde savant que l'illustre compagnie ne s'occupera plus de sitôt de la langue française! Ce manuel bâclé et erroné d'un bout à l'autre remporta d'abord, me dit-on, un beau succès de librairie, mais quand les critiques se furent fait jour, on hésita entre le plaisir de causer un scandale et la honte patriotique de l'avouer. Personne n'ose plus dire qu'il a acheté la *Grammaire;* les souris s'en régalent dans tous les greniers de province. M. Ferdinant Brunot, membre de l'Institut et doyen honoraire de la Sorbonne, a réhabilité son pays aux yeux de l'étranger et montré officiellement que le bouquin en question ne valait pas tripette. Il fait figure, à présent, de héros. Les salons s'arrachent l'illustre historien. La vieille dame du quai Conti songerait à l'élire pour ne risquer point de le contempler, les jours de séance, sur les bancs d'en face, dans le secteur savant de la Coupole, comme un vivant reproche. J'allais dire comme le spectre du commandeur. Mais l'expression est fausse; de grand-officier, M. Brunot, vainqueur de l'Académie, vient d'être élevé à la dignité de grand-croix...

Naturellement, la présidence du Conseil a été donnée à M. Brunot lui-même. Mais on y rencontre des linguistes, des journalistes et des gens de lettres choisis parmi les lettrés... On m'assure que quelques académiciens y figurent. La liste complète sera divulguée bientôt.

§

Un rédacteur du **Journal des Débats,** qui signe J.-D., a voulu savoir ce qu'on pense sous la Coupole :

Quelle est exactement la responsabilité de l'Académie française dans la publication de cette grammaire? Il circule à ce propos tant de bruits plus ou moins fantaisistes qu'il nous a paru intéressant de demander la vérité à une personnalité — que nous ne nommerons pas — mais qui est la mieux placée pour nous renseigner exactement.

« La *Grammaidre de l'Académie,* nous a-t-elle dit, contient des erreurs? Mais l'Académie ne se prétend point infaillible. L'erreur est inhérente à toute œuvre humaine. Il n'est pas besoin de rappeler le fameux *Errare humanum est. Perseverare diabolicum.* Justement l'Académie française n'a point persévéré. Dans chacune de ses nouvelles éditions, elle corrige ce qui mérite de l'être. L'académie française tient compte de toutes les observations, de celles

de M. Brunot comme de celles des autres. Que M. Ferdinand Brunot se hâte de vendre ses *Observations!* Elles n'auront bientôt plus de raison d'être, et leur intérêt ne sera plus que rétrospectif.

« Parmi les multiples reproches adressés à la Compagnie, figure celui de n'être point le véritable auteur de la *Grammaire* incriminée. A cela, il suffit de répondre que la *Grammaire*, faite sur un plan qui lui avait été tracé par Fénelon, a pris trois années de travail et fait l'objet de discussions en séance, après lesquelles l'Académie a donné son bon à tirer. La *Grammaire de l'Académie française*, imparfaite ou non, est bien l'œuvre collective de l'Académie comme l'atteste un vote de la Compagnie en séance, et il serait injuste d'en faire tomber la responsabilité sur quelques-uns seulement à l'exception des autres.

« En somme, cette querelle de la *Grammaire de l'Académie française*, autour de laquelle on a mené si grand bruit, se réduit à peu de chose. C'est l'âpreté et la violence des critiques, trop heureux de porter des coups à une vénérable institution, qui ont donné de l'importance à une affaire en réalité assez anodine. Il n'y aurait certes qu'à sourire si l'étranger n'avait pas été au courant de ces attaques contre l'Académie française. Si les attaques contre la *Grammaire de l'Académie* ont exercé une influence — et nous voulons croire que les meneurs de la campagne n'y avaient pas réfléchi — ç'a été de porter à l'étranger une atteinte au prestige de la culture française.

« Mais à quelque chose malheur est bon! La *Grammaire de l'Académie* s'est déjà vendue à plus de cent mille exemplaires. C'est le seul gros succès de vente de la saison. Les *Observations* de M. Ferdinand Brunot atteignent — elles aussi — un important tirage qui, loin d'arrêter la vente de la *Grammaire de l'Académie*, n'a fait au contraire que de l'intensifier. Ce succès n'est-il pas rassurant? Il prouve que par ces temps de crise, malgré les tensions internationales, les convulsions économiques, le « Français moyen » trouve le loisir de s'intéresser à la pureté de la langue française. »

Il ne reste qu'à féliciter l'Académie de son retentissant succès de librairie, et il faut espérer que les droits d'auteur astronomiques que lui vaut la *Grammaire* lui permettront de distribuer de nombreuses rentes viagères à des écrivains méritants, victimes de la crise.

P.-P. P.

ARCHÉOLOGIE

Expositions. Fresques d'Ispahan. Photographies de Perse au Musée Guimet. — L. L. Bellan : *Chah Abbas Ier, sa vie, son histoire;* Geuthner, 1932. — *Syrie-Palestine, Iraq-Transjordanie;* Hachette, 1932. — W. Déonna : *Dédale ou la statue de la Grèce archaïque,* 2 vol.; De Boccard, 1931. — G. Goury : *L'homme des cités lacustres,* 2 vol.; Aug. Picard, 1932.

Ces temps derniers, **la Perse** a été à l'ordre du jour; ce
fut d'abord, il y a quelques semaines, l'exposition au musée
Guimet des relevés exécutés par le peintre persan Katcha-
dourian à l'Ali-Kapou et au Tchéhil-Soutoun d'Ispahan. Is-
pahan, création de Shah Abbas Ier (1585-1629), dont nous
rappelons la vie ci-dessous, fut la capitale de la Perse jusqu'à
ce que Téhéran la remplaçât sous les Kadjars, et durant la
dynastie des Séfévis, Ispahan jouit du même prestige en Orient
que Versailles en Europe. Le palais du souverain, dont Ali-
Kapou est la porte, mais une porte à l'orientale, c'est-à-dire
un système compliqué de bâtiments, et Tchéhil-Soutoun, pa-
où la pure tradition orientale se tempérait d'influences euro-
les étés torrides de la Perse ont attaqué les peintures, le van-
dalisme a fait le reste, et de toutes ces splendeurs il ne de-
villon dans les jardins royaux, furent rehaussés de **fresques**
péennes. Depuis, les siècles ont passé; les rigoureux hivers et
meure que peu de chose. Aussi doit-on savoir gré à M. Kat-
persan.

M. Arthur Upham-Pope, Directeur de l'American Institute
for Persian Art and Archaeology, expose depuis peu, au
chadourian d'avoir sauvegardé le souvenir de ce qui fut ja-
une idée complète d'une des plus belles périodes de l'art
dis; pour mener son œuvre à bien, il a dû reconstituer, comme
l'indiquaient bien les photographies exposées à côté des pan-
neaux reproduits en peinture; mais cette vision d'art per-
san, par un Persan, est pour nous la seule façon de nous
familiariser avec une école d'art dont les reproductions sont
inaccessibles à la plupart, et dans un tel état qu'une prépa-
ration est nécessaire à qui fait le long voyage qui permettra
de les admirer. M. Katchadourian avait également relevé une
vingtaine de fresques éparses dans les anciennes demeures
de Joulfa, le faubourg arménien d'Ispahan, de façon à donner

même musée, une collection de **photographies** de monuments de la Perse; malgré l'autorisation toute récente de visiter les mosquées et de les photographier, les documents réunis par Mr Pope représentent bien des difficultés vaincues; une abondance de détails insoupçonnés nous est révélée pour la première fois, soit dans l'agencement des toitures vues de l'extérieur, soit dans celui des voûtes vues de l'intérieur, et le portefeuille que constitue Mr Pope sera une mine de renseignements pour l'étude de l'architecture persane. D'autres campagnes suivront qui compléteront la collection; signalons dès maintenant les vues multiples de la Grande Mosquée, de la Mosquée du Shah, de la Médresseh de la Mère du Shah à Ispahan, de monuments de Tabriz et Véramin.

C'est un don royal qu'a fait le **Dr Gieseler** aux Musées Nationaux en offrant au musée Guimet sa collection de jades dont la valeur artistique, considérable, est encore dépassée par l'intérêt qu'elle offre pour l'histoire des religions. Ces pièces, dont beaucoup remontent avant notre ère, sont des symboles du culte taoïste. Le taoïsme est une religion naturiste connaissant deux grands principes, le fort, clair, ciel (Yang), le faible, sombre, nuit (Yin); cette dualité, qu'on retrouvera dans la religion perse, classifie les éléments; au yin appartiennent l'ouest, l'automne, la lune, la mort, le nord, l'hiver; au yang appartiennent le printemps, le soleil, la vie, le sud et l'été. Toutes ces notions sont représentées par des objets rituels de forme immuable et de couleur appropriée à ce qu'ils représentent; ainsi le pi, qui figure le ciel, est un disque de jade évidé en son centre, verdâtre mais tacheté pour rappeler les nuées; il est censé reposer sur les quatre monts mythiques des points cardinaux. Parmi ces monts, le plus important est la montagne d'orient, qu'on représente en forme de stèle; une nervure centrale rappelle le double aspect des côtés de la montagne, le jour et la nuit; à la montagne d'orient est associé le dragon qui personnifie la terre et l'eau, et donne naissance à tous les êtres. La terre est symbolisée par une sorte de cylindre qui traverse un bloc rectangulaire strié transversalement; cette forme signifie la colonne de l'atmosphère qui part de la terre pour atteindre, en vapeur de plus en plus ténue, le pi ou ciel que nous ci-

tions plus haut; la terre est plus volontiers représentée par des jades rougeâtres, bruns. Chaque partie du monde et son point cardinal sont figurés par des formes diverses; une sorte de hache sera l'est ou le printemps; un quart de disque l'été ou le sud; un grand couteau de jade percé de trois trous symbolise la région méridionale. Mais ces emblèmes, plus ou moins modifiés et transportés dans le milieu humain, acquièrent de nouvelles significations; ce long couteau percé de quatre trous est un insigne de dignité, un autre est un insigne cérémoniel accréditant un porteur de blâme. Il y a donc deux aspects bien distincts dans la collection, jusqu'ici unique, réunie par le Dr Gieseler, qui, sinologue de valeur, en a étudié et commenté les monuments : la beauté intrinsèque (qualité de la matière, noblesse des lignes et des proportions), et la signification qui s'y rattache; c'est la matérialisation splendide d'une des plus vieilles philosophies qu'ait connues l'humanité.

A la ville d'Ispahan est intimement lié le souvenir de **Chah Abbas Ier** (1585-1629), son fondateur, et voici que M. L. Bellan nous retrace sa vie et son histoire. Les spécialistes apprécieront les recherches minutieuses de l'auteur, qui ont abouti à la reconstitution d'un long règne chargé d'événements; ceux qui ne souhaitent qu'un aperçu de l'histoire d'Orient y retrouveront le récit typique d'une vie de monarque oriental, occupée par les intrigues de palais et les expéditions annuelles contre les vassaux turbulents et les envahisseurs. L'Europe, du moins l'Europe de l'Ouest, semble avoir trouvé sa stabilité plus tôt que l'Orient, par la différence des méthodes; le souci de communications aisées, les moindres distances, l'organisation de la conquête, ont fortifié de bonne heure, en Europe, le pouvoir central.

Sous Chah Abbas, nous assistons à une activité militaire incessante du monarque qui éteint les révoltes, éclatées aussitôt qu'il a quitté la province conquise, déjoue les trahisons des gouverneurs et fait face aux ennemis séculaires. Ce règne de Chah Abbas qui, sur tous ces points, se conforme à la règle orientale, a une signification plus large; il fonde la Perse moderne, il en fait un Etat autonome. Ce souverain est un créateur, une grande figure de l'histoire de l'Orient et de

celle de tous les temps. A Etat nouveau, capitale nouvelle, et ce sera la désignation d'Ispahan comme siège de l'empire. D'autres souverains orientaux ont changé de capitale; le plus souvent ils se sont bornés à y construire leur palais et, si l'occupation a duré, le temps s'est chargé du reste; rares sont les monarques comme Sargon II d'Assyrie qui élève à la fois un palais et une ville qui en dépende (Khorsabad). C'est ce que voulut Chah Abbas. Il crée dans Ispahan une ville royale dont les divers monuments sont reliés par des avenues somptueuses et des places grandioses. Cette ville, qui émerveilla le Français Chardin lors de son voyage en Perse (XVII[e] siècle) et dont nous ne voyons aujourd'hui que l'agonie, est un des titres de gloire de Chah Abbas, et il me paraît regrettable que M. L. Bellan ait volontairement négligé cette partie du règne de ce monarque; quel beau pendant au récit détaillé des conquêtes aurait fait celui de la création de la nouvelle capitale, la description de ses monuments, et aussi le tableau de la civilisation persane à cette époque!

Lorsqu'on se rend en Perse, la première étape est la **Syrie-Palestine.** M. M. Monmarché, directeur de la publication des Guides Bleus, nous la facilite par sa nouvelle édition du guide de Syrie-Palestine, qui comprend un supplément descriptif de la Transjordanie et de l'Iraq. Ce guide vient à son heure, car ceux qui ont connu l'Orient d'autrefois le trouvent bien changé; l'automobile a fait d'explorations difficiles de simples promenades, et l'on peut proposer aux touristes des excursions qui étaient autrefois impossibles. J'avais dû jadis renoncer à Palmyre à cause de l'insécurité des routes et des cinq à six jours de caravanes nécessaires; depuis, cinq heures d'auto m'y ont mené. Il n'y a pas que les communications qui aient changé et qui aient modifié les itinéraires; l'archéologie, elle aussi, s'est renouvelée; sites nouveaux, connus par des fouilles récentes, sites anciens mieux étudiés, toute cette physionomie du vieux monde oriental apparaît différente, et c'est un des mérites du Guide de nous offrir, en même temps que tous les renseignements pratiques sur l'accès des villes ou des ruines, leur description à jour, due à des spécialistes, et le plus souvent aux archéologues mêmes qui ont travaillé sur les sites.

Le Manuel d'archéologie préhistorique de Déchelette envisage les temps préhistoriques, surtout sous leur aspect archéologique. M. Boule, dans les *Hommes fossiles,* étudie principalement l'homme préhistorique; M. Goury a voulu condenser ces notions, qui excitent une curiosité toujours accrue, et les mettre à la portée de plus de lecteurs.

Après avoir donné *Origine et Evolution de l'homme,* précis de paléolithique, **l'homme des cités lacustres** que nous signalons aujourd'hui est une mise au point de nos connaissances en néolithique. L'âge de la pierre polie est, semble-t-il, moins bien connu que celui de la pierre taillée; pour cette première époque, l'habitat dans des cavernes, dont le sol emmagasine en s'exhaussant les débris provenant de la vie quotidienne, a réservé de grandes surprises aux archéologues; la vie en village du néolithique est toute différente, et les trouvailles seraient maigres, si certains clans n'avaient eu l'habitude d'établir leurs habitations sur pilotis; l'enfouissement dans la vase des objets d'usage devenus inutiles et rejetés a conservé suffisamment de documents pour qu'il soit possible de reconstituer la vie des habitants de ces cités. M. Goury étudie tour à tour les changements survenus alors dans le climat, la flore, la faune et l'habitat des populations. Il définit les diverses cultures caractéristiques du néolithique et leurs productions, notamment la céramique, dont l'aire de dispersion dépasse l'Europe pour s'étendre à une grande partie de l'Orient. La troisième partie, qui n'est pas la moins attachante, a trait à la vie sociale : culte des morts, religion et art. Signalons un intéressant chapitre sur l'anthropologie et les connaissances médicales de l'homme des cités lacustres. Toutes ces notions, clairement exposées, soutenues de nombreuses illustrations, seront utiles non seulement à ceux que la préhistoire intéresse, mais aux orientalistes dont le champ d'étude remonte assez haut dans le passé pour toucher au néolithique.

M. Déonna, Directeur du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, consacre sous le titre **Dédale ou la statue de la Grèce archaïque** une étude minutieuse, en deux volumes, à la statuaire des hautes époques de la Grèce. On connaît assez l'érudition et la méthode du distingué professeur de l'Université

de Genève pour ne pas douter que cette étude ne laisse rien dans l'ombre et épuise la question sous tous ses aspects.

La statuaire archaïque remplit le VIe siècle avant notre ère, et il est curieux de voir comme, à ce moment, la Grèce qui, sur tant de points, subit l'influence de l'Asie, montre une personnalité accusée; d'abord dans l'idée même de la statue, qui resta toujours quelque chose d'assez exceptionnel en Orient. A la statue des dieux, à l'ex-voto qu'avait connus la Mésopotamie, s'ajoutent la statue destinée à commémorer un personnage, la statue architecturale (quoique le palais de Khorsabad ait déjà fourni le type de la caryatide) et, ce qui permit à la statuaire grecque d'atteindre à la perfection, le goût de la nudité idéale que n'avait eu l'Orient. La statue primitive grecque est peinte et d'une polychromie totale; ceci semble vrai d'ailleurs de la statuaire primitive de tous les peuples; ce n'est que peu à peu que l'artiste, quelle que soit la beauté de la matière (témoins nos ivoires du Moyen Age), abandonne la polychromie pour quelques touches de couleur qui disparaîtront plus tard, elles aussi; on sait assez le rôle d'auxiliaire de la sculpture qu'eut la peinture en Egypte et même en Mésopotamie. Cette statue primitive ne connaît pas les attitudes du repos étendu, du sommeil, mais celles qui représentent les modèles dans la plénitude de leur force et de leur noblesse; de là ces types dits hiératiques, où le personnage semble ne pouvoir agir qu'avec mesure et majesté; de là cette loi que Lange a formulée (qu'on appelle à tort la frontalité) et qui consiste à ne permetttre aucune flexion ni torsion latérale du cou et de l'abdomen. Ce n'est que vers l'an 500, en même temps que le dessin acquiert le raccourci, que la Grèce s'affranchira de cette obligation à laquelle l'Orient et l'Egypte sont toujours restés fidèles. Si l'aplomb de la statue n'est pas jambes réunies, c'est la jambe gauche qui s'avancera légèrement, mais les pieds posés tous deux à plat demeurent parallèles. Par définition (frontalité), les bras ne peuvent se mouvoir qu'en direction du spectateur, ce qui restreint leurs possibilités. Ou bien ils pendent le long du corps, ou ils sont ramenés à la poitrine, ou l'un d'eux semble présenter un objet au spectateur. Mais, acquisition toute grecque, le sculpteur archaïque s'essaie aussi à la

statue en mouvement limité, et il aborde le groupe: Groupe de personnages frontaux comme en Egypte ou groupe de personnages opposés, dans lesquels la représentation de la lutte est ce qui rendra le mieux le désir de l'artiste de créer du mouvement. Lorsqu'il s'agit de décorer un fronton, l'artiste en vient volontiers au groupe antithétique, dont les personnages sont séparés par un motif central, telle Athéna au vieil Hécatompédon d'Athènes.

La construction du corps humain suit un processus analogue chez les divers peuples; d'abord simple mémento, il suffit de traits caractéristiques pour le représenter (les idoles « en violon » de l'Archipel), puis l'artiste s'ingénie à circonscrire les diverses parties de l'être dans des lignes géométriques; nous avons ainsi le schéma rectangulaire (la Dame d'Auxerre), triangulaire, cylindrique ou en cloche, de même que le type assis est géométrisé (statues des Branchides); mais l'Assyrie, elle aussi, puisque le procédé est non le fait d'une école, mais de l'esprit humain, avait connu ces diverses silhouettes (statues d'Assurnasirpal debout, de Salmanasar assis). L'étude des proportions nous amène à parler du canon grec, canon qui déçoit par sa diversité, tantôt assez analogue au canon de l'Egypte et plus élancé que lui, tantôt calqué sur le canon court des Mésopotamiens. La moyenne scientifique de la hauteur humaine est de 7 têtes 1/2; si certaines Korés se rapprochent de l'Asie par leurs 4 1/2, 5, 6 têtes, les Kouroi de Ténéa, de Milo, atteignent 7 têtes 1/2. Il faut d'ailleurs considérer, quand nous jugeons une statue archaïque de ce point de vue, que notre époque admet un canon de proportion exagérément long. Ce canon long des Grecs a été attribué à l'Egée, tandis que le canon court serait l'héritage de l'Asie par l'intermédiaire de l'Ionie; quoi qu'il en soit, la statue archaïque grecque oscille délibérément de l'un à l'autre.

Par suite de la « frontalité », l'artiste connaît surtout la musculature au repos, et la traite par grandes masses; ce n'est que peu à peu qu'il s'essaie au détail; mais la grande difficulté est d'unir en un tout les diverses parties du corps; la supériorité de l'artiste grec est d'y être parvenu, alors que les Assyriens n'y ont jamais pleinement réussi. Là encore, comme pour la silhouette, la figure géométrique inscrit les

plans musculaires, notation conventionnelle de ce que l'artiste sent alors qu'il ne peut encore le traduire. Et M. Déonna analyse en détail le rendu des diverses parties du corps et du visage; un important chapitre est consacré aux variations de l'œil et à l'expression, exprimée par les légères déviations de la bouche et des yeux par rapport à l'horizontale. L'étude de la chevelure et de la barbe donne lieu à de piquantes remarques; nous voyons l'artiste s'en emparer et les ciseler avec le goût que son prédécesseur assyrien montrait à rendre la broderie des robes. Lorsqu'il s'agit d'exprimer le costume, tantôt l'artiste, comme l'avaient fait les Asiatiques, supprime de parti pris les plis que l'étoffe ne pouvait manquer de produire, tantôt, par suite de son goût de l'observation, s'essaie à les copier (par exemple sur les Korés). N'oublions pas d'ailleurs que, même dans le premier cas, le pinceau pouvait rendre les plis que le sculpteur n'avait pas indiqués. En tous cas, au début du ve siècle les plis, qui peuvent être traduits de façons diverses, accusent une tendance à la verticalité (Aurige de Delphes), et aussi à une régularité qui n'est pas véridique. Tels sont les principaux problèmes qui s'imposent à l'artiste archaïque et dont M. Déonna a indiqué la solution dans ce premier volume. Dans le second, d'application pratique pourrait-on dire, l'auteur délimite les groupements régionaux et leurs caractères, les influences qu'a reçues l'art grec archaïque et celles qu'il a pu transmettre. Avec une incroyable vitalité les ateliers surgissent en Attique, dans le Péloponèse, en Grèce du nord, en Grèce d'Asie, et M. Déonna fait sentir toute l'importance de l'art ionien sans pour cela tomber dans le pan-ionisme, sans même, dirai-je, faire une part considérable à l'Egée, à l'Egypte, aux Orientaux (y compris les Hittites). A lire le premier volume du savant archéologue, on comprend assez les ressemblances fortuites des arts à leurs débuts, et, lorsqu'on aura fait abstraction de quelques thèmes, évidemment transmis, on sera bien tenté de lui donner raison. Signalons, en terminant cette revue déjà longue, un substantiel chapitre, qui clôt le livre, sur la tradition hellénique dans l'art chrétien, « l'archaïsme et le primitivisme de l'art contemporain ». Ce ne sont pas ceux des débuts, mais de la décadence, ce n'est plus, dit-il, la naïveté originelle,

mais celle de la sénilité; là encore, comme ci-dessus, je crois bien qu'il faut lui donner raison. Un index de 34 pages en fins caractères, XXXVII planches et nombre de figures au trait rendent mieux accessibles les trésors d'érudition et de finesse que M. Déonna a semés dans ces deux volumes.

Dr G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Inscription glozélienne sur une lampe préhistorique de La Madeleine et représentation bisexuée. — Le masque dit néolithique en Abyssinie.

Inscription glozélienne sur une lampe préhistorique de La Madeleine et représentation bisexuée. — J'avais négligé de prendre connaissance du travail de MM. Capitan et Peyrony sur la station de *La Madeleine* (1) parce que ce n'était pas une étude d'ensemble du célèbre gisement. Les auteurs, m'avait-on dit, n'y étudiaient que leurs propres trouvailles.

J'avais eu tort.

Un préhistorien, après une visite à Glozel, vient fort heureusement de me communiquer cette monographie, vraiment pleine d'enseignements.

Il faut rendre cette justice à M. Salomon Reinach et à M. Joseph Loth, écrivait le vertueux M. René Dussaud dans son libelle *Glozel à l'Institut*, qu'ils évitèrent d'entretenir l'Académie des idoles bisexuées.

Et plus loin :

Comment de graves personnages se sont-ils laissé prendre à cette manifestation d'érotomanie à laquelle ne manquent jamais de sacrifier les faussaires?

— Celui-ci [le faussaire], avait précédemment prétendu M. Vayson dans *l'Affaire de Glozel*, a modifié ses œuvres sous l'influence des explications d'ordre érotico-médical de certaines de ses dupes.

Si l'érotomanie (2) est un signe d'inauthenticité en préhistoire, que doivent penser ces messieurs de certaines baguettes de La Madeleine? Voici la description de l'une d'elles,

(1) *La Madeleine.* Son gisement. Son industrie. Ses œuvres d'art, par le Docteur L. Capitan et D. Peyrony. Librairie Emile Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris, Ve.

(2) A Glozel, s'il existe des scènes réalistes, on ne voit par contre aucune figuration obscène.

due à la plume de MM. Capitan et Peyrony, — que nous n'osons transcrire dans le *Mercure de France* que parce qu'il s'agit d'une citation littérale, — et la reproduction du dessin exécuté par M. l'abbé Breuil (fig. 1) :

> **Le n° 2, fig. 40, est un vrai rébus :** ***à droite une belle tête d'ours, léchant le gland d'un phallus qui paraît être en érection, flanqué de deux testicules, auquel fait suite un bassin féminin : ventre et vulve entr'ouverte et très détaillée; les points et les fines stries représentent vraisemblablement le système pileux.***



Fig. 1

Nous ne voulons nullement emboîter le pas aux maniaques du faux, pour qui un objet préhistorique nouveau n'est intéressant que pour en contester l'authenticité. Celle de la baguette de La Madeleine ne fait pour nous aucun doute.

Nous ajouterons cependant : avec la « vulve entr'ouverte et très détaillée » est reproduite une coupe difficile à exécuter, une coupe sagittale où se voient représentés, avec une perfection impressionnante, le tubercule et les colonnes du vagin, les culs-de-sac et le col utérin. C'est une véritable planche de dissection.

Et nous demandons qu'on veuille bien s'imaginer un instant le hourvari qu'eût provoqué dans le camp antiglozélien une pièce semblable trouvée au *Champ des Morts!*

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est qu'il ne saurait exister de représentation plus complètement bisexuée. En effet, il ne s'agit nullement ici de copulation, c'est-à-dire de pénétration, face à face, des deux organes. Les deux sexes sont fondus en un seul et dirigés dans le même sens.

Nos idoles bisexuées, qui avaient déjà de nombreux parallèles ethnographiques, en possèdent donc également dans la période quaternaire.

S'ils ne sont pas avares de détails dans leurs descriptions anatomiques, MM. Capitan et Peyrony le sont infiniment plus quand il s'agit de signes gravés sur la lampe provenant de la couche supérieure du gisement. Ils n'écrivent que deux lignes prudentes à leur sujet :

> Sur une des faces du n° 1, fig. 50, il y a quelques traits, mais il nous a été impossible de déchiffrer le dessin.

On ne peut en effet déchiffrer de dessin où il n'en existe pas. Mais peut-être les auteurs, — puisqu'ils connaissaient bien nos trouvailles, — auraient-ils pu y reconnaître une inscription glozélienne.

Nous en donnons ici le dessin au trait, exécuté d'après la reproduction photographique (fig. 2). Les lecteurs du *Mercure* pourront aisément se rendre compte qu'il s'agit bien des mêmes caractères qu'à Glozel.

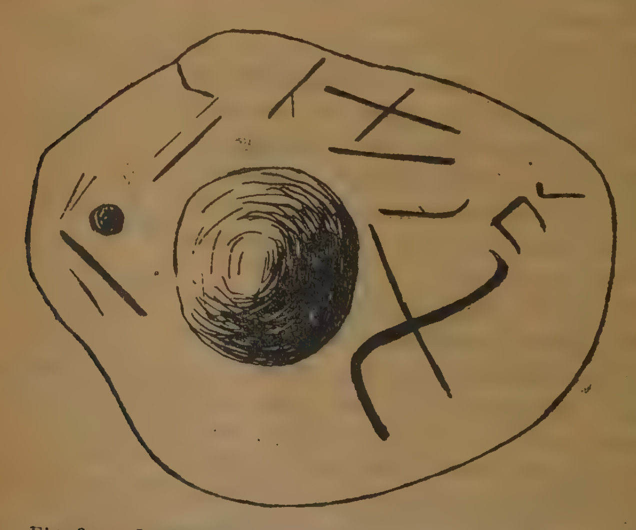


Fig. 2. — *La Madeleine*. Lampe creusée dans une pierre calcaire et portant une inscription alphabétiforme.

Il est même probable que c'est cette trop grande ressem-

blance qui a le plus gêné les auteurs. Car MM. Capitan et Peyrony ne craignent pas dans le même ouvrage de considérer comme écriture « une série de quatre signes identiques à nos E majuscules » (fig. 3), alors que, comme nous croyons

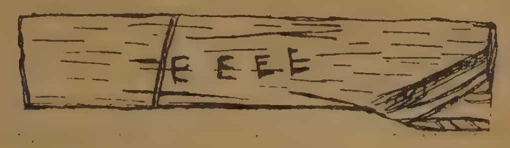


Fig. 3. — *La Madeleine*. Lame d'ivoire portant une série de quatre signes identiques à nos E majuscules.

l'avoir démontré, la caractéristique des écritures est de constituer un ensemble de « *graphismes différents* » (3).

Quant à l'inscription sur fragment de bois de renne que Lartet et Christy recueillirent aussi à La Madeleine (fig. 4), elle appartient bien à une véritable écriture et tous ses caractères, ainsi que nous l'avons précédemment montré, se retrouvent dans l'écriture de Glozel. Comme à Gourdan (4) et à Rochebertier (5), les deux inscriptions de La Madeleine prouvent actuellement, — puisqu'il ne s'agit plus d'une pièce unique qui aurait pu être importée, — que les habitants de l'abri célèbre étaient bien en possession d'une écriture naissante.

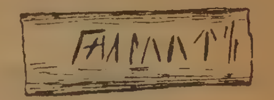


Fig. 4. — *La Madeleine*. Inscription découverte par Lartet et Christy.

Nous écrivions dans une précédente étude sur les inscriptions paléolithiques (6) :

> Dans les différents gisements où furent recueillis ces graphismes, que l'on peut considérer comme des éléments ayant servi de base aux écritures néolithiques beaucoup plus évoluées, on rencontre également des objets destinés à la chasse ou aux besoins journaliers, identiques à ceux que nous a livrés le *Champ des Morts*. Par-

(3) Essai sur les inscriptions magdaléniennes, *Mercure*, 15 avril 1929. — Note additionnelle sur les inscriptions paléolithiques, *Mercure*, 1er septembre 1931.

(4) Les deux inscriptions de Gourdan. *Mercure*, 1er avril 1929.

(5) Une deuxième inscription de la grotte du Placard, oubliée à Saint-Germain, *Mercure*, 15 mai 1932.

(6) Note additionnelle sur les inscriptions paléolitiques. *Mercure*, 1er septembre 1931.

fois même il s'agit de pièces tellement atypiques, qu'elles furent contestées, lors de nos publications, parce qu'on ignorait qu'il en existât de semblables. . . . .

Or, ce parallélisme d'objets souvent atypiques, constaté dans les stations où on a recueilli des signes alphabétiformes, comme à Laugerie-Basse, à Spy, à Isturitz, à Combe-Cullier, à Aurensan-Caubéta, se retrouve d'une façon frappante dans l'étude de MM. Capitan et Peyrony. Nous y voyons une lame « à étranglement basilaire » et un bec de perroquet avec la « même particularité », alors que nous avons publié, dès 1926, cette disposition atypique (voir fig. 2 du fascicule III de la

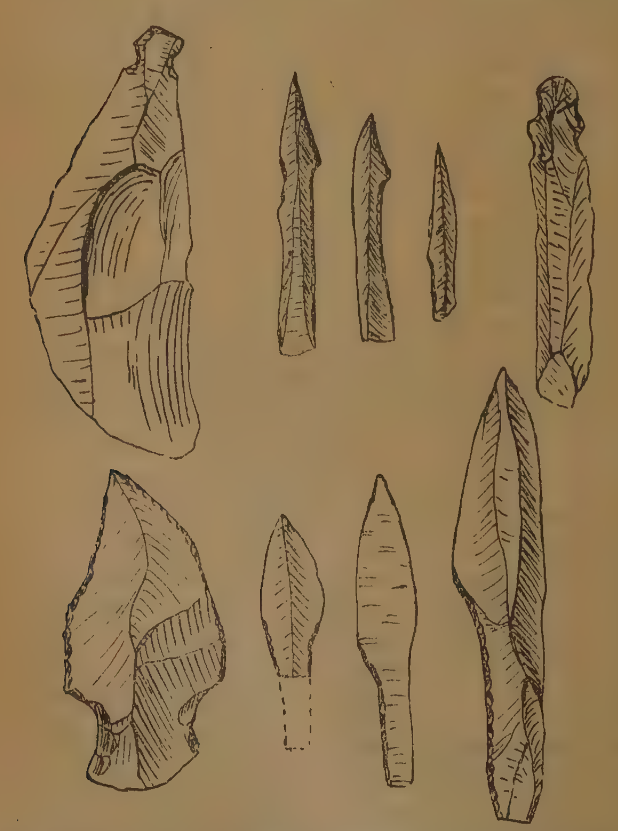


Fig. 5. — *La Madeleine*. Lame à étranglement basilaire. Même particularité sur un bec de perroquet. Pointes à cran atypiques.

Nouvelle Station Néolithique). « Deux encoches à une extrémité comme pour recevoir un lien », écrivions-nous alors; « étranglement basilaire, mentionnent MM. Capitan et Peyrony, produit par deux coches symétriques, permettant de l'attacher solidement ». Enfin, ajoutons au tableau des parallèles de l'industrie lithique (fig. 5), des « pointes à cran atypiques » et des « pointes à soie » magdaléniennes dont on retrouve les équivalents à Glozel (voir fig. 2 et 2 bis du fascicule III de la *Nouv. St. Néolith.*).

Mêmes parallèles encore dans l'industrie osseuse et kératique. Nous avons groupé (fig. 6) un harpon présentant un

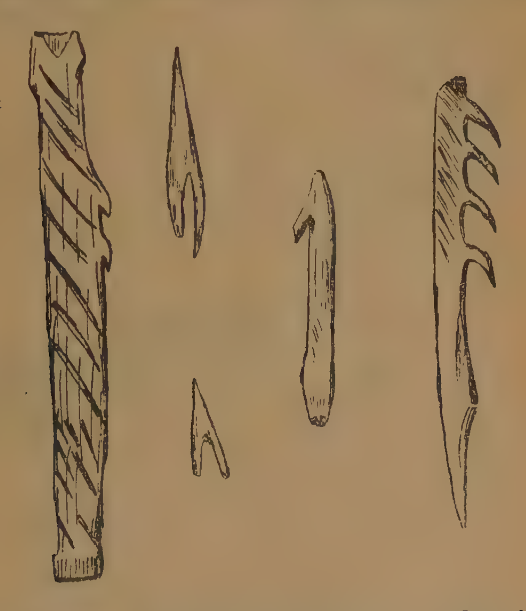


Fig. 6. — *La Madeleine*. Harpon avec renflement basilaire pour l'emmanchement. Pointe à base fourchue. Pointe de flèches. Hameçon. Harpon à barbelures très longues et détachées du fût.

« renflement basilaire pour l'emmanchement », une « pointe à base fourchue », une pointe de flèche (7), un hameçon, un harpon « à barbelures très longues et détachées du fût »,

(7) « Petite pointe en os, ressemblant aux pointes de flèches en silex à ailerons et à base concave, si fréquentes dans le néolithique du Nord de l'Afrique ». Capitan et Peyrony.

qui sont les pendants de ceux qui furent si contestés à Glozel. La hampe du harpon porte même de semblables stries de polissage dont les antiglozéliens ont voulu faire un caractère d'inauthenticité.

Enfin, il n'est pas jusqu'à certains décors schématiques qui ne se retrouvent identiques à La Madeleine et à Glozel. Nous voyons ainsi, sur une baguette semi-cylindrique du Périgord, des dessins en queue de poisson (fig. 7), semblables à



Fig. 7. — Baguette semi-cylindrique ornée de dessins en queues de poisson.

celui qui est gravé sur une des faces de notre galet portant une scène de pêche (fig. 8) et à l'un des motifs en relief (8) modelé sur un petit vase du *Champ des Morts* (fig. 9).

Fig. 8

La stratigraphie de la grotte du Puy-de-Lacan nous a démontré que les signes glozéliens empiétaient sur la couche magdalénienne; l'étude comparative de certaines pièces des stations de La Madeleine, de Laugerie-Basse, d'Aurensan-

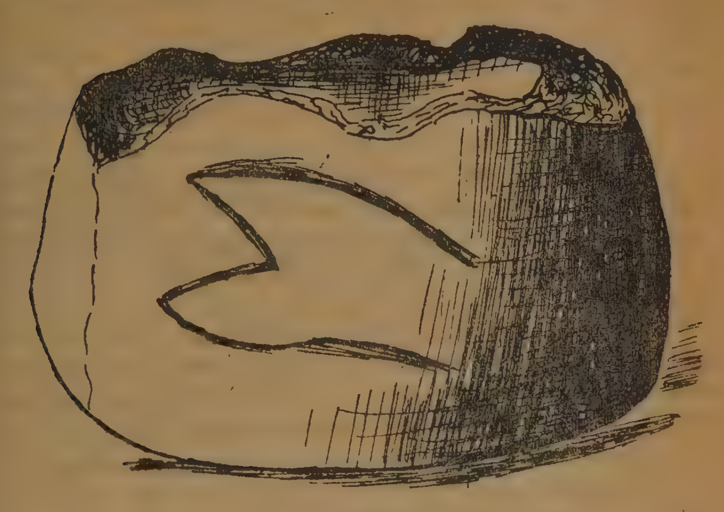


Fig. 9

Caubéta, d'Isturitz, de Combe-Cullier, nous révèle également des analogies frappantes. Ces différents parallèles d'objets considérés comme atypiques, ne se retrouvant que dans des stations où existent des éléments d'écriture, n'établissent-ils pas entre elles et Glozel une puissante connexion qui peut être pour certaines une véritable filiation?

Dr A. MORLET.

§

Le masque dit néolithique en Abyssinie. — Parmi les découvertes étonnantes du P. Azaïs, accompagné de M. Chambard, pendant *Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie* (Paul Geuthner, 1 vol. de texte et un album de planches en phototypie, in-4°), la plus étonnante peut-être est celle de quatre stèles anthropomorphes qui appartiennent nettement à la même série que celles de

(8) *La Décoration céramique*, *Mercure*, 15 oct. 1926 (voir fig. 18, qui représente un des autres côtés du vase).

France, notamment du Gard et de la Marne, si bien étudiées dans l'ouvrage déjà cité du commandant Octobon. Elles ont été trouvées en plein pays Oromo, au-dessus du lac Marghe-rita, à 2.000 mètres d'altitude, à Urgamo, localité désormais célèbre en préhistoire.

Le campement des explorateurs se trouva placé au centre d'un gisement énorme de menhirs phalliques au nombre d'au moins un millier, dont, sur un espace restreint, 51 encore debout. Avant de parler des stèles, je rappelle que la zone des menhirs phalliques actuellement explorée a fourni déjà près de dix mille spécimens, au gland nettement visible, sculpté avec soin, avec une rigole en dessous; et que ces monuments taillés, parfois polis, sont en pierre très dure (granit, etc.) qu'on ne trouve pas dans le pays. La zone des menhirs phalliques s'étend depuis Addis-Ababa jusqu'au lac Rodolphe. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de savoir à quel peuple attribuer cette forêt de pierres, ni même de quelles carrières elles proviennent.

Les quatre stèles sont probablement contemporaines des phallus érigés alentour; mais je ne saurais accepter le rattachement que le P. Azaïs propose à la fois des menhirs et des stèles à la civilisation égéenne. On est ici trop loin de la Méditerranée; l'absence de tous autres témoins entre elle et le pays des Oromo empêche de bondir ainsi par dessus les espaces et les siècles. Au moins pour le moment. Car l'Ethiopie est loin d'être explorée comme il le faudrait.

Quoi qu'il puisse être du problème d'origine et de race, il reste que certains éléments de ces stèles sont identiques à ceux des nôtres. J'emprunte aux descriptions du P. Azaïs (pp. 237-238) ceux d'entre eux qui nous intéressent ici :

N° 1. — Le schéma du visage est exprimé, avec les yeux lenticulaires, les arcades sourcilières, le nez et les oreilles nettement marqués; les autres traits du visage, joues, bouche, menton, sont supprimés; à première vue, cette face donne l'impression d'une figure de chouette. N'étaient les seins et autres détails du corps, on pourrait ne voir là qu'une représentation d'oiseau nocturne. Un trou au-dessous des seins représente peut-être le nombril; deux autres sont percés au sommet et au bas du pubis... Un bandeau ceint le front; un collier à trois rangs barre le dessus des seins...

Les arêtes semblent former un voile tombant à partir du front...

N° 2. — Réaliste : les yeux et le nez sont sculptés avec un réel souci d'exécution... la bouche, bien proportionnée, est ouverte; la lèvre est nettement marquée; le menton en relief porte une fossette. L'ensemble de la tête semble se dégager d'un voile... Mèches de cheveux de part et d'autre de la tête; seins bien sculptés... dessins à allures de bandelettes.

Nw 3. — Traits du visage nettement masculins... barbe en pointe; la chevelure, disposée en nattes sur le crâne, festonne le front et tombe en une longue natte rétrécie le long du dos; seins beaucoup plus petits et moins accentués; mêmes dessins géométriques, en bandelettes; face sculptée à plat, le reste hémicylindrique.

N° 4. — Fragment inférieur seulement, de même type que les précédents; la tête et le sommet du corps, y compris les seins, manquent.

Une fouille rapide sous la stèle n° 1 a fait constater la présence d'une sépulture formée d'une murette; on a découvert un cadavre, mais faute de temps on ne l'a pas exhumé. Il faut dire ici que des fouilles entreprises sous de nombreux menhirs phalliques n'ont pu permettre d'affirmer à coup sûr qu'ils signalaient une tombe dans chaque cas.

Il y a donc deux stèles-statues féminines et une masculine; le P. Azaïs croit d'ailleurs distinguer sur celle-ci des caractères de bi-sexualité; mais chez beaucoup de peuples primitifs, les seins des hommes sont très développés; et la chevelure longue et nattée a été souvent un insigne des guerriers les plus valeureux. A lui seul déjà, ce détail fait rejeter l'hypothèse d'une origine nègre pure. On regrette ici que le P. Azaïs n'ait pas donné lui-même des dessins au trait de ces stèles dans son ouvrage, bien que les reproductions photographiques soient excellentes.

On remarquera que, comme pour les quatre pierres anthropomorphes de la Marne, le traitement du visage n'est pas identique sur toutes et que la bouche ne manque que sur l'une d'elles. Si la théorie du « silence des morts » était acceptée, elle ne serait donc de nouveau valable que pour un cas sur trois et il faudrait expliquer pourquoi les deux autres morts ici représentés n'étaient pas muets.

Il est heureux que le P. Azaïs ait trouvé une tombe sous la première stèle; ceci lui a évité de penser, comme on le

fait trop facilement, sans preuve concomitante, que ces figurations humaines sont des représentations de divinités. On le dit des monuments de la Marne, du Gard, etc., mais sans preuves non plus. Cette interprétation se fonde sur un préjugé : que seuls les dieux auraient mérité une image éternelle. Ce préjugé nous vient des civilisations classiques, et surtout de la riche théolâtrie figurative égyptienne. Il vient aussi de la formule que l'Homme a créé Dieu à son image. En présence des monuments préhistoriques, il vaut mieux laisser ce genre d'explications de côté.

C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec le P. Azaïs quand il dit (p. 239) que ces stèles et ces phallus sont la preuve « qu'une sorte de Panthéon primitif a répandu dans toute cette faille des lacs éthiopiens un culte très intense de ses divinités... La Soleil a dû être le dieu de ces religions. Des temples en plein ciel, composés de milliers de colonnes phalliques, emblèmes de la génération et symboles du grand générateur, semblent lui avoir été élevés sur tous les lieux habités ».

On n'a pas besoin de chercher si loin. Ces dix mille phallus sont simplement ce qu'ils sont, l'image directe de la génération et de la fécondation, non seulement humaine maïs universelle; on n'a même pas le droit de parler d'un culte tant que l'organe n'a pas été anthropomorphisé, comme l'a été Priape, auquel en effet on rendait un culte proprement dit. Il faudrait chercher plutôt ici un système de cultes agraires. Et quand le phallus est représenté sur un monument funéraire, ce n'est plus qu'une indication du sexe du mort. Mais si tous ces phallus de pierre sont funéraires, ils ne peuvent plus être les « colonnes d'un temple » en plein air.

Quoi qu'il en soit, on s'étonne de ne pas trouver ici, comme au Japon et dans l'Inde, leur contrepartie, à savoir le cteis; pourquoi, dans cette immense zone, n'a-t-on représenté que l'organe mâle? Il se pourrait que l'explication soit donnée par une coutume funéraire spéciale aux Konso, forte agglomération de tribus, Négroïdes métissés d'Hamito-Nilotiques, d'origine inconnue, et qui parlent une langue elle aussi inconnue, parce que secrète. Leurs tombes et cimetières sont

ornés de statues-poteaux en bois, plantées debout et qui, sauf la variation du matériel, sont de vraies stèles-figures; il y en a de trois à quatre et jusqu'à quinze et vingt par tombe. « Chaque homme, de son vivant, sculpte ou fait sculpter la statue qui le représentera sur sa tombe, sans préjudice d'autres qui représenteront les ennemis et les animaux qu'il a tués (p. 254). » Le P. Azaïs reproduit un grand nombre de ces tombes à statues.

Or il n'y en a pas sur celles des femmes. Et si de temps en temps on rencontre une statue féminine, c'est que la défunte avait tué un homme. En outre, les statues masculines sont décorées de phallus signalétiques, parfois en outre d'un petit phallus finement sculpté, érigé, fixé sur le crâne ou au sommet du front. Sur toutes ces statues-poteaux la bouche et les dents sont indiquées avec soin.

On retrouve donc chez les Konso les mêmes éléments positifs et négatifs que dans la civilisation à phallus et à stèles en pierre des régions entre Addis-Ababa et le lac Rodolphe. Faut-il regarder les Konso comme les survivants du peuple à mégalithes, chassé sur les hauts-plateaux arides par d'autres peuples plus forts?

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Qui était le Masque de Fer? — Un heureux chercheur, M. Maurice Duvivier, vient peut-être de le trouver; il a exposé sa découverte dans un livre intitulé *Le Masque de Fer* (Paris, Colin).

On a vu dans les *Mercure* du 15-VIII, I-XI, 15-XII 1931, 1-I et 15-I 1932 que M. Lair a démontré en 1890 que le Masque était un nommé Eustache Dauger, dont la vie, avant son arrestation, était inconnue. Naturellement, on avait cherché au Cabinet des titres de la Bibliothèque Nationale s'il s'y trouvait des mentions d'un Eustache Dauger; on y avait trouvé nombre de documents relatifs à des familles Dauger, Danger, Auger, Angers, mais aucun de ceux de leurs membres vivant en 1669, qui y étaient mentionnés, n'avait porté le nom d'Eustache. M. Duvivier eut l'idée de chercher aussi à Oger. Il y trouva mention d'un Eustache avec renvoi à la famille de Cavoye.

Celle-ci étant devenue parisienne, M. Duvivier consulta le *Dictionnaire critique de biographie* de Jal. Au mot « Cavois », il trouva : « Registre de Saint-Eustache. Le 18 février 1639, fut baptisé Eustache, né le 30 août 1637, fils de François Dauger, escuier, sieur de Cavouet, capitaine des mousquetons de Monseigneur le Cardinal de Richelieu, et de dame Marie de Sérignan, demeurant rue des Bons-Enfants. » Sur le marquis de Cavoye, grand maréchal des logis de Louis XIV, il existait une biographie écrite par M. Huguet sur des papiers de famille : M. Duvivier n'y rencontra sur Eustache que ce qui avait été noté par Jal, mais y trouva rassemblés de nombreux renseignements sur la famille de Cavoye; lui-même finit par découvrir plusieurs pièces qui l'ont aidé à éclaircir l'histoire de la vie d'Eustache.

François Dauger mourut le 17 septembre 1641, d'une blessure reçue au siège de Bapaume; il laissait trois filles et six fils : Pierre (né en 1627), Charles (en 1632), Eustache (en 1637), Armand (en 1638), Louis (en 1639) et Jacques (en 1641). Sa veuve fut, dit Tallemant des Réaux, « terriblement affligée ». « Vingt ans plus tard, elle ne pouvait encore parler de son mari sans pleurer. » François, d'abord cadet, avait dû ensuite recueillir la succession de son aîné; sa femme lui avait de plus apporté 50.000 livres lors de leur mariage. Mais M. Duvivier croit que le meilleur de la succession était le monopole des chaises à porteur, que le roi avait octroyé à M. de Monmort et à lui, en 1639; il laissait en outre une charge de « prévôt général des maréchaux de France en Guyenne », qui fut reprise en 1710 à Louis de Cavoye, par le roi, moyennant une pension de 14.000 livres. De plus, l'aîné des enfants avait déjà été gratifié d'une rente de 600 livres sur l'abbaye de Foncaude appartenant à Hercule de Sérignan, un oncle maternel.

Le défunt avait été un protégé de Richelieu; sa veuve sut acquérir la faveur d'Anne d'Autriche.

Elle lui plut, dit Saint-Simon, et cela aida à la mettre dans le grand monde et à la Cour, mais dans l'état où des femmes de sa sorte s'y tenaient en ce temps, ce qui n'empêchait ni leur considération ni leur crédit. Celle-ci fut donc sur le pied d'en avoir avec la Reine et les ministres, d'entrer dans beaucoup d'intrigues de

Cour et d'être mêlée avec la meilleure compagnie, parmi laquelle elle eut beaucoup d'amis et en fit à son fils, qu'elle élevait auprès d'elle et qu'elle y fit admettre pour l'amour d'elle, avec les enfants de ses amis.

Deux des trois sœurs d'Eustache furent mariées à des gentilshommes du Midi et reçurent alors chacune 80.000 livres en dot. Les fils entrèrent tous au régiment des Gardes Françaises. Les sous-lieutenances s'y vendirent 9.000 livres lors de leur création en 1657, mais on les donna gratuitement aux enseignes ayant à ce moment deux campagnes. Eustache, Armand et Louis de Cavoye furent ainsi « gratifiés », le premier en 1657. Leur frère aîné, Pierre, devenu enseigne, avait été tué à Lens en 1648; Charles avait eu le même sort en 1654. Eustache était ainsi devenu « l'aîné des Cavoye ». Il est donc le Cavoye qui prit part à une équipée racontée par Bussy-Rabutin, par l'*Histoire amoureuse des Gaules,* par pseudo-d'Artagnan et par Mme de Motteville. Lorsque vint la semaine sainte de 1659, le duc de Vivonne résolut d'aller se divertir à Roissy, où son beau-père avait un beau château. Il y emmena avec lui Philippe Mancini, neveu de Mazarin, et l'abbé Le Camus, aumônier du Roi. Le jeudi saint, 10 avril, ils furent rejoints par le comte de Guiche, accompagné du baron de Manicamp et « du jeune Cavois, lieutenant au régiment des Gardes (d'après Bussy) » (« de l'aîné des frères Cavoye », d'après pseudo-d'Artagnan). Guiche et le baron de Manicamp passaient pour s'aimer à la grecque. Le Camus, quand il les vit arriver, annonça son départ pour Paris et s'enferma dans sa chambre; il partit en effet le lendemain. Pour le remplacer, Vivonne avait écrit à Bussy-Rabutin; celui-ci arriva à cheval le vendredi. « Ils firent alors, a écrit Mme de Motteville, des choses indignes, non seulement de chrétiens, mais de gens sensés ». D'après le *Recueil* de Maurepas, on avait le vendredi baptisé carpe dans la chapelle le porcelet, qui fut mangé le soir; Guiche et Manicamp, étant allés se promener ensuite, ramenèrent prisonnier au château un procureur qu'ils avaient rencontré; le soir, après un repas de trois heures, on chanta une chanson sur l'air d'*Alleluia,* où Bussy raillait les puissants du jour. Le lendemain matin, Vivonne et Bussy, étant allés dans la chambre de Guiche, le trouvèrent couché avec

Manicamp. Dans la nuit du samedi au dimanche, on recommença les mêmes folies et on s'y moqua de nouveau des sacrements, ce qui n'empêcha pas la compagnie d'assister respectueusement à la messe de Pâques.

Le premier puni pour ce scandale fut Mancini : le cardinal le chassa de la Cour et le fit tenir prisonnier à Brisach pendant un an; puis, le 10 juillet, Bussy fut exilé dans ses terres; Vivonne, Manicamp et Guiche furent aussi exilés pour quelque temps. Le Camus lui-même dut aller faire pénitence en province et, plus tard, quand il devint cardinal, fut surnommé « le cardinal de Roissy ». Cavoye est le seul qui paraisse avoir été épargné, mais il y acquit le surnom « du Cavoye de Roissy ». Cela ne l'empêcha pas d'obtenir en 1662, en même temps que son frère Armand, l'autorisation d'acheter une lieutenance, mais en 1665, dit le *Journal des Gardes Françaises*, il « dut vendre, par ordre du Roi, pour affaire malheureuse qui lui arriva à Saint-Germain ».

Cette affaire, le duc d'Enghien l'a racontée à la reine de Pologne le 19 juin :

> Il est arrivé ces jours-ci une assez méchante affaire à M. de Foix. Comme il sortait du vieux château de Saint-Germain, il trouva un page ivre qui, en passant, lui donna un coup de gaule. M. de Foix lui dit quelques injures, à quoi le page répondit, et on dit même qu'il lui donna un coup de pique dans la main; la colère prit à M. de Foix, qui mit l'épée à la main et en donna cinq ou six coups du plat à ce page. Un nommé Cavoye tira aussi la sienne et le frappa aussi, et ce page, se sentant frappé, lui rendit quelques coups de sa gaule et voulut même la jeter à Cavoye, qui lui donna un coup de pointe dont il le tua. Le lieu où la chose s'est passée la rend un peu fâcheuse. Le Roi a commandé que l'on informât et cependant a défendu à l'un et à l'autre de se présenter devant lui; je ne sais pas s'il y aura quelques suites.

Le 6 juillet 1665, Mme de Cavoye mourut « subitement ». Dans un testament en date du 6 mai 1664, passé devant son notaire, Me Ogier, « un parent lointain, peut-être », elle avait usé du droit que lui conférait son contrat de mariage (conformément à la coutume de Picardie) et désigné comme chef de la famille son fils cadet, Louis. Eustache, l'aîné, ne recevait qu'une rente viagère de 1.000 livres, et Armand, le puîné, une

somme de 20.000 une fois payée. Aux deux filles mariées (Mmes de Fabrègues et de Clérac), il était rappelé qu'elles avaient eu de belles dots et devaient s'en tenir pour satisfaites; à la troisième fille, une religieuse, était léguée une pension annuelle de 360 livres pour son entretien.

Mme de Cavoye avait exhérédé Eustache « par bonnes causes et considérations à elle connues ». Ces « causes » étaient évidemment les faits ci-dessus exposés et aussi les dettes d'Eustache : l'inventaire de la défunte signale « 75 pièces, quittances de paiements faits à divers particuliers par la feue dame pour le sieur Eustache Dauger de Cavoye, son fils ». Eustache se soumit à la sentence de sa mère (à la différence d'Armand, qui protesta contre elle). Il céda même à Louis ses deux petits fiefs de Montivilliers et de Calvant (au bailliage de Montdidier) moyennant une pension de 400 livres; de plus, Louis se porta garant de la rente de 600 livres sur l'abbaye de Foncaude, dont Eustache était titulaire et que peut-être l'abbé de Sérignan payait irrégulièrement (15 août 1665).

Le 25 août 1667, Armand fut tué devant Lille, à l'attaque de la porte de Fives. Après la mort de sa mère, il était allé habiter rue Saint-Honoré, tandis que ses deux frères quittaient la rue Vivienne pour aller s'établir dans la rue de la Sourdière. Le 8 janvier 1668, les deux survivants firent un règlement de comptes. Louis entendait recevoir, pour héberger son aîné, une pension que celui-ci ne payait guère, de sorte qu'il se trouvait débiteur de 1.400 livres; Eustache en reçut quittance, moyennant renonciation à pareille somme sur ses revenus à venir. « Peu après, les deux frères déménagèrent et allèrent habiter, toujours ensemble, au faubourg Saint-Germain, dans la rue de Bourbon, aujourd'hui rue de Lille ». Tout au moins, Louis s'est-il indiqué, le 10 janvier 1671, comme domicilié rue de Bourbon; or, il était en prison depuis le 5 juillet 1668.

Quoique plus estimé qu'Eustache, Louis avait eu aussi des aventures. Peut-être est-ce lui qui se gourma avec Lauzun sur le grand degré du Louvre, à trois pas derrière le Roi. La perruque de Louis avait même volé à terre. Le Roi s'étant retourné, Brienne étendit son manteau pour l'empêcher de voir le combat. « Je vous remercie, dit le Roi à Brienne; vous m'avez épargné la peine de me mettre en colère et de punir

une personne que j'aime. » Cette personne était évidemment Lauzun (1). En 1666, Louis se joignit au chevalier de Lorraine et à quelques autres jeunes seigneurs, et alla servir en Hollande. On raconta, avec une énorme exagération (2), qu'il avait sauvé le vaisseau de Ruyter en coupant les câbles des chaloupes d'un brûlot qui allait l'incendier. Louis et ses compagnons furent récompensés par les Etats de Hollande. En 1667, en Flandre, Louis servit comme aide de camp du Roi et fut blessé le jour où Armand fut tué.

Louis était, dit Saint-Simon, « un des hommes de France le mieux fait, de la meilleure mine et le plus galant ». Il plut à la fois à deux amies : Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, et Sidonia de Lenoncourt, marquise de Courcelles. Une après-midi, Hortense étant allée rendre visite à Sidonia, la caméristе lui dit que sa maîtresse était absente. Or, le carrosse de Louis de Cavoye stationnait devant la porte. Hortense, la jalousie au cœur, retourna chez elle, mais, ayant rencontré en route le marquis de Courcelles, lui révéla leur commune infortune. Courcelles provoqua Louis et ils se rencontrèrent le 7 mai 1668, à quatre heures du matin, derrière l'hôtel de Turenne, mais après quelques passes se réconcilièrent.

(1) On a jusqu'ici admis que c'est de Louis qu'il est question dans cette anecdote, mais on peut en douter. La différence d'âge entre lui et Lauzun (il était plus jeune de 6 ans) incline à croire qu'il s'agissait plutôt d'un de ses frères.

(2) Voir le récit exact dans Brandt, *Het Leven van Ruiter* (Amsterdam, 1691, p. 519). Le chevalier de Lorraine revint aussitôt après à Paris et fit au Roi le récit de la bataille. Lui, « M. le marquis de Villeroy et M. de Cavoye » voulurent ensuite aller « en Hollande se mettre sur la flotte... non seulement sans en avoir demandé la permission, mais sachant que S. M. l'a refusée, et particulièrement à ceux qui ont des charges ici, *comme les deux premiers* ». Le Roi, le 3 septembre, donna ordre de les arrêter. La phrase soulignée fait penser que le Cavoye qui y est mentionné était Eustache, car les deux autres, officiers aux Gardes, devaient être considérés comme ayant des charges et de plus Louis était appelé généralement le chevalier (et non Monsieur) de Cavoye; le *Dictionnaire* de Moreri attribue, il est vrai, le fait d'armes à Louis, mais rien ne force à croire qu'il était revenu aussi; d'Estrades, dans une lettre du 8 août, attribua le fait d'armes « à MM. les chevaliers de Lorraine, de Coaslin, de Cavoye, au baron de Busca et à quelques autres Français ». Je n'ai vu nulle part que Villeroy ait servi sur la flotte hollandaise. Il semble donc que le Cavoye parti le 2 septembre était, comme Villeroy, un nouveau volontaire. On voit par là qu'un an après son expulsion des Gardes, Eustache était encore un personnage marquant et ne sombrait donc pas dans la débauche comme l'a cru M. Duvivier. — Un texte de 1668 appelle d'ailleurs Louis « le sieur de Cavoye »; on voit que l'absence de la mention « chevalier » ne suffit pas pour savoir duquel des Cavoye il est question.

Dès le 11, le Roi donna l'ordre d'informer. Après s'être cachés pendant quelque temps, Courcelles et Louis se constituèrent prisonniers le 5 juillet; un arrêt du Parlement du 20 juillet suivant ordonna leur élargissement, « mais, a écrit M. Huguet, la haine des Le Tellier veillait. Louvois pressa Sa Majesté de s'opposer à l'exécution de cet arrêt, ce qu'il obtint à force de sollicitations, le jour qu'il fut rendu! » Cette opinion, qui est adoptée par M. Duvivier, ne paraît reposer que sur le fait que les ordres du Roi pour poursuivre Courcelles et Louis furent signés par Le Tellier et Louvois, tandis qu'une lettre de Colbert du 9 juin 1670 ordonna au contraire de faire les réquisitions nécessaires pour qu'ils soient jugés par le Parlement; de plus, Louvois passe pour avoir été auprès de Sidonia le rival malheureux de Cavoye. Quoi qu'il en ait été, Louis et Courcelles ne furent libérés qu'en 1672, quand la guerre de Hollande rendit leurs services utiles.

Que devint Eustache, après mai 1668? M. Duvivier croit que l'interrogatoire que La Reynie fit subir le 10 juin 1679, à la Bastille, au garde du corps Belot (dit Calvimont), nous l'apprend. Ce Belot avait été condamné la veille à être torturé et roué comme empoisonneur.

Tout à coup, sans aucune préparation, les questions suivantes lui furent posées : *Dem.* Qui lui a donné la connaissance d'Auger, chirurgien, qui demeurait dans la cour de Saint-Eloi? — *Rép.* Il le connaît et il avait sa maîtresse dans la rue Soly, au-dessus de la Chéron. — *Dem.* Si lui et Duval ou Gérard ne se voyaient pas souvent chez la maîtresse d'Auger? — *Rép.* Ils ne se sont pas vus chez cette femme, mais Gérard y allait assez souvent. — *Dem.* Si c'était d'Auger qu'il prenait l'opium et les autres drogues dont il avait besoin ou d'un apothicaire qui est aussi de ses amis. — *Rép.* Il n'a pris de drogue d'Auger, ni d'aucun apothicaire.

On chaussa alors les brodequins à Belot et on y enfonça les coins; au troisième, on lui demanda « ce qu'il savait d'Auger et quel commerce ils avaient eu ensemble. *Rép.* Il n'en sait rien et s'est écrié extraordinairement et n'a rien dit ». Deux heures plus tard, Belot fut étranglé.

M. Duvivier croit retrouver le chirurgien Auger dans les interrogatoires qu'en octobre 1680 La Reynie fit subir au prêtre Guibourg. Celui-ci, questionné sur ses messes noires, ré-

véla qu'il était allé au Palais-Royal pour en dire une. La Reynie, stupéfié, ordonna au greffier de cesser d'écrire et en référa au Roi par l'intermédiaire de Louvois. La réponse fut de continuer l'enquête avec prudence, ce qui fut fait le 28.

Dem. Par qui il fut engagé d'aller dire la messe dont il a parlé ci-devant, au Palais-Royal? — *Rép.* Ce fut par le même chirurgien chez lequel il avait dit une de ces sortes de messes, au quartier de Saint-Victor. Le chirurgien ayant été au Palais-Royal pendant qu'il attendait chez la De Gand, où les ornements pour dire la messe avaient été apportés, revint, sur les onze heures du soir, dire qu'il n'y faisait pas bon et qu'il y avait alors trop de monde. — *Dem.* En quels lieux du Palais-Royal devait être dite la messe? — *Rép.* Il croit que c'était chez l'un des concierges et ne saurait dire chez lequel. De Gand lui a dit que lorsqu'il serait sur le lieu, on lui dirait l'intention et ce qu'il faudrait faire. Ce fut par occasion qu'il connut celui qui lui donna connaissance de De Gand, et la proposition qu'elle lui fit de dire la messe au Palais-Royal ne fut qu'une suite d'une autre messe qu'il avait dite chez le chirurgien du quartier Saint-Victor qui, ayant entendu parler de lui, s'adressa à Petit Pierre, qui vint le trouver à Saint-Denis et qui le mena parler au chirurgien qui demeurait alors avec son frère au faubourg Saint-Germain, dans une grande rue, vis-à-vis la grande porte des malades de la Charité, qui lui proposa de dire la messe qu'il a dite au quartier de Saint-Victor, et c'était pour faire des conjurations pendant la messe, pour faire apparaître l'Esprit; et sur cela ils convinrent qu'il apporterait des ornements de Saint-Denis, où Petit Pierre vint les prendre quelques jours après et il lui donna une chasuble de taffetas vert, une aube et un calice d'étain, et le chirurgien fournit la pierre d'autel, la nappe et le missel dont il se servit lorsqu'il dit la messe. Et le chirurgien ayant quelque temps après parlé de lui, qui redemandait ses ornements à De Gand, lui manda qu'on en aurait encore affaire à Paris et les fit porter chez la De Gand, le soir qu'elle avait été avertie pour dire la messe au Palais-Royal... — *Dem.* S'il ne fut pas fait un sacrifice d'enfant chez le chirurgien, près la porte Saint-Victor [*actuellement*, 2, rue des Ecoles] à la messe qui fut dite par lui? — *Rép.* Non, il n'y fut fait autre chose que dire la messe à l'ordinaire, et, entre les deux consécrations, il récita la conjuration et fit l'invocation qui lui avait été mise entre les mains à cet effet. Il ne peut dire le nom de ce chirurgien; c'était un grand jeune homme bien fait, et Champigny le connaît bien...

La messe fut-elle finalement dite au Palais-Royal? La Rey-

nie écrivit « n'avoir rien demandé précisément sur cela à Guibourg ». La vie sauve ayant été promise à Dubuisson, dit Lesage, l'un des inculpés, s'il parlait, La Reynie en profita pour lui parler de l'affaire du Palais-Royal, mais le juge « n'écrivit rien parce qu'il n'avait point d'ordres » et se borna à envoyer sur ce point, à Louvois, le 18 nov. 1680, le résumé suivant : « Lesage a dit, hors de l'interrogatoire, que c'était une grande princesse qui n'est plus et *contre* un grand prince qui l'avait épousée; je n'ai rien demandé sur cela précisément à Guibourg et il dit qu'on ne lui devait dire à l'intention [de qui] que lorsqu'il serait sur le lieu. »

Même en admettant comme exactes ces déclarations, on voit qu'il n'y eut pas de sacrifice d'enfant aux messes du chirurgien de la porte Saint-Victor (les inculpés prétendaient le contraire pour les messes dites sur le ventre de la Montespan); il est de plus invraisemblable que le Roi ait su les choses particulièrement en 1668, lors de la première arrestation de Lesage et de Mariette; une note de La Reynie en 1680 dit en effet :

Le Roi ayant eu avis que ces gens faisaient des impiétés et des sacrilèges, les ayant fait observer, Mariette et Dubuisson furent arrêtés et mis à la Bastille au mois de mars [mai et juin, suivant la *Gazette d'Amsterdam*] 1668. Mais le premier juge qui instruisit ce procès, étant, par sa femme, cousin germain de Mariette, feu M. le président de Mesmes, présidant alors la Tournelle, la Voisin en pleine liberté avec le crédit de personnes intéressées avec lesquelles elle était en commerce, *ces malheureuses pratiques étant alors inconnues,* rien ne fut approfondi; il fut question de voir seulement comment on traiterait et jugerait cette affaire pour sauver Mariette à cause de sa famille. Dubuisson fut condamné aux galères, Mariette au bannissement.

Evidemment cette citation n'exclut pas que le Roi ait eu des renseignements sur le chirurgien de la porte Saint-Victor, mais elle rend invraisemblable qu'il ait connu les particularités qui ne furent révélées qu'en 1680. De plus, l'ensemble des détails donne l'impression qu'on n'a pas agi contre Auger; il n'y a en particulier aucune trace qu'on ait cherché à se faire renseigner sur lui par Champigny. Mais ce qui nous intéresse particulièrement est de savoir si le chirurgien de la porte Saint-Victor, Auger et Eustache Dauger ont été la même personne.

Pour le chirurgien Auger et Eustache, il n'y a déjà plus identité de nom, mais, comme les Cavoye de la branche aînée prenaient comme nom patronymique Auger, on pourrait admettre qu'Eustache ait fait de même. Celui-ci, d'après M. Duvivier, a habité rue de la Sourdière et rue de Lille; le chirurgien, lui, aurait habité St-Victor et ensuite en face de la Charité (« avec son frère », il est vrai); mais la rue de Lille est à une distance notable de la Charité. Il n'y a donc pas coïncidence complète, il y a seulement une certaine similitude de situation; on ne se trouve pas en présence d'une preuve, mais seulement d'une possibilité. M. Duvivier a examiné d'ailleurs un problème voisin : Gilbert, « chef d'armes » de la maison de Cavoye, avait épousé en 1632 Madeleine Aubery, une cousine sous-germaine de la marquise de Brinvilliers; un vague lien de parenté existait donc entre Eustache et cette empoisonneuse. Or, elle habitait à la « cour Saint-Eloi » (à Picpus), et dans son projet de confession générale elle disait avoir été « deux cents fois » la maîtresse d'un cousin à elle « non marié »; M. Duvivier incline à croire qu'Eustache aurait été à la fois ce cousin et le chirurgien Auger qui a demeuré à la cour Saint-Eloi.

C'est invraisemblable pour le chirurgien Auger, car ce chirurgien, à peu près sûrement, était en liberté en 1676. Un prétendu sorcier, Gabriel Gérard, dit David, déclara en effet, le 27 mai 1679, qu'il connaissait Belot « depuis trois ans ou environ ». Belot, le 8 juin suivant, sans avoir communiqué avec Gérard, déclara à son tour qu'il connaissait Gérard depuis « environ deux ans ». Or, dans la citation ci-dessus, il est dit que Gérard allait souvent chez la maîtresse d'Auger. Celui-ci était donc en liberté alors. M. Duvivier essaye d'affaiblir cet argument en disant que la Chéron a dû habiter rue Soly longtemps avant l'interrogatoire de Belot, car elle y vendait de l'eau-de-vie, et son mari lui avait fait quitter ce commerce parce qu'il était jaloux d'un de ses clients : or, en 1679, elle avait 55 ans; on n'est pas jaloux d'une femme de 55 ans, observe M. Duvivier; donc, quand elle habitait rue Soly, elle devait être jeune et ce devait être vers 1668. L'argument est évidemment plus que faible. Il est donc tout à fait invraisemblable qu'Auger le chirurgien ait été Eustache Dauger, et dès lors il n'y a plus aucune raison de croire qu'Eustache ait été le

chirurgien de 1668. L'eût-il été, il est invraisemblable que son arrestation, qui a eu lieu quatorze mois après celle de Lesage et de Mariette, ait été la conséquence des premières. M. Duvivier, pour expliquer la différence de dates, suppose qu'Eustache, lors de l'arrestation de Lesage, s'était enfui en Angleterre ou en Hollande : on l'aurait fait surveiller et on l'aurait appréhendé quand on apprit qu'il revenait. C'est une conjecture dépourvue de toute autre raison que le fait que l'arrestation a été effectuée par le sergent-major de Dunkerque.

Sur cette opération, on possédait déjà deux ordres de Louvois : 1° du 19 juillet 1669, celui à Saint-Mars de préparer la prison; 2° du 28 suivant, celui au capitaine de Vauroy,sergent-major de la ville et citadelle de Dunkerque « de saisir et arrêter Eustache Dauger aussitôt qu'il l'aurait vu ». M. Duvivier a découvert deux autres lettres du 19 : 1° à Vauroy et à d'Estrades (gouverneur de Dunkerque) : « On me mande que les officiers des troupes d'Espagne courent après leurs déserteurs sur les terres du Roi. C'est ce qui m'oblige de vous dire qu'il ne faut pas les accoutumer et que Sa Majesté désire que vous fassiez charger ceux des officiers qui seront rencontrés par ses troupes en prenant ou conduisant leurs déserteurs »; 2° à d'Estrades : « Le sieur de Vauroy ayant des affaires qui l'obligent de s'absenter, je vous supplie très humblement de vouloir lui donner congé. » Evidemment, l'envoi de ces deux lettres était un acte préparatoire à l'arrestation. Les ordres de préparer la prison étaient déjà la preuve que la captivité devait être absolument clandestine. Celle clandestinité prévue pour la captivité avait nécessairement entraîné une arrestation clandestine, sans cela la captivité ne l'eût pas été. Les particularités de l'ordre du 19 à Vauroy prouvent que dès cette date la résolution était prise de faire effectuer l'arrestation par lui, mais pour l'effectuer, il fallait qu'il fût à Dunkerque et en état de voyager; évidemment une autre lettre a dû lui être envoyée le 19 pour lui demander s'il serait là et lui dire de se tenir prêt pour une arrestation. Il fallait environ quatre jours pour qu'un courrier aille de Paris à Dunkerque (il en fallait huit pour qu'il aille de Paris à Toulon); Vauroy, dès qu'il eut reçu le courrier, répondit; quatre jours plus tard, Louvois reçut la réponse; le neuvième, il fit signer l'ordre

d'arrestation. Evidemment, quand il le fit signer, il était sûr que Vauroy allait rencontrer Dauger, car il y était dit : « aussitôt que vous l'aurez vu, vous ayez à le saisir et arrêter et à le conduire vous-même en toute sûreté dans la citadelle de Pignerol ». Vauroy devait donc recevoir l'ordre d'arrestation avant de voir Dauger. Donc, celui-ci devait aller à sa rencontre, évidemment en vertu d'un ordre qui lui aurait été donné. Donc Dauger était, avant de recevoir cet ordre, dans le voisinage de Louvois, c'est-à-dire à Paris et non en Angleterre. Il a dû être arrêté par un poste placé près de Dunkerque soi-disant pour arrêter les officiers espagnols.

Le reste du livre de M. Duvivier n'est pas à la hauteur des chapitres sur Eustache de Cavoye; c'est ainsi qu'il essaie de prouver qu'Eustache a empoisonné Fouquet : c'est évidemment erronné. Mon impression est donc qu'il est séduisant de croire que M. Duvivier a trouvé *qui était le Masque de Fer*, mais qu'il est certain qu'il n'a pas fait faire un pas à la question : *pourquoi a-t-il été arrêté, gardé au secret et masqué?* Dans un article publié dans le *Mercure* le 15 août 1931, j'avais exposé l'hypothèse qu'Eustache aurait été le fils d'un maître d'hôtel du Roi et le neveu d'un chanoine de Sens. Pour le maître d'hôtel, c'est faux; ce maître d'hôtel était Gilbert Oger de Cavoye, cousin au 6e degré d'Eustache (voir Huguet, *Le Marquis de Cavoye*, pièce II); le chanoine n'a pu être aucun des Cavoye dont M. Huguet a trouvé la mention dans les papiers de cette famille; il reste à expliquer pourquoi Louvois écrivit, en parlant d'Eustache : « Ce n'est qu'un valet », pourquoi il redoutait que l'on sache « ce à quoi il avait été employé auparavant que d'être à Pignerol » et « ce qu'il aurait pu dire de sa vie passée », pourquoi Saint-Mars croyait que l'on redoutait « qu'Eustache dise à M. de Lauzun d'où il sortait » (s'il avait été le camarade de Lauzun auparavant, celui-ci l'aurait su); pourquoi enfin « mettre Lestang avec le Jacobin évitait l'entretien de deux aumôniers ». Tant qu'on n'aura pas expliqué cela, on pourra se demander s'il n'y a pas eu un autre Eustache Dauger qu'Eustache de Cavoye. Si j'osais encore cependant hasarder une hypothèse, ce serait celle qu'Eustache de Cavoye serait « sorti » de la maison de Mme de Montespan ou d'une place le rapprochant du Roi et où cette favorite l'aurait fait

placer; ce serait peut-être lui qui lui aurait fait connaître Lesage. Le Roi soupçonnant Eustache, soit de renseigner M. de Montespan et son oncle, soit de jouer un rôle pernicieux dans l'entourage de Mme de Montespan, l'aura fait arrêter et disparaître. C'est dans ce sens qu'il faut chercher la solution des problèmes mentionnés ci-dessus, prenant comme base l'extraordinaire probabilité que le Masque était l'aîné des Cavoye, car il est tout à fait invraisemblable que deux personnages *de la cour de Louis XIV* aient porté simultanément ces deux noms si peu communs : Eustache et Dauger.

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Jean-Paul Zimmermann : *L'Etranger dans la Ville*, roman; Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Georges Verdène : *Les Symphonies rustiques;* Paris et Neuchatel, V. Attinger. — Pierre Courthion : *Suite montagnarde;* Anvers, Editions Lumière. — Jacques-Henri Pillionel : *Les Graminées*, poèmes; Paris, A. Messein. — Philippe Secrétan : *La Grèce sans mythologie;* Paris, « Les Gémeaux ». — Maurice Budry : *Trois petits tours pour les marionnettes;* Lausanne, Payot (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 3). — René Vittoz : *L'ivresse de Noé*, drame (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 5). — Friedrich Gundolf : *Paracelse*, traduit de l'allemand, par S. Stelling-Michaud (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 4).

Je n'ai jamais vécu dans les cités horlogères du Jura neuchatelois. Si j'en crois les récits que, d'aventure, on m'en rapporte, la vie doit y être assez morne. Le roman de M. Jean-Paul Zimmermann n'en donne pas une image plus joyeuse. **L'Etranger dans la Ville,** c'est un jeune professeur que les hasards de sa carrière arrachent à sa vallée natale pour le mêler, dans une région toute proche, aux médiocres intrigues, aux passions étriquées d'un petit monde bien terne. Curieuse prédilection des romanciers romands pour la race des pédagogues! Certains d'entre eux semblent n'avoir jamais rencontré que des écoliers et des cuistres. M. Zimmermann, il faut le reconnaître, ne flatte pas ceux dont il conte les faits et gestes. Il les soumet à des analyses minutieuses dans lesquelles Proust eût reconnu la trace de son enseignement. Appliquée à ces fantoches, la méthode proustienne, qui n'est pas toujours drôle quand il s'agit de Swann, des Guermantes ou de M. de Charlus, distille avec obstination un ennui concentré.

L'auteur de *l'Etranger dans la Ville* juge sans indulgence le héros de son livre, sorte d'anarchiste timide et ingénu, qui a peut-être raison de trouver béotiens les habitants de Frêtes, mais tort, à coup sûr, de ne rien comprendre à leur comportement. Il dénonce à bon droit chez ce Désiré Delimoges des faiblesses que nous connaissons bien pour les avoir observées chez un plus illustre sujet : « sa maladie du scrupule et son tourment de l'absolu, qui ne rendent point parfait, ni activement vertueux, mais paralysent, dégoûtent des hommes et de travailler avec eux ».

Pour cette juste condamnation de l'amiélisme, il faut faire crédit à M. Jean-Paul Zimmermann. Son roman, composé entre 1921 et 1923, date de la mauvaise époque dont beaucoup d'écrivains éprouvent tant de peine à sortir. Si le style en paraît guindé et parfois prétentieux, si l'on s'y heurte à des fautes de langage comme l'emploi au féminin du substantif *insigne*, l'homme qui l'a perpétré possède incontestablement des qualités d'observateur, de psychologue et d'ironiste dont il fera meilleur usage à l'avenir.

M. Georges Verdène réédite **Les Symphonies Rustiques**, dont la première publication remonte à l'avant-guerre. Cet ouvrage, qui tient du roman et du poème en prose, célèbre les beautés de la campagne genevoise. La terre, les travaux des champs, le retour des saisons, fournissent les thèmes essentiels. Ils soutiennent de leur ampleur une très simple idylle paysanne. L'histoire se passe sous le Second Empire et dans les premières années de la Troisième République : elle donne à penser qu'il n'y avait, en ce temps-là, pour séparer Genève de la France, d'autre frontière qu'une « ligne idéale ».

Un sentiment très vif de la nature donne du ton aux géorgiques de M. Verdène. L'amour de son pays lui inspire un lyrisme abondant, parfois prolixe et facile, mais de saine saveur. On regrettera que, trop souvent, son langage paraisse un peu lâché. Que signifie, par exemple, cette phprase : « On désignait les filles notoires susceptibles de décrocher la timbale » ?

C'est en Valais qu'il faut situer la **Suite montagnarde.** M. Pierre Courthion n'y laisse pas oublier qu'il est peintre

et critique d'art. Des souvenirs de lointaines vacances, une amourette d'enfants lui servent de prétexte pour résumer, dans sa forme et dans sa couleur, ce pays robuste et sec dont certains lieux ressemblent à des morceaux d'Espagne égarés sur le flanc des Alpes. Ses croquis brefs ont plus d'accent, disent plus de choses en moins de mots que les variations indéfiniment allongées de M. Georges Verdène. Mais pourquoi les illustrations, d'ailleurs amusantes, de M. Raoul Dufy évoquent-elles, au lieu de la terre valaisanne, la Provence indolente ou la grasse Normandie?

M. Jacques-Henri Pillionel, auteur d'un recueil de vers qui s'intitule (pourquoi?) **Les Graminées,** a jugé bon, par le moyen d'une notice biographique en prose, de révéler à ses lecteurs que, né à Genève en 1897, il enseigne aujourd'hui (quoi?) dans le Massachusetts. Dont acte. Ses poèmes laissent entendre qu'il éprouva quelques petits ennuis dans le monde universitaire du Nouveau Continent :

> Vous le savez, Monsieur : la vie académique
> Exige que tout homme apporte au moins sa brique
> Destinée à finir avec force et beauté
> Les divers bâtiments de l'université.

Plaignons ce pauvre mandarin, condamné aux travaux manuels. Plaignons-le d'autant plus cordialement que, par ailleurs, il s'écrie :

> Mais déjà se corrompt ma langue maternelle.

Assurément, c'est un malheur. A en faire l'aveu public, M. Pillionel trouve sans doute quelque soulagement. Mais nous?

La Grèce sans mythologie, où nous entraîne M. Philippe Secrétan, ne ressemble ni à celle du vieil Homère ni à celle d'Edmond About. C'est la République hellénique de 1931 et de M. Venizelos. Mari d'une charmante Athénienne, l'auteur est particulièrement bien placé pour connaître et comprendre ce pays où les hommes apprirent, sinon à penser, du moins à raisonner. Il en admire la politique, le langage, la cuisine. Sur tout cela, il dit, très simplement, des choses pleines d'intérêt. Peut-être juge-t-il avec un peu trop d'opti-

misme, surtout au point de vue financier, l'œuvre du grand Crétois. Ses conclusions, néanmoins, s'appuient presque toujours sur des attendus pertinents. Son essai, très court, ne se défend pas d'être fragmentaire. Il n'en demeure pas moins substantiel et instructif. L'ayant lu, j'ai éprouvé l'agréable impression d'ignorer moins de chose qu'avant. Et puis, M. Philippe Secrétan parle en « honnête homme », avec une pointe d'accent maurassien qui n'est point faite pour me déplaire.

Au jugement de Charlie Chaplin, l'humoriste Cami serait, dit-on, le plus grand des écrivains français. S'il faut en croire ce « Shakespeare de l'écran », comme l'appellent, avec un sens exquis de la mesure, quelques milliers de nos contemporains, qui donc pourrions-nous opposer, en Suisse romande, à M. Maurice Budry? Ses **Trois petits tours pour les marionnettes** sont assez divertissants. Bien sûr, ils pourraient l'être davantage. Mais il ne faut pas toujours récriminer. Ne croyez pas, au surplus, que ces piécettes où se trémoussent des *pupazzi* soient du théâtre pour enfants. Il y en a une, *Pépin ou le voyage dans la Lune,* où un brave explorateur vaudois, mettant le pied sur notre satellite, s'y trouve nez à nez avec une ravissante princesse égyptienne, tenue captive par le roi du pays. Savez-vous quelle est, dans cette rencontre, la première réflexion de Pépin? Je vous le donne en mille :

PÉPIN (*à part*). — La dame dépasse mes espérances. J'en suis obélisquifié.

Avouez que, pour parler aux femmes, ces Vaudois n'y vont pas par quatre chemins! Les amours pépinières sont suivies d'une saynète, *Le Retour d'Ulysse,* en vers d'un joli mouvement, mais d'une prosodie contestable.

Tandis que M. Maurice Budry continue à sa manière Karagheuz et Guignol, M. René Vittoz nous donne **L'ivresse de Noé,** pièce en trois actes et un prologue. Ce dramaturge, assurément plus ambitieux que son camarade, est aussi plus obscur. L'ouvrage qu'il soumet à nos méditations présente un caractère volontairement ésotérique. J'ose à peine en essayer une exégèse, tant les chances d'erreur me paraissent nombreuses. Je présume — et je me trompe peut-être — que

le vin dont s'enivra le patriarche symbolise pour M. René Vittoz la puissance du péché sur la faiblesse des hommes. Si la plupart d'entre eux ne se défendent pas contre les maléfices qui les guettent, d'autres peuvent les secourir, les sauver malgré qu'ils en aient. C'est ainsi, du moins, que j'interprète la petite homélie par laquelle s'achève le drame : un des personnages, comme pour illuminer après coup toute une suite de péripéties ténébreuses, y exprime, semble-t-il, le sentiment de l'auteur sur la réversibilité des mérites. Le débat serait donc d'ordre théologique. Pour en tirer une œuvre humainement émouvante, il faudrait du génie. M. Vittoz n'a que du talent et de la sincérité. Il ne domine pas son sujet. Sans compter qu'un esprit grave, mais fougeux et confus, l'incline à l'hérésie (car, dans la saine doctrine, la communion des saints ne bénéficie qu'aux âmes en état de grâce), il a choisi un thème en soi bien périlleux. Quiconque se soumet aux dogmes du *Credo* n'aime point à les voir portés à la scène et illustrés par des apparitions de fantômes, des colorations d'éclairage ou des manœuvres de projecteurs. Et, pour qui les rejette, ils ne gardent aucun intérêt dramatique. Sous ces réserves, l'échec honorable de M. René Vittoz présage d'amples revanches. En attendant qu'il les prenne, on doit le féliciter de son audace.

Les pèlerins qui, de toute la Suisse, viennent prier à Einsiedeln, dans l'église Notre-Dame-des-Ermites, donnent-ils une pensée à la mémoire de **Paracelse,** né dans cette petite ville en 1493? On en doute. Je ne crois pas que sa cité natale lui ait accordé, à défaut d'une statue, la moindre plaque de marbre ou d'émail. Mais le critique allemand Friedrich Gundolf, mort l'année dernière, lui a consacré un curieux livre, dont M. S. Stelling-Michaud, l'actif et courageux directeur des *Cahiers romands,* publie dans cette collection une excellente version française. Pour Gundolf, Paracelse n'est pas l'alchimiste charlatanesque, le rebouteux errant que dépeint la légende. L'ancien professeur de Heidelberg voit en lui le précurseur de la médecine moderne. Il le loue d'avoir combattu la science livresque des galénistes, d'avoir exalté la nature et l'expérience. Médicalement, il a sans doute raison. Mais Gundolf ne serait ni un bon Allemand ni un vrai péda-

gogue s'il n'entreprenait d'ériger en système et de commenter avec abondance la philosophie de son héros. Elle ne paraît ni très habilement construite ni très adroitement exprimée. Devant les larges brèches que la Renaissance et la Réforme avaient ouvertes dans les disciplines anciennes, l'individualisme forcené de Paracelse, pour orgueilleux qu'il soit, ne constitue pas une vertu héroïque. Dans les textes de lui que cite son biographe, il y a, certes, de la verdeur. Mais ce grand ennemi des livres eût peut-être mieux assuré sa gloire en s'abstenant de faire travailler les imprimeurs. Il est souvent bien fumeux, et le vacillement de sa pensée fait tituber parfois celle de son historien. Affaire de race plutôt que d'époque : François Rabelais, médecin comme Paracelse, est son contemporain, mais il me semble que j'entends bien mieux son langage.

RENÉ DE WECK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Miracle grec. — M. Valsa : *Le Théâtre crétois au XVIIe siècle;* L'Acropole, Paris. — M. Valsa : *Diyénis;* « Philoloyiki Protochronia », Constantinople. — Costi Palama : *Ta Dekatetrastikha;* Dimitrakos éd., Athènes. — M. Malakassi : *Antiphona;* Flamma, Athènes. — Pavlou Gneftou : *Tragoudia dimotika tis Rhodou;* Kassimatis, Alexandrie. — Pavlou Gneftou : *Hesperina;* Grammata, Alexandrie. — Mémento.

On a beaucoup parlé du **miracle grec.** Or, le miracle grec est de tous les temps, et il est loin de s'appliquer à une seule époque. Il semble résulter, au contraire, d'une perpétuelle faculté de renouvellement et de résurrection propre à la race hellénique, et sans doute en faut-il chercher la source dans un arrière-fonds d'irrationalité mystique, que recouvre presque entièrement la plus subtile des dialectiques et qui, au milieu des pires vicissitudes, entretient la flamme sacrée de l'Espérance. Ainsi, la Raison individualiste, nourrie de sophistique grecque, a bien pu à Rome effriter le ciment social de l'Empire et en précipiter les dieux dans la poussière; à Byzance et à travers le monde hellénique, le Christianisme trouve le moyen de se greffer directement sur le vieux tronc et, quand viendront les Croisades, les influences celto-franques qu'elles charrieront parviendront elles-mêmes à s'helléniser sous la menace de l'Islam. C'est ainsi que Robert de Borron, Gautier Map ou Wolfram d'Eschenbach trouvent un

continuateur en la personne de Vincent Cornaro, à travers l'Arioste et ses émules. C'est la Crète qui, à cette époque, vit éclore le Miracle grec sous la domination de Venise. Nous avons eu récemment l'occasion de dire, à cette place, les mérites éminents des travaux d'investigation philologique et d'interprétation accomplis en Angleterre, dans le domaine du cycle littéraire et dramatique crétois, par MM. Marshall et Mavrogordato. Il est juste d'insister, à ce propos, sur le tour de force exécuté par M. Marshall dans sa traduction en vers directement adaptés au mètre *politique* de l'original. Ainsi a-t-il transposé en langue anglaise les trois joyaux du Théâtre crétois : *Le Sacrifice d'Abraham,* qu'il regarde comme ayant été modelé sur l'*Isach* de l'Italien Luigi Groto, surnommé Cieco di Hadria; *L'Erophile,* dont il rapproche l'horreur tragique des *Orbecche* de Giraldi, et *Yiparis,* tragi-comédie pastorale, à qui l'*Aminta* du Tasse, le *Pastor Fido* de Guarini, l'*Alceo d'Ongaro* ont fourni les données essentielles. Il va sans dire que les savants commentaires de M. Mavrogordato (Introduction à *Three Cretan Plays* by F. H. Marshall, Oxford University Press) ne peuvent que susciter maintes recherches et vérifications; car la matière est loin d'être complètement explorée. Ainsi M. Valsa, qui ne se distingue pas moins dans la critique historique que comme dramaturge puissamment original et qui achève une Histoire du Théâtre grec à travers les siècles, publie sur le **Théâtre crétois au XVIIe Siècle** des pages particulièrement captivantes et documentées. M. Valsa, comme l'on sait, est le traducteur français du *Sacrifice d'Abraham,* qui est selon lui une œuvre absolument originale, indépendante de toute imitation ou influence.

C'est un cas splendide et isolé, dit-il. Composé au XVIe siècle par un auteur inconnu, le *Sacrifice d'Abraham* est une œuvre remarquable entre toutes et vraiment digne des tragiques anciens. L'historiographe du théâtre grec éprouve la plus vive des surprises, en constatant la brusque apparition de ce joyau littéraire, deux mille ans après l'âge d'or de la tragédie, pendant la période où la détresse du peuple grec sous le joug turc était à son comble. On commence à découvrir toute une littérature dramatique de même ordre, peut-être antérieure dans ses premières manifestations même à la renaissance scénique italienne. Au

cours du XVIe siècle, pendant tout le siècle suivant et jusqu'en 1669, date de l'expulsion des Vénitiens par les Turcs, l'île de Crète a connu une floraison dramatique remarquable, dont l'origine doit être très probablement antérieure à l'année 1535, date de la première édition du *Sacrifice d'Abraham*. Il est certain qu'un grand nombre de textes ont été perdus; mais cette perte n'est peut-être que provisoire, car la jeune philologie du grec post-classique est encore loin d'avoir déployé toute son activité scientifique.

Voilà qui contredit quelque peu les suggestions émises par M. Mavrogordato. Nous inclinons cependant à partager l'opinion de M. Valsa, qui précisément vient de mettre la main sur l'unique exemplaire restant du *Roi Rodolinos,* tragédie éditée à Venise en 1647 et considérée longtemps comme perdue, à l'instar du *Fortounatos* mis au jour, il y a moins de dix ans, par le savant exégète de l'*Erotocritos,* M. Xanthoudidis. M. Valsa n'hésite pas à reconnaître entièrement la forte emprise de l'influence italienne sur les six pièces que nous possédons, et qui toutes sont du XVIIe siècle. Trois tragédies : l'*Erophile, Le Roi Rodolinos,* qui se passent en Egypte et *Zinon,* qui est une adaptation assez fidèle du *Zeno,* pièce écrite en vers latins par le jésuite anglais Joseph Simeons, parue en 1648 à Rome. Deux comédies : *Stathis* et *Fortounatos,* la première improvisée d'un bout à l'autre sur le scenario d'une *Commedia dell'arte;* la seconde pleine de fraîcheur et de verve originale. Une pastorale : le *Yiparis,* qui se passe en Crète et qui, avec l'*Erophile,* aurait chance d'être la plus ancienne de toutes les pièces du groupe. La fine analyse que M. Valsa donne de chacune fait habilement ressortir que l'imitation des modèles italiens était tout extérieure; elle portait sur la forme, non sur le fond.

Presque dans toutes les œuvres qui nous restent, dit-il, les poètes s'efforcent toujours de traiter des sujets puisés dans la vie grecque, et parfois même de les situer en Grèce. L'action du *Stathis,* du *Fortounatos* et du *Yiparis* se passe en Crète. En ce qui concerne le style, les imitateurs surpassent parfois leurs modèles. On ne trouve que très rarement dans le théâtre crétois les métaphores outrées, les jeux de mots, les faux brillants qui déparent le style des premiers tragiques italiens. Bien entendu les motifs de cette différence ne résident pas uniquement dans une

diversité de goûts chez les deux peuples. Ils sont plutôt du domaine de la langue; car l'idiome crétois ne pouvait guère être assez souple, dans sa sincérité même, pour se plier à tous les artifices de style qui faisaient l'enchantement des Italiens.

Entre chaque acte de ces pièces crétoises, excepté pour le *Roi Rodolinos* et pour le *Yiparis*, s'intercalait un intermède, dont le motif était emprunté, soit à l'Antiquité, soit aux poèmes italiens de l'époque, soit à l'actualité. Le vers politique de quinze syllabes rimé est le mètre principal utilisé par les poètes de cette époque. Ce vers n'est-il pas devenu en quelque sorte le vers national de la Grèce moderne?

Avec *L'Erophile*, dit M. Valsa, nous atteignons ce que le théâtre crétois nous a laissé de plus beau après le *Sacrifice d'Abraham*. Le drame de Georges Chortatsis, ajoute le savant commentateur, malgré son dénouement d'horreur shakespearienne, est un véritable chef-d'œuvre et, par la simplicité dans l'action, par le développement des caractères, et la peinture des sentiments, il fait songer, toutes proportions gardées, aux grands modèles du siècle de Périclès. *L'Erophile* est la tragédie de la cruauté et de la vengeance. Le *Roi Rodolinos* est celle de l'abnégation et de l'amitié poussée jusqu'au sacrifice. Le sujet de l'*Erophile*, dit encore M. Valsa, offre des analogies avec celui de plusieurs tragédies italiennes, notamment le *Filostrato e Pamfila* d'Antonio Camelli (1508), l'*Orbecche* de Geraldi Cinthio (1541), l'*Isifile* de Francesco Mondella (1580). C'est le thème bien connu de l'Epreuve d'Amour.

Ce thème est également celui que développe l'épopée chevaleresque de l'*Erotocritos*. Il dérive en droite ligne du Cycle de la Table-Ronde et du Graal, dont les doctrines, à partir du XIIe siècle, furent propagées à travers l'Europe par la secte mystique des Fidèles d'Amour. Les Minnesingers d'Allemagne, parmi lesquels brilla Wolfram d'Eschenbach, inspirateur de Wagner, y étaient affiliés aussi bien que maintes confréries de poètes et de troubadours en Espagne, en France, en Angleterre, en Italie, et jusqu'à Raguse. La poésie italienne primitive a fleuri sans doute sur ce fonds mythique et chevaleresque, qui put gagner la Crète longtemps avant l'Arioste et Le Tasse. Ainsi se pourrait expliquer que la Crète se soit éveillée au théâtre, et nous ajouterons à la poésie épi-

sodique, avant la renaissance scénique italienne, comme l'insinue M. Valsa.

Ce dernier n'est pas seulement un philologue et un critique particulièrement averti, c'est aussi et d'abord — insistons-y — un écrivain dramatique de grand talent. L'une de ses plus curieuses pièces : *Nos Ancêtres,* doit être prochainement représentée sur une scène anglaise, et nous aimerions que son impayable farce **Double Sexe,** dont nous avons signalé récemment l'apparition, fût montée un jour à Paris, tant la satire la plus étincelante et la plus âpre y pétille à chaque repartie. Le personnage principal est un homme à la cervelle détraquée, qui à la moindre contrariété se figure être une femme. Ce fait donne lieu à une série de burlesques quiproquos, dont l'auteur tire les effets les plus drôles et les plus savoureux. Et comme M. Valsa excelle à utiliser toutes les ressources de son admirable langue!

Le Miracle grec? Il est dans la langue du peuple hellène, et c'est dans la sincérité expressive, imagée, vivante de cette langue que Costis Palamas a trouvé de quoi manifester le meilleur de son génie perpétuellement renouvelé d'une œuvre à l'autre, nouveau miracle!

Celui dont M. Louis Roussel aime à saluer fort judicieusement les hautes vertus classiques vient de rééditer **Les Quatorzains,** parus pour la première fois en 1919. Il y a là cent deux sonnets, qui compteront dans l'histoire du genre à la façon de ceux de Shakespeare ou de Heredia, car chacune de ces menues pièces artistement ouvrées, puissamment pensées, vaut seule un long poème. Palamas, versificateur, tend la main d'un côté à Virgile, de l'autre à Hugo; il n'a guère d'égal dans la poésie contemporaine. En guise d'introduction, Palamas a fait précéder cette édition nouvelle d'un Essai sur le Sonnet, qu'on lira avec amour.

Mis en gestation par les troubadours, le Sonnet, dit-il, est né d'un salut de Béatrice. Dante fut son prophète.

Religieux, baigné d'extase avec Dante, dit le Poète, le Sonnet devient pathétique et dramatique avec Shakespeare, alerte et plein de ferveur amoureuse avec Gœthe.

Et ce sont là trois sommets. Mais comme il s'est diversifié depuis Pétrarque et — ajouterons-nous — depuis Camoens!

Tendre et sensuel avec Ronsard, sentimental et passionné avec Elisabeth Barrett Browning, il devient épique avec Heredia, chrétien avec Verlaine, philosophique avec Sully Prudhomme. La Grèce nouvelle a eu ses fervents du Sonnet. Palamas les énumère avec amour et les juge. Viziynos, Provelengios, Eftaliotis, Gryparis, Petros Vlastos, Drossinis, les Heptanésiens, Martzokis et Mavilis sont parmi les meilleurs sonnettistes du dernier siècle, et leurs émules sont nombreux parmi les contemporains. Palamas s'est transposé tout entier dans ses sonnets. C'est bien là son livre le plus riche. Il enferme un triple trésor d'éternité : Grèce, Amour, Poésie.

La présence du chêne dans la forêt n'empêche que l'on se plaise à goûter parfois de plus modestes ombrages. Il est dans la poésie néo-grecque bien des rameaux fleuris, dont le charme et la grâce sont incomparables. Ainsi de Miltiade Malacassis, traducteur minutieux de Moréas et le plus authentique disciple de l'auteur des *Stances* en sa patrie grecque, ce qui est un éloge. Né, comme Palamas, sur la côte occidentale de Grèce, à Missolonghi, le poète des *Heures*, des *Asphodèles*, le dramaturge symboliste de *La Dame du Château*, vint se fixer à Athènes de bonne heure et prit rang parmi les démoticistes. L'*Intermezzo* de Heine exerça sur lui, comme sur Moréas à ses débuts, une vive influence. Une mélancolie voluptueuse remplace chez lui le sarcasme amer. Il excelle à prendre prétexte des moindres détails d'un paysage pour exprimer les mouvements de son âme doucement sensible. Son nouveau recueil : **Répons d'antienne** nous le montre dans la plénitude de ses dons délicats, et il y a parmi ces courts poèmes amoureusement rythmés maintes pièces d'anthologie.

Né à Rhodes, fixé dans cette troisième capitale de l'Hellénisme que fut séculairement Alexandrie, M. Pavlos Gneftos, de même que cet autre fils de l'Ile des Chevaliers, M. Constantinidis, a gardé la nostalgie de sa patrie, la mémoire émue de ses chants traditionnels, dont il a réuni avec ferveur dans un recueil fort bien ordonné (**Chants populaires de Rhodes,** 1925) les spécimens les plus caractéristiques : chants héroïques, chants d'amour, de noces, de deuil, berceuses, mirologues, distiques, etc. Il a cherché dans la poésie des

autres peuples et spécialement dans la poésie allemande, ce qui correspondait le mieux aux mouvements secrets de son âme, c'est-à-dire ce qui gardait un accent de folk-lore, et il a traduit Bürger, Heine, Omar Khayâm. En même temps, il a tenté d'exprimer en vers ses émotions personnelles, et tout naturellement ses vers ont pris la couleur des chansons anciennes. Il n'empêche qu'il ne s'enflamme à célébrer l'Attique, certains aspects du pays arabe, la Mer, à dire le Chant de la Vie et de la Mort, et cela fait tout le charme de ses **Chants du Soir**, où il a mis le meilleur de son talent sincère.

Encore un miracle grec : le folk-lore. Il semble inépuisable. Et voici deux nouveaux recueils : *Les Chants populaires de l'Epire*, neuf poèmes recueillis par Spyr. Mousselimis et *Cinquante chants populaires* de la Crète et du Péloponèse ordonnés par M. Nazos, notés et harmonisés par l'érudit musicologue M. Psachos. Il y aurait maints rapprochements curieux à faire entre les thèmes du folk-lore grec et ceux du folk-lore balkanique en général. Ah! dès que les peuples apprennent à lire, c'en est fait de leurs traditions orales. Faut-il le regretter?

Mémento. — Les mœurs grecques d'hier dans les pays soumis ou à peine délivrés sont une mine de pittoresque, que le génie de Carcavitsas exploita merveilleusement dans ses contes, et dont il a fait, dès 1897, la matière de son *Mendiant*, ce roman plein de couleur, composé en dehors des règles du genre, et qui fut l'un des premiers en langue démotique. M. Léon Krajewski, traducteur de Théotokis, en a fait une très vivante version française, dont la *Semaine Egyptienne* vient de terminer la publication. Nous nous réservons de donner prochainement l'analyse de cette œuvre curieuse, dont un éditeur français devrait bien s'emparer un jour. L'argument principal d'une de nos chroniques à venir nous sera également fourni par une série de brochures et conférences, dont l'auteur est le savant économiste et fin lettré M. André Andréadès, et dont le sujet touche à l'histoire des lettres néo-grecques : *Emmanuel Rhoïdis* émule d'Anatole France, *Démétrius Bikélas*, grand ami de la France, *Polylas*, *Mavilis*, etc.

Lemonodassos (Le Bois de Citronniers) par Cosmas Politis est un roman biographique plutôt compliqué, plein de péripéties psychologiques assez étranges et qui donne de la moralité grecque assez pénible impression, mais où il y a d'excellentes promesses.

I Didascalia ton Néon Hellénon par M. Petros Spandonidis est

l'œuvre d'un esprit judicieux et fin, démoticiste éclairé, que n'aveuglent point de sots préjugés. Il nous faut insister sur la savante contribution à l'étude de la *Chanson populaire égyptienne* par M. le Dr Mavris avec avant-propos de M. Louis Roussel. C'est un travail admirablement ordonné et entièrement original. Marquons les pages philosophiques de M. Costas Varnalis : *I Alithini Apologia tou Sokrati*. A lire *O Poïtis Yioryos Seféris* par Andréas Carandonis, *O Rodios Poïtis K. N. Constantinidis* par Papandréou; *Ta Roda tis Myrtalis*, harmonieux petits poèmes de *Vaphopoulos* édités à Salonique; *Strophi*, que gonfle le souffle ardent d'un vrai poète par G. Séféris. Le premier numéro de *La Revue des Pays d'Oc* donne, en tête, des pages à méditer sur la *Situation linguistique en Provence et en Grèce* par M. Louis Roussel.

A plus tard les revues : *Le Noumas, I Phoni tou Vivliou, Panégyptia, Ionios Anthologia, Libre*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

B. Combes de Patris : *Que veut Hitler?* Babu. — François de Tessan : *Le président Hoover et la politique américaine;* Baudinière. — Jon Skeie : *La question du Groenland;* Société d'éditions géographiques. — Charles Benoist : *Souvenirs*, tome Ier (1883-1893); Plon. — C. Malaparte : *Le bonhomme Lénine;* Grasset. — V. Pozner : *U. R. S. S.;* les Œuvres représentatives. — Marc Chadourne : *L'U.R.S.S. sans passion*. Plon. — Mémento.

Dans un livre publié en 1925-1927 sous le titre *Mein Kampf*, et réimprimé en 1932, Hitler a expliqué sa doctrine. Quand on a voulu en publier une traduction française, il a refusé l'autorisation. M. Combes de Patris, dans un petit volume intitulé **Que veut Hitler,** a résumé ce qui pouvait intéresser le public français dans les 800 pages de Hitler.

Celui-ci est né en 1889 :

Je considère, a-t-il écrit, comme une chance toute providentielle d'être né à Braunau, sur la frontière des deux Etats allemands dont la réunion un jour doit être le but de notre vie. L'Autriche allemande, en effet, doit être incorporée à la patrie allemande, non pas pour de vagues raisons économiques, mais parce que, dût-elle même souffrir de ce retour au point de vue matériel, il devrait se faire quand même, car « un même sang doit appartenir à un même Empire ». Le peuple allemand n'a pas le droit de s'adonner à des conquêtes coloniales tant que tous ses enfants ne seront pas groupés en un même Etat.

Fils d'un douanier, Hitler enfant s'enthousiasma pour « les hauts faits de l'armée allemande » pendant la guerre de 1870-71 : « Cette lecture, a-t-il écrit, me révéla l'existence de deux sortes d'Allemands : ceux de l'Empire et les autres... Je sentis que tous les Allemands ne pouvaient pas avoir le bonheur d'appartenir à l'Empire fondé par Bismarck. » Dans l'Autriche, « Etat de nationalités », Hitler lutta pour la langue et les traditions allemandes. Il partageait la population en trois catégories : les combattifs, les tièdes et les traîtres. Dès l'école, « la querelle prit les formes les plus variées... On flairait toute tendance antiallemande chez le maître et on lui résistait; on portait ostensiblement, chose défendue, les insignes allemands et on était heureux d'encourir pour cela des punitions... Ce fut la déesse vengeresse du Droit éternel qui tua l'ennemi mortel des Allemands d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand; il fut frappé par la balle qu'il avait lui-même aidé à fabriquer; il était le promoteur du mouvement slave qui ébranlait la Monarchie du haut en bas (1). »

A 13 ans, Hitler perdit son père. Il fut contraint de devenir peintre en bâtiment à Vienne. C'est alors qu'il acquit la haine des Juifs : il leur attribua la sympathie de la presse viennoise pour la France et ses hymnes « à la grande nation civilisatrice ». Démobilisé en 1919, il emporta « l'esprit du front » et la haine du Gaulois, « l'ennemi héréditaire ». La révolution allemande lui fit y joindre la haine du socialisme. Il alla à Munich, fréquenta Gottfried Feder et commença à préciser, grâce à lui, ses aspirations sociales et ses idées de réforme. Ses yeux « qui brillent d'un éclat étrange et d'une luminosité cruelle et résolue » et sa voix bien timbrée, l'aidèrent à fonder un parti. Sa première réunion eut lieu le 24 février 1920.

En 1923, après l'échec du putsch de Bavière, Hitler fut condamné à 9 mois de prison. « Sa détention lui donnant

(1) Hitler admet l'assassinat politique lorsqu'il est utile; il dit, p. 23 : « Certains [dans les sociétés secrètes] se figurent pouvoir améliorer d'un seul coup la situation du peuple par un assassinat. Une telle opinion peut se justifier devant l'Histoire, par exemple lorsqu'un peuple souffre sous un joug tyrannique et que le personnage qui maintient cette oppression est connu. Dans un tel cas, un homme peut se présenter, prêt à se sacrifier et à porter le coup mortel à l'ennemi exécré. Et seule l'âme républicaine d'un gredin est capable de qualifier d'exécrable un tel acte... »

pour la première fois la possibilité de travailler d'une façon continue », il écrivit son livre. Il y cingle les parlementaires « uniquement préoccupés de leur réélection prochaine », et les programmes des partis, fabriqués dans le but de la leur procurer. « La bêtise bourgeoise, comme la bêtise prolétarienne, sont conduites par la presse... Ce n'est pas avec de semblables procédés qu'on puisera dans la bourgeoisie la force nécessaire pour lutter contre la puissance organisée du marxisme... Celui-ci marchera avec la démocratie jusqu'à ce qu'il lui soit possible d'arriver, par des voies détournées, à ses criminelles fins : dominer la classe intellectuelle dont il a résolu l'extermination... Il menace à tout moment de monter à l'assaut; l'autre parti, pour pouvoir offrir une résistance durable, doit prendre une nouvelle forme (dans notre cas une nouvelle croyance politique); il doit passer de la défense pusillanime à l'attaque brutale. » C'est dans ce but que Hitler institua ses « Sections d'assaut ». Elles reçurent, en 1923, une organisation militaire en vue d'une résistance à la France. Hitler, d'ailleurs, préconise surtout l'éducation sportive de 6 millions de jeunes gens. En moins de deux ans, dit-il, la Reichswehr saurait en faire une armée.

L'Etat, tel que le conçoit Hitler, est basé sur l'idée de race. « L'esprit d'une race, dit-il, n'est pas dans sa langue, mais dans son sang. Ses qualités intellectuelles s'affaiblissent dans le croisement avec une race inférieure... Il est heureux pour la race allemande que la germanisation par la langue entreprise sous Joseph II ait été abandonnée. L'unité de l'Empire y aurait peut-être gagné, mais la civilisation allemande y aurait perdu... Ce qui a utilement été germanisé, c'est le sol que nos ancêtres ont conquis l'épée à la main et que le paysan allemand a colonisé. » Dans son Etat, Hitler prévoit trois catégories d'individus : les citoyens, les ressortissants (ou rattachés) et les étrangers; mais en fait, les sujets allemands ne deviendraient citoyens qu'à l'issue d'un service militaire accompli d'une façon irréprochable. A chaque degré de l'Etat, il y aurait un président ayant autorité sur ses inférieurs et responsable vis-à-vis de son supérieur, les assemblées délibérantes subsisteraient, mais n'auraient plus le droit de prendre de décision : il serait réservé au chef. Il ne

paraît d'ailleurs pas dire comment celui-ci doit être choisi.

Hitler maintient les syndicats comme organes corporatifs. La grève ne devra plus être employée dans l'Etat national-socialiste : il veillera au respect de leurs droits réciproques par chacune des parties : patrons et ouvriers; il y arrivera grâce aux chambres professionnelles et au Parlement économique. Il lui faudra « une classe paysanne nombreuse, car c'est la nourriture assurée, l'indépendance vis-à-vis de l'étranger... Ce n'est sûrement pas par ordre du ciel que tel peuple a des territoires cinquante fois plus grands qu'un autre. Par conséquent, dans les questions de frontières on ne doit pas s'arrêter aux frontières de droit éternel. S'il est exact que tout espace sur cette terre est destiné à la vie de tous, alors qu'on nous donne celui qu'il nous faut pour la nôtre. On ne le fera pas à coup sûr de bon gré, mais alors le droit de notre propre conservation entre en jeu, et ce que les bons sentiments n'accordent pas, le poing doit le prendre. » Hitler blâme d'ailleurs ceux qui réclament le retour aux frontières de 1914, parce qu' « ils ne se rendent pas compte qu'en agissant ainsi, *ils maintiennent unis nos adversaires* ». D'après lui, « la France, qui se meurt lentement, non seulement par la dépopulation, mais aussi par l'abâtardissement de sa race, ne peut continuer à subsister que si l'Allemagne disparaît... Lorsqu'on aura bien compris en Allemagne qu'il ne s'agit plus de laisser étouffer dans une résistance stérile la volonté que nous avons de vivre et qu'il faut prendre la résolution d'avoir avec la France une explication définitive dans un combat décisif où nous engagerons notre plus haut idéal, c'est seulement alors qu'on pourra mettre fin à une telle situation. A une condition cependant, c'est que dans *l'anéantissement de la France,* nous ne voyions qu'un moyen qui nous permette de donner enfin à notre peuple *toute l'extension possible autre part.* Nous comptons aujourd'hui 80 millions d'Allemands : on ne se rendra compte de la grandeur de la politique que nous préconisons que lorsque, dans un siècle à peine, 250 millions d'Allemands vivront sur ce continent. » Depuis que Hitler a écrit ces lignes, lui et les siens ont d'ailleurs modifié leur plan; ils veulent écraser leurs victimes *séparément* et *successivement :*

la Pologne d'abord, la France ensuite; l'opération sera ainsi plus facile. Le tour de l'Italie et de la Hongrie viendrait en troisième et quatrième lieu. Contre cette tactique, dans l'état actuel des choses, il n'y a qu'un remède : des concessions à l'Italie!

Le **Président Hoover** joue un rôle de plus en plus important. M. François de Tessan raconte sa vie dans un livre fort intéressant, bien nourri de faits et écrit dans la note juste. Les Américains nous ont rendu un immense et inoubliable service pendant la guerre. Quelques écrivains français les ont néanmoins injuriés quand ils nous ont demandé de les rembourser de leurs avances. M. de Tessan a soigneusement évité de faire comme eux; il a su raconter d'une façon émouvante l'action du jeune ingénieur Hoover en 1914, d'abord pour le rapatriement des touristes américains surpris en Europe par les déclarations de guerre, puis pour le ravitaillement des régions envahies. Hoover, pour se consacrer à cette tâche, dut négliger le soin de sa fortune. « Au diable mes intérêts particuliers, déclara-t-il alors, l'œuvre d'assistance d'abord. » Le succès qu'il y remporta fit de lui un secrétaire d'Etat pour le commerce, puis un président. Le livre de M. de Tessan nous aide à comprendre ce qu'a été son œuvre dans ces postes éminents et ce qu'on peut espérer encore de lui.

Jadis, unie au Danemark, la Norvège en fut séparée par les Coalisés en 1814; le Danemark conserva cependant trois colonies norvégiennes : les Féroé, l'Islande et le Groënland. Il se considéra comme le propriétaire de tout ce dernier pays, quoique son occupation fût alors limitée à la côte sud-ouest. Sur la côte sud-est, les Anglais pêchaient le phoque. A partir de 1847, des Norvégiens du Sunnmoere se joignirent à eux et finirent par les supplanter. Ils firent ensuite des expéditions de chasse sur la côte nord-est; en 1898, ils n'y employaient que 3 navires (montés chacun par 10 hommes); en 1923, leur nombre monta à 43, montés par 602 hommes; ils pêchèrent par navire 1.527 phoques, valant 31.000 couronnes. Ces progrès excitèrent l'inquiétude du Danemark. En 1921, il ferma l'accès du Groënland aux navires étrangers. En 1925, il pro-

jeta de fonder pour ses Esquimaux une colonie à Scoresby Sound et promulgua une loi concernant l'administration de la totalité du Groënland. Enfin, en 1931, il annonça l'envoi de la mission Lauge Koch pour explorer le nord-est du Groënland pendant trois ans. « L'indignation fut générale en Norvège contre un plan portant sur le terrain des chasses norvégiennes. » Le gouvernement norvégien « chercha à éviter un conflit », mais si le 7 juillet 1931, il proposa au Danemark de soumettre le débat à un arbitrage, dès le 10 suivant il proclama territoire norvégien toute la partie du Groënland oriental située entre le 71° 30' et le 75° 40' N., répondant ainsi à la « provocation danoise ». Une polémique fort vive entre la presse de la Norvège et celle du Danemark en résulta; la seconde a été jusqu'à parler de boycottage des produits norvégiens; la première a fait observer que le point débattu dépend de la solution à donner à la question : peut-on être souverain d'un territoire sans l'occuper? Dans une élégante brochure sur **La Question du Groënland,** M. Jon Skeie a exposé d'une façon séduisante le point de vue norvégien.

L'éloge de M. Charles Benoist comme causeur et journaliste aimable, bienveillant et spirituel, n'est plus à faire. Travailleur infatigable, il a amassé patiemment les matériaux qui lui ont permis d'écrire ses **Souvenirs :** « La nature, dit-il, m'ayant doué d'une mémoire pour ainsi dire phonographique, qui, même de loin, reconstitue une scène en ses moindres détails, avec l'inflexion des voix, je prenais soin, chaque soir, quand elles en valaient la peine, de noter la substance, la lettre, le mouvement, la ligne, la couleur de mes conversations. En propres termes, les trois gros registres que j'en ai remplis sont des albums de croquis crayonnés sur le vif. On les retrouvera ici sans retouches : je n'y aurai ajouté que le fil nécessaire à les assembler. »

Ayant achevé ses classes à Caen, Charles Benoist arriva à Paris en 1883; il y devint successivement le secrétaire de Baudrillart et de Hervé-Mangon; puis se fit une place brillante dans le journalisme politique et économique. En novembre 1889, le *Temps* l'envoya comme correspondant à Rome. Il y vit la période orageuse du 1er ministère Crispi, ébauche de

ce qu'est aujourd'hui la politique extérieure de Mussolini. Quand elle prit fin, un confident de Crispi lut à Charles Benoist une lettre où l'ex-ministre, après avoir développé son idée d'Etats-Unis d'Europe groupés sous un seul pouvoir central, concluait : « La France et la Russie sont une calamité! » Charles Benoist ne resta pas tout le temps à Rome; de 1889 à 1893, il alla aussi à la Conférence ouvrière de Berlin; il visita la Belgique et la Hollande, l'Algérie et la Tunisie. Tenant toujours le lecteur sous le charme de son récit spirituel et pittoresque, il lui décrit les hommes qu'il a vus, en général personnages du second et du troisième plan, mais parfois aussi protagonistes du théâtre politique de la France et de l'Europe.

Le succès obtenu par le livre de M. Malaparte sur la *Technique du Coup d'Etat* a engagé à traduire un autre de ses ouvrages : **Le bonhomme Lénine.** C'est un exposé historique protestant contre

> cette sombre légende qui fait de ce petit bourgeois fanatique, de ce bonhomme violent et timide, un monstre altéré de sang, un Gengis-Khan prolétarien issu du fond de l'Asie pour se précipiter à la conquête de l'Europe... Mais Lénine n'est un monstre que dans la mesure où peut le devenir, à la faveur des circonstances, n'importe quel Européen moyen de nos jours. Son fanatisme est un des traits les plus caractéristiques (et les mieux cachés) de l'esprit petit-bourgeois... Il appartient à cette innombrable famille de petits employés, de petits notaires, d'intellectuels, d'avocats de province, dont l'esprit fanatique n'a cessé de bouleverser l'Europe depuis l'avènement de la philosophie et de l'optimisme. Il était lui-même clerc d'avoué. Ce qu'il y a de monstrueux en lui, c'est ce même fanatisme doctrinaire qui peut faire de n'importe quel petit bourgeois, dans certaines conditions, aussi bien un Cromwell ou un Mac Donald qu'un Robespierre, un Clemenceau ou un Lloyd George.

M. Malaparte suit donc Lénine dans toute sa carrière pour prouver sa thèse. Connaissant à fond la littérature (tant de la Russie que des pays étrangers) relative à son sujet, il a su écrire un exposé toujours vivant et attachant de l'évolution de Lénine. Il le montre en 1895 répondant à Chelgounow : « Tu n'es qu'un meneur de grèves! » Pendant celles-ci,

Lénine se borna à écrire pour les grévistes des feuilles volantes et des proclamations. « Aux autres d'agir, d'appliquer jusqu'à leurs dernières conséquences les règles établies par lui. Mais s'il faut payer, il prendra sa part de responsabilité. Dans sa volonté de payer cette part, il y a de la résignation. » Il fut en effet arrêté dans la nuit du 8 au 9 décembre, et envoyé en Sibérie; quand il fut autorisé à la quitter, en janvier 1900, il se sauva de Russie.

En octobre 1905, il y retourna, mais pour « assister de loin, caché dans un lieu sûr, au développement révolutionnaire de la situation ». L'homme qui se montrait était Trotsky, qui avait été élu président du Soviet de Saint-Pétersbourg. « Lénine s'assombrissait » quand on le lui disait. Le 3 décembre, quand il apprit que Trotsky avait été arrêté, il s'écria : « L'imbécile! » Lui-même quitta aussitôt Saint-Pétersbourg pour aller se cacher dans un endroit plus sûr. En avril 1906, il alla au Congrès de Stockholm, s'installa ensuite en Finlande; il la quitta en décembre 1907 quand « la bataille eut été perdue » et n'y revint qu'en avril 1917 « en wagon plombé », pour y « disputer le *pouvoir* » aux patriotes qui s'en étaient emparés au nom de la *liberté*. Le soir même de son arrivée à Pétrograd, il prononça un discours si défaitiste que les matelots de Cronstadt exprimèrent dans une adresse publique « leur profond regret d'avoir participé à sa réception solennelle » et que Plékhanow s'écria : « Il est fou! » Mais les événements travaillèrent pour lui; au début de juillet, l'offensive de Kerensky échoua.

Ouvriers et soldats, avec ou sans armes, déferlèrent vers le centre de Saint-Pétersbourg en criant : « Tout le pouvoir aux Soviets! » Les mitrailleuses des junkers les firent refluer. « Cette révolte, s'écria Trotzky, c'est une honte! Le parti ne peut assumer la responsabilité d'une émeute. Cette foule, c'est de la boue! » Néanmoins, au Comité Central, il se déclara d'avis d'exploiter la situation, sans en prendre la responsabilité. « Maintenant, à vous de décider », conclut-il en s'adressant à Lénine. Celui-ci cherche en vain sur les visages de ceux qui l'entourent « une lueur de confiance ou de sympathie; il se sent méprisé sans méchanceté, plaint sans indulgence; il demande à connaître avant de se décider tous les

détails qui peuvent jouer un rôle dans cette stupide affaire. « Dans quelques heures, répond Trotzky, il sera trop tard. » Mais Lénine lève la tête, fixe droit dans les yeux ces hommes inquiets et troublants et dit qu'il ne se laissera jamais entraîner par des événements que l'on ne peut contrôler. Sa résolution est prise, son rôle n'est pas celui d'un meneur d'émeutes. Y a-t-il parmi les membres du Comité central quelqu'un osant prendre sur lui, sur lui seul, la responsabilité d'une telle aventure. Les membres du Comité se regardent l'un l'autre. Trotzky se lève le premier, se dirige vers la porte : tout le monde le suit en silence. Lénine va se cacher dans le faubourg de Wiborg. » Trotzky, au contraire, descend dans la rue, exhorte les masses « à se tenir prêtes pour les luttes prochaines » et sauve la vie à Tchernow, l'un des ministres. Le soir, ceux qui ne se sont pas cachés sont arrêtés. Lénine, un peu honteux, « pour montrer qu'il n'a pas peur, songe à se faire arrêter aussi. Mais il y met des conditions, et Kerensky qui considère qu'il n'est plus à craindre les refuse.

Rasé, affublé d'une perruque et de lunettes bleues, Lénine se réfugie de nouveau en Finlande. Il y écrit infatigablement des lettres, des articles et des proclamations. Mais, à la fin d'août, le putsch de Kornilov force Kerensky à armer les masses et à libérer les prisonniers. Aussitôt, Trotzky se rend au Soviet et proclame la nécessité d'instaurer la terreur jacobine. « La guillotine mène à Napoléon! » lui crient les menchéviks. « J'aime mieux Napoléon que Kerensky! » réplique-t-il. Lénine est loin de ces idées d'action. En septembre, il préconise « un compromis volontaire, la progression pacifique et l'évolution graduelle ». Pendant que Trotzky prépare l'insurrection, il rappelle les trois points par lesquels sur ce sujet « le marxisme se distingue du blanquisme ». Finalement, ayant reconnu que rien ne saurait arrêter Trotzky, il se joint à lui : « La victoire est assurée, dit-il, il y a neuf chances sur dix pour que nous l'obtenions sans effusion de sang. » Mais il n'en reste pas moins caché dans le faubourg de Wiborg. Il n'en sortit que le 25 octobre au soir, quand la bataille eut été gagnée, peu avant l'instant où les croiseurs, bombardant le Palais d'hiver, donnèrent le signal du massacre des junkers. A ce moment, Lénine et

Trotzky entraient au 2e Congrès panrusse des Soviets. « La tête me tourne! » s'écria Lénine en entendant le canon. La victoire vint le rassurer. J'engage les lecteurs de ce compte rendu à lire dans le passionnant livre de M. Malaparte comment Lénine devint alors « une victime du bon sens ».

Dans son livre sur l'**U.R.S.S.**, M. Vladimir Pozner « s'est efforcé d'exposer le système soviétique en l'expliquant par lui-même ». C'est le tableau en 114 pages de l'état dans lequel les bolcheviks prétendent qu'est leur immense territoire, 40 % de la superficie totale de l'Europe et de l'Asie réunies. Ni ombres ni critiques dans la description de M. Pozner, simplement un exposé de ce qu'apprend la littérature officielle. Tous les gouvernements ont l'habitude de se glorifier des progrès économiques qu'apportent les perfectionnements de la technique. On sait que l'exploitation de cette branche d'influence est l'un des buts des gouvernants bolcheviks; l'autre est l'utilisation de la satisfaction qu'éprouvent « les prolétaires » à voir dépouiller ceux qui possèdent quelque chose. M. Pozner trace un tableau idyllique de la prospérité et du bonheur du peuple russe grâce aux progrès réalisés vers ces deux buts. 125 vues et une carte aident à compléter sans fatigue la connaissance de l'état actuel supposé de l'U.R.S.S.

Le volume contient en préface une « présentation » de M. Luc Durtain, apologie vraiment enthousiaste de la Russie bolchévique :

A l'ironie, à la pitié haineuse, s'écrie-t-il, ne tardera pas à succéder l'envie... Cent soixante millions d'êtres humains ont échappé, non pas à un rude effort, mais du moins définitivement à la misère... Certes, en U. R. S. S., que de dons précieux faits au corps et à l'esprit de millions d'êtres, à la dignité de masses privées jusque-là de toute lumière! Pourtant, on est encore bien loin, là-bas, de cette « liberté organisée » dont Marx lui-même ne s'est dit que le précurseur... Mais comment ne pas voir dans « l'ordre » de nos sociétés occidentales, malgré son apparente liberté, une tyrannie à l'égard de la grande majorité des êtres qui les composent? « Loi d'airain », nom qui devrait être donné à presque toutes nos lois impitoyables! Iniquités de la possession, abominable plaie des rivalités nationales, contraintes de la guerre. Et surtout cette absence d'idéal et de but.

M. Durtain, dans ses 29 pages, a condensé éloquemment les

aspirations de ceux qui espèrent qu'une révolution amènerait un meilleur état de choses; il se refuse aussi bien à tenir compte des larmes, du sang et des injustices que cette révolution coûterait qu'à se souvenir de ce que fut dans ce genre le prix de la révolution russe.

ÉMILE LALOY.

§

Il y a un an la rédaction d'une grande revue de Paris organisa une expédition en l'U.R.S.S. Des écrivains, des hommes d'affaires et des hommes politiques ont été invités à faire un voyage dans le pays des Soviets pour donner ensuite leurs impressions. M. Marc Chadourne était de la compagnie. A la rentrée il a reçu du magazine auquel il devait sa collaboration une question intitulée : *L'U.R.S.S. en deux mots*. On lui proposait de résumer ses impressions par *oui* ou *non*. A chaque question qui figurait sur la liste, il fallait mettre une de ces réponses. Désireux de répondre en bon témoin, M. Marc Chadourne retournait vingt fois sa plume devant le blanc laissé sous chaque paragraphe et finit par refuser à se prêter à la demande de la rédaction. Il fouillait consciencieusement dans sa mémoire pour décider s'il pouvait répondre *non* à la question posée. « *Oui* eût été probablement injuste : *non* eût été mensonger... » Il écrivit au rédacteur en chef de la revue :

Les seules de vos questions qui, à la rigueur, permettent une réponse catégorique sont celles qui ont trait aux chemins de fer, aux bateaux, à l'aviation commerciale, à la tenue des hôtels, aux transports en commun. A celles-là, par expérience et non par impression, je puis répondre *non*. Non, les chemins de fer, les bateaux, les avions, ne fonctionnent pas régulièrement. Non, les trains bondés, les tramways surchargés ne sont pas suffisants. J'ai vu des trains avoir six heures d'avance, d'autres des heures de retard; des avions en retard de trois et quatre jours sur l'horaire et l'itinéraire prévus; un service de tourisme officiel incapable de fournir avec la plus approximative précision les dates d'arrivée et de départ des bateaux de la mer Noire...

Mais à côté de ces phénomènes de la vie russe, il y en a un grand nombre d'autres qu'on ne peut pas caractériser par

une simple affirmation ou négation. M. Marc Chadourne terminait sa lettre en disant avec beaucoup de raison :

Rien ne me paraît plus dangereux que d'incliner les esprits à se prononcer par *oui* ou par *non*, par *pour* ou par *contre*, selon leurs tendances et leurs *impressions* qui seront inévitablement fonction de leurs tendances, et sans restrictions possibles, sur des problèmes complexes dont presque toutes les données appellent à la fois des affirmations et des dénégations.

Pour arriver à cette conclusion, il fallait avoir beaucoup de circonspection. La plupart du temps, les observateurs étrangers de la vie soviétique nous rapportent des relations teintes ou en rouge ou en noir; plus souvent, leurs récits sont favorables aux Soviets que contraires. La raison en est, sans parler de la prédisposition de l'auteur, que le voyageur étranger, dès son entrée en Russie actuelle, tombe entre les mains de l'*Intourist*, administration d'Etat créée à l'intention des personnes visitant le pays. Est-il possible de se passer des services de cette institution? En théorie, peut-être... Pratiquement non, dit M. Marc Chadourne.

Pratiquement non... Car sans le *Sésame, ouvre-toi* de ce tout-puissant Intourist, ce voyageur en rupture de bande ne trouvera que bouches closes, oreilles sourdes et portes fermées. Dans les hôtels — sauf peut-être à Leningrad et à Moscou — il devra s'estimer heureux de trouver gîte dans quelque chambre à punaises entre cinq et six compagnons sans bienveillance pour l'intrus, — comme il m'advint à Kharkow, capitale de l'Ukraine, où je m'étais, pour quelques heures, évadé de la tutelle officielle. Les chambres réservées de l'Intourist, dans les hôtels de l'ancien régime, s'ouvriront à lui... Toutes douceurs refusées à l'outlaw, au touriste indépendant.

Malheur à lui... Sans les tickets de repas de l'Intourist, il aura beau veiller de dix heures du soir à trois heures du matin dans les restaurants bondés par la clientèle ouvrière, fonctionnaire ou militaire desdits hôtels, aucun tovarich ne répondra à sa prière. Moins favorisé que les mendiants des portes ou les *bezprisorni* (enfants abandonnés), il se verra refuser jusqu'à épuisement de sa patience ou de ses forces la tranche de pain noir ou le thé réparateur... J'ai connu ces affres à Tiflis (pp. 18-20).

Moitié sous la haute protection d'un guide délégué par

Intourist, moitié indépendamment, au prix de grandes pri-
ations, M. Marc Chadourne a passé deux mois en Russie, en
isitant, outre Moscou et Leningrad, plusieurs villes en
Jkraine et dans le Midi. Il a vu beaucoup, il a réuni un
ombre important d'impressions, de faits, d'opinions, mais
as assez pour se prononcer, pour porter un jugement défi-
itif. Ecrivain loyal et homme honnête, il le dit franchement.
l ne rapetisse pas, il n'exagère pas non plus ce qu'il a vu.
l accompagne ses observations de remarques qui trahissent
n esprit fin et juste.

Les premiers contacts avec la rue moscovite furent pour
ui « plus que décevants, attristants : queues interminables
levant ces pauvres boutiques qui évoquent les temps de
uerre et de rationnement... cette foule terne, grégaire, tou-
ours en chemin vers l'usine, le parc de culture, la fabrique-
uisine, vers ces centres de vie collective où elle va fondre,
omme la rivière au fleuve, sans espoir d'échapper à
'inexorable loi du nombre » (p. 25).

Le caractère grégaire du régime soviétique, l'anéantisse-
nent de l'individualité, le culte du mécanique sont des traits
lominants du pays des Soviets que M. Marc Chadourne a
constatés partout le long de sa tournée. Lors d'une visite
lans une usine communiste, ce qui a attiré le plus son atten-
ion, c'est le travail à la chaîne : ce mode de travail réprouvé
adis par les écrivains révolutionnaires et attaqué par la
resse soviétique comme une forme barbare d'esclavage, est
ratiqué aujourd'hui dans presque tous les ateliers de l'U.R.
S.S. Comme chez Ford! remarque judicieusement l'auteur.
Toute la vie y est dominée par le plan quinquennal, tout,
usqu'au jeu d'échecs, à l'amour même. A la conférence des
oueurs d'échec de l'Union, l'avocat général Krylenko tint
ce langage aux concurrents :

Plus d'échecs pour l'amour des échecs. Tournois, matches, com-
étitions de toutes sortes doivent entretenir l'esprit créatif des
nasses et n'être pas des fins en soi. Il faut en finir avec la neu-
ralité des échecs et condamner une fois pour toutes la formule
les échecs pour l'amour des échecs.

« Tâche, tâche, et rien que tâche; écrit M. Marc Cha-

dourne. La culture, le jeu, aussi bien que l'amour. » Tout ce qu'on produit, tout ce qu'on construit est la fonction directe de cette tendance primordiale. « Les images de la ville en construction effraient par la monotonie, l'implacable symétrie de ces casiers de brique découverts à l'infini », constate l'auteur. La vie est mécanisée, l'homme est devenu un outil. Pas une colonne de journal qui n'ait trait à un problème de production. Les informations sont presque toutes d'ordre économique. Des statistiques qui partout ailleurs rebuteraient les plus sévères des techniciens sont dans le pays des Soviets la manne, le pain quotidien de la petite ouvrière et de l'apprenti.

Au premier abord, cela fait sourire, écrit M. Marc Chadourne. Puis l'on est pris d'admiration : quelle austérité, quelle foi! Mais lorsque l'on s'attarde à songer à ces cerveaux qui ne pensent que machines, à ces cœurs qui ne battent que pour des chiffres de rendement, cette admiration ne fait-elle point place à l'effroi?

Est-il étonnant que rentré enfin à Paris l'auteur de ces lignes ait écrit :

Bon pays, je retrouvais tes harmonies, ton sans-façon, ce quant-à-soi et ce sourire qu'ils appellent là-bas ton « anarchie », tes vertus et tes politesses, ta mesure... Je respirais. Est-il un autre air où des Français puissent vivre?

— A la liberté!

S. POSENER.

MÉMENTO. — Jean Autrand : *Actualités politiques*, Bourges, Imp. Nouvelle (recueil des discours de l'auteur à la Chambre des Députés [gratuité de l'enseignement secondaire] et aux Anciens Combattants). — Nicolas Berdiaeff : *Le Marxisme et la Religion*, « Jesers ». (« Le marxisme repose sur une religion fausse et antichrétienne divinisant le prolétariat... son catéchisme est faux parce que Dieu existe... mais on ne réfutera le mot d'ordre des non-croyants : « la religion est l'instrument d'exploitation », qu'à la condition que les défenseurs de la religion ne s'en servent jamais comme d'un instrument au service d'un intérêt particulier. ») — Marcel Berger et Paul Allard : *Les Secrets de la censure pendant la Guerre*, Editions des Portiques. (Employés à la Censure à partir d'octobre 1915, les auteurs racontent les péripéties de leur travail; c'est surtout Clemenceau qui leur causa des difficultés, d'abord par ses

taques audacieuses comme journaliste, puis quand il fut devenu ministre, par ses exigences et ses sévérités. — François erge : *Allemands et Français face à face,* « Notre Temps » (Exposé os résultats du Congrès des Ardennes; la conclusion de l'auteur t : Ce n'est peut-être que par un élargissement de la politique es minorités dans une Europe renouvelée que l'on arrivera à réuire certaines antinomies, ou du moins leur importance. — Henry e Chambon : *La Lithuanie pendant la Conférence de la Paix* 919), Lille, V. Bresle. (Intéressant exposé des revendications liuaniennes et des luttes pour les faire triompher; il renseigne sur et antagonisme de la Lithuanie et de la Pologne qui fait oublier la première qu'elle cesserait d'exister le jour où la Pologne succomberait sous l'attaque des Allemands.) — Hélène Claparède-Spir: *e Témoignage des élites,* Gamber. (Recueil de « voix de France, e Belgique, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchéoslovaquie, de Pologne et des Etats-Unis » contre la légitimité et utilité de la guerre; à quelques exceptions près, les sommités des ciences et des lettres ont été unanimes pour la condamner, mais e ne sont pas elles, hélas, qui gouvernent et, en particulier, qui xercent les « dictatures ».) — Henry Coin : *Quatre espions parent,* Les Editions de France. (Révélations sur l'espionnage contemporain par quatre espions au service de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et de l'U. R. S. S.; si intéressantes que soient es longues explications et les récits d'aventures qui composent ce ivre traduit de l'allemand, j'ai de la peine à croire qu'ils soient utre chose que des inventions ingénieuses.) — Mariano H. Cornéjo : *L'Equilibre des Continents,* Alcan. (Esquisse de l'histoire les problèmes de la guerre et de la paix; la conclusion de l'auteur est : « l'équilibre des continents sera un équilibre de masses essentiellement pacifique et non, comme celui des Etats, un équilibre l'antagonisme.) — R. N. Coudenhove-Kalergi : *La Lutte pour l'Europe,* 1931. (« La politique des rivalités nationales tombera d'elle-même le jour où son absurdité sautera aux yeux de tous... La Liberté est le seul idéal pouvant sauver l'Europe. » L'auteur cherche à appliquer ses principes au problème du « Corridor polonais »; il reconnaît « qu'il n'en existe pas à l'heure actuelle de solution générale susceptible d'être agréée des deux parties intéressées ».) — Cour permanente de justice internationale : *Dix ans de juridiction internationale,* Leyde, A. W. Sijthoff. (Exposé, en français et en anglais, de l'organisation, de la compétence et de l'œuvre de cette institution si utile pendant les dix premières années de son existence [1922-1932].) — Pierre Dominique : *Marche, Espagne...* Valois. (Récit minutieux d'un voyage d'enquête au lendemain de la

révolution de 1831 : « L'Espagne aujourd'hui, mal gardée par des fantoches, est à prendre; c'est Carmen au bord du fossé; soldat ou civil, politique de gauche ou de droite, il ne lui faut qu'un homme; elle n'est pas femme à attendre des siècles.) — André Foucault : *Germanie*, Nouvelle Librairie française. (L'auteur raconte avec verve son « enquête en Allemagne » pour savoir ce qu'il faudrait faire pour arriver au maintien de la paix; partout, il a entendu la même chose : « Lâchez la Pologne! »). — G. Germanetto : *Souvenirs d'un perruquier*, 25 années de lutte d'un révolutionnaire italien, Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. (Fils d'un ouvrier métallurgiste de Mondovi, boiteux dès l'enfance, l'auteur ne put aller assez à l'école pour devenir instituteur; ses parents durent se contenter de lui faire apprendre le métier de coiffeur; presque en même temps, il devint socialiste et propagandiste; en 1920, il adhéra au parti communiste et continua à lutter jusqu'en 1927; il dut alors quitter l'Italie. C'est le simple récit de ses souvenirs de militant qu'a écrit Germanetto, mais quoiqu'il n'ait pas fait d'études, son livre est parfait au point de vue littéraire : pas de longueurs, tout est bien décrit, l'intérêt ne faiblit pas un instant; c'est en même temps un tableau exact et instructif de l'action et des épreuves des propagandistes d'extrême-gauche au fur et à mesure de l'évolution sociale et politique.) — Maurice Lecat : *Contre la guerre avec Einstein*, Louvain. (Ce savant mathématicien belge écrit : « L'Etat belge partage, avec quelques autres pays, en particulier avec la France... la responsabilité du militarisme actuel, beaucoup plus dangereux que celui qui a déterminé la guerre mondiale... En cas de conflit entre nos deux voisins, la ligne de conduite conforme aux vertus de charité, de justice et de prudence, c'est la neutralité désarmée... Toute guerre même soi-disant défensive, se base sur le double principe immoral que la force est au-dessus du droit et que le but justifie les moyens...) — Lénine : *La Révolution russe de 1905*, Bureau d'éditions, 132, fbg Saint-Denis. (Petit recueil fort intéressant d'articles de Lénine pendant et sur cette révolution.) — Julien Luchaire : *Le Désarmement moral*, Valois. (Il n'y a de salut que dans la conversion de l'Opinion publique à l'idée d'organisation internationale; cultiver cette espérance est l'objet du désarmement moral; une telle entreprise doit être commencée immédiatement et mise entre les mains des chefs des forces intellectuelles et morales; c'est probablement le meilleur moyen de ranimer la Société des Nations.) — Charles Marcault : *Les Destructeurs de la France*, Desclée. (Commence par démontrer que dans le passé la franc-maçonnerie a suscité guerres et révolutions pour détruire les na-

tions catholiques [la Grande Guerre a été menée par elle]; dit ensuite pourquoi après-guerre, toutes les négocations de paix ont favorisé l'Allemagne; comme 3e partie, un exposé de la démoralisation de la France; en épilogue, « un tableau saisissant des mensonges des anti-cléricaux ».) — Memor : *La Crise de l'Action française*, La Renaissance moderne. (Pour tout homme sincère, cette crise a eu pour cause le refus de l'Eglise de servir les menées machiavéliques de politiciens athées; Memor prétend avoir découvert « que la guerre déclarée à l'*Action française* cachait un véritable complot des Modernistes alliés aux Francs-Maçons, pour dépouiller l'Eglise de sa forme dogmatique actuelle et la transformer en une Eglise plus vaste, qui puisse accepter la Libre-Pensée »; composé de notes prises au jour le jour, le livre de Memor est d'ailleurs d'un intérêt captivant.) — B. Mirkine-Guetzévitch : *Les Constitutions des nations américaines*, Delagrave. (Recueil de textes, précédé de 147 pages d' « essai synthétique » et pourvu d'une bonne table.) — S. A. I. la grande-duchesse Marie de Russie : *Education d'une princesse*, Stock. (Née en 1890, fille du grand-duc Paul et petite-fille d'Alexandre II, sœur de l'un des assassins de Raspoutine, elle raconte d'abord les souvenirs de sa vie comme cousine de Nicolas II, puis ceux de sa vie d'infirmière pendant la guerre et de fugitive pendant la Révolution; au fur et à mesure que l'on avance dans son minutieux récit, l'intérêt croît; les derniers chapitres sont une déposition vraiment émouvante.) — Paul Paraf : *Les Russes sont-ils heureux?* Flammarion. (Impressions, bien racontées, d'un court voyage à Moscou et à Léningrad; l'auteur, malgré ses sympathies pour les révolutionnaires de tous pays, est forcé de conclure : « J'aurais voulu partir rassuré... Je ne le suis qu'à moitié, non seulement à cause de cette armée rouge, robuste et solidement équipée... mais aussi à cause de la psychose... militaire entretenue dans le pays. On a l'impression que chez les Soviets les anciens combattants ne sont pas là comme en France et en Allemagne pour débourrer les crânes et dire : « Nous ne remettrons plus ça, jamais plus! » Au contraire, les adolescents des deux sexes sont persuadés que les nations capitalistes ont juré leur mort et au premier rang d'entre elles : la France. ») — C.-G. Picavet : *L'Europe politique de* 1919 *à* 1929, Alcan. (Exposé synthétique de l'Europe nouvelle en 1925 et des efforts pour empêcher le retour de la guerre; bon résumé, ne tombant pas dans les détails.) — André Pierre : *U. R. S. S. : la Fédération soviétique et ses républiques*, Delagrave. (Excellente description géographique, politique et économique, guide indispensable de quiconque veut connaître et comprendre cette stupéfiante organisation.) — Mario

Pistocchi : *Le Destin de l'Europe,* E. Figuière. (2e prix du concours international institué par la *Revue des Vivants;* l'auteur, journaliste italien qui a dû fuir devant le fascisme, propose d'ingénieuses solutions du problème de la Fédération des Etats européens; on ne peut que les approuver, mais il reconnaît lui-même que « la paix universelle ne sera pas encore alors assurée d'une façon absolue »; le problème à résoudre d'abord n'est pas d'ailleurs la paix dans la fédération, mais l'établissement de celle-ci.) — Humbert Ricolfi : *1919-1932, Profils de trois législatures,* Tallandier. (Coup d'œil d'ensemble sur les trois législatures au cours desquelles il a représenté Nice à la Chambre des Députés; il résume ainsi ce qui doit être la tâche de demain : « Plus l'Etat se montre généreux, plus il devient rapace... Comment établir l'harmonie rompue? Sans doute par la restauration de la notion d'élite démocratique. ») — Albert Rivaud : *Les Crises allemandes* (1919-1931), A. Colin. (Excellent précis historique, aussi exact et détaillé que clairement rédigé.) — *Septième Rapport annuel de la Cour permanente de justice internationale,* Leyde, A. W. Sithoff. (Contient un exposé de l'organisation de la Cour, la liste des 339 traités établissant sa compétence, des renseignements sur les 43 affaires qui lui ont été soumises depuis ses débuts et une bibliographie.) — Claude Servet : *Le Turkestan soviétique,* Bureau d'éd., 132 fbg Saint-Denis. (Exposé, par un marxiste, de la révolution de 1917-1919 au Turkestan et de la transformation qui suivit; les Bolcheviks s'appliquent surtout à y développer la culture du coton; sa production a passé de 629.000 tonnes en 1913 à 959.000 en 1930; malgré cela, la Russie achète encore chaque année du coton pour 100 millions de roubles; pour pouvoir développer davantage sa culture dans le Turkestan, une ligne de 1442 kil. a été construite de Lougovaia à Semipalatinsk; elle permettra de transporter dans le Turkestan les céréales et les bois de la Sibérie; le coton deviendra la production presque unique du Turkestan russe.) — L. Sobanski : *Tour d'horizon,* Gebethner et Wolff. (Réunion d'articles publiés par ce diplomate dans le *Figaro* sur les principales questions dont dépend le maintien de la paix; il expose avec clarté « le point de vue polonais ».) — Georges Soyer : *Je n'ai pas « découvert »... l'Allemagne,* la Nouvelle Clairière. (L'auteur a résumé dans cet intéressant petit livre ses impressions de séjour; « les sentiments haineux ne se manifestent exclusivement en Allemagne que chez les jeunes *nazis*... L'Allemagne ne peut vivre sans le concours de l'exportation de ses produits manufacturés... En trouvant le bonheur dans le Travail, les jeunes nazis déserteront en masse les rangs détestables d'Hitler... Il importerait donc... qu'en attendant

l'ère inéluctable du libre-échange universel, un abaissement général et très sérieux des taxes douanières soit consenti par tous les pays... Les esprits s'apaiseraient, les menaces de conflits armés disparaîtraient bientôt... ») — François de Tessan : *Le Président Hoover et la politique américaine*, Baudinière. (Excellente biographie, puisée aux meilleures sources et bien détaillée.) — Docteur Georges Weiss : *L'Alsace, problèmes actuels*, les Presses universitaires de France. (Conférence donnée sous les auspices de la section d'Ambert de la Ligue des Droits de l'Homme : « il ne faut pas donner aux Alsaciens une impression de flottement et de possibilité d'échapper aux sanctions... L'instituteur aura le premier rôle.»)

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

V. Blasco-Ibanez : *Chine*, traduit de l'espagnol par Renée Lafont. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Elie Faure : *Mon périple*, tour du monde 1931-1932; Malfère. 12 »

Edmond Spalikowski : *La Normandie rurale et ignorée*. Illust. de l'auteur; Edit. Maugard, Rouen. » »

Robert Tourly : *A travers la Russie nouvelle*. Tome II : *Du Caucase à Moscou;* Edit. Sirius. » »

Aviation

Robert Gastambide : *L'Envol;* Nouv. Revue franç. 13,50

Histoire

Maurice Croiset : *La civilisation de la Grèce antique*. Avec 2 cartes; Payot. 25 »

Littérature

Branthôme : *Alphonse XIII cœur de l'Espagne*. Avec des illust.; Grasset. 15 »

Jean Cocteau : *Morceaux choisis*, poèmes; Nouv. Revue franç. 15 »

Denis Gwynn : *Roger Casement*, adapté de l'anglais par Jean-Henry Morin; Nouv. Revue franç. 18 »

Walford Hyden : *La Pavlova*, traduit de l'anglais par Jean Romanche; Nouv. Revue franç. 15 »

Emil Ludwig : *Le monde tel que je l'ai vu*, traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 25 »

Marie-Antoinette Procope-Le Roux : *Les Grandes Françaises;* Revue du Centre. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Michel Corday : *L'envers de la guerre*, journal inédit, 1916-1918, tome II; Flammarion. 12 »

Commandant Ladoux : *Marthe Richard, espionne au service de la France;* Libr. des Champs-Elysées. 7,50

Général Passaga : *Verdun dans la tourmente*. Avec des illust.; Lavauzelle. 30 »

Philosophie

Emile Bréhier : *Histoire de la philosophie*. Tome II : *La philosophie moderne*. IV : *Le XIXe siècle après 1850. Le XXe siècle. Index général;* Alcan. 25 »

Henri Sérouya : *Le problème philosophique de la guerre et de la paix;* Rivière. 30 »

Poésie

Geórges Van der Beken : *Vingt chansons sur de vieux thèmes;* Messein. » »
Omer Chevalier : *L'éternelle genèse;* Libr. Delmas, Bordeaux. » »
Albert Daclin : *Glanes d'automne;* chez l'auteur. Cormatin, Saône-et-Loire. 30 »
Hubert Dubois : *L'heure entre chien et loup;* Cahiers du Sud, Marseille. » »
Alexandre Guinle : *Atalante Orphée Ariane Io, sonate lyrique en 4 mouvements avec Hélène fugue;* Peyronnet. » »
Noël Maintray : *Echos et impressions;* Messein. 15 »

Politique

Divers : *La Silésie polonaise.* Conférences faites à la Bibliothèque polonaise de Paris. Préface de M. Alexandre Millerand. Notes et mémoire annexe par Casimir Smogorzewski. Avec 14 cartes dont 5 en couleurs et 12 photographies h. t.; Gebethner et Wolff. » »
René Laurent : *Le national socialisme. Vers le troisième Reich.* Préface de M. René Pinon; Hachette. 17,50
C. Malaparte : *Le bonhomme Lénine.* Avec des illust.; Grasset. » »
Victor Margueritte : *Debout les vivants!* Flammarion. 12 »
André Tardieu : *Devant le pays;* Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Charles de Gaulle : *Le fil de l'épée;* Berger-Levrault. 12 »
Jean Jaurès : *Œuvres.* Textes rassemblés, présentés et annotés par Max Bonnafous. Tome IV : *L'armée nouvelle;* Rieder. 50 »
Charles Maurras : *Le Quadrilatère.* Gallieni 1916. Foch 1930. Joffre 1931. Mangin 1925; Flammarion. 10 »
Général Von Seeckt : *Pensées d'un soldat,* traduit de l'allemand; Edit. du Cavalier. 12 »

Questions religieuses

Comte Edgard de Barral : *Les zouaves pontificaux 1860-1870.* Avec 7 illust. h. t.; Libr. du Dauphin. 18 »
René Bazin : *Pie X.* Avec des illust.; Flammarion. 3,75

Roman

Norbert Bauer : *Prisonniers sous le soleil;* Flammarion. 12 »
Albert Bessières : *Le chantier sur les ruines ou le roman d'une génération;* Edit. Spès. 10 »
Georges David : *Le tambour de Mercure ;* Cahiers bleus, Libr. Valois. » »
Jean-Marie Dessaux : *Cahots;* Tallandier. 12 »
André Doderet : *Enfance;* Flammarion. 12 »
Robert Dufour : *Bélisaire,* roman d'un ancien combattant; La France combattante. 12 »
René Fermont : *Mon voisin le prophète,* conte philosophique; Malfère. 12 »
H. Jagot : *Le suicidé de la rue Jacob;* Berger-Levrault. 8 »
David Herbert Lawrence : *La femme et la bête,* traduit de l'anglais par Jean Cabalé. Introduction d'Eugène Marsan; Edit. du Siècle. 15 »
Marius Ary Leblond : *Passé la ligne... aventures sauvages;* Les Œuvres représentatives. 12 »
William Le Queux : *Double-zéro,* traduit de l'anglais par A. H. Ponte. (Coll. *Les Chefs-d'Œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7,50
Edouard Letailleur : *Les yeux du masque.* (Coll. *Les Chefs-d'Œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 7,50
Pierre Mac Orlan : *Quartier réservé;* Nouv. Revue franç. 9 »
Gilmore Millen : *Un nègre très*

aimé, roman américain traduit par Nad. de Cyon; Flammarion. 12 »

Cyprien Norwid : *Le Stigmate*, traduit du polonais, avec une introduction par Paul Cazin; Nouv. Revue franç. 15 »

J.-H. Rosny aîné : *Sabine et son père*; Flammarion. 12 »

Bernard Roy : *Fanny ou l'esprit du large*; Ecrivains associés. 12 »

Waclaw Sieroszewski : *L'amour du Samouraï*, traduit du polonais par A. Morzkowska; Malfère. 15 »

J.-M. Sollier : *Fableaux*; Maison des Amis des Livres. » »

Georges G. Toudouze : *Pour tout l'or de la mer*; Nouv. Revue franç. 12 »

Reine Tournier : *Comme les autres*; Edit. René Debresse. 7,50

T. Trilby : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*; Flammarion. 12 »

Sciences

Paul Permingeat : *Dogmes et Pontifes*. (Connaissances des Anciens. Connaissances des Modernes. La cause de nos erreurs. Valeur réelle du Temps. La Morphologie, ce qu'elle est. Définition précise de la droite. Ce qu'est la matière. Ce qu'est la lumière. Loi d'évolution); Imp. de Compiègne, Oise. » »

Sociologie

Nicolas Berdiaeff : *Le christianisme et la lutte des classes*, traduit du russe par I. P. et H. M.; Edit. Demain. » »

Théâtre

Juvénal-Deleuil : *Théâtre réaliste moderne : Cœur de Gigolette*, comédie judiciaire en un prologue et 3 actes; Figuière. 15 »

Varia

Henry Franklin-Marquet : *Ceux qui ont tué Doumer... La vérité sur l'affaire Gorgoulov*. Préface de P. Vaillant-Couturier; Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. 7,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos des Associations cultuelles et des congrégations. — Antiquité et moyen-âge. — A propos de jumeaux. — Des notes de Collé sur Eschyle. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix littéraire des Alpes françaises, fondé par le *Petit Dauphinois*, a été attribué à M. Pierre Dalloz, pour son ouvrage « Hautes Montagnes ».

Le prix Minerva a été décerné à Mme Claude Chauvière (*On m'a volé mon amour*) et à M. Jean Giono (*Le grand troupeau*).

§

A propos des associations cultuelles et des congrégations.

Paris, le 2 août 1932.

A Monsieur le directeur du Mercure de France.

Monsieur le Directeur,

J'ai des raisons personnelles de gratitude envers M. Charles Maurras. Comme je ne suis pas de ceux qui oublient, ces raisons me

sont restées chères en dépit des années écoulées depuis le jour où il voulut bien mettre sa plume au service d'une œuvre que j'avais entreprise et qui rentrait dans ses préoccupations.

Qu'il me permette de lui dire, en réponse à un récent article de lui dans l'*Action Française,* que je dois, à mon grand regret, persister dans cette opinion qu'une faute fut commise par la papauté lorsque dès l'abord elle se refusa à admettre les associations cultuelles.

En ce qui concerne les congrégations, je trouve tout à fait déplorable la situation qu'il signale et verrais avec joie que le délai fût rouvert pour les dimanches d'autorisations. Il est probable que certaines congrégations se refuseraient encore à formuler leur demande. En tout cas, les pouvoirs publics auraient pris une mesure qui s'impose à leur vigilance, au souci qu'ils devraient avoir de l'équité et de l'ordre.

Puisque M. Charles Maurras veut bien s'intéresser aux manifestations de papolâtrie, en voici une autre prise dans la *Croix* du 8 octobre 1931. Elle est de Mgr Fontenelle : « Que vous étiez grand, Très Saint-Père, que vous étiez beau ! Nos yeux, remplis de larmes, ne faisaient aucune différence entre le Christ et vous. » — Y.

§

Antiquité et Moyen Age.

Bièvres, 22 juillet 1932.

Monsieur le Directeur,

En réponse aux objections très intéressantes de votre distingué correspondant, M. Paul Picard (*Mercure* du 15 juillet 32, p. 505), veuillez me permettre d'observer que, d'après l'abbé Thédenat luimême, la maison romaine ne prenait jour *en général* que sur l'atrium et par des volets en bois, la fenêtre extérieure n'étant que l'exception. On a retrouvé à Pompéi de rares traces de vitres et d'oculiques verres, enchâssés dans la maçonnerie, mais les volets mobiles en bois n'étaient pas vitrés comme les nôtres, et l'on n'a retrouvé, écrit l'abbé Thédenat, aucun débris de vitrerie aux diverses fenêtres de Pompéi. Le texte d'Ausone relatif à la scierie mécanique appliquée au travail du marbre est en effet bien intéressant, mais, comme pour la mouture du blé, la pénurie de moyens de transports sur route était un obstacle invincible à la généralisation de ce travail mécanique.

Les scieries à marbre de l'Erubrus ne furent qu'une exception, comme les moulins de blé du Tibre, et huit siècles devaient s'écouler encore avant que les moteurs mécaniques puissent venir sérieusement en aide au moteur humain.

Veuillez agréer, etc...

Ct LEFEBVRE DES NOETTES.

§

A propos de jumeaux.

Mon cher Directeur,

Ma première impulsion est de m'excuser avant tout, car revenir encore sur ces histoires de jumeaux!... Mais, cette fois, il n'y a rien de ma faute. Je ne fais qu'obéir au bon plaisir de M. Charles-Henry Hirsch.

Faut-il (le plus brièvement possible, certes!) rappeler de quoi il s'agit? Dans un roman que le *Mercure* a bien voulu publier (du 15 février au 15 avril), j'ai introduit un vieux gendarme en retraite, qui, pris d'une tendresse excessive pour un des deux jumeaux de sa nièce (laquelle, entre parenthèses, est légalement mariée), finit par s'imaginer qu'il est le père de cet enfant, et seulement de celui-ci. En digne défenseur de la morale publique, c'est avec une telle discrétion qu'il caresse cette intime fantaisie qu'elle en passe à peu près inaperçue et ne transparaît que dans les moments de grande émotion. (V. par exemple *Mercure* 15-III, p. 645.)

Or, je songeais : « Mon bonhomme va être pris pour un vieux toqué, et certains lecteurs trouveront qu'il exagère, car le Français moyen n'est pas accoutumé à penser que deux enfants, nés d'un même accouchement, puissent ne pas avoir été engendrés par le même père. »

Là-dessus, M. José Théry publia (toujours au *Mercure*) un roman où justement un des personnages est amené à discuter ce petit problème de science naturelle. Ce personnage cite un procès jugé récemment en Suède, et où l'on a agité cette question de savoir si des jumeaux peuvent être engendrés par des pères différents. Un professeur Wolff avait soutenu que la science est capable de donner une réponse affirmative par l'examen du sang des pères supposés et des enfants.

C'est alors que j'écrivis un petit écho (*Mercure* du 15 juin), pour dire en substance : Grâce à la science du professeur Wolff, et grâce à M. Théry qui la propage, mon gendarme ne paraîtra plus un vieux toqué, mais un précurseur dans son village de Chambonnet.

Je n'avais vu dans cet écho aucune offense. Toutefois, parce que j'avais appelé « ressemblance jumelle » le fait que nos deux ouvrages évoquaient le mystère qui s'attache à l'engendrement d'enfants jumeaux, M. Théry crut devoir montrer (*Mercure*, 1er juillet, p. 251) que nos romans ne se ressemblaient pas, que leur situation était « exactement inverse » et qu'il ne m'avait rien emprunté. Nous étions à l'avance d'accord, car, en parlant de ressemblance,

j'avais eu soin de préciser qu'elle était « due évidemment au hasard », et, dès lors, il ne m'en coûte rien d'ajouter ici que les circonstances ne permettent de voir aucune imitation dans cette ressemblance, qui ne porte au surplus que sur un tout petit point. Comme la réponse de M. Théry à mon écho était parfaitement courtoise, tout est donc pour le mieux, et je n'aurais rien à dire de plus si un tiers, M. Charles-Henry Hirsch, n'était intervenu soudain, en annonçant précisément qu'il allait nous « mettre d'accord ». Oui, en révélant qu'il a publié en mai 1922, dans le journal *Excelsior*, un conte intitulé : « Une générosité du code Napoléon ». Et il explique ainsi son affaire :

> Il [ce conte] traite d'une femme qui met au monde une fille et un fils jumeaux, lesquels sont déclarés à la mairie de deux pères différents, ceux-ci étant les amants attitrés, en partie double, de l'accouchée.
>
> Je dois ajouter que c'est d'une conversation avec José Théry qu'est né mon récit. Je l'ai bâti sur ce fait que la loi permet d'attribuer à des jumeaux des pères différents. J'entends encore, après dix ans, mon ami Théry me dire : « Vous feriez quelque chose d'amusant avec ça. » *Ça* signifiait la faculté pour la mère des jumeaux d'en répartir la paternité entre deux hommes.

Très drôle, en effet, cette *faculté* pour la mère de *répartir* à son gré la paternité entre les hommes. Ce n'est certainement pas tout à fait ainsi que M. Théry s'est exprimé, et son élève l'aura mal compris. Mais passons : allons à l'essentiel.

En lisant la lettre de M. Hirsch, on se rend compte, du premier coup, qu'il a dû faire une petite confusion et que le sujet dont il parle ne ressemble guère plus à celui de mon roman que le derrière de Brid'oison ne ressemble au nez de Margot. Chez moi, il s'agit d'un problème de la fécondation, d'un mystère de la nature. Chez M. Hirsch, il s'agit d'une farce à faire à la loi, d'un pied de nez envoyé à l'esprit du code civil, d'une bonne fantaisie qu'on glisse dans les actes de naissance de deux enfants naturels. On ne s'occupe pas de chercher s'il peut y avoir, pour deux jumeaux, deux pères selon la nature, mais de savoir si l'on peut en inscrire deux sur les registres de la mairie. C'est une question d'écritures, une subtilité d'état civil, laquelle ne se pose pas un seul instant chez moi et ne peut s'y poser, pour la bonne raison que mes jumeaux sont des enfants légitimes.

M. Hirsch a traité en raccourci, dans son conte d'*Excelsior*, ce qui, dix ans après, a été traité plus largement par M. Théry dans son roman du *Mercure*. Or, M. Théry a tenu à bien préciser (comme je le rappelle plus haut et comme on peut le voir dans le *Mercure* du 1er juillet) que son roman et le mien sont complètement différents. Attendu que, dans cette affaire, M. Hirsch conteur

n'est que l'ébauche très réduite de M. Théry romancier, l'explication de M. Théry vaut encore mieux pour le conte de M. Hirsch que pour son roman à lui-même. Ceci est de toute évidence, et, dès lors, on ne voit pas en quoi M. Hirsch a pu croire que son conte pouvait intéresser mon roman. Avant de mettre d'accord les gens qui le sont parfaitement, qu'il se mette lui-même d'accord avec le sens commun! Mais, s'il veut être sage, il se taira, car c'est importuner par trop les lecteurs avec une affaire si pauvre et si mince! Si M. Hirsch se montre bien raisonnable, je lui raconterai quelque jour une petite histoire d'où il pourra tirer pour *Excelsior* un conte plus étoffé que le premier : c'est l'aventure de deux jumeaux qui ont chacun deux pères, lesquels, si on les additionne, sont au total trois hommes. Et, le plus singulier, c'est que la chose est très simple et très naturelle, bien qu'elle complique la « faculté de répartir » la paternité.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, etc... LOUIS MANDIN.

§

Des notes de Collé sur Eschyle. — Plus célèbre par son *Journal* que par ses essais dramatiques et par ses chansons, Charles Collé avait, on ne s'en doutait guère, des opinions très péremptoires sur les tragiques grecs, et particulièrement sur Eschyle. Un exemplaire mis en vente récemment des *Tragédies d'Eschyle*, première traduction française de 1770, par Le Franc de Pompignan, en porte témoignage.

Sur la feuille de garde, on lit ce distique :

A Collé ce livre appartint
Auparavant qu'il te parvint,

que suit une longue note autographe de deux pages où, après avoir raillé assez lourdement le traducteur, Collé écrit :

Corneille, Racine et Molière ont eu mille fois plus de génie que Sophocle, Euripide et Aristophane. Les tragédies d'Eschyle ne méritaient pas l'honneur d'une traduction entière. Quant à cette bête de somme de l'Université qui a traduit Eschyle, il me permettra de lui dire que je ne l'estime guères. Ces galanteries que je lui dis ici sont aussi légères que son stile; j'ai tâché d'y assortir le mien...

Il faut peut-être conclure, d'après ces deux dernières phrases, que Collé reprochait surtout à Eschyle d'avoir été traduit par Le Franc de Pompignan — L. DX.

§

Le Sottisier universel.

FRANCE (Jacques-Anatole). Littérateur français... a succédé en octobre 1885 à M. Jules Claretie comme administrateur général de la Comédie-Française. — *Dictionnaire de Biographie contemporaine*, par Adolphe Bitard, Paris (1886), 2e édition entièrement refondue.

Les mêmes constatations de fait peuvent conduire, on l'a bien vu, aux contradictions qui opposent les docteurs Logre et Legrain aux docteurs de Fursac, Truelle et Menil-Perrin à des conclusions nettement opposées.

Et Pancrace dit oui, mais Gallien dit non!

s'écrie déjà le *Médecin* de Molière. — *L'Ouest Journal*, 27 juillet.

[Ce n'est pas pour la coquille « Pancrace » au lieu d'Hippocrate que ce texte figure ici.]

TEMPÊTE SUR LE LITTORAL BRETON. — Boulogne-sur-Mer, 27 juillet. Après deux jours de pluies torrentielles une violente tempête souffle à travers le détroit et sur tout le littoral. — *Le Journal*, 28 juillet.

Faut-il rappeler quelques noms d'hommes illustres sortis des classes pauvres?... Enfin, dans notre pays, pour ne citer qu'un seul exemple, Blaise Pascal, physicien, mathématicien illustre, écrivain et penseur de génie. (*Vifs applaudissements.*) — Discours de M. Raoul Brandon, député, conseiller général de la Seine, à la distribution des prix de l'Ecole départementale de Vitry-sur-Seine. *Bulletin municipal*, 28 juillet.

Les historiens du moyen âge savent combien l'ancienne Chambre des Comptes de Paris a été ravagée par les trois incendies de 1618, 1727, 1776. — *Le Journal des Débats*, 30 juillet.

C'est simplement un homme qui a une nature angélique, c'est-à-dire un Chinois converti au catholicisme par un missionnaire de l'Académie wesleyenne de Yuah-lai-Chou. — EDMOND JALOUX, *Nouvelles Littéraires*, 23 juillet.

La légende de l'épouse de Loth en rappelle une autre encore, d'origine grecque : celle d'Eurydice, défiant l'ordre formel de son mari Orphée. — *Lu*, 8 juillet.

Il [le canal de dérivation de la Marne] éviterait aux chalands la traversée de Paris : gains de temps, d'argent, de dégâts. — *Le Temps*, 20 juillet.

Et commence la fastidieuse lecture d'un acte d'accusation dont tout le monde connaît le moindre détail et que, en ce long, cet interminable monologue qu'on appelle l'interrogatoire, le président Dreyfus, morceau par morceau, va tout à l'heure nous répéter. — *L'Ordre*, 26 juillet.

La *Semaine Religieuse de Paris* publie les renseignements suivants sur le voyage de S. E. le Cardinal Verdier au Canada. Le Cardinal se rend au Canada pour y visiter quelques-unes des maisons de la Compagnie de Saint-Sulpice. Cette fois, il s'arrêtera seulement à Montréal et Baltimore pour gagner ensuite Washington. On peut préjuger de l'accueil enthousiaste qui sera fait à l'éminent cardinal de Paris par les autorités et la population canadienne. — *Figaro*, 24 juillet.

Paraissant atteinte de troubles mentaux, cette femme avait près d'elle une fillette de quatre ans, blonde, aux cheveux châtains, pauvrement vêtue. — *Paris-Midi*, 21 juillet.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

ULLETIN FINANCIER

nt toute la quinzaine écoulée, la Bourse a fait preuve de dispositions satisfai- La hausse ne s'est pas accentuée, mais les cours précédemment atteints ont éralement maintenus.

it n'est pas sans importance, si l'on considère les événements d'Allemagne. Ils tent en effet aucun réconfort à ceux qui pensaient que les sacrifices consentis à ne par la France, l'Angleterre, la Belgique, etc., au titre des réparations, reraient les conditions économiques et financières de l'Europe et prépareraient le la crise mondiale. Normalement, à la suite des troubles de Berlin, tous les és financiers auraient dû enregistrer un recul. Or, la fermeté a prévalu.

rquoi? Parce que, en dépit de la menace d'une restauration des Hohenzollern, lieux financiers ont de très bonnes raisons d'espérer qu'avant longtemps la sion économique aura pris fin.

premier lieu, la Conférence impériale d'Ottawa, suite de la Conférence de Lau- est une préface à la Conférence économique universelle, qu'il est question de en octobre ou novembre, c'est-à-dire après l'élection du président des États- L'Amérique doit jouer en effet un rôle de premier plan dans la reconstruction nique du monde. On sait déjà que l'Accord de Lausanne ne sera applicable que États-Unis veulent bien consentir une réduction de leurs créances sur la France ngleterre.

Conférence d'Ottawa rencontre de très sérieuses difficultés. Les Dominions bri- ues ne paraissent pas disposés à consentir à la Grande-Bretagne des avantages port avec ceux que la mère patrie leur accorde sous la forme de tarifs douaniers entiels. En outre, si la Grande-Bretagne et l'Union sud-africaine semblent r rétablir ou maintenir le régime monétaire de l'étalon d'or, l'Australie et le a ont des vues différentes.

s, pour sérieuses qu'elles soient, les difficultés que rencontrent les divers res de la Conférence impériale d'Ottawa ne sont pas insurmontables. Or, une on même approchée des problèmes douanier et monétaire qui serait applicable nent à l'empire britannique constituerait une préparation à la Conférence éco- ue universelle. Et la base de la reconstruction du système financier qui domine époque serait ainsi trouvée.

hausse des matières premières doit être la conséquence d'une reprise des s entre les nations de langue anglaise. On la pressent déjà pour l'étain et le chouc. On l'espère aussi pour le pétrole. Et c'est parce que les « conjonctures miques » sont plus favorables que la bourse de New-York se montre maintenant iste.

influence sur le marché de Paris est certaine. Et notre place doit compter en avec deux faits :

baisse du loyer de l'argent, qui va conduire le gouvernement français à convertir ntes;

emprunts coloniaux et autres qui, en « dégelant » des capitaux actuellement urisés entraîneront une reprise des échanges commerciaux.

mélioration des tendances boursières est dons d'ordre psychologique. Elle n'est ncore confirmée par un relèvement des marchés commerciaux. Mais on sait que ction naturelle de la spéculation est d'anticiper. La fermeté doit prévaloir e.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, hili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le delai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.